BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario HHH8 1533
Sala Grande
Scansia 2 A Palchetto N
N.° d'ord.

35. 3. 7.

Polari XXIV 1

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME TRENTE-NEUVIE'ME.

581584

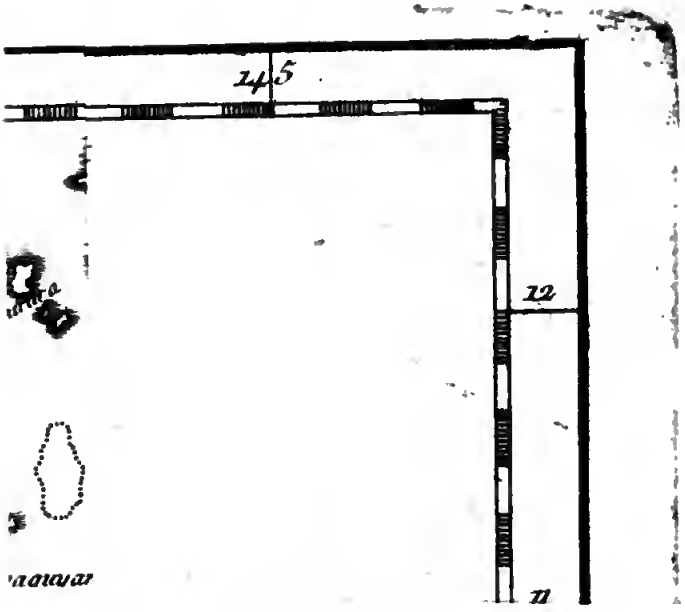
HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à préſent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :
CONTENANT
CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,
DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE':
AVEC LES MŒURS DES HABITANS,
LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.
POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET
d'Hiſtoire & de Géographie moderne, qui repréſente l'état actuel de toutes les Nations :
ENRICHI
DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.
TOME TRENTE-NEUVIE'ME.

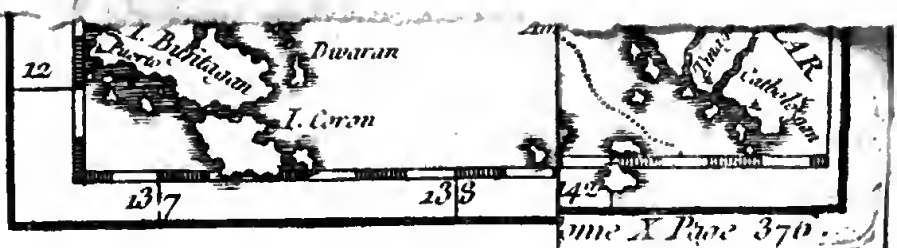
A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. LII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Biblioteca Nazionale FONDO PALATINO

FONDO PALATINO


145
12
11



ome X Page 376

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe Siecle.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

INTRODUCTION.

ON ſe propoſe pour guides, dans cette Deſcription, les Relations de l'Amirante Dom Hieronimo de Baſcelos y Carillo, & de Ferdinand de Las-Rias-Coronel, le Mémoire pour le

INTRODUCTION.

Commerce de Dom Juan-Grau y Montfalcone, Procureur Général des Isles Philippines; la Relation d'un Religieux Espagnol, qui y avoit passé dix huit ans; une Relation Espagnole de l'Isle de Mindanao; les Observations de Dampierre, de Gemelli-Carreri, & de quelques autres Voyageurs, dont les noms seront cités dans les Notes.

§ I.

Idée générale de ces Isles.

Origine de leur nom.

L'AUTEUR de la nature a placé dans la vaste Mer des Indes, au-delà du Gange, un grand nombre d'Isles, qui ne sont connues aujourd'hui que sous le nom de Philippines, vis-à-vis les Côtes des Royaumes de Malaca, de Siam, Camboie, Chiampa, Cochinchine, Tunquin & la Chine. Le fameux Magellan les avoit nommées l'Archipel de Saint-Lazare, parce qu'il y avoit jetté l'ancre, en 1521, le samedi avant le dimanche de la Passion, auquel les Espagnols donnent le nom de Saint-Lazare. Vingt deux ans après, Louis Lopez de-Villalobos les nomma Philippines, à l'honneur du Prince Philippe, héritier présomptif de la

Monarchie d'Eſpagne. D'autres prétendent néanmoins qu'elles ne prirent ce nom que plus de vingt ans après, ſous le regne de Philippe II, lorſque Michel Lopez-Legaſpi en fit la conquête pour l'Eſpagne. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

On ignore leur ancien nom. Quelques-uns veulent néanmoins qu'elles s'appellaſſent autrefois *Luçones*, du nom de la Principale, qui eſt Luçon, ou Manille : le mot de Luçon ſignifiant un Mortier, en langue Tagale, on auroit voulu dire, par ce nom, le Pays des Mortiers. En effet les Inſulaires font certains Mortiers de bois, d'un demi-pied de profondeur, & d'autant de largeur, dans leſquels ils pilent leur riz, qu'ils paſſent enſuite avec des cribles, nommé Biloas. Il n'y a perſonne qui n'en ait un devant ſa porte ; & pluſieurs en creuſent trois dans un même tronc, pour employer tout à la fois autant d'ouvriers à ce travail. Mais d'autres prétendent que le nom de Manilles, que les Portugais donnent aux mêmes Iſles, eſt leur premier nom ; connu, diſent-ils, depuis Ptolomée.

Diſpoſition de ces Iſles.

Les Vaiſſeaux, qui viennent de l'Amérique à l'Archipel de Saint-Lazare, ou des Philippines, voient néceſſairement, lorſqu'ils commencent à découvrir

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

vrir la terre, une des quatre Iſles qui ſe nomment Mindanao, Leyte, Ibabao, & Manille, depuis le Cap du Saint-Eſprit, parce qu'elles forment en face une eſpece de demi-cercle, de ſix cens milles de longueur. Manille ſe préſente au Nord-Eſt, Ibabao & Leyte au Sud-Eſt, & Mindanao au Sud. A l'Oueſt, on trouve Patagua, qui eſt la plus grande après Manille & Mindanao, & qui forme, avec elles un triangle, dont la pointe, qui eſt du côté de Borneo, appartient au Roi de ce nom, & l'autre au Roi d'Eſpagne. Au milieu de ce triangle, outre les cinq Iſles qu'on a déja nommées, il s'en trouve cinq autres, grandes & bien peuplées, qui ſe nomment Mindoro, Panay, l'Iſle des Noirs, Sebu & Bool.

Leur nombre & leurs noms.

Ainſi l'on ne compte, dans cet Archipel, que dix Iſles remarquables par leur grandeur (1). Mais entre ces dix grandes, il s'en trouve dix autres de moindre étendue, qui ont auſſi leurs Habitans, & qui ſe trouvent dans la route de la nouvelle Eſpagne. Leurs noms ſont Luban, Marinduque, Iſla de Tablas, Romblon, Sibugan, Maſbate, Ticao, Capoul, & Catanduanes, hors du Détroit. Perſonne n'a donné une

(1) Ptolomée n'en compte auſſi que dix.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Relation exacte de quantité d'autres petites Iſles, les unes habitées, d'autres déſertes, qui ne laiſſent pas d'être bien connues des Indiens, parce qu'ils y vont chercher des fruits. On ſçait en général que vis-à-vis de Manille, du côté du Nord, entre le Cap de Boxeador & celui de l'Enganno, à vingt quatre milles de terre, on trouve les deux petites Iſles, qui ſe nomment Los-Babuyanes, dont la premiere eſt habitée par des Indiens Chrétiens, qui payent un tribut à l'Eſpagne, & l'autre par des Sauvages, qui ne ſont pas éloignés des deux Lequios & de l'Iſle Formoſe. Près de Patagua, vis-à-vis de Manille, on rencontre trois Iſles qu'on appelle Calamianes, après leſquelles on en trouve huit ou neuf, toutes habitées. Enſuite, retournant vers le Midi, à quatre-vingt dix milles au-de-là des Calamianes, vis-à-vis de Caldera, qui eſt une pointe de Mindanao, on trouve Taguima, Xolo, & pluſieurs autres petites Iſles voiſines. Celles de Cuyo ſont entre les Calamianes & Panay, dans la Province d'Otton & de Maras. L'Iſle du Feu eſt proche de celle des Noirs. Bantayan eſt proche de Sebu. Pangla touche preſqu'à Bool. Panamao, Maripipi, Camiguin, Siargao & Pan-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

non ſe trouvent entre Mindanao & Leyte. Enfin, les Voyageurs en apperçoivent quantité d'autres, qu'il ſeroit difficile de compter, & dont on ignore les noms. Ce qui fait voir, conclut Carreri, l'erreur de ceux qui fixent le nombre des Philippines à quarante; car, s'ils ne parlent que des grandes, il n'y en a pas tant; & s'ils prétendent les renfermer toutes dans ce compte, il y en a beaucoup d'avantage (2).

Leur poſition.

La ſituation de toutes ces Iſles eſt ſous la Zone Torride, entre l'Equateur & le Tropique du Cancer; car la pointe de Mindanao, qu'on nomme Sarrangan, ou le Cap de Saint-Auguſtin, ſe trouve à la latitude de cinq degrés trente minutes; & les Babuyanes, avec le Cap d'Enganno, au vingtieme. L'Embocadero de Saint-Bernardin eſt au treizieme degré; & la ville de Manille, au quatorzieme & quelques minutes. La longitude, ſuivant les meilleures Cartes, eſt entre cent trente deux & cent quarante cinq degrés (3).

(2) Voyage de Gemelli Carreri, de l'Edition de Paris, 1719, Tome V, page 60.

(3) Les Philippines, ſuivant Dampier, comprennent environ treize degrés de latitude en longueur, & s'étendent depuis près de cinq degrés de latitude Septentrionale juſqu'au douzieme degré, & ont en largeur environ ſix degrés de longitude. Ptolomée met les Iſles Manioles ou Manilles au cent-quarante-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Comment elles ſe ſont formées.

Les différentes opinions, ſur la maniere dont les Iſles Philippines ont pû ſe former, n'ont rien qu'on ne puiſſe appliquer à toutes les Iſles du Monde. Cependant on remarque particuliérement que les Philippines ont beaucoup de Volcans & de Sources d'eau chaude, au ſommet des montagnes. Les tremblemens de terre y ſont fréquens, & quelquefois ſi terribles, qu'à peine y laiſſent-ils ſubſiſter une maiſon. Les Ouragans, que les Inſulaires nomment Baguyos, déracinent les plus grands arbres, & chaſſent dans les terres une ſi grande quantité d'eau, que des Pays entiers s'en trouvent inondés. Le fond eſt rempli de bancs entre les Iſles, ſurtout proche de la terre; & l'embarras eſt extrême à chercher les Canaux, qui ne laiſſent pas de s'y trouver pour la communication. Ces obſervations font juger que, ſi dans l'origine du Monde,

deuxieme degré de longitude. Mais tout le monde ne commence pas à compter du même point. Il y a, ſuivant les obſervations de Dampier, douze ou quatorze Iſles au Midi de Luçon ou Manille, habitées par des Eſpagnols. » Outre celles-là, dit il, » il y en a une infinité d'au» tres petites, qui ne ſont » d'aucune conſidération. » Il y en a même de grandes, qui ne valent pas » mieux. Pluſieurs n'ont » pas de nom, ou en ont » du moins de ſi différens, » que les Géographes va» rient extrêmement là» deſſus. *Voyage de Dampier, Amſterdam*, 1701, *Tome I, page* 384.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

toutes ces Iſles, ou quelques-unes d'entr'elles étoient jointes à la terre-ferme, il n'eſt pas beſoin de recourir au déluge univerſel pour expliquer leur ſéparation.

Anciens Habitans des Philippines.

Les Eſpagnols y trouverent trois ſortes de Peuples. Sur les Côtes, c'étoient des Mores-Malais, qui venoient, comme ils le diſoient eux-mêmes, de Borneo, & de la terre-ferme de Malacca. D'eux étoient ſortis les Tagales, qui ſont les naturels de Manille, & des environs. On remarque leur origine à leur langage, qui reſſemble beaucoup au Malai, à leur couleur, à leur taille, à leur habillement, & ſur-tout à leurs uſages, qu'ils ont pris des Malais & des autres Nations des Indes. L'arrivée de ces Peuples, dans les Iſles, peut être attribuée à quelque tempête. En 1690, un accident de cette nature y amena quelques Japonois, qui embraſſerent le Chriſtianiſme. Carreri, qui ſe trouvoit à Manille, en 1696, vit quelques-uns de ces nouveaux Fideles, qui avoient deux robes auſſi longues que des ſoutanes Eccléſiaſtiques, avec des manches rondes & larges. Celle de deſſous étoit ſerrée de deux ceintures, l'une venant de la droite, & l'autre de la gauche. Leurs hauts-de-chauſſes

Trois ſortes de Peuples.

Malaies & Tagales.

étoient fort longs, & leurs ſouliers reſſembloient aux ſocs des Religieux Franciſcains, qu'on nomme Pénitens. Leurs cheveux étoient courts, & raſés ſur le devant juſqu'au ſommet de la tête (4). DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Mais ne ſe peut-il pas auſſi que les vûes du commerce & l'eſpérance du gain aient amené volontairement des Malais aux Philippines ?

Les Peuples, qu'on nomme Biſayas & Pintados, dans les Iſles de Camerines, de Leyte, de Samar, Panay & pluſieurs autres, ſont venus vraiſemblablement de l'Iſle Celebes ou de Macaſſar, dont les Habitans, dans pluſieurs Cantons, ont, comme eux, l'uſage de ſe peindre le corps (5). A l'égard de Mindanao, Xolo, Bool & une partie de Sebu, ceux que les Eſpagnols ont trouvés Maîtres de ces Iſles, paroiſſent venus de Ternate, qui n'eſt pas éloignée. On en juge par leur Commerce & leur Religion, qui ſont les mêmes, & ſur-tout par les liaiſons qu'ils conſervent encore avec les Habitans de cette Iſle. Biſayas ou Pintados.

Les Noirs, qui vivent dans les ro- Noirs des Montagnes de Manille.

(4) Carreri, *ubi ſuprà*, page 64.

(5) On a vû dans les Journaux de Noort, de le Maire, &c., que cet uſage eſt commun dans les Iſles de la Mer du Sud.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIP. PINES.

chers & les bois épais dont l'Isle de Manille est remplie, n'ont aucune ressemblance avec les autres Habitans. Ce sont des Barbares, qui se nourrissent des fruits & des racines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, & des animaux qu'ils prennent à la chasse. Ils mangent des singes, des serpens & des rats. Leur unique vêtement est un morceau d'écorce d'arbre, au milieu du corps; comme celui de leurs femmes est une toile, tissue de fil d'arbres, qu'elles nomment Tapisse, avec quelques brasselets de jonc & de cannes. Cette race de Sauvages n'a ni Loix, ni Lettres, ni d'autre Gouvernement que celui de la Parenté. Chacun obéit au Chef de sa famille. Leurs femmes portent les enfans dans des besaces d'écorce d'arbres, ou liés autour d'elles. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les surprend, soit dans le creux d'un arbre, ou dans des nattes d'écorce, qu'ils disposent en forme de hutes. Leur passion va si loin pour la liberté, que les Noirs d'une Montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied sur leur terrain; & cette indépendance mutuelle fait naître entr'eux de sanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Espagnols. Lorsqu'ils en tuent

quelqu'un, ils célébrent leur joie par une fête, dans laquelle ils boivent entr'eux dans ſon crane. Leurs armes ſont l'arc & les fleches, dont ils empoiſonnent la pointe, & qu'ils percent à l'extrêmité, afin qu'elles ſe rompent dans le corps de leurs ennemis; avec la zagaie ils portent une eſpece de poignard attaché à leur ceinture, & un petit bouclier de bois. Ces Noirs n'ayant pas laiſſé de s'allier avec des Indiens auſſi ſauvages qu'eux, il en eſt ſorti une autre Race de Noirs, qui ſe nomment Manghians, & qui habitent les Iſles de Mindoro & de Mundos. Quelques-uns ont les cheveux auſſi crêpus que les Negres d'Angola. D'autres les ont aſſez longs. La couleur de leur viſage eſt celle des Ethiopiens. Carreri, qui tenoit ce détail des Jéſuites & de pluſieurs autres Miſſionnaires, ne fait pas difficulté d'ajouter, ſur leur témoignage, qu'on a vû à pluſieurs de ces Barbares, des queues de quatre ou cinq pouces de long (6).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Race ſortie d'eux.

On trouve, dans les Iſles, quelques autres eſpeces de Sauvages, tels que les Zambales, qui portent les cheveux longs comme les Indiens conquis; les Ilayas, les Tinghians, & les Igolottes.

Autres Sauvages des Iſles.

(6) *Ibidem*, pages 68.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Quelques-uns payent le tribut, quoiqu'ils n'ayent pas été vaincus par les Eſpagnols. Carreri ne put être informé de la Religion des Noirs. Les Miſſionnaires l'aſſurerent unanimement que ce malheureux Peuple vit comme les bêtes farouches, & que la ſeule trace de culte qu'ils aient apperçu dans les montagnes eſt une pierre ronde, ou un tronc d'arbre, pour leſquels ils marquent une ſorte de vénération (7). Les trois autres Nations, qu'on a nommées auparavant, conſervent quelque penchant pour les ſuperſtitions du Mahométiſme, par la correſpondance qu'ils entretiennent avec l'Iſle de Ternate & les Malais.

Il paroît, ſuivant l'opinion la plus commune, que les premiers Habitans de ces Iſles ont été les Noirs, & que leur lâcheté naturelle ne leur ayant pas permis de défendre leurs Côtes contre les Etrangers qui ſont venus de Sumatra, de Borneo, de Macaſſar & d'autres Pays, ils les ont abandonnées pour ſe retirer dans les Montagnes. Auſſi, dans toutes les Iſles où cette race de Noirs ſubſiſte encore, les Eſpagnols ne poſſedent que les Côtes. Ils ne les poſſedent pas même entiérement. Depuis Mari-

(7) page 69. Il ajoute qu'on a trouvé néanmoins, dans leurs cabanes, quelques Statues informes.

beles juſqu'au Cap de Bolinea, dans l'Iſle même de Manille, on n'oſe deſcendre au rivage pendant cinquante lieues, dans la crainte des Noirs, qui ſont les plus cruels ennemis des Européens. Ils occupent tout l'intérieur de l'Iſle; & l'épaiſſeur des bois eſt ſeule capable de les défendre contre les plus fortes armées. On lit, dans les Relations mêmes des Eſpagnols, que de dix Habitans de l'Iſle, à peine l'Eſpagne en compte un dans ſa dépendance. Paſſons, avec Carreri & Dampier, à la deſcription particuliere des Iſles.

DESCRIPTS DES ISLES PHILIPPINES.

§ II.

Deſcription de l'Iſle de Luçon, nommée auſſi Manille.

CETTE Iſle paſſe pour la principale des Philippines. Son extrêmité Orientale eſt au treizieme degré trente minutes; & celle du Nord touche preſqu'au dix-neuvieme. On compare ſa figure à celle d'un bras plié; inégal néanmoins dans ſon épaiſſeur, puiſque du côté de l'Orient on peut la traverſer en un jour, & que de celui du Nord elle s'élargit ſi fort, que ſa moindre largeur, d'une mer à l'autre, eſt de trente-

Forme de l'Iſle.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIP. PINES.

te à quarante lieues. Toute sa longueur est de cent soixante lieues Espagnoles, & son circuit d'environ trois cens cinquante.

Dans le coude de ce bras, la mer reçoit une grande riviere, qui forme une Baie de trente lieues de circuit. Les Espagnols l'appellent Bahia, parce qu'elle sort d'un grand Lac nommé Bahi, qui est à dix huit milles de leur Capitale.

Origine de sa Capitale.

C'étoit dans le même lieu, c'est à-dire, dans l'angle formé par la mer & la riviere, que les Insulaires avoient leur principale Habitation, composée d'environ trois mille huit cens maisons. Elle étoit environnée de plusieurs marais, qui la fortifioient naturellement, & d'un terrain qui produisoit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie; deux raisons qui la firent choisir, à Lopez-Legaspi, pour en faire la Capitale Espagnole, sous l'ancien nom de Manille (8). Ce dessein fut exécuté le jour de Saint Jean de l'année 1571, cinq jours après la conquête : mais la victoire s'étant déclarée pour les armes d'Espagne, le jour de Sainte Potentiane, qui est le 19 du même mois, cette Sainte fut choisie pour la Patrone de l'Isle.

(8) On renvoye sa Description à la fin de l'Article.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Baie de Bahia, ou de Manille.

La Baie eſt profonde dans preſque toutes ſes parties, fort poiſſonneuſe, bordée de villages & de quantité d'arbres. A trois lieues de Manille, elle offre un fort bon Port, qui ſe nomme Cavite. Vers ſon entrée, à huit lieues de Manille, on voit l'Iſle Mirabilla, dont la terre eſt fort haute, & d'environ trois lieues de circuit. Les Eſpagnols y entretiennent une garde de ſix Soldats, commandés par un Officier, qui fait auſſi l'office de Corregidor, dans un village de cinquante maiſons, qui regarde la ville de Manille. On diſtingue trois paſſages, pour entrer dans la Baie. Le prémier, qui eſt le plus fréquenté, parce qu'il eſt le plus profond, n'a pas moins d'une demi-lieue de largeur. Il eſt entre l'Iſle & la pointe qu'on nomme Pointe du Diable. Le ſecond eſt large d'un quart de lieue, entre la Côte oppoſée, & ce qu'on nomme l'Ecueil des chevaux. Il a peu de fond; & quelques petits rochers, cachés ſous l'eau, le rendent moins ſûr. Le troiſieme, qui a trois lieues de large, eſt entre l'Ecueil des chevaux & la Pointe de Marigondon. Les bancs, dont il eſt rempli, ne permettent point d'y entrer ſans beaucoup de précautions.

Trois paſſages dans cette Baie.

Province & Baie de Balayan & Bombon.

En ſortant de la Baie, ſur la gauche,

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

par la route que prennent les Vaiſſeaux de la Nouvelle Eſpagne, on trouve, après quatorze lieues de chemin, la Baie de Balayan & Bombon, qui a trois lieues de tour, & derriere laquelle on découvre un Lac avec quantité d'Habitations. En allant vers l'Eſt, on paſſe la pointe du Souffre, l'on entre dans la Baie de Batangas, qui n'eſt habitée que par des Indiens. Près de la pointe, on rencontre la petite Iſle de la Caza, qui eſt remplie de gibier, & le Port de Malcaban, qui eſt entre cette Iſle & la Pointe.

Province de Calilaia ou Tabayas.

Après avoir paſſé la Baie de Batangas, on trouve les villages de Lovo & de Galban, dont le voiſinage offre des apparences de Mines. C'eſt là que ſe termine la Province de Balayan, qui commence à l'Iſle Mirabilla, & qui contient environ deux mille cinq cens Indiens tributaires. On entre enſuite dans celle de *Calilaia* ou *Tayabas*, qui s'étend juſqu'au Cap de Bondo, & dans les terres juſqu'à Maubun, ſur la Côte oppoſée de l'Iſle. Elle eſt plus grande & mieux peuplée que la premiere. On paſſe, de cette Province, dans celle de Camarines, qui comprend Bondo, Paſſacao, Ibalon, Capitale de la Juriſdiction de Catanduanes, Bulan, Sorſokon, Port où l'on conſtruit les gros Vaiſ-

Province de Camarines.

ſeaux du Roi, & la Baie d'Albay, qui eſt hors du Détroit, & proche de laquelle eſt un Volcan très haut, qu'on apperçoit de fort loin en venant de la Nouvelle Eſpagne. La Montagne du Volcan a quelques ſources d'eau chaude; une entr'autres, dont l'eau change en pierre le bois, les os, les feuilles, & l'étoffe même qu'on y jette. Carreri rend témoignage qu'on préſenta au Gouverneur des Philippines, Dom François Tello, une écreviſſe dont la moitié ſeulement étoit pétrifiée, parce que dans la vûe de rendre ce phénoméne plus ſenſible, on avoit pris ſoin qu'elle ne le fût pas entiérement. Dans un village, nommé Trui, à deux lieues du pied de la Montagne, on trouve une grande ſource d'eau tiede, qui a la même propriété, ſur-tout pour les bois de Molaie, de Binanuio & de Naga (9).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Source dont l'eau pétrifie.

Au-de-là d'Albay, vers l'Orient, on découvre le Cap de Buyſagai. Ici la Côte remonte vers le Nord, en laiſſant à droite les Iſles Catanduanes, qui en ſont éloignées de deux lieues. Enſuite, côtoyant l'Iſle, on trouve la riviere de Bicor, qui vient d'un Lac, & baigne les murs de Caceres, ville fondée par Dom François de-Sande, ſecond Gou-

Ville & Evêché de Caceres.

(9) Carreri, *ubi ſuprà*, page 77.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

verneur & Propriétaire de ces Isles. L'Evêque du nouveau Caceres y fait sa résidence ; & les Provinces de Calilaia, de Camarines & d'Ibalon sont sous sa Jurisdiction.

Province de Parecala.

De la Province de Camarines, on entre dans celle de Parecala, qui a de

Les Mines d'or, & d'autres métaux.

riches Mines d'or & d'autres métaux, sur-tout d'excellentes pierres d'aiman. On y compte environ sept mille Indiens, qui payent tribut à l'Espagne. Le terroir en est plat & fertile. Il produit particuliérement des arbres de Cacao & des Palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Après trois jours de chemin le long de la Côte, on trouve la Baie de Mauban dans le pli du bras. Au dehors de cette Baie est le Port de Lampon, qui ressemble à celui de Mauban.

Nouvelle Segovie, Capitale de la Province de Cagayan.

Depuis Lampon jusqu'au Cap Del-Engaño, la Côte n'a pour Habitans que des Infideles & des Barbares. C'est là que commence la Province & la Jurisdiction de Cagayan, la plus grande de toutes ces Isles. Elle s'étend l'espace de quatre-vingt lieues en longueur, & de quarante en largeur. Sa Capitale est la nouvelle Segovie, fondée par le Gouverneur Dom Consalve de-Ronquille, avec une Eglise Cathédrale, dont le

premier Evêque fut Michel de-Benavides, en 1598. La ville eſt ſituée ſur le bord d'une riviere du même nom, qui vient des Montagnes de Santor, dans Pampagna, & qui traverſe preſque toute la Province. C'eſt la réſidence d'un Alcade Major, avec une garniſon. On y a conſtruit un Fort de pierre, ſoutenu par d'autres ouvrages, pour ſe défendre des Montagnards. Les Paroiſſes de cette Province ont été confiées aux Dominicains. On obſerve que le Cap d'Engaño, qui eſt le plus Septentrional de l'Iſle, eſt fort dangereux par les vents du Nord & par la force des Courans. Après avoir ſuivi la Côte de l'Eſt à l'Oueſt, pendant quinze lieues, on trouve l'autre pointe, qui ſe nomme Boxeador. Au-de-là de ce Cap, la Côte tourne au Sud, & l'on fait encore vingt lieues dans la Province de Cagayan, pour entrer dans celle d'Iloccos. Les Cagayans Tributaires ſont au nombre d'environ neuf mille. Toute la Province eſt fertile; & ſes Habitans, dont on vante la vigueur, ſe partagent entre l'agriculture & la milice, tandis que leurs femmes font divers ouvrages de coton. Les Montagnes y fourniſſent une ſi grande abondance de cire, qu'étant à vil prix, les pauvres s'en ſervent au lieu

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

d'huile à brûler. On trouve, dans les mêmes lieux, quantité de bois eſtimés, tels que le bréſil & l'ébene. Les Forêts y ſont remplies de ſangliers, moins bons à la vérité que les nôtres, & de cerfs qu'on tue pour la peau & les cornes, dont on fait un Commerce avantageux avec les Chinois.

Province d'Iloccos.

La Province d'Iloccos paſſe pour une des plus peuplées & des plus riches de toutes ces Iſles. Elle a quarante lieues de Côtes, & ſa ſituation eſt ſur les bords de la riviere de Bigan. Guido de-Laccazaris, Gouverneur Eſpagnol, y fonda, en 1574, une ville qu'il nom ma *Fernandine*. Cette Province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les Terres, parce qu'on trouve, à cette diſtance, des Montagnes & des Forêts habitées par les Igolottes, Nation guerriere & de haute ſtature, & par des Noirs qui n'ont pas encore été ſubjugués. Une armée Eſpagnole, qui attaqua les Igolottes en 1623, connut l'étendue de ces Montagnes, dans une marche de vingt & une lieues qu'elle n'y put faire qu'en ſept jours. Elle paſſa continuellement ſous des muſcadiers ſauvages & ſous des pins. Ce ne fut qu'au ſommet de la Montagne, qu'elle trouva les principales habitations des Igolottes. Ces lieux ſauva-

ges leur fourniſſent de l'or, qu'ils échangent avec les Tributaires d'Iloccos & de Pangaſinan, pour du tabac, du riz & d'autres commodités. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

On paſſe enſuite dans la Province de Pangaſinan, dont la Côte a quarante lieues d'Eſpagne de longueur, & la même largeur, à peu près, que celle d'Iloccos. Ses Montagnes produiſent beaucoup d'une eſpece de bois, que les Indiens nomment *Sibucau*, renommé pour teindre en rouge & en bleu. Tout le fond de cette Province eſt habité par des Sauvages, qui vont errans dans les Forêts & les Montagnes, auſſi nuds, auſſi féroces que les animaux des mêmes lieux. Ils ſement néanmoins quelques grains dans leurs vallées; & le reſte de leur rravail conſiſte à ramaſſer, dans le lit des rivieres, de petits morceaux d'or, qu'ils donnent, pour ce qui leur manque, aux Indiens Tributaires. On compte, de ceux-ci, dans la Province d'Iloccos, environ neuf mille; & ſept mille dans celle de Pangaſinan. C'eſt dans la derniere qu'eſt le Port de Bolinao & la Plaga-Onda, lieu fameux, aux Philippines, par la victoire que les Eſpagnols y remporterent ſur la Flotte Hollandoiſe d'Olivier Noort. Province de Pangaſinan.

La Province de Pampangan, qui fait Province de Pampangan.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

la séparation du Diocèse de la nouvelle Segovie & de l'Archevêché de Manille, suit celle de Pangasinan. Cette Province, qui a beaucoup d'étendue, est d'une extrême importance pour les Espagnols, par l'utilité qu'ils en tirent continuellement pour la conservation de l'Isle. Les Habitans, qu'ils ont pris soin d'accoutumer à leurs usages, servent non seulement à les défendre, mais à les seconder dans toutes leurs entreprises. D'ailleurs son terroir est très fertile, sur-tout en riz; & Manille en tire ses provisions. Elle fournit aussi du bois pour les Vaisseaux, avec d'autant plus de facilité que ses Forêts sont sur la Baie, & peu éloignées du Port de Cavite. On y compte huit mille Indiens conquis, qui payent le tribut en riz. Ses Montagnes sont habitées par les Zambales, Peuples féroces, & par des Noirs aux cheveux crépus, qui sont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs Juridictions sauvages, & s'interdire mutuellement l'accès des bois dont ils s'attribuent la propriété.

Province de Bahi.

Bahi est une autre Province à l'Orient de Bahia, qui n'est pas moins importante aux Espagnols pour la construction des Vaisseaux. On recueille, autour du Lac de son nom, & des villages voisins,

es meilleurs fruits de l'Iſle ; ſur-tout de l'Areca, que les Habitans nomment Bonga, & du Betel, qu'ils appellent Buys. Le Betel de Manille l'emporte ſur celui du reſte des Indes. Auſſi les Eſpagnols mêmes en mâchent-ils du matin au ſoir. Les Habitans tributaires de cette Province, qui ſont au nombre d'environ ſix mille, ſont employés ſans ceſſe à couper, ou ſcier du bois, pour le Port de Cavite. Le Roi leur donne, pour ce travail, une piaſtre par mois, & leur proviſion de riz.

Betel de Manille.

Entre Pampangan & Tondo, on trouve une petite Province nommée *Bulacan*, qui abonde en riz & en vin de palmier. Elle eſt habitée par les Tagales, dont on ne compte que trois mille, qui payent le tribut.

Province de Bulacan.

Enfin l'on met au nombre des Provinces de Luçon ou Manille, pluſieurs Iſles voiſines de l'embouchure du Canal, telles que Catanduanes, Maſbate, & Bourias. La premiere a trente lieus de circuit, & ſa figure eſt triangulaire. Elle eſt des premieres qui ſe préſentent à l'approche des Philippines, & ſi proche de l'Embocadero de S. Bernardin, que pluſieurs Pilotes, s'y étant trompés, & croyant entrer dans la bouche du Détroit, ſe ſont jettés entre des

Province des Iſles.

Iſle de Catanduanes.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

bancs dangereux, dont toute l'Isle est environnée jusqu'à la portée du mousquet. Elle est exposée aux vents du Nord, qui ne permettent point d'en approcher jusqu'au milieu de Septembre. Sa fécondité est extrême en riz, en huile de palmier, en cocos, en miel & en cire. On y trouve plusieurs rivieres, dont le passage est dangereux, & le sable mêlé d'or, que les torrens y entraînent des montagnes; la plus grande se nomme Catandangan. Les Espagnols lui ont donné le nom de Catanduanes, d'où l'Isle a pris le sien. La principale occupation des Habitans est de faire de petites Barques, qu'ils vendent à Mindoro, à Calelaia, à Balayan & dans d'autres lieux. Ils commencent par en faire une grande, cousue, suivant leur usage, avec des cannes, sans pont & sans cloux; & continuant par degrés d'en faire de plus petites, ils les mettent l'une dans l'autre, & les transportent ainsi jusqu'à cent lieues. Cette Nation est guerriere. Elle se peint comme les Bisayas; mais elle porte une sorte de veste, qui descend jusqu'aux genoux. Les femmes sont vêtues modestement, à la maniere des Bisayas, d'une robe & d'un long manteau; & leurs cheveux sont liés, au sommet de la tête, d'un nœud en forme de rose.

roſe. Elles portent, ſur le front, un morceau d'or battu, large de deux doigts, & doublé de taffetas; avec trois pendans d'or à chaque oreille, l'un, comme on les porte en Europe, les deux autres plus bas, & des anneaux aux jambes, dont le bruit ſe fait entendre, lorſqu'elles marchent. Cette parure n'empêche pas qu'elles n'ayent l'eſprit mâle, & qu'elles ne s'exercent, comme les hommes, au travail de l'agriculture & de la pêche. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Après avoir fait le tour de l'Iſle de Luçon, ou Manille, il ne manque, à cette curieuſe Deſcription, que celle de ſa Capitale. La ville de Manille eſt dans une poſition (10) qui la fait jouir d'un Equinoxe preſque continuel. Pendant toute l'année, la longueur des jours & celle des nuits, ne different pas d'une heure; mais les chaleurs ſont exceſſives. Elle eſt ſituée ſur une pointe de terre que la riviere forme en ſe joignant à la mer. Son circuit eſt d'environ deux milles, & ſa longueur d'un tiers; dans une forme ſi peu réguliere, qu'elle eſt fort étroite aux deux bouts, & large au milieu. On y compte ſix portes; celles de Saint-Dominique, de Parian, de Sainte-Lucie, la Royale, & une Poterne. La muraille, du côté de Cavite, n'a que Deſcription de la ville de Manille.

(10) Le même, *ibid.* page 18.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

cinq petits tours, garnies de pieces de fer ; mais à la pointe, elle eſt défendue par un fameux Baſtion, qui ſe nomme *Della Fundizione*, & plus loin par un autre. C'eſt entre ces deux Ouvrages que ſe trouve la Porte Royale, qui eſt garnie d'une bonne artillerie de fonte, avec pluſieurs Ouvrages extérieurs. On trouve enſuite le Baſtion de Parian, qui tire ce nom d'un Fauxbourg qui le couvre, & qui eſt monté auſſi de pluſieurs pieces de fonte. En continuant de ſuivre la riviere, on voit la tour de Saint-Dominique, proche d'un Couvent de cet Ordre ; & l'on acheve le tour de la Ville, en venant du Château, qui termine ſa longueur. Ainſi, Manille eſt baignée au Midi par la mer ; au Nord & à l'Eſt par la riviere, ſur laquelle on entretient des Ponts levis, pour entrer dans la Porte Royale & dans celle de Parian.

Ses Maiſons quoique de ſimple charpente, depuis le premier étage juſqu'au ſommet, tirent aſſez d'agrément de leurs belles galeries. Les rues ſont larges ; mais on y voit quantité d'édifices ruinés par les tremblemens de terre, & peu d'empreſſement pour les rebâtir. C'eſt la même raiſon qui fait que la plûpart des maiſons ſont de bois. On comptoit,

à la fin du dernier ſiecle, trois mille Habitans de Manille, mais nés preſque tous de tant d'unions différentes, qu'il a fallu des noms bizarres pour les diſtinguer. On y donne le nom de Créole à celui qui eſt né d'un Eſpagnol & d'une Amériquaine, ou d'un Amériquain & d'une femme Eſpagnole. Le Métif vient d'un Eſpagnol & d'une Indienne; le Caſtis, ou le Terceron, d'un Métife & d'une Métive; le Quarteron, d'un Noir & d'une Eſpagnole; le Mulâtre, d'une femme noire & d'un Blanc; le Grifo, d'une Noire & d'un Mulâtre; le Sambo, d'une Mulâtre & d'un Indien; & le Cabra, d'une Indienne & d'un Sambo.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Diſtinction des Races qui viennent de différentes unions.

Les femmes de qualité, dans Manille, ſont vêtues à l'Eſpagnole; mais celles du commun n'ont pour tout habillement qu'une piece de toile des Indes, qui ſe nomme *Saras*, qu'elles s'attachent de la ceinture en bas, pour ſervir de juppe; & une autre qu'elles appellent *Chinina*, qui leur ſert de manteau. Dans un Pays ſi chaud, elles n'ont beſoin, ni de bas, ni de ſouliers. Les Eſpagnols de la ville ſont habillés à la maniere d'Eſpagne; mais ils ont pris l'uſage des hautes ſandales de bois, dans la crainte des pluies. Ceux, dont

Habits des Eſpagnols de Manille.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

la condition eſt aiſée, font porter, par un domeſtique, un large Paraſol, pour les garantir des ardeurs du Soleil. Les femmes ſe ſervent de belles Chaiſes, ou d'un Hamac, qui n'eſt, comme ailleurs, qu'une eſpece de filet, ſoutenu par une longue barre de bois & porté par deux hommes, dans lequel on eſt fort à l'aiſe.

Fauxbourgs qui aggrandiſſent beaucoup Manille.

Quoique la ville ſoit également petite par l'enceinte de ſes murs & par le nombre de ſes Habitans, elle devient très grande, ſi l'on y comprend ſes Fauxbourgs. A cent pas de la porte de Parian, on en trouve un du même nom, qui eſt le quartier des Marchands Chinois. On les appelle Sangleys. Cette habitation a pluſieurs rues, toutes bordées de boutiques remplies d'étoffes de ſoie, de belles porcelaines, & d'autres marchandiſes. On y trouve toutes ſortes d'Artiſans & de Métiers. Les Eſpagnols dédaignant de vendre & d'acheter, tout leur bien eſt entre les mains des Sangleys, auxquels ils abandonnent le ſoin de le faire valoir. On en compte près de trois mille dans Parian, ſans y comprendre ceux des autres parties de l'Iſle, qui ſont au même nombre. Ils étoient autrefois environ quarante mille; mais la plûpart périrent dans diver-

Des Chinois, nommés Sangleys, font tout le Commerce.

ſes ſéditions, qu'ils avoient eux-mêmes excitées, & qui attirerent d'Eſpagne une défenſe à tous les autres de demeurer dans l'Iſle. Cet ordre eſt mal obſervé. Il en arrive tous les ans quelques-uns, dans quarante ou cinquante Chiampans qui apportent à Manille quantité de marchandiſes, ſur leſquelles ils font beaucoup plus de profit qu'ils n'en peuvent eſpérer à la Chine. Ils demeurent cachés quelque temps, pour éluder la Loi. Enſuite l'habitude de les voir, & l'intérêt même des Eſpagnols, font fermer les yeux ſur leur hardieſſe.

Leur Gouvernement.

Les Sangleys de Parian ſont gouvernés par un Alcade, ou un Prévôt, auquel ils payent une ſomme conſidérable. Ils ne ſont pas moins libéraux pour l'Avocat Fiſcal, qui eſt leur protecteur déclaré, pour l'Intendant & les autres Officiers; ſans parler des impôts & des tributs qu'ils payent au Roi. Pour la ſeule permiſſion de jouer (11), au commencement de leur nouvelle année, ils donnent au Roi dix mille pieces de

(11) Leur Jeu ſe nomme *La-Metoua*. C'eſt un pair ou non. Ils mettent quantité de petites monnoies en un monceau, qui eſt pour celui qui devine. Ceux qui tiennent le Jeu font ſi adroits, que la longueur & la hauteur du monceau leur font connoître le nombre des monnoies. Quelquefois il leur ſuffit d'en enlever ſubtilement une petite piece, pour faire le nombre qu'ils ſe ſont propoſé.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

huit. On ne leur laiſſe néanmoins cette liberté que très peu de jours, pour ne les pas expoſer au riſque de perdre le bien d'autrui. D'ailleurs, ils ſont contenus rigoureuſement dans le devoir. On ne leur permet pas de paſſer la nuit dans la maiſon des Chrétiens; & leurs boutiques ne doivent jamais demeurer ſans lumiere. Carreri aſſure que c'eſt pour les détourner d'un vice abominable qui eſt fort commun à leur Nation (12).

Quinze Fauxbourgs à Manille.

Après avoir paſſé la riviere ſur le Pont qui eſt proche de Parian, on trouve les Fauxbourgs de Tondo, Minondo, Sainte-Croix, Dilao, Saint-Michel, Saint-Jean de Bagumbaia, Saint-Jacques, Notre-Dame de l'Hermite, Malati, Chiapo, & pluſieurs autres juſqu'au nombre de quinze, qui ſont tous habités par des Indiens, des Tagales, & d'autres Nations, ſous la direction d'un Alcade. La plûpart des maiſons y ſont de bois, & bâties ſur des piliers le long du Fleuve. Elles ſont couvertes de Nipas, ou de feuilles de palmier. Les côtés ſont garnis de canne. On y monte par des échelles, qui ſont néceſſaires dans un terrain humide & ſouvent couvert d'eau. Tondo, qui s'étoit con-

(12) *Ubi ſuprà*, page 22.

ſervé ſous la puiſſance d'un petit Roi, étoit autrefois environné de remparts & muni de quelques pieces d'artillerie ; mais il fit peu de réſiſtance aux armes des Eſpagnols. Dans l'eſpace qui eſt entre ces Fauxbourgs, on trouve, ſur l'un & l'autre bord de la riviere juſqu'au Lac de Bahi, quantité de Jardins, de Fermes & de Maiſons de campagne.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Carreri eut la curioſité de viſiter tous les Edifices de Manille, qui lui parurent dignes de ſes Obſervations. Le College des Jéſuites eſt fort grand, orné de très longues & très hautes voutes, avec de ſpacieux Dortoirs ; mais, depuis le premier étage juſqu'au ſommet, tout eſt de bois, dans la crainte des tremblemens de terre. Par la même raiſon, toute la partie ſupérieure de l'Edifice eſt ſoutenue par de hautes colomnes, afin que ce poids fatigue moins les murs, qui ne réſiſteroient pas autrement à de ſi violentes ſecouſſes. On voit, au centre du College, un magnifique Cloître, & une Egliſe du même éclat, dont le Maître-Autel eſt richement orné. Six autres Autels, brillans des plus belles dorures, répondent au principal. Le Portail eſt d'une pierre fort eſtimée, & travaillée avec beaucoup d'art. Cette maiſon, qui ſe nom-

College des Jéſuites de Manille.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

me Saint-Ignace, fut fondée en 1581, ſous le premier Evêque de Manille, par le Pere Sedigno-Alonſo. Aſſez proche, eſt un autre Edifice, nommé Saint-Joſeph, qui porte plus proprement le titre de College, où les Jéſuites avoient alors quarante Ecoliers pour les Humanités, la Philoſophie & la Théologie. On y prend tous les degrés. Outre ſes revenus particuliers & les penſions du Roi, il s'y trouve des Etudians, qui payent une penſion annuelle de cent cinquante pieces de huit. Ils ſont vétus de couleur de pourpre, avec des robes d'étoffe rouge. Les Gradués, pour ſe diſtinguer des Humaniſtes, portent un collier de la même étoffe.

Diſtinction des Etudians.

Divers Couvens.

Le Couvent de Sainte-Claire n'a de remarquable, que d'être compoſé de quarante Religieuſes qui vivent d'aumônes, ſans dot & ſans domeſtiques, & de s'être ſoutenu dans cette auſterité depuis l'année 1601, que ſes Fondatrices vinrent de la Nouvelle Eſpagne.

La Chapelle Royale eſt devant le Château. Elle eſt fort ornée de dorures. Huit Chapelains la deſſervent, à chacun deſquels le Roi donne par mois quinze pieces de huit, & cinquante au Doyen. Ils ſont obligés d'enterrer les ſoldats, pour une ſomme fixe qu'ils

n'ont pas honte de recevoir à chaque Enterrement. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

La Miſéricorde eſt un Monaſtere dédié à Sainte Eliſabeth, où l'on reçoit les Orphelines, filles d'Eſpagnols & de Métifs. Lorſqu'elles trouvent l'occaſion de ſe marier, on leur donne pour dot, trois cens, & quelquefois quatre cens pieces de huit.

Le Couvent des Auguſtins eſt ſpacieux. Les Dortoirs en ſont voutés. On admire, dans l'Egliſe, quinze Autels dorés, dont quelques-uns ont des paremens d'argent maſſif. La Sacriſtie eſt d'une richeſſe, qui mérite la curioſité des Voyageurs.

Le Château, qui porte le nom de Saint-Jacques, eſt ſitué ſur la pointe Occidentale de la ville. La mer le baigne d'un côté, & la riviere de l'autre. Le foſſé, qui le ſépare de la ville, eſt fort profond, & ſe remplit d'eau lorſque la mer monte. On le paſſe ſur un Pont-levis. Aux deux extrémités, il a deux bons Baſtions, bien montés d'artillerie. L'autre pointe du triangle, vers l'Occident, eſt défendue par une Tour, qui garde tout à la fois l'entrée de la riviere, & un très petit Port, dont l'accès n'eſt facile qu'aux moindres Bâtimens. Deux petits Ravelins, à fleur Château de Manile.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

d'eau, font le reſte des fortifications. Après avoir paſſé deux portes, on arrive au Corps-de-Garde, qui eſt ſuivi d'une grande Place d'armes, au bout de laquelle on trouve un ſecond Corps-de-Garde, la Maiſon du Gouverneur & une autre Place d'armes.

L'Egliſe Archiépiſcopale eſt grande, & ſoutenue de chaque côté par ſix pilaſtres. Mais elle eſt fort mal ornée. Cependant le ſeul revenu fixe de l'Archevêque eſt de ſix mille pieces de huit; & de douze Chanoines, qui compoſent le Chapitre, les uns ont quatre cens, d'autres cinq cens pieces, toutes payées par le Thréſor royal. Manille, après avoir eu ſon premier Evêque en 1581, fut érigé en Archevêché en 1598 (13).

Les Egliſes des Auguſtins Déchauſſés & de Saint Dominique ne manquent point d'ornemens. Les Dominiquains ont deux Colleges; l'un nommé Saint-Thomas, dont les revenus ſervent à l'entretien de cinquante Etudians, qui portent un habit verd, avec une robe de ſatin incarnat, & qui doivent être Eſpagnols. Dans l'autre,

(13) Le premier Evêque fût le Pere Salvar, Dominiquain; & le premier Archevêque, le Pere Banez, Franciſcain.

on reçoit indifféremment des enfans Eſpagnols & des Métifs. Leur habit eſt bleu, & la fondation de cet Etabliſſement les oblige d'aſſiſter, les jours de Fête, aux Offices de la Chapelle royale. On prend les Dégrés dans le College de Saint-Thomas, comme dans celui de Saint-Joſeph.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

C'eſt une obſervation ſinguliere, que le Roi d'Eſpagne fournit de l'huile pour les lampes, & du vin pour les Meſſes, à toutes les Egliſes des Philippines; ſans autre exception que celles des terres titrées, dont le Seigneur, ou le Baron, eſt obligé à l'entretien du Curé, & de l'huile qui ſert à l'Egliſe.

Obligation ſinguliere du Roi d'Eſpagne.

Les Obſervantins, que nous nommons Cordeliers, ſont chargés, à Manille, du Gouvernement des Paroiſſes. Ils ont une Egliſe bien dorée, qui ſe nomme Saint-François. Celle d'une Paroiſſe des Auguſtins, qui eſt à deux milles de la ville, & qui ſe nomme Notre-Dame des Remedes, a ſes murs intérieurs & ſon portail revétus, avec beaucoup d'art, d'écailles d'huitres & d'autres poiſſons; ce qui forme, ſuivant l'Auteur, un ſpectacle digne de la curioſité des Etrangers. Sainte-Potentiane eſt un Couvent fondé par le Roi, pour ſeize pauvres Orphelines, auxquelles

Autres Etabliſſemens de Manille.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

il fournit l'entretien, & une dot honnête lorſqu'elles ſe marient. Les femmes ſéparées de leurs maris, & les filles de débauche, y ſont reçues auſſi, par l'ordre de la Juſtice, mais ſans communication avec les Orphelines, & ſous la dure condition d'y gagner leur vie par un travail continuel. L'Hôpital Royal eſt à deux milles de la ville. Il n'a de ſingulier, que la diſtribution des deux Sexes, dont l'un occupe les corridors d'en-haut, & l'autre ceux d'en-bas. Un mille plus loin, on trouve un petit Fort, flanqué de petites tours & garni de Fauconneaux, dans lequel on fait de la poudre pour le ſervice du Roi.

Fort de Saint-Philippe; priſon de Dom Fernand de Valenzuola.

Carreri ne viſita pas avec moins d'attention le Port nommé Cavite, qui eſt proprement celui de Manille, quoiqu'il en ſoit éloigné de trois lieues. Il paſſa par le Fort de Saint-Philippe, ſitué ſur une pointe de terre que forme la Baie. Ce Fort, qui fut bâti après celui de Manille, eſt un quarré régulier, défendu par un aſſez grand nombre de petites pieces d'artillerie, autour duquel on bâtiſſoit alors des Caſernes pour les Soldats, des Magaſins & des Citernes. Il ſervit de priſon pendant dix ans à Dom Fernand Valenzuola,

and d'Eſpagne & premier Miniſtre, il s'y vit relegué en 1679 (14).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

La ville de Cavite eſt à la vûe de lanille, au Sud, ſur une langue de rrre aſſez étroite, qui a d'un côté la ler, & de l'autre le Port. Cette ſituaon n'a pas permis de la ceindre de urailles; mais, vers le bout de la lanue de terre, elle a pour ſa défenſe n bon Château. Le côté oppoſé eſt ermé d'une mer à l'autre, par un mur garni de quelques pieces de canon, & par un foſſé qui ſe remplit d'eau dans les hautes marées, & qu'on paſſe ſur un Pont-levis. Avec peu de dépenſe, on feroit une Iſle de Cavite. Le Port eſt en demi-cercle, comme celui de Trapani en Sicile. On y eſt à l'abri des vents du Sud, mais ſi peu des vents du Nord, que les gros Vaiſſeaux n'y trouvent pas de ſûreté, s'ils ne ſont fort proches de terre. Les Edifices de Cavite ſont de bois ou de cannes, ſans excepter les Egliſes; à la réſerve de celle des Auguſtins & du College des Jéſuites, qui ſont de pierre. L'Arſenal forme la pointe du Château. On y voit ordinairement deux ou trois cens Indiens, & quelquefois ſix cens, que les Eſpagnols forcent de travailler à la fa-

Deſcription de Cavite.

(14) *Ibidem*, page 260.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

brique des Vaiſſeaux & des Galions. Outre que le bois de l'Iſle eſt dur & peſant, les planches ont tant d'épaiſſeur & ſont ſi bien doublées, qu'elles réſiſtent au canon. On conſtruit, dans cet Arſenal, des Vaiſſeaux d'une grandeur extraordinaire : mais l'Auteur condamne la pratique des Eſpagnols, qui expoſent témérairement leurs biens dans ces vaſtes machines ſur une Mer orageuſe, où les Bâtimens moyens courent moins de danger que les grands (15).

Lac de Bahi.

Saint-Roch, unique Fauxbourg de Cavite, s'étend hors du mur, depuis une rive juſqu'à l'autre, & n'eſt compoſé que de maiſons de bois, au milieu d'une Forêt d'arbres. L'Egliſe Paroiſſiale en eſt fort belle. Ce Fauxbourg a plus d'Habitans que la Ville ; Eſpagnols, Indiens & Sangleys.

Le Lac de Bahi, qui donne ſon nom à la riviere & à la Baie, eſt fort long, mais fort étroit. Son circuit eſt d'environ quatre-vingt dix milles. On trouve ſur ſes bords, qui ſont habités & cultivés par des Indiens conquis, pluſieurs maiſons de Jéſuites, d'Auguſtins & de Cordeliers. La pêche y eſt toujours abondante, quoique dangereuſe par le grand

(15) *Ibid.* page 265. On ſoixante deux coudées ; & en fait, dont la quille a larges à proportion.

nombre de Crocodiles, qui font également la guerre aux hommes & aux bêtes. On n'y voit pas moins de ces poissons qui se nomment Epées; & ces deux especes de Monstres se battent entr'eux avec une extrême furie. Le dernier, trouvant son ennemi couvert d'écailles, qui parent les coups de sa pointe, plonge, & le frappe au ventre. Aussi demeure-t-il ordinairement vainqueur. L'arme naturelle, qui lui a fait donner le nom d'Epée, a jusqu'à six palmes de longueur, avec une bordure de dents aussi pointues que des cloux; & réunissant ainsi les qualités d'une scie & d'une épée, elle perce, elle coupe & déchire du même coup. En allant de Manille au Lac de Bahi, qui en est à dix huit milles dans les terres, on rencontre quelques belles Fermes & plusieurs Couvens. Un autre Lac, petit, mais profond, qui se trouve sur une montagne, à peu de distance du grand, est rempli d'eau somache, tandis que celle du grand Lac est fort douce; ce qu'on attribue aux Mineraux qui peuvent être dessous. Les arbres, dont il est environné, sont chargés d'une infinité de grandes chauve-souris, qui pendent attachées les unes aux autres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit, pour-

Autre petit Lac.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

aller chercher leur nourriture dans des bois fort éloignés. Elles volent quelquefois en si grand nombre, & si serrées, qu'elles obscurcissent l'air de leurs grandes aîles, qui ont quelquefois six palmes d'étendue (16). Elles sçavent discerner, dans l'épaisseur des bois, les arbres dont les fruits sont murs. Elles les dévorent pendant toute la nuit, avec un bruit qui se fait entendre de deux milles; & vers le jour, elles retournent à leurs retraites. Les Indiens, qui voyent manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre, non seulement pour se venger, mais pour se nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. Un coup de fleche en abbat infailliblement plusieurs.

Chauve-Souris des Philippines.

Source d'une chaleur surprenante.

Dans un des Couvens qu'on rencontre sur cette route, on admire une source, dont l'eau est si chaude qu'on n'y sçauroit mettre la main; & que si l'on y met une poule, on lui voit tomber, non seulement les plumes, mais la chair même de dessus les os. Elle fait mourir un crocodile qui en approche, & tomber ses plus durs écailles. La fumée, qu'elle exhale, ressemble à celle d'une fournaise ardente. Cette source, qui est

(16) *Ibid.*, page 42.

ıns une montagne voiſine du Couvent, ırme un grand ruiſſeau, qui vient le averſer, & qui communique encore ıe chaleur extraordinaire aux lieux ıns leſquels on la retient. L'eau en eſt ɛcellente à boire, lorſqu'elle eſt re-oidie. Une demi-lieue plus loin, on ɔit, avec la même admiration, une ɛtite riviere qui ſort auſſi de la mon-gne, & dont les eaux ſont exceſſive-ıent froides; mais ſur le bord de la-uelle on ne peut creuſer tant ſoit peu : ſable, ſans en faire ſortir une eau ɔrt chaude (17).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIP-PINES.

§ III.

ſles de Capoul, Ticao, Bourias, Maſ-bate, Marinduque, Mindoro, Lou-ban, Babuyanes, Paragua, Cala-mianes, Cuyo, Panay, Imaras, Sibuyau, Romblou, Batan & Ta-blas.

A L'entrée du Détroit, on rencon-tre Capoul, & pluſieurs autres ɔetites Iſles, qui, reſſerrant le Canal, lonnent aſſez de violence aux courans ɔour faire tourner deux ou trois fois es plus gros Navires. Capoul a trois

Capoul.

(17) *Ibidem*, page 42.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

lieues de circuit. Son Terroir eſt agréable & fertile. Les Indiens y ont de fort bonnes habitations, à la maniere des Biſayas.

Ticao.

Ticao, qui eſt à huit lieues au Nord-Eſt de la bouche du Détroit, eſt une Iſle d'environ huit lieues de tour, habitée auſſi par des Indiens, mais la plûpart Sauvages. Elle offre un fort bon Port, dans lequel on trouve de l'eau fraîche & du bois. C'eſt la derniere Terre où les Vaiſſeaux touchent, en allant à la Nouvelle Eſpagne.

Bourias.

On découvre Bourias, à quatre lieues de Ticao vers l'Oueſt. Cette Iſle contient, dans une circonférence de cinq lieues, quelques Indiens Tributaires, qui dépendent de la Paroiſſe de Maſbate, autre Iſle au Sud de Bourias, dont les Eſpagnols ne ſe rendirent Maîtres qu'en 1569. On donne, à Maſbate, trente lieues de tour & huit de large. Ses Ports ſont commodes pour toutes ſortes de Vaiſſeaux. Elle eſt habitée par deux cens cinquante familles Indiennes, qui payent le tribut en cire, en civette & en ſel; mais les Montagnards y ſont en fort grand nombre. Quoique les Eſpagnols des Philippines ſoient perſuadés que Maſbate a de riches Mines d'or, ils ne le font pas chercher; parce qu'ayant, tous les ans, à négocier pour

Maſbate & ſes Mines d'or.

la Nouvelle Eſpagne, pluſieurs centaines de mille pieces de huit, à dix pour cent de Commiſſion, ils ne veulent pas riſquer des frais, dont le retour eſt incertain. D'un autre côté, les Inſulaires préferent un plat de riz, qui leur cauſe peu de fatigue, à des richeſſes qu'ils ne peuvent ſe procurer que par un pénible travail. A peine ramaſſent-ils l'or qu'ils trouvent quelquefois dans leurs rivieres. Les bords de la même Iſle ſont ſouvent enrichis d'ambre gris, que les courans du Canal y jettent ſur le rivage. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Au-de-là de Ticao, de Maſbate & de Bourias, on trouve, à quinze lieues de Manille, l'Iſle de Marinduque, dont le circuit eſt d'environ dix huit lieues. Sa terre eſt fort haute, abondante en fruits, ſur-tout en cocos, dont les Habitans ſe nourriſſent, parce qu'ils ont peu de riz. On y recueille beaucoup de pois : mais la cire n'y eſt pas ſi commune que dans les autres Iſles. Elle eſt habitée par cinq cens familles, d'une Nation douce & paiſible, qui s'eſt aſſujettie à la Juriſdiction des Tagales, quoiqu'on remarque, au langage de ces deux Peuples, qu'ils n'ont pas la même origine. Marinduque.

Mindoro, qui eſt à huit lieues de Manille, & cinq de Marinduque, à Mindoro.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

ſoixante dix lieues de circuit. Sa figure eſt longue ; & ſa plus grande largeur eſt au Cap du Sud, où s'approchant d'une petite Iſle élevée, qui ſe nomme *Ebin*, elle forme, avec elle, un Détroit, entre leur Côte & celle de Panay. Ce Détroit porte le nom de Potol. On en diſtingue un autre, entre Mindoro & Luban, qui s'appelle Calabite. La terre de Mindoro eſt haute & remplie de montagnes. Elle abonde en palmiers & en fruits; mais elle manque de riz dans pluſieurs endroits. Les Canaux, & les Embouchures des rivieres, ſont habités par des Indiens paiſibles; Tagales, du côté de l'Eſt-Nord-Eſt & de Manille; Biſayas, ſur la Côte qui regarde Panay. Ceux qui vivent dans le cœur de l'Iſle, ſont Manghiens. Ils vont nuds, & ne ſe nourriſſent que de fruits ſauvages : ils changent de demeure, ſuivant les ſaiſons. Quoique voiſins de Manille, ils ont encore la ſimplicité de changer la cire de leurs montagnes pour des cloux, des couteaux, des aiguilles & des plats. Quelques Jéſuites aſſurerent Carreri que ces Peuples ont une queue, de quatre ou cinq pouces de long (18). Ils ſont braves, & fideles à payer le tribut; mais juſqu'à préſent

(18) *Ubi ſuprà*, page 42.

s ont rejetté le Chriſtianiſme, à l'ex- DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.
eption d'un petit nombre, ſur le ter-
toire de Nauhan. La Capitale de l'Iſle,
ù l'Alcade Eſpagnol fait réſidence, ſe
omme Baco. Son canton eſt plein
'eaux fort ſaines, qui coulent de diver-
es montagnes, ſur leſquelles on trou-
e quantité de ſalſe-pareille. Aſſez pro-
he de Baco, on trouve le vieux Min-
oro, d'où l'Iſle a tiré ſon nom. Un de
es Caps, nommé le Varadero, s'étend
ers Tale, village de la Côte de Ma-
ille, entre les Baies de Bombon & de
outengos; & la petite Iſle de Verte,
ui ſe trouve entre les deux, reſſerre
ellement le paſſage, que, n'ayant pas
lus d'un mille de large, les tournans
c les courans qui s'y forment ſans ceſſe,
nettent les Vaiſſeaux en danger, s'ils
'y entrent pas avec un vent & un cou-
ant favorable. On compte, dans Min-
oro & dans Louban, mille ſept cens Loubang
Tributaires, qui fourniſſent de la cire,
& une eſpece de chanvre noir, dont on
ait des cables pour les Vaiſſeaux du
Roi, qui ſe conſtruiſent à Tale. Lou-
ban eſt une petite Iſle baſſe, qui a cinq
ieues de circuit, & proche de laquelle
eſt la petite Iſle d'Ambil, où ſe trouve
in Volcan fort haut, que ſes flammes
ont découvrir de fort loin.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIP. PINES.

De Louban, en remontant vers le Nord, on ne voit aucune Isle remarquable; mais au-de-là du Cap Boxeador, à huit lieues de-là, vis-à-vis de la Nouvelle Segovie, on trouve les petites Isles basses de Babuyanes, qui s'étendent jusqu'à celles de Formose & de Lequios. Dans la plus proche, que les Espagnols ont conquise, cinq cens Insulaires payent le tribut. Elle produit de la cire, de l'ébene, des bananes, des cocos, des platanes ou plantains, & d'autres commodités qui servent à l'entretien des Habitans. Le nom de Babuyanes vient de certains animaux, nommés Babouyes, qui s'y trouvent en abondance. A quatorze ou quinze lieues au Sud-Oueſt de Louban, on découvre dix sept petites Isles soumises, qui composent une Province Espagnole, sous le nom de Las Calamiones, outre plusieurs autres qui n'ont point encore été subjuguées. La plus grande se nomme Paragua. Une partie appartient aux Espagnols, & l'autre au Roi de Borneo. Cette Isle est la troisieme en grandeur, parmi les Philippines: sa figure est allongée, comme un bras, par lequel Manille & Mindoro paroissent se donner la main avec la grande Isle de Borneo. Le circuit de Paragua

Babuyanes.

Las-Calamiones.

Paragua.

eſt de deux cens cinquante lieues; ſa longueur de plus de cent, & ſa largeur de douze ou quatorze. Elle eſt, au centre, ſous le dixieme degré; & le Cap de Taguſo, qui la termine au Nord-Oueſt, n'eſt éloigné de Borneo que de cinquante lieues. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Dans cet eſpace, les Iſles baſſes ſont en ſi grand nombre, qu'elles paroiſſent joindre les deux grandes Iſles. Leurs Habitans, ſur les Côtes, ſont Sujets du Roi de Borneo, qui eſt Mahometan; mais le milieu des Terres eſt habité par des Indiens ſauvages, barbares, ſans Chefs & ſans Loix, qui apportent tous leurs ſoins à ſe défendre également du joug des Eſpagnols & de Borneo. Environ douze cens des Inſulaires maritimes, payent tribut à l'Eſpagne. Ils ſont auſſi noirs que les Negres d'Afrique, & jamais ils n'ont de demeure fixe. Les Eſpagnols entretiennent une garniſon à Taytay, ſur le Cap oppoſé à Taguſo, qu'ils appellent *Bornei*, dans un Fort aſſez médiocre. Le Lampon, où le Gouverneur pour le Roi de Borneo, fait ſa réſidence à Lavo. L'Iſle eſt montagneuſe, remplie de toutes ſortes d'arbres & d'animaux, riche en cire, mais peu feconde en riz.

Province de Palamianes.

Proche du Cap Septentrional de Pa-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

ragua, vers l'Eſt, on trouve les trois Iſles nommées Calamianes, qui donnent leur nom à une Province dont elles font partie. Ces Iſles, & neuf autres voiſines, ſont habitées par des Indiens fort doux. Les montagnes y fourniſſent beaucoup de cire, dont la récolte ſe fait deux fois chaque année. On trouve, ſur les rochers de la Côte, quantité de ces nids d'oiſeaux, qui paſſent en Orient pour un mets fort délicat, & l'on y pêche auſſi de très belles perles. Au-de-là des Calamianes, à la vûe de la haute montagne de Mindoro, s'offrent les cinq Iſles de Cuyo, peu éloignées les unes des autres. On y compte environ cinq cens familles tributaires, & fort affectionnées aux Eſpagnols, qui profitent de cette diſpoſition pour en tirer beaucoup de riz, de legumes & de fruits. Leurs Montagnes ſont remplies d'oiſeaux & de toutes ſortes d'animaux.

Leurs nids d'oiſeaux & leurs Perles.

Province de Panay.

La Province de Calamianes finit à ces Iſles; & l'on entre dans celle de Panay, dont la premiere Terre eſt Potol. Panay eſt la plus fertile & la plus habitée de toutes les Iſles de l'Archipel. Sa figure eſt triangulaire, & ſon circuit de cent lieues. Les noms de ſes principaux Caps ſont Potol, Naſo & Boula-

Boulacabi. La Côte, depuis Boulacabi jusqu'à Potol, court de l'Est à l'Oueſt; celle de Potol à Noſo, du Nord au Sud; celle de Boulacabi juſqu'au Cap d'Iloilo, qui a moins de hauteur que les trois précédens, continue du Nord au Sud; & celle d'Iloilo à Naſo, va de l'Eſt à l'Oueſt. Le milieu de l'Iſle eſt ſous le dixieme degré de latitude. Du côté du Nord, juſqu'au milieu des deux Caps de Boulacabi & de Potol, la fameuſe riviere de Panay ſe rend à la mer, vis-à-vis de la petite Iſle Lutaya. On attribue la fertilité extraordinaire de Panay aux rivieres dont elle eſt arroſée. On n'y fait pas une lieue ſans rencontrer un ruiſſeau, ſur-tout proche de la grande riviere qui donne ſon nom à l'Iſle, & qui l'arroſe pendant quarante lieues. Les Eſpagnols aſſurent que lorſqu'il tonne dans cette Iſle, il y tombe, au lieu de foudre, de petites croix de pierre, d'un verd noirâtre, auxquelles ils ſuppoſent beaucoup de vertu. Pluſieurs Voyageurs ont vû de ces pierres; mais ils ne garantiſſent point que les Eſpagnols n'y impriment les croix. L'Iſle a paru mériter tous les ſoins du Gouvernement. Elle eſt diviſée en deux Juriſdictions, dont la premiere, qui eſt celle de Pa-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Fertilité de l'Iſle de ce nom.

Attentions qu'elle s'eſt attirée de l'Eſpagne.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

nay, comprend tout ce qui eſt entre le Cap de Potol & celui de Boulacabi. Le reſte de l'Iſle dépend de l'Alcade d'Otton, qui fait ſa réſidence dans le Fort d'Iloilo, bâti en 1681, ſur un Cap du même nom. Ce Cap s'avançant au Sud, entre les rivieres de Tig, Bavan & Jaro, forme, avec l'Iſle d'Imaras, un Détroit qui n'a pas plus d'une demi-lieue de largeur, ou plutôt un Port ouvert. On compte, dans l'Iſle, ſeize mille trois cens ſoixante un Indiens Tributaires. Elle produit mille boiſſeaux de riz, meſure d'Eſpagne. Ses Habitans ſont d'une taille épaiſſe, adroits à la chaſſe, & fort exercés à l'agriculture. Ils ont, en abondance, des ſangliers & des cerfs. Leurs femmes entendent l'art de fabriquer des étoffes & d'en varier les couleurs. L'Iſle de Panay a quatorze Paroiſſes dépendantes des Auguſtins; trois autres Egliſes, deſſervies par des Prêtres ſéculiers, & un College des Jéſuites. Outre les Tributaires, on y voit encore un aſſez grand nombre de ces Indiens noirs qui ont été les premiers Habitans de l'Iſle, & que les Biſayas ont forcés de ſe retirer dans l'épaiſſeur des bois. Ils n'ont pas les cheveux ſi crêpus, ni la taille ſi haute, que les Negres de Guinée. Leur retraite

eſt dans les lieux les plus eſcarpés des montagnes, où ils menent une vie paiſible avec leurs femmes & leurs enfans. Ils ſont abſolument nuds, & ſi legers à la courſe, que ſouvent ils prennent des cerfs & des ſangliers ſans le ſecours de leurs fleches. Alors ils demeurent, comme les corbeaux, au-tour de l'animal juſqu'à ce qu'ils l'ayent mangé.

Isle d'Imaras

Entre les Iſles qui environnent celle de Panay, on compte Imaras, vis-à-vis d'Iloilo. Elle eſt longue & baſſe, & dans ſon circuit elle n'a pas plus de dix lieues; mais elle produit quantité de bons arbres & beaucoup de ſalſe-pareille. Ses eaux ſont excellentes, & ſes montagnes bien peuplées de ſangliers & de cerfs. Elle offre un Port, nommé Sainte-Anne, qui n'eſt qu'à trois lieues d'Iloilo.

A dix lieues du Nord de Boulacabi, eſt l'Iſle de Sibugan, qui reſſemble beaucoup à celle d'Imaras. Deux lieues plus loin au Nord, on trouve Rombino & Batan; enfin l'Iſle de Tablas, plus grande que les deux dernieres, & ſeulement à cinq lieues du Cap de Potol. Tous les Indiens de ces Iſles parlent le même langage que ceux de Panay, & ne ſe reſſemblent pas moins dans leurs uſages.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

§ IV.

Iſles de Samar, Leyte, Bool, Sibu, Bantayan, Camotes, Negros, Fuegos & Panamao.

Forme de l'Iſle de Samar, & ſes Caps.

LEs deux grandes Iſles de Manille & de Mindanao ont entr'elles celles de Leyte, de Samar & de Bool, dont la premiere eſt la plus proche de Manille. La ſeconde eſt nommée Samar du côté de ces Iſles, & Ibabor du côté de la grande mer. On peut comparer ſa forme au tronc d'un corps humain, ſans tête & ſans jambes. Sa plus grande longueur eſt depuis le Cap de Baliquaton, qui forme avec la pointe de Manille, le Détroit de Saint-Bernardin, ſous le treizieme degré trente minutes, juſqu'au Cap de Guiguan, qui eſt ſous l'onzieme degré. Deux autres Caps ſont les coudes du buſte & la plus grande largeur de l'Iſle. L'un ſe nomme le Cap du Saint-Eſprit, dont les hautes montagnes ſe montrent de loin aux Vaiſſeaux qui viennent de la Nouvelle Eſpagne; & l'autre, qui eſt à l'Occident, vis-à-vis Leyte, forme un Détroit, dont la largeur n'eſt que d'un jet de pierre. La circonférence de

l'Iſle eſt d'environ cent trente lieues. Entre le Cap de Guiguan & celui du Saint-Eſprit, on trouve le Port de Borongon, qui eſt ſuivi, à peu de diſtance; de ceux de Palapa & de Caduvig, la petite Iſle de Bin & la Côte de Catarman. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Il arrive ſouvent que la tempête jette des Barques inconnues ſur la Côte de Palapa. Vers la fin du dernier ſiecle, on y vit arriver des Sauvages, qui firent entendre que les Iſles, d'où ils étoient partis, n'étoient pas fort éloignées; qu'une de ces Iſles n'étoit habitée que par des femmes, & que les hommes des Iſles voiſines, leur rendant viſite dans des tems réglés, en rapportoient les enfans mâles. Les Eſpagnols, ſans la connoître mieux, l'ont nommée l'Iſle des Amazones. On apprit des mêmes Sauvages, que la mer apportoit ſur leurs Côtes, une ſi grande quantité d'ambre gris, qu'ils s'en ſervoient comme de poix pour leurs Barques; récit fort vraiſemblable, puiſque les tempêtes en jettent beaucoup auſſi ſur la Côte de Palaga. Pluſieurs Jéſuites des Philippines ſe perſuaderent que ces Iſles, qui ne ſont pas encore découvertes, étoient celles de Salomon, que les Eſpagnols cherchent depuis ſi Iſle des Amazones.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

long-temps, & qu'on croit également riches en or & en ambre gris.

En entrant par le Détroit de Saint-Bernardin, après avoir passé Baliquaton, on trouve la Côte de Samar, qui offre, sur ses bords, les villages d'Ibatan, Bongahon, Catbalogan, où l'Alcade Major & le Commandant des troupes Espagnoles font leur résidence, Paranos & Calviga. Ensuite, passant le Détroit de Saint-Juanillo, on va jusqu'au Cap & à la petite Isle de Guiguan, qui finit le tour de l'Isle. Elle est remplie de montagnes escarpées; mais ses plaines sont abondantes. Entre plusieurs fruits, qui leur sont communs avec les Isles voisines, on en distingue un que les Chinois estiment beaucoup, & qu'ils nomment *Seyzu*. Les Espagnols l'ont nommé Chicoy. On voit croître aussi, dans le voisinage de Catbalogan, une plante, à laquelle on attribue des vertus surprenantes. Les Hollandois de Batavia, qui en avoient quelque connoissance, payoient d'abord une pistole pour chacun de ces fruits. Quelques-uns les nomment fruits de Catbalogan; d'autres de Saint Ignace, parce que les Jésuites en faisoient d'heureuses expériences; mais le nom Indien est Bisay-Isagur. La plante ressemble au lierre,

Fruit précieux par ses vertus.

& s'attache à quelque arbre. Le fruit, qui croît aux nœuds & aux feuilles, eſt de la couleur & de la groſſeur de nos pavis. Il renferme huit, dix, ou ſeize noiaux, de la groſſeur d'une noiſette, verds & jaunes. Dans leur maturité, ils tombent d'eux mêmes. Quoiqu'il en croiſſe auſſi dans les Iſles de Bentajan, d'Ilabao, d'Igaſur & de Caragos, les plus eſtimés ſont ceux de Panamao & de Leyte. Leur vertu augmente, ſi l'on y joint un autre fruit, que les Indiens nomment *Ligaſo*, & les Eſpagnols Pepinillo de Saint Gregorio, qui reſſemble fort au baume, auſſi bien que ſa plante, mais qui eſt rempli d'une ſubſtance ſemblable à l'étoupe de chanvre (19). DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

L'Iſle de Leyte prend ſon nom du village de Gleyte, ſitué dans une Baie, vis-à-vis de Panamao. De la pointe de cette Baie, la Côte s'étend vingt lieues au Nord, juſqu'au Détroit de Saint-Juanillo. Enſuite, revenant du Nord au Sud, on trouve, à trente lieues de diſtance, l'Iſle de Panahan, qui a deux Caps, à trois lieues l'un de l'autre; le Iſle de Leyte.

(19) Carreri rapporte toutes les propriétés de ce fruit, ſur le témoignage des Jéſuites, ſur tout contre les poiſons & le cours de ventre. *Ubi ſuprà*, pages 106 & ſuivantes.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

premier nommé Cabalian ; l'autre, Motavan ; nom qui lui vient d'un rocher oppoſé, qu'on appelle aujourd'hui Sogor. Ferdinand Magellan, dans la découverte de ces Iſles en 1521, y entra par le Détroit de Panahan.

De Sogor, qui ſe nommoit autrefois Dimaſſivare, en allant vers l'Oueſt, on trouve encore quarante lieues de Côte juſqu'à la pointe de Leyte. Ainſi le tour de cette Iſle eſt d'environ quatre-vingt dix ou cent lieues. Elle eſt très peuplée du côté de l'Eſt, c'eſt-à-dire, depuis le Détroit de Panamao juſqu'à celui de Panahan ; & ſes plaines y ſont ſi fertiles, qu'elles rendent deux cens pour un. De hautes montagnes, qui la diviſent en deux parties, cauſent tant de différence dans l'air, que l'Hyver regne d'un côté, pendant que l'autre jouit de tous les agrémens de la plus belle ſaiſon. Une moitié de l'Iſle fait la moiſſon & l'autre ſeme ; ce qui procure, chaque année, deux abondantes récoltes aux Inſulaires. D'ailleurs les montagnes ſont remplies de cerfs, de vaches, de ſangliers, & de poules ſauvages. La pierre, jaune & bleue s'y trouve en abondance. Les légumes, les racines & les cocos y croiſſent ſans aucun ſoin. Le bois de conſtruction, pour

Elle a tout à la fois l'hyver & l'été.

Avantages naturels de l'Iſle de Leyte.

les édifices & les Vaiſſeaux, n'y eſt pas moins commun; & la mer auſſi favorable que la terre aux heureux Habitans de l'Iſle, leur fournit quantité d'excellent poiſſon. On en compte neuf mille, qui payent le tribut en cire, en riz & en toiles. On vante auſſi la douceur de leur naturel, & deux de leurs uſages: l'un d'exercer entr'eux la plus parfaite hoſpitalité, lorſqu'ils voyagent; l'autre de ne jamais changer le prix des vivres, dans l'excès même de la diſette. Enfin l'on ajoute, à tant d'avantages, que l'air eſt plus frais à Leyte & à Samar que dans l'Iſle de Manille. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Du côté de Baybay & d'Ogmua, l'Iſle de Leyte regarde celle de Bool, dont la longueur eſt de ſeize lieues, du Nord au Sud, & la largeur de huit ou dix. Sa partie Méridionale eſt la plus habitée, depuis Obog, ſa Capitale, juſqu'à la preſqu'Iſle, ou la petite Iſle de Panglao. Elle eſt bordée de trois autres Iſles, moins peuplées. Son Terroir ne produit point de riz; mais il eſt riche en Mines d'or. Le fruit de ſes palmiers & ſes racines ſuppléent d'ailleurs au défaut du riz: Ses montagnes ſont remplies de bêtes fauves, & les Iſles voiſines lui fourniſſent du coton. Les Habitans ont le même langage que les Iſle de Bool.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Biſayas ; mais ils ſont plus blancs & mieux proportionnés dans leur taille, plus braves auſſi ſur mer & ſur terre.

Sibu ou Sogbu.

Sibu, Cebu ou Sogbu (20) devoit occuper le premier rang dans cette Deſcription, ſi l'on avoit ſuivi l'ordre de la Conquête. C'eſt la premiere Iſle où les Officiers de Magellan planterent l'étendart Eſpagnol en 1521, & d'où ils ſortirent, en 1564, pour ſubjuguer Manille & les autres Iſles. Mais on s'eſt attaché à l'ordre naturel, en les ſuivant de l'Eſt à l'Oueſt. La forme de Sibu s'étend de quinze ou vingt lieues en longueur, & ſa circonference eſt d'environ quatre-vingt quatre. Son principal Cap, qui eſt au Nord-Eſt, ſe nomme Burulaque ; & de-là les deux Côtes s'étendent, l'une du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, juſqu'au Détroit de Tanay, & l'autre du Nord au Sud, juſqu'à la petite Iſle de Matta & la ville du Nom de Jeſus. Cette ville eſt ſituée ſur une pointe, preſqu'au milieu de l'Iſle, ſous le dixieme degré. Elle n'eſt éloignée de la petite Iſle de Matta, du côté de l'Eſt, que de la portée du mouſquet, & de celle du canon à l'Oueſt. C'eſt dans ce lieu que Magellan, ſon beau-pere, & le Capitaine Juan-Serrano furent tués

Sa Capitale.

(20) Pigaphetta la nomme Zubu.

par les Indiens (21). On trouve, entre ces deux terres, un Port où l'on eſt à l'abri de tous les vents, & qui a deux entrées, du côté de l'Eſt & de l'Oueſt; mais ſes bancs exercent l'attention des Pilotes. La ville a perdu ſon ancienne ſplendeur, depuis que Manille s'eſt accru. C'eſt néanmoins la réſidence d'un Evêque, d'un Gouverneur, de deux Alcades & de quelques autres Officiers. Elle eſt défendue par un bon Fort. La garniſon conſiſte en deux compagnies, d'Eſpagnols, de Pampanghis & de Cagayans. Un Couvent d'Auguſtins, fondé, comme la ville en 1598, y conſerve une image de l'Enfant Jeſus, qui fut trouvée, le jour de la Conquête, entre les dépouilles des vaincus. On jugea qu'elle avoit été laiſſée par quelque ſoldat de Magellan, au temps de la premiere découverte. Les Indiens l'avoient honorée comme leurs Idoles. On compte, dans la ville du Nom de Jeſus, cinq mille maiſons. Les Jéſuites y ont un College. De deux Bourgs, qui ſont dans le reſte de l'Iſle, celui de Payran eſt habité par des Marchands & des Ouvriers Chinois; l'autre, par des Indiens

(21) Le même Voyageur ne parle pas du Beau-pere, & raconte que Juan-Serrano fut abandonné vif, dans l'Iſle, par ſes Compagnons. *Page* 42.

DESCRIPT. DES ISLES D'HILIPPINES.

originaires de l'Isle, qui sont exempts du tribut, parce qu'ils ont été les premiers à recevoir les Espagnols pour Maîtres, & qu'ils les ont aidés à découvrir les autres Isles. Le principal fruit du Terroir est une sorte de grain, nommé *Borona*, qui tient lieu de riz aux Insulaires. Il est de la couleur du millet; mais un peu plus petit & d'un autre goût. Sibu produit encore beaucoup d'abaca blanche, dont on fait des cables & des toiles fort fines. Cette plante se seme. On la bat dans sa maturité, pour en tirer les fils; comme le Gamuto, qui est une autre espece de filasse, qu'on tire du cœur des palmiers pour en faire des cordes noires, mais qui ne résiste pas si long-temps à l'eau. Il y croît aussi beaucoup de coton & de tabac. On trouve dans les montagnes, quantité de cire & de civette. Les femmes Indiennes font de très belles toiles de leur coton. Elles en font une autre de l'écorce des palmiers, dont la chaîne est de coton.

Productions de Sibu.

Isles qui l'environnent.

Sibu a plusieurs Isles au Nord-Est, telles que Batayan, qui est environnée de quatre ou cinq autres plus petites, dans lesquelles on ne compte que trois cent Tributaires, uniquement occupés de la pêche & de la fabrique des toiles.

A l'Eſt, entre Sibu & la Côte d'Og- much & Leyte, on trouve les petites Iſles de Camotes, dont la principale eſt Poro, qui dépend de Sibu. Son Cap, nommé Tanion, confine à l'Iſle des Noirs, qui a cent lieues de tour, & dont elle n'eſt ſéparée que par un petit canal, large d'un lieue & très dangereux par ſes Courans. Cette Iſle s'étend, depuis le neuvieme degré, juſqu'au dixieme trente minutes. Elle eſt aſſez fertile en riz, pour en fournir Sibu & les Iſles voiſines, après avoir payé ſon tribut. Les montagnes ſont habitées par des Noirs aux cheveux crêpus, dont l'Iſle a tiré ſon nom, & qui ont diviſé entr'eux ces cantons ſauvages. Les uns en occupent les ſommets, & les autres ſont établis ſur les panchans. Outre la jalouſie des limites, ils ont ſouvent l'occaſion de ſe battre, parce qu'ils ne peuvent avoir de femmes que celles qu'ils ſe ſont enlevées mutuellement. Auſſi le ſang coule-t-il ſans ceſſe dans cette farouche Nation. On diſtingue une autre eſpece de Noirs, qui demeurent aux embouchures des rivieres, ſans communication avec les précédens, & qui portent une haine mortelle aux Eſpagnols. Cependant, lorſque l'Iſle eſt attaquée par les

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Iſles des Noirs.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Corſaires de Mindanao & de Xolo, ils courent tous à la défenſe commune ; mais enſuite ils ſe retirent auſſi-tôt dans leurs cantons. Les Biſayas habitent les Plaines, & le plus grand nombre eſt du côté de l'Oueſt, ſous le gouvernement des Jéſuites. On compte trois mille Tributaires dans l'Iſle, dont la principale occupation eſt de faire du cacao, qu'on a porté dans la Nouvelle Eſpagne aux Philippines. Les montagnes produiſent du riz, qui croît naturellement ſans eau.

Iſle de Fuegos & de Panamao.

L'Iſle de Fuegos, ou de Siquior, eſt proche de la derniere & de Sibu. Quoique petite, elle eſt habitée par des Peuples courageux, qui ſe font redouter de Mindanao & de Xolo. L'Iſle de Panamao, ſituée vers l'Oueſt, n'eſt éloignée de Leyte que de la portée du mouſquet. Son circuit eſt de ſeize lieues, ſa longueur de quatre, & ſa largeur proportionnée. Elle eſt mongneuſe, arroſée de pluſieurs rivieres, & remplie de mines de ſouffre & de vif-argent. C'eſt depuis peu d'années qu'elle a ceſſée d'être déſerte, & ſon Gouvernement dépend de celui de Leyte.

Dans toutes les Iſles qu'on a nommées, le nombre des Sujets de la Cou-

ronne d'Eſpagne, Eſpagnols ou Indiens, monte à deux cens cinquante mille ames, quoiqu'à peine en ait-on ſubjugué la douzieme partie. Les Indiens mariés payent dix piaſtres de tribut; & tous les autres, cinq, depuis l'âge de dix huit ans juſqu'à cinquante. De ce nombre, le Roi n'a que cent mille Tributaires. Le reſte dépend des Seigneurs, & les revenus royaux ne montent pas à plus de quatre cens mille pieces de huit, qui ne ſuffiſent point pour l'entretien des quatre mille ſoldats répandus dans les Iſles, & pour les gages exceſſifs des Miniſtres. Auſſi la Cour eſt-elle obligée d'y en joindre deux cens cinquante mille, qu'elle envoye de la Nouvelle Eſpagne.

§ V.

Iſles de Mindanao & de Xolo.

ON compte ces deux Iſles entre les Philippines, quoique la premiere ſoit à deux cens lieues de Manille au Sud-Eſt. Sa ſituation eſt depuis le ſixieme degré juſqu'au dixieme trente minutes, entre les Caps de Saint-Auguſtin, de Suliago & de Samboengan. Elle forme ainſi comme un triangle,

Situation & grandeur de Mindanao.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

dont ces trois Caps ſont les pointes. On trouve, entre celui de Suliago & de Saint-Auguſtin, c'eſt-à-dire, du Nord au Sud, une belliqueuſe Province qui ſe nomme Los Caragos. Celle d'Illigan, qui dépend de Dapitan, & celle de Subanos, ſont entre Suliago, qui eſt au Nord-Eſt, & Samboangan. La Province, qui s'étend de l'Eſt à l'Oueſt depuis ce dernier Cap juſqu'à celui de Saint-Auguſtin, forme une ligne droite, & confine d'un côté & de l'autre avec les Provinces de Buhayen & de Mindanao. Le circuit de l'Iſle entiere eſt d'environ trois cens lieues; mais elle a tant de Caps avancés & des Bayes ſi profondes, qu'on peut la traverſer en un jour & demi. Elle eſt environnée de pluſieurs Iſles, entre leſquelles on diſtingue Xolo, à trente lieues de Samboangan; Baſilan, Sangail, & la preſqu'Iſle de Santrongan.

Avec tant d'éloignement & de diviſion entre ſes parties, Mindanao ſa reſſent de divers climats, & ſe trouve entourée de mers orageuſes, ſur-tout du côté de Los Caragos. La partie, qui eſt ſous le Gouvernement de Samboangan, eſt très temperée. Les vents y ſont agréables, les tempêtes rares, & les pluyes fréquentes. Dans les Pro-

vinces de Mindanao & de Buhayen, qui dépendent de deux Rois Mores, les Terres ſont marécageuſes, & remplies de moucherons fort incommodes. On compte, dans l'Iſle, vingt rivieres navigables, & deux cens de moindre grandeur. Les plus fameuſes ſont celles de Buhayen & de Batuan, qui viennent de la même ſource, mais dont la premiere coule vers Mindanao, & la ſeconde ſe joint à la mer vis-à-vis Bool & Leyte. La troiſieme, nommée Sibuguey, prend ſa ſource près de Dapitan, & ſépare les Provinces de Mindanao & de Sambiongan. L'Iſle contient auſſi deux Lacs; l'un qui ſe nomme Mindanao, d'où elle a tiré ſon nom (22), & qui eſt d'une fort grande étendue; l'autre, d'environ huit lieues de circuit, nommé Malanao, & ſitué dans la partie oppoſée de l'Iſle. Tout le pays eſt rempli de montagnes, à l'exception des parties maritimes; ce qui n'empêche point qu'il ne produiſe beaucoup de riz, & des racines fort nourriſſantes. On y trouve de toutes parts, principalement ſur la Côte de Caragos, & près de la riviere de Butuan, une grande abondance de ces

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Ses productions particulieres.

(22) Mindanao ſignifie, en langue du Pays, homme de Lac.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

palmiers, dont les fruits ſe nomment Sagu, de la farine deſquels on fait du pain & du biſcuit comme aux Moluques.

Outre les productions communes aux autres Iſles, Mindanao a le Durion, fruit eſtimé ſur toute la Côte des Indes, dans lequel on trouve trois ou quatre amandes, couvertes d'une ſubſtance molle & blanchâtre, avec un noyau ſemblable à celui des prunes, qui ſe mange rôti, comme les marons. Il a la même qualité que les autres fruits de l'Orient; c'eſt-à-dire, qu'il faut le cueillir pour le faire parvenir à ſa maturité. On en trouve beaucoup depuis Dapitan juſqu'à Samboangan, dans une étendue de ſoixante lieues, particuliérement dans les cantons élevés; mais ſur-tout dans les Iſles de Xolo & de Baſilan. On aſſure que l'arbre eſt vingt ans à donner ſes premiers fruits.

Canelle de Mindanao.

La canelle n'eſt pas moins particuliere à l'Iſle de Mindanao. L'arbre, dont elle eſt l'écorce, y croît ſans culture, ſur les montagnes, & n'a pas d'autre maître que celui qui s'en ſaiſit le premier. De-là vient apparemment que dans la crainte d'être prévenu par ſon voiſin, chacun ſe hâte d'enlever l'écorce avant qu'elle ſoit mure; & quoi-

qu'elle ſoit d'abord auſſi piquante que celle de Ceylan, elle perd en moins de deux ans ſon goût & ſa vertu. On la recueille dans vingt cinq Villages, ſur la Côte de Samboangan, vers Dapitan, & dans un ſeul village de la Province de Cagayan.

Les Habitans de l'Iſle y trouvent de fort bon or, en creuſant aſſez loin dans la terre. Ils en trouvent dans les rivieres, en y faiſant des foſſes avant l'arrivée du flot. Les Volcans leur donnent beaucoup de ſouffre, ſur-tout de Sanxil, qui eſt dans le voiſinage de Mindanao. Il s'y éleva en 1640 une haute montagne, qui vomit tant de cendres, que cette éruption fit craindre la ruine entiere de l'Iſle.

Souffre de ces Volcans.

On pêche de groſſes perles dans les mers voiſines. Le Pere de-Combes, Jéſuite, qui a publié l'Hiſtoire de Mindanao, raconte que dans un endroit très profond, on en connoît une, qui eſt de la groſſeur d'un œuf, & qu'on a tenté inutilement de la trouver. Avec toutes les eſpeces d'oiſeaux qui ſont dans les autres Iſles, Mindanao produit le Charpentier, auquel on attribue la propriété de trouver une herbe qui rompt le fer. On y voit une prodigieuſe quantité de ſangliers, de che-

Ses Perles & ſes nids d'oiſeaux.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

vres & de lapins ; mais ſur-tout de ſinges très lubriques, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs maiſons.

Peuples qui l'habitent.

Les Inſulaires ſont diviſés en quatre Nations principales, ſous les noms de Mindanaos, de Caragos, de Lutaos & de Subanos. On vante les Caragos pour leur bravoure. Les Mindanaos ſont renommés par leur perfidie. Les Lutaos, Nation établie depuis peu dans les trois Iſles de Mandanao, de Xolo & de Baſilan, vivent dans des maiſons bâties ſur des pieux au bord des rivieres ; & leur nom ſignifie *Nageur*. Ces Peuples aiment ſi peu la terre, que ne s'embarraſſant jamais du ſoin de ſemer, ils ne vivent que de leur pêche. Cependant ils entendent fort bien le Commerce ; & la liaiſon qu'ils entretiennent avec les Habitans de Borneo, les engage à porter le turban comme eux. Les Sabanos, dont le nom ſignie Habitans des rivieres, ſont regardés des autres avec mépris. Ils paſſent pour les Vaſſaux des Lutaos. Leur uſage eſt de bâtir leurs maiſons ſur des pieux ſi hauts, qu'on n'atteindroit pas avec une pique à cette eſpece de nids. Ils s'y retirent la nuit, à l'aide d'une perche qui leur ſert d'échelle. Les Dapitans,

qui ſont auſſi comme une Nation ſéparée, ſurpaſſent toutes les autres par le courage & la prudence. Ils ont puiſſamment aſſiſté les Eſpagnols dans la conquête des Iſles voiſines. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

L'intérieur du pays eſt habité par des Montagnards, qui ne deſcendent jamais ſur les Côtes. On y trouve auſſi quelques Noirs, à qui leur barbarie ne produit point d'autre avantage que de ſervir à la conſervation de leur liberté. Tous ces Inſulaires ſont Idolâtres, ou ſans Religion; mais, depuis Sanxil juſqu'à Samboangan, le Mahométiſme regne ſans partage, ſur-tout dans les Iſles de Baſilan, & dans celle de Xolo, qui eſt comme le ſiege de cette Secte & la Mecque de l'Archipel, parce que celui qui en infecta ces Iſles, y avoit ſon tombeau, que les Eſpagnols détruiſirent à leur arrivée. Au fond, dit Carreri, la plûpart ſont Athées, & ceux qui ont quelque Religion ſont Sorciers (23). Les Mahométans ne connoiſſent de la leur, que la défenſe de manger du porc, la Loi de la circonciſion & la liberté d'entretenir pluſieurs femmes. D'ailleurs ils ſont fort ſobres. Leur nourriture eſt un peu de riz cuit à l'eau, & des racines, ſans Leur Religion.

(23) *Ubi ſuprà*, page 214.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

aucun aſſaiſonnement d'épices. Avec le poiſſon même & la chair des animaux, ils n'employent que de l'eau & du ſel. Leur habillement n'eſt pas moins ſimple : un même habit leur ſert de haut-de-chauſſe, de pourpoint & de chemiſe. Ils portent au côté un cri, eſpece de poignard dont le manche eſt doré, & une ceinture au-deſſus du haut-de-chauſſe, ou plutôt une écharpe ſi large qu'elle leur tombe ſur les genoux. Les femmes ont une ſorte de ſac, qui leur ſert de juppe pendant le jour, comme de draps & de matelas ſur une mauvaiſe natte pendant la nuit. Leurs maiſons de bois ſont couvertes de joncs. La terre leur ſert de ſieges, les feuilles d'arbre de plats, les cannes de vaſes, & les cocos de taſſes.

Uſages & Loix fort barbares.

Les uſages des Nations, qui habitent les montagnes, ſont plus barbares que ceux des Mahométans. Un pere, qui rachete ſon fils de l'eſclavage, en fait ſon propre eſclave ; & les enfans exercent la même rigueur à l'égard de leur pere. Le moindre bienfait donne droit, parmi eux, ſur la liberté d'autrui ; & pour le crime d'un ſeul, ils réduiſent toute une famille à l'eſclavage. Ils ne connoiſſent point l'huma-

nité pour les Etrangers. Ils ont le vol en horreur ; mais l'adultere leur paroît une faute légere, qui s'expie par quelque amende. Ils puniſſent l'inceſte au premier dégré, en mettant le coupable dans un ſac, & le jettant au fond des flots. Jamais une nation ne s'arme contre une autre. Mais les Particuliers, qui ont à venger quelque injure, s'efforcent, par toutes ſortes de voies, d'ôter la vie à ceux dont ils ſe croyent offenſés ; ſans autres loix, dans leurs querelles, que le pouvoir ou la force des adverſaires. Le plus foible a recours aux préſens, pour arrêter les pourſuites. Celui qui ſe propoſe de commettre un meurtre, commence par amaſſer une ſomme d'argent, pour ſe mettre à couvert de la vengeance, s'il redoute les parens de l'ennemi dont il veut ſe défaire. Après ſon expédition, il eſt mis au rang des Braves, avec le droit de porter le turban rouge. Cette cruelle diſtinction, qui eſt établie parmi les Subanos, a plus d'éclat encore dans la Nation des Caragos, où pour obtenir l'honneur de porter la marque des Braves, c'eſt-à-dire, un turban de diverſes couleurs, nommé *Baxacho*, il faut avoir tué ſept hommes.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Adminiſtration de la juſtice, & dégrés de Nobleſſe.

Les deux Rois Mores de Mindanao

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

adminiſtrent la Juſtice par les mains d'un Gouverneur qui porte le nom de Zarabandal. Cet Office eſt la premiere Dignité dans chacune des deux Cours. On y diſtingue des degrés de Nobleſſe. *Tuam* eſt le titre des Grands. Otançayas eſt celui de perſonnes riches, qui ſont Seigneurs d'un certain nombre de Vaſſaux. Les Princes du ſang royal ſe nomment Cacites. En général, les ſimples Sujets ont beaucoup à ſouffrir de l'oppreſſion des Grands, parce que l'Autorité ſouveraine eſt trop foible pour réprimer cette tyrannie.

On vante la magnificence & la piété des Mahométans de l'Iſle, aux funérailles des Morts. Leur pauvreté ne les empêche pas d'employer tout ce qu'ils poſſedent, pour vêtir d'habits neufs, le parent ou l'ami qu'ils ont perdu, & pour le couvrir des plus riches toiles. Ils plantent, au-tour du ſépulchre, des arbres & des fleurs. Ils brûlent des parfums; & s'il eſt queſtion d'un Prince, ils enferment ſon tombeau dans un beau Pavillon, avec quatre étendarts blancs aux côtés. Anciennement, ils tuoient un grand nombre d'eſclaves, pour ſervir de cortege au Mort. Mais leur uſage le plus ſingulier eſt celui qui les oblige de faire leur cercueil pendant

dant leur vie, & de le tenir en vûe dans leurs maiſons, pour ne jamais oublier que la condition humaine les deſtine à la mort. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Leurs femmes ſont chaſtes & modeſtes ; mais elles trouvent dans leur laideur un grand ſecours pour l'exercice de cette vertu. Les noces ſe célebrent avec beaucoup de pompe, & la fête dure quinze jours. Après la célébration, la femme conſerve l'habit blanc qu'elle a pris le jour des fiançailles, & le mari en prend un rouge.

L'arme, que les Mahométans portent ſans ceſſe, eſt un poignard ou un cri, dont la lame eſt flamboyante. Les Seigneurs ſont diſtingués par le manche, qui eſt d'ivoire ou d'or. Dans leurs guerres, ils employent la lance & le bouclier rond ; ce qui les diſtingue auſſi des Habitans de toutes les autres Iſles, qui portent un bouclier de forme longue. En mer, ils ont l'uſage de certaines petites cannes de la groſſeur du doigt, qu'ils nomment Babacaies, & qui ſont ſi dures & ſi pointues, qu'étant tirées comme des fleches, elles ont la force de percer une planche. Ils joignent ſur terre, à la lance & au cri, un cimeterre fort tranchant. Ceux qui les croyent venus originairement de Bor-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

neo, en apportent pour preuve, un autre usage, qui leur est commun avec les Habitans de cette Isle : c'est celui de la Sarbacane. Ils lancent, par la seule force du souffle, de petites fleches empoisonnées, qui causent infailliblement la mort, si le remede n'est pas appliqué sur le champ ; & l'expérience a fait reconnoître que l'excrément humain est le plus sûr.

On trouve, au-tour de Mindanao, plusieurs villages gouvernés par un petit Prince indépendant du Roi de cette partie de l'Isle, qui n'a jamais pû le subjuguer. Ce peuple est Idolâtre, & les Nobles sont Mahométans.

Isle de Xolo, & ses propriétés.

A trente lieues de l'Isle, vers le Sud-Est, on rencontre celle de Xolo, qui est gouvernée par un Roi particulier, & que la multitude de Navires Mores, qui ne cessent pas d'y aborder, font nommer justement la Foire de toutes les Isles voisines. C'est la seule des Philippines qui offre des éléphans. Les Insulaires, n'ayant pas l'usage d'apprivoiser ces animaux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils s'y sont extrêmement multipliés. On y trouve des chevres, dont la peau n'est pas moins mouchetée que celle des tigres. Le Salagan, si renommé aux In-

Nom de l'oiseau dont on mange les pieds.

des, par l'uſage qu'on fait de ſes nids pour la bonne chère, eſt le plus curieux des oiſeaux de Xolo. Entre les fruits, on compte beaucoup de poivre, que les Habitans recueillent verd; des durions en abondance; & l'eſpece de pomme, que les Eſpagnols ont nommée le fruit du Roi, parce qu'elle ne ſe trouve que dans ſon Jardin. Sa groſſeur eſt celle d'une pomme commune; & ſa couleur, un aſſez beau pourpre. Ses pepins blancs, de la groſſeur des gouſſes d'ail, ſont couverts d'une écorce auſſi épaiſſe que la ſemelle d'un ſoulier; & le goût en eſt très agréable. On vante, dans cette Iſle, une herbe, nommée Uboſbamban, dont la vertu eſt d'exciter l'appétit. Les perles, qui ſe pêchent ſur les Côtes, ſont diſtinguées par leur beauté. C'eſt une méthode ſinguliere des Plongeurs de Xolo, avant que de s'enfoncer dans l'eau, de ſe frotter les yeux avec le ſang d'un coq blanc. La mer jette beaucoup d'ambre gris ſur le rivage, principalement depuis Mai juſqu'à Septembre; temps pendant lequel on n'y connoît pas les vents de Sud & de Sud-Oueſt.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Fruit du Roi.

L'Iſle de Baſilan, qui n'eſt qu'à trois lieues de Mindanao, en a douze de circuit. Comme elle fait face à la Pro-

Iſle de Baſilan nommée le Jardin de Sambrangan.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

vince de Sambrangan, on la nomme le Jardin qui lui fournit des platanes, des cannes de ſucre, des gaves & des lanzones. Ce dernier fruit, qui porte le nom de Boaba dans l'Iſle de Pintador, eſt de la groſſeur d'une noix. Il renferme, dans ſon écorce, trois ou quatre pepins ſi doux & ſi délicats, qu'on en peut manger une quantité ſurprenante, ſans en reſſentir aucune incommodité. Le maron, qu'on nomme Tugup à Leyte, eſt un autre fruit de ces deux Iſles qui a l'écorce cotoneuſe, & qui devient auſſi gros que le melon. La ſubſtance en eſt molle & de fort bon goût. Il contient de petits noyaux qui reſſemblent aux Atas & aux Cirimayas de la Nouvelle Eſpagne. Le Balono, avec l'apparence d'un coing au dehors, renferme un noyau qui eſt environné d'une poulpe d'un doigt d'épaiſſeur. On le confit au vinaigre avant ſa maturité. Baſilan produit beaucoup de riz, qui ne differe pas moins en couleur & en odeur, que par ſes autres qualités. Dans une ſi petite Iſle, les rivieres ſont grandes & difficiles à traverſer. Les ſangliers & les cerfs n'y manquent point dans les forêts. Le bois y eſt propre à bâtir. Enfin la mer concourt à l'abondance du Terroir, en fourniſſant aux

Insulaires tous les poissons connus en Europe, & d'autres especes qui sont particulieres au climat; sur-tout de belles tortues de la seconde espece, c'est-à-dire de celles qu'on recherche pour leur écaille. On joint, à toutes ces richesses, deux sortes de *Jais*.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

§ VI.

Conquête des Isles Philippines.

Lenteur des Espagnols pour cette entreprise.

APRÈS la découverte des Philippines, les Espagnols, satisfaits de s'être ouvert une nouvelle route aux Indes Orientales, & d'en avoir heureusement profité pour s'établir aux Moluques, se bornerent, pendant plus de vingt ans, à soutenir leur établissement, dans ces dernieres Isles. Mais, tandis qu'ils y étoient aux mains avec les Portugais, on combattoit, en Portugal & en Espagne, avec d'autres armes. Ces deux Couronnes employoient la Plume, les Astrolabes & les Cartes Géographiques, pour faire valoir leurs prétentions & leurs droits. A la fin, ce fameux procès fut décidé en faveur du Portugal; & le peu d'Espagnols, qui restoient aux Moluques, les abandonnerent volontiers, sans autre con-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

dition que d'obtenir leur paſſage en Eſpagne.

Ce fut alors que la Cour de Madrid commença ſérieuſement à tourner ſes vûes vers les Philippines, & que pour recueillir quelque fruit de l'entrepriſe de Magellan, elle réſolut de conquérir des Iſles, ſur leſquelles on ne lui conteſtoit pas les premiers droits. Ruys-Lopez de-Villalobos reçut ordre, en 1542, de partir du Méxique avec cinq Vaiſſeaux. Après deux mois de navigation, il découvrit, à la hauteur de dix degrés, l'Iſle de Los-Coralos, & de-là celles des Larrons, qui prirent enſuite le nom d'Iſles Marianes. Enſuite, les Pilotes s'accordant mal, il ne put trouver les Iſles à l'onzieme degré. Il ſe vit forcé de mouiller dans la Baye de Caraga, au mois de Février 1543, & non ſeulement il y perdit preſque tous ſes gens par la faim & les maladies, mais les tempêtes abîmerent quatre de ſes Vaiſſeaux, & rejetté par les Portugais, qui lui refuſerent des rafraîchiſſemens aux Moluques, il alla mourir de chagrin dans l'Iſle d'Amboine.

Entrepriſe de Lopez Legaſpi.

Cette diſgrace rebuta les Eſpagnols, juſqu'à leur faire oublier, pendant dix ans, l'interêt qu'ils avoient à la con-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

quête des Philippines. Mais Philippe II, reveillé par un Religieux Auguſtin, nommé le Pere Urbanetta, donna de nouveaux ordres au Vicerοi du Mexique qui fit partir, en 1564 une Eſcadre de quatre Vaiſſeaux de guerre, & d'une Frégate, montée de quatre cens hommes, ſous le commandement de Michel Lopez Legaſpi. Urbanetta & quelques Religieux du même Ordre, s'engagerent dans une entrepriſe dont on devoit le plan à leurs conſeils. La Flotte arriva dans l'Iſle de Leyte au commencement de l'année ſuivante; & paſſant heureuſement le Détroit, elle alla mouiller dans le Port de Sibu le 27 d'Avril, jour de la Pentecôte. Elle avoit été guidée par un More de Borneo qui connoiſſoit toutes ces Iſles, & que Legaſpi avoit pris à bord près de Panaon. Les Eſpagnols ne trouverent point d'obſtacle à leur deſcente; mais, ayant conçu quelque défiance des Inſulaires, ils emporterent d'aſſaut la ville Indienne de Sibu. On trouva, dans le pillage, cette Image de l'Enfant Jeſus dont le nom fut donné à la ville & au premier Couvent que les Auguſtins y fonderent. Après l'établiſſement des Eſpagnols, Urbanetta partit ſur l'Amiral avec Dom Philippe de-Salzedo,

Il ſe rend Maître de Sibu & bâtit une Ville.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES,

pour découvrir & fixer une route juſqu'à la Nouvelle Eſpagne, dans des Mers immenſes qu'on n'avoit encore traverſées qu'au haſard. Il fit heureuſement ce Voyage ; mais l'honneur de la découverte lui fut ravie par Dom Alonſo de-Arellana, qui étoit parti dans une Patache avant lui, & qu'il trouva dans la Nouvelle Eſpagne en y arrivant. Cependant on n'en a pas moins d'obligation aux lumieres & au travail d'Urbanetta, qui a tracé les Cartes néceſſaires pour cette Navigation, après avoir obſervé fort ſoigneuſement la route.

Service qu'Urbanetta rend à la Navigation.

En 1570, Legaſpi fut revêtu du titre de Général, par des Lettres du Roi d'Epagne, qui lui ordonnoient d'étendre ſes Conquêtes. Il ſe préſenta, l'année ſuivante, devant la ville de Manille ; & l'ayant ſubjuguée ſans effuſion de ſang, il y jetta les fondemens de celle qui ſubſiſte aujourd'hui. Bientôt le Commerce y fut ouvert avec la Chine. Legaſpi mourut en 1572 ; mais Guido de-Labazarris, qui ſuccéda au Gouvernement, continua de s'étendre dans l'Iſle, & fit préſent à ſes plus braves ſoldats de pluſieurs terres qui furent érigées en Fiefs, avec de glorieuſes diſtinctions, que la Cour d'Eſpagne

ne fit pas difficulté de confirmer. En 1574, les Eſpagnols ſe trouverent aſſez forts pour repouſſer une Flotte de ſoixante dix Barques, qu'un Corſaire Chinois, nommé Limahon, avoit raſſemblées pour les attaquer. L'année d'après, Dom François de-Sande, envoyé du Mexique avec de nouvelles forces, entreprit la fameuſe expédition de Borneo, dans laquelle il pilla la Capitale de cette Iſle, après avoir vaincu le Roi. Il força, au tribut, les Iſles de Mindanao & de Xolo. Ses ſucceſſeurs marcherent vivement ſur ſes traces. Stefano Rodriguez de-Figueroa entreprit en 1597, la Conquête de Mindanao à ſes propres frais, & rendit le nom Eſpagnol redoutable à toutes les Iſles; mais il mourut dans le cours de ſes exploits. Dom Juan de-Ronquillo prit le commandement après lui, & la guerre fut continuée long-temps avec divers ſuccès. Enfin le 6 d'Avril 1635, Juan Chaves ſe rendit maître de la Province de Samboangan, dans laquelle il fit bâtir un Fort. Le Roi de cette partie de l'Iſle ſe vit réduit à demander la paix. Elle fut conclue à pluſieurs conditions, dont la principale étoit une amitié ſi ſincere, que dans toutes les offenſes & les accuſations de mécontentement, les

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Accroiſſement des Eſpagnols aux Philippines.

Leurs Conquêtes dans l'Iſle de Mindanao.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Paix qu'ils font avec le Roi.

plaintes devoient être portées aux deux Cours, & que la bonne intelligence ne seroit jamais rompue qu'après l'espace de six mois (24). Le Roi de cette partie de l'Isle pouvoit mettre alors trente mille hommes en campagne, armés de mousquets que les Hollandois leur avoient vendus, de fleches & d'autres instrumens militaires. Sa résidence habituelle étoit dans un lieu ouvert, qui n'étoit fortifié que de palissades & de quelques pieces de canon. Après avoir vécu long-temps avec lui dans une profonde paix, le Gouverneur de Manille se croyant menacé par les Corsaires Chinois, lui abandonna le Fort de Samboangan, à condition qu'il le rendroit aux Espagnols lorsqu'ils en voudroient rétablir la garnison. Mais, comme ils avoient moins de confiance pour les Habitans de la Province de Caragas, ils ne cesserent point d'y entretenir un Alcade Major, avec quelques troupes de leur Nation. Ils avoient d'ailleurs le Fort d'Illigan, dans la Province de Dapitan, qu'ils continuerent de faire garder avec le même soin, quoique les Habitans de cette Province ne se fussent jamais relâchés de la fidélité qu'ils

(24) On trouve ce détail dans l'Histoire de Mindanao, par le Pere de-Roblis.

avoient promiſe à l'Eſpagne. Mais on n'ignoroit pas qu'une crainte puérile avoit eu beaucoup de part à leur ſoumiſſion. En voyant les Eſpagnols, l'épée au côté, manger du biſcuit, & fumer du tabac, ils les avoient pris pour des monſtres redoutables, qui avoient une queue, qui mangeoient des pierres, & qui vomiſſoient de la fumée.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Opinions que les Habitans ont des Eſpagnols.

On obſerve que les Jéſuites entrerent dans l'Iſle de Mindanao, le 24. de Février 1624, pour s'employer à la converſion des Inſulaires, & pour remplir toutes les fonctions Eccléſiaſtiques. Dom Ferdinand Tello, Gouverneur de l'Iſle pour l'Eſpagne, leur confia le ſoin des Paroiſſes. Illigan & Dapitan furent compriſes dans cette diſtribution.

Dom Sebaſtien Hurtado de Corcuero, Gouverneur de Manille en 1638, conquit l'Iſle de Xolo avec une Flotte de quatre-vingt Barques, montée d'un grand nombre d'Indiens & de ſix cens Eſpagnols. La paix qu'il fit avec les Inſulaires fut cimentée par l'établiſſement du Chriſtianiſme, ſous la direction des Jéſuites. Mais elle fut rompue par l'imprudence de quelques Officiers d'Eſpagne, & renouvellée en 1646, à

Conquête de Xolo.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

condition que le Roi payeroit tous les ans, pour tribut, trois Barques chargées de riz, de la longueur de huit braſſes. Deux ans après, l'Iſle fut attaquée par les Hollandois, qui trouverent une réſiſtance inſurmontable dans la valeur des Eſpagnols; mais le Roi de Xolo, prenant cette occaſion pour rompre ſon dernier Traité, parvint à ſe délivrer de ſes Vainqueurs. La néceſſité força les Eſpagnols d'accepter des conditions à leur tour. Il ont la liberté de mouiller dans les Ports de l'Iſle; & les Sujets du Roi vont trafiquer aux Philippines.

Les Eſpagnols en ſont chaſſés.

Lorſque l'union des Couronnes de Caſtille & de Portugal eut mis une partie de l'Orient ſous la domination de l'Eſpagne, le Gouverneur de Manille arma une Flotte conſidérable pour achever la Conquête des Iſles : mais étant parti dans une Galere, pour ſe rendre à bord de l'Amiral qui avoit déja mis à la voile, ſes Rameurs, qui étoient des Sangleys, ſe mutinerent, le tuerent avec tous les autres Eſpagnols, & conduiſirent ſa Galere à la Chine. Dom Louis de-Las-Marinas, ſon fils, ſuccéda au Gouvernement, & n'abandonna point ſon entrepriſe. Les Gouverneurs ſuivans ont tourné tous

leurs efforts à la même vûe ; & le succès a répondu si mal aux espérances de l'Espagne, que suivant le témoignage de tous les Voyageurs, elle n'a pas subjugué la dixieme partie des Insulaires.

§ VII.

Gouvernement de Manille & des autres Isles.

MALGRÉ l'extrême éloignement de la Cour de Madrid, le Gouvernement Espagnol, de ces Isles, est établi sur des Loix si sages, & d'une forme si propre à les rendre constantes, qu'elles ne servent pas moins à soutenir l'exercice de l'autorité qu'à prévenir ses abus.

Gouvernement Ecclésiastique.

L'administration Ecclésiastique est entre les mains de l'Archevêque de Manille, qui est nommé par le Roi. Il décide, non seulement toutes les causes de son Diocèse, mais encore celles des Evêques, ses Suffragans, par voie d'appel. Cependant, si sa Sentence ne s'accorde point avec la premiere, on est libre d'en appeller à l'Evêque de Camarines, qui est revêtu d'un pouvoir particulier du Saint Siege. Outre l'Ar-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

chevêque & ſes trois Suffragans, qui ſont les Evêques de Sibu, de Camarines & de Cagayan, il y a toujours à Manille, un Evêque Titulaire, ou un Coadjuteur, que les Eſpagnols nomment Evêque à l'Anneau; il prend le Gouvernement de la premiere Egliſe vacante, afin que tous les devoirs ſoient remplis ſans interruption. On n'a pu trouver de meilleur expédient, pour conſerver au Roi d'Eſpagne le droit de nomination, & pour aſſurer le repos des Fideles, qui ſeroient ſix ans ſans Paſteur, s'il falloit attendre celui qui leur vient de Madrid. Le Commiſſaire de l'Inquiſition eſt nommé par le Tribunal du Mexique.

Gouvernement Civil.

L'adminiſtration civile & militaire a pour Chef un Gouverneur, qui joint à ce titre celui de Capitaine général. Son Office dure huit ans. Il eſt Préſident du Tribunal ſuprême, qui eſt compoſé de quatre Auditeurs, ou Juges, & d'un Procureur Fiſcal. Ce Tribunal ayant été formé en 1584, on crut en reconnoître l'inutilité; & les appointemens des Officiers furent deſtinés, en 1590, à l'entretien d'un corps de troupes. Mais, en 1598, il fut rétabli avec de nouvelles prérogatives. Cette Cour reçoit les appels des Magiſtrats des vil-

Tribunal Suprême.

les, & juge des violences commiſes par les Eccléſiaſtiques, comme le Tribunal de la Force en Eſpagne. Le Gouverneur y aſſiſte en qualité de Préſident; mais il n'a point de voix; & ſi celles des quatre Auditeurs ſont également partagées, il nomme un Docteur qui fait pancher la balance. Les appointemens annuels de chaque Auditeur ſont de quatre mille quatre cens pieces de huit, dont ils reçoivent le tiers de quatre en quatre mois. Ceux du Procureur Fiſcal ſont les mêmes; mais il a de plus ſix cens pieces, des Sangleys, pour la protection qu'il leur accorde; & deux cens, comme Procureur de la Sainte-Croiſade. Les appointemens reglés du Gouverneur montent à treize mille trois cens pieces de huit; quatre mille en qualité de Général, quatre mille comme Préſident de la Cour, & cinq mille trois cens comme Gouverneur, ou Supérieur civil. S'il meurt dans le cours de ſon adminiſtration, le plus ancien Auditeur jouit de ſes appointemens, & prend ſoin des affaires civiles & militaires, dont il rend compte enſuite au nouveau Gouverneur.

Appointemens des principaux Officiers.

On doit trouver ſurprenant que dans un pays où les vivres, les étoffes, & tout ce qui ſert au faſte, comme aux

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

nécessités de la vie, est à plus vil prix que dans aucun autre lieu du Monde, les Officiers reçoivent de si grands salaires. Aussi les Voyageurs observent-ils que si les Isles Philippines étoient moins éloignées de l'Espagne, il n'y auroit pas de Seigneur, dans cette Cour, qui ne briguât un Gouvernement où le gain est immense, la Juriſdiction fort étendue, l'autorité sans bornes, les commodités en abondance, les prérogatives plus flatteuses & les honneurs plus distingués que dans la Viceroyauté des Indes (25). Outre le Gouvernement civil, & l'administration de la Justice avec le Conseil, le Gouverneur donne tous les emplois militaires, nomme vingt deux Alcades qui gouvernent autant des Provinces, dispose du Gouvernement des Isles Marianes, lorsqu'il vaque par la mort, jusqu'à ce que la Cour y ait pourvû. Il disposoit aussi de ceux de Formose & de Ternate, tandis que ces Isles appartenoient à l'Espagne. Il distribue des Seigneuries, sur les villages Indiens, aux Soldats Espagnols, qu'il juge dignes de cette récompense. Ces Fiefs se donnent ordinairement pour deux vies, c'est-à-dire, avec droit de succession pour la femme

Prérogatives extraordinaires du Gouverneur.

(25) Carreri, *ubi supra*, page 49.

& les enfans ; après quoi la terre revient au Domaine royal. Les Seigneurs reçoivent la plûpart des droits qui seroient payés au Roi, sur-tout le tribut de dix piastres pour chaque marié, & de cinq pour les autres ; mais ils sont obligés aussi de fournir, pour l'entretien de la Milice, deux piastres de chaque tribut, & quatre cavans de riz (26) à chaque soldat de leur District. Outre les dix piastres, le Roi tire, dans les terres de son Domaine, deux cavans de riz par tête.

Le Gouverneur des Philippines nomme à tous les Canonicats vacans de l'Eglise Archiépiscopale, & n'est obligé qu'à le faire sçavoir au Roi, qui confirme sa nomination. Pour remplir les Paroisses séculieres, & les Bénéficiers royaux, l'Archevêque nomme trois Sujets, entre lesquels le Gouverneur en choisit un. Les Paroisses des Réguliers sont pourvûes par le Superieur Provincial de l'Ordre, dont le choix n'a pas besoin de confirmation ; mais un Religieux n'a droit d'entendre que les Confessions des Indiens, sans la permission des Evêques. Enfin le Gouverneur nomme le Général du Galion qui va tous les ans à la Nouvelle Espagne ; emploi

(26) Le Cavan pese cinquante livres d'Espagne.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

qui rapporte plus de cinquante mille écus. il nomme les Commandans des Places de guerre, & plus de Capitaines & d'Officiers qu'il n'y en a dans toute l'Eſpagne; parce qu'il a le pouvoir de diſtribuer, aux Indiens, des commiſſions de Colonels, de Majors & de Capitaines, pour les attacher à la Nation Eſpagnole par des diſtinctions qui les exemptent de la moitié du tribut.

Inconvéniens qui les balancent.

Mais cette grandeur & cette étendue d'autorité ont leur contrepoids, dans la recherche que les Habitans des Philippines font de la conduite d'un Gouverneur après ſon adminiſtration. Le droit des plaintes eſt accordé à tout le monde, & ſe publie dans chaque Province. Ce droit dure ſoixante jours, pendant leſquels l'oreille du Juge eſt ouverte. C'eſt ordinairement le Gouverneur qui ſuccede. Il apporte une Commiſſion expreſſe du Roi & du Conſeil des Indes. Cependant la Cour ſe réſerve le Jugement d'un certain nombre de Chefs, que le Juge envoye en Eſpagne, après avoir reçu toutes les informations: mais il prononce ſur les cas qui ne ſont pas réſervés. Les Auditeurs, qui ſont chargés de l'adminiſtration après la mort d'un Gouverneur, ou qui paſſent à quelque poſte dans un

autre pays, ſont ſoumis à la même recherche, avec cette différence, qu'ils peuvent partir en laiſſant un Procureur qui réponde pour eux. La rigueur eſt pouſſée ſi loin dans ces étranges Procès, que ſans égard à la grandeur du rang, elle va juſqu'à la priſon. Dom Sebaſtien Hurtado de Corcuera ſe vit renfermé, pendant cinq ans, dans le Château de Saint-Jacques; & Dom Diegue de Taxardo, quelque temps de moins: mais un ordre exprès du Roi leur fit rendre tout ce qu'on leur avoit ôté injuſtement. A la vérité, le Conſeil des Indes a modéré cette rigueur, en ordonnant que, ſans maltraiter les Gouverneurs, toutes les informations fuſſent envoyées en Eſpagne. Cependant la diſtance des lieux empêche toujours que cet ordre ne ſoit exactement obſervé. Carreri aſſure que depuis la Conquête, on ne compte que deux Gouverneurs qui ſoient revenus en Eſpagne, & que les autres ſont morts, ou de chagrin, ou de la fatigue du Voyage. Il ajoute que la recherche des crimes vaut toujours cent mille écus à celui qui ſuccede; & que le Prédeceſſeur eſt obligé de tenir cette ſomme prête, pour ſe délivrer des embarras dont il eſt menacé (27).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Triſte ſort de la plûpart des Gouverneurs.

(27) *Ubi ſuprà*, page 54.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

§ VIII.

Climat & richeſſe des Philippines.

Chaleur & humidité regnantes.

LA chaleur & l'humidité ſont les deux qualités générales de toutes ces Iſles; mais la premiere n'y eſt pas ſi ſenſible qu'en Italie, aux jours caniculaires, quoiqu'elle ſoit plus incommode, par les ſueurs qu'elle cauſe & qui affoibliſſent les meilleurs tempéramens. L'humidité vient du grand nombre de rivieres, de lacs, d'étangs, & des pluies abondantes qui tombent pendant la plus grande partie de l'année. On obſerve, comme une propriété particuliere aux Philippines, que les orages y commencent par la pluie & les éclairs, & que le tonnere ne s'y fait entendre qu'après la pluie. Pendant les mois de Juin, de Juillet, d'Août, & une partie de Septembre, on y voit regner les vents du Sud & de l'Oueſt. Ils amenent de ſi grandes pluies & des tempêtes ſi violentes, que toutes les campagnes ſe trouvant inondées, on n'a point d'autre reſſource que de petites Barques, pour la communication des lieux. Depuis Octobre juſqu'au milieu de Décembre, c'eſt le vent du Nord

Regne des vents.

qui regne ; pour faire place enſuite, jusqu'au mois de Mai, à ceux d'Eſt & d'Eſt-Sud-Eſt. Ainſi les mers des Philippines ont deux mouſſons, comme les autres mers des Indes ; l'une ſeche & belle, que les Eſpagnols nomment la Briſe ; l'autre, humide, orageuſe, qu'ils appellent Vandaral.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

On remarque encore que dans ce Climat, les Européens ne ſont pas ſujets à la vermine, de quelque ſaleté que ſoient leurs habits & leurs chemiſes, tandis que les Indiens en ſont couverts. La neige n'y eſt pas plus connue que la glace ; auſſi n'y boit-on jamais de liqueur froide, à moins que, ſans aucun égard pour ſa ſanté, on ne ſe ſerve de ſalpêtre pour rafraîchir l'eau. En un mot, la chaleur eſt ſi conſtante, qu'avec l'avantage d'un continuel équinoxe, on ne change jamais l'heure des repas, ni celle des affaires, on ne prend point d'habits différens, & l'on n'en porte de drap que pour ſe garantir de la pluie. Ce mêlange de chaleur & d'humidité ne rend pas l'air fort ſain. Il retarde la digeſtion, il incommode les jeunes Européens plus que les vieillards. Mais auſſi les alimens y ſont legers. Le pain ordinaire, n'étant que de riz, a moins de ſubſtance que celui de l'Eu-

Qualités de l'air.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

rope. Les palmiers, qui croiſſent en abondance dans une terre humide, fourniſſent l'huile, le vinaigre, & le vin. Comme on a le choix de toutes ſortes de viandes, les perſonnes riches ſe nourriſſent de gibier le matin, & de poiſſon le ſoir. Les pauvres ne mangent guere que du poiſſon mal cuit, & gardent la viande pour les jours de Fête. Une autre cauſe de la mauvaiſe qualité de l'air eſt la roſée, qui tombe dans les jours les plus ſereins. Elle eſt ſi abondante, qu'en ſecouant un arbre, on en voit tomber une ſorte de pluie. Cependant elle n'incommode point les Habitans naturels du pays, qui vivent quatre-vingt & cent ans; mais la plûpart des Européens s'en trouvent fort mal. On ne dort & l'on ne mange point à Manille ſans être humide de ſueur; mais elle eſt beaucoup moindre dans les lieux ouverts, parce que l'air y eſt plus agité. Auſſi toutes les perſonnes riches ont des Maiſons de Campagne, où ils ſe retirent depuis le milieu de Mars juſqu'à la fin de Juin. Quoique la chaleur ſe faſſe ſentir avec plus de force dans le mois de Mai qu'en aucun temps, on ne laiſſe pas alors de voir ſouvent, pendant la nuit, des pluies épouvantables, accompagnées de tonnerre & d'éclairs.

On a déja fait obſerver que Manille eſt particuliérement ſujette à d'effroyables trembiemens de terre, ſur-tout dans la plus belle ſaiſon. Elle en reſſentit un ſi violent, au mois de Septembre de l'année 1627, qu'une des deux montagnes qui ſe nomment Carvallos, dans la Province de Cagayan, en fut applatie. En 1645, le tiers de la Capitale fut ruiné par le même accident, & trois cens perſonnes furent enſevelies ſous les ruines de leurs maiſons. Les vieux Indiens aſſuroient que ces malheurs avoient été plus fréquens, & que delà étoit venu l'uſage de ne bâtir que de bois. Les Eſpagnols ont ſuivi cet exemple, du moins pour les étages au-deſſus du premier. Leurs allarmes ſont continuelles, à la vûe d'un grand nombre de Volcans, qui vomiſſent des flammes au-tour d'eux, & qui rempliſſant de cendres les lieux voiſins, envoyent des pierres fort loin, avec un bruit ſemblable à celui du canon. D'un autre côté, tous les Voyageurs nous repréſentent le Terroir comme un des plus agréables & des plus fertiles du monde connu. En toute ſaiſon, l'herbe croît, les arbres fleuriſſent; & dans les montagnes comme dans les jardins, les fruits accompagnent toujours les fleurs. On voit

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Trembleмens de terre.

Volcans.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

raremenr tomber les vieilles feuilles, avant que les nouvelles ſoient venues. De-là vient que les Habitans des Montagnes n'ont pas de demeure fixe, & ſuivent l'ombre des arbres, qui leur offrent tout à la fois une retraite agréable & des alimens. Lorſqu'ils ont mangé tous les fruits d'une campagne ou d'un bois, ils paſſent dans un autre lieu. Les orangers, les citroniers, & tous les arbres connus en Europe, donnent réguliérement du fruit deux fois l'année; & ſi l'on plante un rejetton, il en porte l'année ſuivante. Villalobos, Dampier & Carreri, s'accordent à déclarer qu'ils n'ont jamais vu de campagnes ſi couvertes de verdure, ni de bois ſi remplis d'arbres vieux & épais, ni d'arbres qui fourniſſent plus de ſecours & de commodités pour la ſubſiſtance des hommes.

Ce qui rend les Montagnards errans.

Ajoutons, avec les mêmes Ecrivains, que Manille ſe trouvant placée entre les plus riches Royaumes de l'Orient & de l'Occident, cette ſituation en fait un des lieux du Monde, où le Commerce eſt le plus floriſſant. Les Eſpagnols venant par l'Occident, & d'autres Nations de l'Europe & des Indes par l'Orient, les Philippines peuvent être regardées comme un centre où toutes

Avantages des Philippines pour le Commerce.

tes les richeſſes du monde aboutiſſent, & d'où elles reprennent de nouvelles routes. On y trouve l'argent du Perou & de la Nouvelle Eſpagne, les diamans de Golkonde, les topazes, les ſaphirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les noix muſcades des Moluques, les rubis & le camphre de Borneo, les perles & les tapis de Perſe, le benjouin & l'ivoire de Camboie, le muſc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de ſoie du Bengale, les étoffes, la porcelaine & toutes les raretés de la Chine. Lorſque le Commerce étoit ouvert avec le Japon, Manille en recevoit tous les ans, deux ou trois Vaiſſeaux, qui laiſſoient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de ſoie, & des cabinets d'un admirable vernis, en échange; pour du cuir, de la cire & des fruits du Pays. Pour faire juger, en un mot, de tous les avantages de Manille, il ſuffit d'ajouter qu'un Vaiſſeau, qui en part pour Acapulco, revient chargé d'argent, avec un gain de quatre pour un.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Perte du Commerce du Japon.

§ IX.

Animaux, Plantes & Fruits des Philippines.

Abondance de diverſes ſortes d'animaux.

LA fécondité d'un climat ſe faiſant obſerver juſque dans la propagation des animaux, on voit naître, dans les campagnes des Philippines, une ſi grande quantité de buffles ſauvages, qu'un bon Chaſſeur en peut tuer vingt à coups de lance, dans l'eſpace d'un jour. Les Eſpagnols ne les tuent que pour en prendre la peau, & les Indiens en mangent la chair. Le nombre des cerfs, des ſangliers & des chevres eſt ſurprenant dans les Forêts. On n'a pas manqué d'apporter, à Manille & dans quelques autres Iſles, des chevaux & des vaches de la Nouvelle Eſpagne, qui n'ont pas ceſſé d'y multiplier. Mais l'exceſſive humidité de la terre ne permet pas d'y élever des moutons.

Singes monſtrueux.

On ne parle point des ſinges pour en faire admirer le nombre, quoiqu'il ſoit incroyable dans les montagnes; mais ils y ſont d'une grandeur monſtrueuſe, & d'une hardieſſe qui les rend capables de ſe deffendre contre l'attaque des hommes. Lorſqu'ils ne trouvent

plus de fruits dans leurs retraites, ils deſcendent ſur le rivage de la mer, pour s'y nourrir d'huitres & de crabbes. Entre pluſieurs eſpeces d'huitres, on en diſtingue une, qu'on appelle Taclow, & qui peſe pluſieurs livres. Les ſinges, qui les trouvent ouvertes & qui craignent qu'en ſe fermant, elles ne leur attrappent la patte, commencent par y jetter une pierre qui les empêche de ſe fermer, & la mangent alors ſans crainte. Ils prennent les crabbes avec la même adreſſe, en mettant la queue entre leurs pinces, pour les enlever tout d'un coup, lorſqu'elles viennent à la ſerrer.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

On obſerve, dans les civettes des Philippines, qui ſont auſſi en fort grand nombre, que ſi leur parfum n'eſt pas ôté tous les mois, l'ardeur qu'elles en reſſentent eſt ſi vive, qu'elles ſe frottent contre terre, pour rompre la veſſie qui le contient. Ces Iſles ſont le ſeul endroit du monde, où l'on voit une eſpece de chats, de la grandeur des lievres & de la groſſeur des renards, auxquels les Inſulaires donnent le nom de Taguans. Ils ont des ailes, comme les chauves-ſouris, mais couvertes de poil; dont ils ſe ſervent, pour ſauter d'un arbre ſur un autre, à la diſtance de

Propriétés des civettes aux Philippines.

Taguans, ou Chats ailés.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

trente palmes. On trouve, dans l'Iſle de Leyte, un animal qui n'eſt pas moins ſingulier, & qui ſe nomme Mango. Sa grandeur eſt celle d'une ſouris. Il a la même queue, mais ſa tête eſt deux fois plus groſſe que ſon corps, avec de longs poils ſur le muſeau. L'Iguana ſe trouve aux Philippines comme en Amérique. Sa figure reſſemble beaucoup à celle du crocodile, mais il a la peau rougeâtre, parſemée de taches jaunes, la langue fendue en deux, les pieds ronds & doublés de corne. Quoiqu'il paſſe pour un animal terreſtre, il traverſe facilement les plus grandes rivieres. Les Indiens & les Eſpagnols mangent ſa chair, & lui trouvent le goût de celle des tortues.

Mango.

Iguana.

Serpens horribles.

L'humidité, joint au ferment continuel de la chaleur, produit, dans toutes les Iſles, des ſerpens d'une grandeur extraordinaire. Celui qu'on nomme Ibitin, ſe tient pendu par la queue, au tronc d'un arbre, pour attendre qu'il y paſſe des cerfs, des ſangliers & même des hommes. Il eſt ſi gros & ſi long, qu'il les dévore tout entiers; après quoi, il ſe ſerre contre l'arbre pour les digerer (28). Un autre ſerpent,

(28) Carreri s'imagine qu'il les attire par ſon haleine, & que l'unique moyen de s'en garantir, eſt

nommé Aſſagua, ne fait la guerre qu'à la volaille. Celui que les Habitans nomment Olopang, jettte un venin fort dangereux. Les Bobas, qui ſont les plus grands, ont quelquefois trente pieds de longueur.

Oiſeaux ſinguliers.

De pluſieurs oiſeaux ſinguliers des Iſles, le plus admirable par ſes propriétés eſt le Tavon. C'eſt un oiſeau de mer, noir & plus petit qu'une poule, mais qui a les pieds & le cou aſſez longs. Il fait ſes œufs dans des terres ſabloneuſes. Leur groſſeur eſt à peu près celle des œufs d'oye. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'après que les petits ſont éclos, on y trouve le jaune entier ſans aucun blanc, & qu'alors ils ne ſont pas moins bons à manger qu'auparavant ; d'où l'on conclut qu'il n'eſt pas toujours vrai, que la fécondité vienne du jaune des œufs. On rôtit les petits, ſans attendre qu'ils ſoient couverts de plumes. Ils ſont auſſi bons que les meilleurs pigeons. Les Eſpagnols mangent ſouvent dans le même plat, la chair des petits & le jaune de l'œuf. Mais ce qui ſuit, mérite beaucoup plus d'admiration. La femelle raſſemble ſes œufs juſqu'au nombre de quarante ou cin-

Le Tavon & ſes propriétés.

de rompre l'air qui ſe trouve entre l'homme & le ſerpent.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

quante, dans une petite fosse, qu'elle couvre de sable, & dont la chaleur de l'air fait une espece de fourneau. Enfin, lorsqu'ils ont la force de secouer la coque & d'ouvrir le sable pour en sortir, elle se perche sur les arbres voisins, elle fait plusieurs fois le tour du nid, en criant de toute sa force; & les petits, excités par le son, font alors tant de mouvemens & d'efforts, que, forçant tous les obstacles, ils trouvent le moyen de se rendre auprès d'elle. Les Tavons font leurs nids au mois de Mars, d'Avril & de Mai; temps où la mer étant plus tranquille, les vagues ne s'élevent point assez pour leur nuire. Les Matelots cherchent avidement ces nids le long du rivage. Lorsqu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton, & prennent les œufs & les petits, qui sont également estimés.

La Tourterelle des Philippines.

On voit, aux Philippines, une sorte de tourterelles, dont les plumes sont grises sur le dos, & blanches sur l'estomac, au milieu duquel la nature a tracé une tache si rouge, qu'on la prendroit pour une plaie fraîche, d'où le sang paroît sortir.

Le Kolin.

Le Kolin est un oiseau de la grosseur d'une grive, de couleur noire &

cendrée, qui n'a ſur la tête, au lieu de plumes, qu'une eſpece de couronne ou de crête de chair. Le Paloma Torcaz eſt à peu près de la même groſſeur. Son plumage eſt varié de gris, de verd, de rouge & de blanc, avec une tache fort rouge au milieu de l'eſtomach; mais ſa principale diſtinction conſiſte dans ſon bec & ſes pieds, qui ſont auſſi du plus beau rouge. Les Inſulaires donnent le nom de Salangan à ce fameux oiſeau, dont les nids paſſent pour un mets délicieux, à la Chine & dans toutes les Indes. Il eſt commun dans les Iſles de Calamianes, de Xolo, & dans quelques autres. Sa groſſeur eſt celle d'une hirondelle. Il bâtit ſon nid ſur les rochers qui touchent au bord de la mer, & l'attache au rocher même, à peu près comme l'hirondelle attache le ſien aux murailles. L'Herrero eſt un oiſeau verd, de la groſſeur d'une poule, auquel la nature a donné un bec ſi dur, qu'il perce les troncs des plus grands arbres pour y faire ſon nid; ſon nom, qui ſignifie Forgeron, lui vient des Eſpagnols, pour ſignifier le bruit de ſon travail, qui ſe fait entendre d'aſſez loin. On lui attribue la propriété de connoître une herbe qui rompt le fer. Un autre oiſeau, nommé

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Le Paloma Torcaz.

Le Salangan.

L'Herrero.

Le Colocolo.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Colocolo, a celle de nâger ſous l'eau, avec autant de vîteſſe qu'il vole dans l'air. Ses plumes ſont ſi ſerrées, qu'elles deviennent ſeches auſſi-tôt qu'il les a ſecouées hors de l'eau. Il eſt de couleur noire, & plus petit que l'aigle; mais ſon bec, qui n'a pas moins de deux palmes, eſt ſi dur & ſi fort, qu'il prend & qu'il enleve toutes ſortes de poiſſons.

Diff'rence de quelques animaux qui ont du rapport aux nôtres.

On trouve quantité de paons dans les Iſles de Calamianes. Au lieu de faiſans & de perdrix, les montagnes y fourniſſent d'excellens coqs ſauvages. Les cailles ſont de la moitié plus petites que les nôtres. Elles ont le bec & les pieds rouges. Toutes les Iſles ſont remplies d'une ſorte d'oiſeaux verds, qui ſe nomment Volanos, de pluſieurs eſpeces de perroquets, & de cacatous blancs, dont la tête eſt ornée d'une touffe de plumes. Les Eſpagnols avoient porté, aux Philippines, des poulets d'Inde, qui n'y ont point multiplié. Ils y ſuppléent par une poule ſinguliere, qui ſe nomme Camboie, parce qu'elle vient de cette Région, & qui a les pieds ſi courts que ſes aîles touchent la terre. Les coqs, au contraire, ont de longues jambes, & ne cedent rien aux coqs d'Inde. On eſtime une autre ſorte

de poules, qui ont la chair & les os noirs, mais d'excellent goût. Les groſſes chauves-ſouris, dont on a déja parlé, ſont fort utiles à Mindanao, par la quantité de ſalpêtre qu'on y tire de leurs excrémens.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Salpêtre de l'excrément des Chauve Souris.

A l'égard des poiſſons, Pline n'en a nommé preſqu'aucun, qui ne ſe trouve dans ces mers : mais elles en ont d'extraordinaires, tels que le Douyon, que les Eſpagnols ont nommé *Peſce-Muger*, parce qu'il a les parties du ſexe & les mammelles d'une femme. Ses os ont la propriété d'étancher le ſang & de guérir le rhume. Sa chair a le goût du porc; mais on ne connoît point le mâle de cette eſpece. Les poiſſons, qu'on nomme Epées, ne ſont differens des nôtres que par la longueur extraordinaire de leur corne, qui les rend fort dangereux pour les petites Barques. Les crocodiles ſeroient les plus redoutables ennemis des Inſulaires, par leur abondance & leur voracité, ſi la Providence n'y avoit mis comme un double frein, qui arrête leur multiplication & leurs ravages. Les femelles ſont ſi fertiles, qu'elles font juſqu'à cinquante petits; mais lorſqu'ils doivent éclore de leurs œufs, qu'elles font à terre, elles ſe mettent dans l'endroit par le-

Le Douyon, ou le Peſce-Muger.

Les Philippines ſont infectées de Crocodiles.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

quel ils doivent paſſer ; & les avallant l'un après l'autre, elles ne laiſſent échapper que ceux à qui le haſard fait prendre un autre chemin. En ſecond lieu, ces animaux, n'ayant point de conduits pour les excremens, vomiſſent ce qui leur reſte dans l'eſtomach après la digeſtion. Ainſi leur nourriture y fait un long ſéjour, qui les empêche de reſſentir ſouvent la faim ; ſans quoi il en couteroit tous les jours, aux Iſles, un grand nombre d'hommes & de beſtiaux. On n'a jamais ouvert un de ces monſtres, dans le ventre duquel on n'ait trouvé des os & des cranes d'hommes. Les Eſpagnols, comme les Indiens, mangent les petits crocodiles. On trouve quelquefois, ſous leurs mâchoires, de petites veſſies pleines d'un excellent muſc. Les Lacs des Iſles ont une autre eſpece de poiſſons monſtrueux, que les Indiens nomment Buhayas, & qui ne paroiſſent point differens de ceux que les Portugais ont nommés Caymans. Ils n'ont pas de langue ; ce qui leur ôte, non ſeulement le pouvoir de faire du bruit, mais encore celui d'avaller dans l'eau. Auſſi ne dévorent-ils leur proie que ſur le rivage. Ils ſeroient les plus redoutables de tous les monſtres, s'ils n'avoient une

Buhayas, monſtres dangereux.

extrême difficulté à ſe rourner. On leur attribue quatre yeux ; deux en haut & deux en bas, avec leſquels on prétend qu'ils apperçoivent dans l'eau toutes les eſpeces de poiſſons qui leur ſervent de proie, quoiqu'à terre ils ayent la vûe fort courte. On ajoute que le mâle ne peut ſortir de l'eau qu'à moitié, & que les femelles vont chercher ſeules de quoi vivre, dans les campagnes voiſines de leurs retraites. Carreri ſemble confirmer cette opinion, lorſqu'il aſſure que les Chaſſeurs ne tuent jamais que des femelles. Il donne pour préſervatif éprouvé contre les ſurpriſes des Bugayas, ou des Caymans, un fruit nommé *Bonga*, ou Nang-Kauvagan, qui vient, dit-il, d'une ſorte de canne, & dont l'odeur, apparemment, éloigne ces terribles animaux. Mais il affoiblit un peu la confiance qu'il demande pour ce fruit, en aſſurant qu'il a la même vertu contre les ſortileges (29).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Les Mers de Mindanao & de Xolo ſont remplies de grandes baleines, & de chevaux marins ſans pieds, dont la queue reſſemble à celle des crocodiles. Il ſe trouve de ſi grandes huitres dans ces Iſles, qu'on ſe ſert des écailles pour

Huitres & Raies d'une extrême grandeur.

(29) *Ubi ſuprà*, page 176.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

abreuver les bufles. Les Chinois en font de très beaux ouvrages. On y diſtingue deux ſortes de tortues; l'une dont la chair ſe mange & dont l'écaille eſt négligée; l'autre, au contraire, dont on recherche beaucoup l'écaille & dont on ne mange point la chair. Les raies y ſont d'une grandeur extraordinaire. Leur peau, qui eſt fort épaiſſe, ſe vend aux Japonois pour en faire des fourreaux de cimeterre.

Fruits divers.

Paſſons aux fruits qui ne ſont connus, ou qui n'ont des propriétés remarquables, que dans les Iſles Philippines. On en diſtingue deux, également eſtimés des Eſpagnols & des Indiens. Ils croiſſent naturellement dans les bois. On a deja vanté le premier qui ſe nomme Santor, & dont on fait d'excellentes confitures, dans un pays où le quintal de ſucre ne vaut pas un écu. Carreri en donne une exacte deſcription. Il a la figure, & même la couleur d'une pêche; mais il eſt un peu plus plat. Son écorce eſt douce. En l'ouvrant, on y trouve cinq pepins, aigres & blancs. Il ſe confit également au ſucre & au vinaigre; & pour troiſieme propriété, il donne un fort bon goût au potage. L'arbre reſſembleroit parfaitement au noyer, s'il n'avoit les feuilles

Santor.

plus larges. Elles ont une vertu médicinale, & le bois eſt excellent pour la Sculpture (30).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

L'autre fruit, qui ſe nomme Mabol, eſt un peu plus gros que le premier, mais cotoneux, & de la couleur de l'orange. L'arbre eſt de la hauteur d'un poirier ; chargé de branches & de feuilles, qui reſſemblent à celles du laurier. Le bois, coupé dans ſa ſaiſon, approche de la beauté de l'ébene.

Mabol.

On a fait, dans un article précédent, l'éloge du Chicoy, ou du Seizu, qui ſe trouve dans l'Iſle de Guigan. Les Bilimbins, que les Portugais nomment Carambolas, ſont acides dans les Indes Orientales ; mais, dans le terroir de Manille, ils ont un goût fort agréable. On les mange cruds, aſſaiſonnés avec du vinaigre & du ſucre. Le Macupa, que les Portugais ont nommé Jambo, eſt beaucoup plus gros aux Philippines que celui qui croît à Goa. Il eſt de même des Banchilins, des Jaccas, nommés Naucas par les Eſpagnols, des Tampaies, & des Caſſuis ou Caguis. Les Mangas de Siam, ou de Papagallo, qui eſt le nom Portugais ; & les Camico, qui reſſemblent aux Caramboles, mais qui ſont plus aigres &

Bilimbins ou Carambolas.

Macupa ou Jambo.

Autres fruits.

(30) *Ibid.* page 177.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

sans pepins, acquerent une nouvelle perfection dans les Jardins de Manille. Le Lumboy, qui croît dans les Forêts, & que les Tagales nomment Dobat, eſt tout-à-fait ſemblable au poirier. Il donne d'abord une jolie fleur blanche, d'où naît un fruit gros comme une ceriſe, mais de la longueur d'une olive. Les Portugais le nomment Jambulon. Le *Dottoyan* eſt un arbre plus rare, dont le fruit eſt rouge & ſans pepins, comme le Jambulon ; mais la chair en eſt blanche, & le goût mêlé d'aigre & de doux.

Jambulon.

Dottoyan

Le Panungian eſt un fort grand arbre, qui produit un fruit de la groſſeur d'un œuf de pigeon, dont la coquille eſt rouge, & qui a la forme & la dureté de nos pommes de pin. Sa chair, qui eſt tranſparente & de bon goût, aide à la digeſtion. On donne auſſi le nom de Licias à ce fruit, parce qu'il a quelque reſſemblance avec celui de la Chine ; mais, au fond, ce n'eſt pas le même.

Panungian.

Le Carmon excite l'appétit, & n'eſt pas deſagréable lorſqu'il eſt bouilli. Il eſt auſſi gros qu'une pomme commune. Il a l'écorce d'un oignon, & ſa chair eſt aigre & douce. L'arbre, qui reſſemble au pommier, croît facilement ſur le bord des rivieres. On trouve, dans

Carmon.

quelques Isles, des Durions, dont l'arbre y est plus grand qu'à Patane & à Camboie. Ce fruit, dont on a déja fait la description, croît sur le gros de la branche, comme les pomme de pin. Un goût d'oignon, qu'on lui trouve d'abord, mais auquel on s'accoutume aisément, n'empêche pas que les Etrangers ne le trouvent for agréable. Les Marans, fruit commun aux Philippines, ont quelque ressemblance avec les Durions, mais ils deviennent beaucoup plus gros. Les Lanzones, ou les Boasbas, sont une sorte de raisins par leur goût & leurs autres qualités. Au lieu d'olives, les montagnes des Isles produisent des Paxos, fruit qui leur ressemblent assez par la forme, & dont le goût est exquis dans sa maturité. Verds & tendres, on les mange au vinaigre.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Durion. Marans. Lanzones, ou Boasbas.

Paxos.

Dans les hautes montagnes d'Iloccos & de Cagayan, on trouve des pins sauvages, d'une hauteur admirable, qui ne portent pas de pommes, comme les nôtres, mais un autre fruit, peu different des amandes & du même goût. Le Lumbon, autre arbre des Montagnes, produit de petites noix, dont l'écorce est dure, & renferme une poulpe, du goût des pignons; mais ce

Amandes qui croissent sur des pins.

Lumbon.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

fruit affoiblit l'eſtomach : on en tire une huile, qui ſert, au lieu de ſuif, pour eſpalmer les Vaiſſeaux. Les Jamboas, fruits d'un arbre qui reſſemble au citronier par ſa grandeur & ſes feuilles, ſont ronds, jaunâtres, & deviennent deux fois auſſi gros que la tête d'un homme. Leur goût tire ſur celui du citron. Les uns ont des pepins rouges ; d'autres les ont jaunes, & quelques-uns blancs. De pluſieurs eſpeces d'oranges, il n'y en a point aux Philippines qui ne ſoient plus groſſes que celles de l'Europe. On y trouve de gros & de petits citrons ; mais la plûpart ſont fort doux. Les fruits de la Nouvelle Eſpagne, tels que les ates, les ananas, les zapotes-prietos, les papaias, les mameges & les gayavas-peruleras croiſſent heureuſement dans toutes ces Iſles. Les gayavas s'y ſont extrêmement multipliées. On en fait des confitures, & du vin qui l'emporte ſur celui du palmier. Ce fruit reſſerre avant ſa maturité, & lâche quand il eſt très mur : ſes feuilles ſont un excellent vulneraire & n'ont pas moins de vertu pour l'enflure des jambes. On n'a pu faire croître aucun fruit de l'Europe à Manille & dans les autres Iſles. Les figuiers mêmes, les grenadiers & le raiſin muſcat,

Jamboas.

Oranges & citrons.

Aucun fruit de l'Europe ne croît aux Philippines.

qu'on y tranſporte, n'y parviennent jamais à la maturité.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Carreri s'étend beaucoup ſur une autre eſpece d'arbres, qui ſont le principal revenu des Inſulaires, & qui leur apportent, dit-il, autant de plaiſir que d'utilité. On en diſtingue juſqu'à quarante eſpeces, qu'il range toutes ſous le nom de palmiers, & dont les principales fourniſſent les Iſles de pain. Celle que les Tagales nomment Yoro, & les Montagnards Landau, portent le nom de Sagu aux Moluques. Elle croît naturellement & ſans culture, ſur le bord des rivieres. Toute ſa ſubſtance, du bas juſqu'en haut, eſt molle comme celle d'une rave. L'écorce eſt épaiſſe d'un doigt, & n'eſt ni fort dure, ni polie. La maniere d'employer cet arbre, aux Philippines, eſt différente de celle des Moluques (31).

Diverſes ſortes de palmiers.

Une autre eſpece, qui donne du vin

Saſa & Nipa.

(31) Voyez l'article de ces Iſles. Aux Philippines, on coupe le Sagu par morceaux. On le laiſſe tremper quelque temps dans l'eau, après avoir enlevé ſeulement une bande de l'écorce, afin que le reſte ſerve à conſerver la ſubſtance intérieure; & l'on taille enſuite cette ſubſtance blanche en très petites parties. Lorſqu'elle eſt taillée, on la foule avec les pieds dans des paniers de canne proche de la riviere, juſqu'à ce que le jus en ſorte, par la quantité d'eau qu'on y jette, & tombe dans un vaiſſeau plein d'eau qui eſt deſſous. On leve enſuite cette eſpece de pâte, on la met dans des formes compoſées de

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

& du vinaigre, ſe nomme Saſa & Nipa. Elle n'eſt point aſſez grande pour mériter le nom d'arbre. Son fruit reſſembleroit aux dattes; mais il n'arrive point à ſa maturité, parce que les Inſulaires coupent la branche auſſi-tôt qu'ils voyent paroître la fleur. Il en ſort une liqueur, qu'ils reçoivent dans des vaiſſeaux, & dont ils tirent quelquefois dix pintes dans une ſeule nuit. L'écorce de Calinga, qui eſt une ſorte de canelle, ſert à la préparer, & l'empêche de s'aigrir. On employe les feuilles du même palmier à couvrir les maiſons; & couſues avec du fil de canne très fin, elles durent environ ſix ans. On tire auſſi du vin des cocos, & de l'huile, qui eſt fort bonne dans ſa fraîcheur. De la premiere écorce des cocotiers on fait des cordages & du calfat pour les Navires. L'écorce intérieure ſert à faire des vaſes & d'autres commodités.

Bourias.

Le Bourias eſt un troiſieme palmier des Phippines, dont les Iſles, qui ſont proche du Détroit de Saint-Bernardin, ont pris le nom. L'arbre eſt plus gros

feuilles de palmier, où s'endurcit un peu; après quoi, étant ſechée au Soleil, ſans le ſecours d'autre feu, elle ſert de pain, fort nourriſſant, & qui réſiſte long temps à la corruption. *Carreri, ubi ſuprà*, page 183.

que le cocotier. Ses fruits ſont proprement des dattes, dont les noyaux ſervent à faire de fort beaux chapelets; & ſes feuilles reſſemblent à celles des palmiers d'Afrique. On en tire une liqueur, dont on fait, par le moyen du feu, une eſpéce de miel & de ſucre noir, nommé Pacaſcas, qui ſe vend dans de petites boëtes, & que les Inſulaires eſtiment beaucoup. La ſubſtance de ce palmier ſe transforme auſſi en pain. On en compoſe une eſpece de farine, avec le fruit broyé qu'on y mêle; mais cette nourriture eſt moins ſaine que le Sagu.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Carreri met, au nombre des palmiers, juſqu'à l'arbre qui produit l'Areca, petite pomme ou plutôt petite noix, de la groſſeur d'un gros gland, qui entre, avec la chaux, dans la compoſition du Betel. Cet arbre ſe nomme Bonga. Ses feuilles ſont auſſi larges que celles du Bourias. Le tronc eſt haut, mince, droit & tout couvert de nœuds. Enfin une quatrieme eſpece, dont les Inſulaires tirent beaucoup d'avantages, eſt celle qu'ils nomment l'Yonota. Elle leur fournit une ſorte de laine, qu'on appelle Baios, dont on fait des matelats & des oreillers; du chanvre noir, nommé Jonor ou Gamuto, pour

Bonga.

Yonota.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

les cables de Navires ; & de petit cocos, moins bons à la vérité que les grands. Ses fils ſont de la longueur & de la groſſeur du chanvre. Ils ſont noirs comme les crins de cheval, & l'on aſſure qu'ils durent long-temps dans l'eau. La laine & le chanvre s'enlevent d'au-tour du tronc. On tire auſſi, des branches, un vin doux ; & leurs bouts ſe mangent tendres. Il n'y a point de Palmiers dont les feuilles ne puiſſent ſervir à couvrir des maiſons, ou à faire des chapeaux, des nattes, des voiles pour les Navires, & d'autres ouvrages utiles. Ainſi ce n'étoit pas ſans raiſon que Pline écrivoit, il y a ſeize cens ans, que les Pauvres y trouvent de quoi manger, boire, ſe vêtir & ſe loger.

Diverſes ſortes de bois.

L'arbre, qui porte la caſſe, eſt en ſi grande abondance aux Philippines, que, pendant les mois de Juin & de Mai les Inſulaires en engraiſſent leurs pourceaux. Les Tamarins, ou plûtôt les Sampales, dont le fruit ſe nomme Tamarin, n'y ſont pas moins communs. Le bois ſert à divers ouvrages, comme l'ébene. On voit ſur les montagnes, diverſes ſortes de grands arbres, qui ſervent également à la conſtruction des Vaiſſeaux & des Maiſons, & dont le

feuillage eſt toujours verd. Tels ſont l'ébene noir ; le Balayon rouge, l'Aſana, ou le Naga, dont on fait des vaſes, qui donnent, à l'eau, une couleur bleue, & qui la rendent plus ſaine (32) ; le Calinga, qui jette une odeur fort douce, & dont l'écorce eſt aromatique ; le Tiga, dont le bois eſt ſi dur, qu'il ne peut être ſcié qu'avec la ſcie à l'eau, comme le marbre, ce qui le fait nommer auſſi l'arbre de fer. La difficulté de pénetrer dans ces épaiſſes Forêts ne permet pas, aux Inſulaires mêmes, de connoître toutes les richeſſes qu'ils tiennent de la Nature. Ils ont, ſur quelques montagnes de Manille, quantité de muſcadiers ſauvages, dont ils ne recueillent rien. On a déja fait obſerver que Mindanao produit de très grands arbres, dont l'écorce eſt une eſpece de canelle.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Mais ce qui doit paſſer pour un Phénomene des plus extraordinaires, c'eſt que, dans ces Iſles, les feuilles de certains arbres n'arrivent à leur maturité que pour ſe transformer en animaux vivans, qui ſe détachent des branches, & qui volent en l'air, ſans perdre la couleur de feuille. Leur corps ſe forme des fibres les plus dures. La tête eſt à

Feuilles qui ſe transforment en animaux.

(32) C'eſt l'arbre d'où l'on tire le ſang de dragon.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

l'endroit, par où la feuille tenoit à l'arbre, & la queue à l'autre extrêmité. Les fibres des côtés forment les pieds, & le reſte ſe change en aîles (33).

Cacao.

On a porté, de la Nouvelle Eſpagne aux Philippines, la plante du Cacao. Quoiqu'il n'y ſoit pas auſſi bon, il s'y eſt aſſez multiplié, pour diſpenſer les Habitans d'en faire venir aucune de l'Amérique.

Aimir.

L'arbre, qu'on appelle Aimir, eſt moins remarquable, par ſes fruits, qui pendent en grappes, & qui ſont d'un fort bon goût, que par la propriété, qu'il a de ſe remplir d'une eau très claire, que les Chaſſeurs & les Sauvages tirent, en perçant le tronc.

Mambou, ou Vexuco.

L'eſpece de canne, qu'on nom-

(33) Carreri, qui parle de cette métamorphoſe, la croit bien prouvée par le témoignage d'un Evêque & d'un Cordelier. Voici ſes termes : » Le Pere » Joſeph d'Orenſe, Cor» delier, & Provincial de » la Province de Saint» Gregoire, aux Philippi» nes, m'a dit que pen» dant qu'il étoit Curé du » Village de Camalie, dans » une des Iſles de Cama» rines, il l'avoit vû de » ſes propres yeux, & » m'en a fait un écrit au» tentique, que je conſer» ve. Dom Gines Barrien» tos, Evêque de Troye, » & Coadjuteur de l'Ar» chevêché de Manille, » m'a confirmé la même » choſe. S'il m'appartenoit » de raiſonner là-deſſus, » je dirois qu'il n'y a » qu'une maniere d'expli» quer cette merveille : » c'eſt en ſuppoſant qu'un » ver s'engendre d'une tel» le feuille & prend en» ſuite des aîles, comme » on le voit tous les jours » aux mouches, aux cou» ſins, aux vers à ſoie, & » mille autres. *Ubi ſuprà*, page 190.

me ordinairement Manbou, à l'exemple des Portugais, & que les Eſpagnols appellent Vexuco, croît au milieu de tous ces arbres, les embraſſe comme le lierre, & monte juſqu'à la cime des plus grands. Il eſt couvert d'épines, qu'on ôte pour le polir. Lorſqu'on le coupe, il en ſort autant d'eau claire qu'un homme en a beſoin pour ſe déſaltérer; de ſorte que les montagnes en étant remplies, on ne court jamais riſque d'y manquer d'eau. L'utilité de ces cannes eſt connue par toutes les Relations.

On ne parle point des Platanes (34), des cannes de ſucre, des Ananas, que les Eſpagnols appellent Poñas, du gingembre, de l'indigo, ni d'un grand

(34) Les Portugais les appellent Figues des Indes. On a vû leur deſcription dans un autre lieu. Mais voici les Obſervations de Carreri ſur ceux des Philippines. Il y en a de diverſes ſortes & de divers goûts. L'un s'appelle *Obiſpo*, parce que ſon excellence le rend digne de la bouche d'un Evêque; un autre, Platano di Pipita, que les Inſulaires cultivent au-tour de leurs Maiſons, non ſeulement pour jouir de l'ombre de ſes feuilles, mais pour les faire ſervir de plats & de ſervietes; un troiſieme, Tanduque, gros comme le bras, & long d'une palme & demie, qui ſe mange rôti, avec du vin & de la canelle, & dont le goût approche de celui du coing; un quatrieme, Vendicoxol, qui n'eſt pas moins eſtimé; un cinquieme, Dedo de Dama, qui l'eſt encore plus. Les Habitans croyent ce fruit ſi ſain, qu'ils le donnent aux Malades. Divers platanes des Philippines.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

nombre de plantes & de racines, qui ſont communes à la plûpart des Régions de l'Orient. Mais c'eſt aux Philippines, qu'il faut chercher les Camotes, eſpece de groſſes raves, qui flattent l'odorat comme le goût; les Glabis, dont les Inſulaires font une ſorte de pain, & que les Eſpagnols mangent cuits, comme des navets; l'Ubis, qui eſt auſſi gros qu'une courge, & dont la plante reſſemble au lierre; les Xicamas, qui ſe mangent confits, ou cruds, au poivre & au vinaigre, des carotes ſauvages qui ont le goût des poires, & le taylan qui a celui des patates. Toutes ces racines croiſſent en ſi grande abondance, que la plûpart des Sauvages ne penſent point à ſe procurer d'autres alimens.

Camotes.

Glabis.

Ubis.

Xicama.

Taylan.

Fleurs particulieres à ces Iſles.

Ils n'apportent pas plus de ſoin à la culture des fleurs, parce que la nature en fait tous les frais, & que leurs champs en ſont toujours parſemés. On donne le premier rang à celle qu'ils nomment Zampaga. Elle reſſemble au Mogorin des Portugais. C'eſt une eſpece de petite roſe blanche, à trois rangs de feuilles, dont l'odeur eſt beaucoup plus agréable que celle de notre Jaſſemin. On en diſtingue deux autres; le Solafi, & le Locoloco, qui ont l'odeur

Zampaga, Solafi, Locoloco, Balaſoy.

du

du girofle. La fleur, qui porte les trois noms de Balanoy, Torongil & Damoto, donne une petite ſemence de l'odeur du baume, qui eſt très bonne pour l'eſtomach, & que les perſonnes délicates mêlent avec le Betel. Le Daſo jette une odeur aromatique, juſques dans ſa racine. Le Cablin, qui eſt plein d'odeur, lorſqu'il eſt cueilli, en rend encore plus, lorſqu'il eſt ſec. La Sarafa, nommée par les Eſpagnols Oja de-Saint-Juan, eſt une très belle fleur, dont les feuilles ſont fort larges & mêlées de verd & de blanc. Outre le gingembre commun, dont les campagnes ſont remplies, on y en trouve une eſpece plus chaude & plus forte, qui ſe nomme Langeovas.

Daſo.

Cablin.

Sarafa.

On aſſure qu'il n'y a point d'Iſles au Monde, qui produiſent plus d'herbes médicinales. Celles, qui ſe trouvent en Europe, ont aux Philippines, les mêmes vertus dans un degré fort ſupérieur. Mais on vante encore plus celles qui ſont propres au terrein & au climat. Le Pollo, herbe fort commune & ſemblable au pourpier, guérit, en très peu de temps, toutes ſortes de bleſſures. La Panſipane en eſt une plus haute, qui porte une fleur blanche comme celle de la féve : appliquée ſur les plaies,

Herbes médicinales.

Pollo.

Panſipane.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

aprés avoir été bien pilée, elle en chaſſe toute la corruption. La Golondrine a la vertu de guérir preſque ſur le champ la dyſſenterie. Quantité d'autres herbes guériſſent les bleſſures, ſi l'on en boit la décoction. Une autre ſert, comme l'Opium, à faire perdre la raiſon dans un combat, pour ne plus craindre les armes de l'ennemi; & l'on aſſure que ceux qui en ont pris ne rendent point de ſang par leurs bleſſures. Carreri donne, pour garants de cette vertu, un Gouverneur Portugais & pluſieurs Miſſionnaires. Il vante l'admirable qualité de deux autres herbes, l'une qui étant appliquée ſur les reins, empêche de ſentir aucune laſſitude; l'autre, qui gardée dans la bouche, ſoutient les forces, & rend un homme capable de marcher deux jours ſans manger.

Autres Simples d'une merveilleuſe vertu.

Les mêmes qualités de l'air, qui produiſent beaucoup d'animaux venimeux dans les Iſles, y font croître quantité d'herbes, de fleurs & de racines de la même qualité. Quelques-unes portent un venin ſi ſubtil, que, non ſeulement elles font mourir ceux qui ont le malheur d'y toucher, mais qu'elles infectent l'air aux environs, juſqu'à répandre une contagion mortelle, lorſqu'elles ſont en fleur. D'un autre côté,

Poiſons & Antidotes.

on trouve, dans les mêmes lieux, d'excellens contrepoiſons. Sans parler du Bezoar, qui eſt d'une vertu merveilleuſe aux Philippines, & qui ſe forme dans le ventre des chevres & des cerfs; le Manungal en poudre, donné dans de l'eau tiede, ou de l'huile de coco, eſt ſouverain pour les fievres malignes & peſtilentielles. La feuille d'Alipayon, qui reſſemble à celle du Platane, nettoye parfaitement une plaie, & fait revivre la chair. La racine du Dilao, pilée & bouillie, avec de l'huile de coco, guérit les plaies des fleches & des épines empoiſonnées. Une herbe que les Eſpagnols nommet Culebras, & les Tagales Carogtong, eſt ſi puiſſante pour réunir les parties ſéparées, qu'un ſerpent, coupé en deux, ſe rétablit dans ſa forme par l'uſage qu'il en fait. Un bois, nommé Doctan, a la même vertu. Le fruit de l'Amuyon, qui eſt de la groſſeur d'une noiſette, & piquant comme le poivre, guérit les maux cauſés par le froid. Le Pandacaque, pilé & appliqué chaud, facilite l'accouchement. L'arbre, qui ſe nomme Camandag, eſt ſi venimeux, que ſes feuilles mêmes ſont mortelles. La liqueur; qui diſtille de ſon tronc, ſert aux Inſulaires pour empoiſonner la

Bezoar.

Manungal.

Alipayon.

Dilao.

Culebras ou Carogtong.

Amuyon.

Camandag & ſa dangereuſe vertu.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

pointe de leurs fleches. L'ombre ſeule de l'arbre fait perir l'herbe aux environs. S'il eſt tranſplanté, il détruit tous les arbres voiſins, à l'exception d'un arbriſſeau, qui eſt ſon contrepoiſon, & qui l'accompagne toujours. Ceux qui voyagent, dans les lieux déſerts, portent dans la bouche un petit morceau de bois ou une feuille de cet arbriſſeau, pour ſe garantir de la pernicieuſe vertu du Camandag.

Maca Bubay.

Le Maca Bubay, dont le nom ſignifie ce qui donne la vie, eſt une eſpece de lierre de la groſſeur du doigt, qui croît au-tour d'un arbre. Il produit quelques filets dont les Inſulaires font des bracelets, pour les porter comme un antidote contre toutes ſortes de poiſons. La racine du Bubay, priſe du côté qui regarde l'Orient, & pilée pour être appliquée ſur les plaies, guérit plus ſouverainement qu'aucun baume. L'arbre de ce nom croît parmi les bâtimens, & les pénetre de ſes racines juſqu'à renverſer de grands édifices. Il vient auſſi dans les montagnes, où il eſt fort honoré des Indiens (36).

(36) Carreri, parlant de la vertu des plantes & des arbres des Philippines, nous apprend qu'un Frere Jéſuite, Allemand, nommé George Carrol, Apo-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Plantes ſenſitives.

De pluſieurs plantes ſenſitives, qui tiennent comme le milieu entre les ſimples végétaux & les animaux, on en admire une, aux Philippines, qui reſſemble tout-à-fait au chou. Elle fut découverte, en 1642, par un Soldat de la Côte d'Ibabao, qui voulant la prendre, s'apperçut qu'elle fuyoit ſa main, & qu'elle ſe retiroit ſous l'eau de la mer. Celle que les Eſpagnols ont nommée Verguenzoſa, ou la Honteuſe, croît ſur les collines de Saint-Pierre, proche de Manille. A quelque heure & quelque légerement qu'on la touche, elle ſe retire & ferme très légerement ſes feuilles. La Spugna & l'Urtica Marina ſe trouvent auſſi dans les Iſles.

tic aire du College de Manille, en avoit fait la deſcription en deux Volumes *in folio*, avec les figures ſi bien faites d'après le naturel, qu'avec le livre en main on les reconnoiſſoit facilement dans les campagnes. Il y avoit marqué leurs vertus & la maniere de les préparer. C'étoit un travail de quinze ans. Ses connoiſſances lui venoient des Indiens, qui ſont d'admirables Herboriſtes. Cet Ouvrage, dit Carreri, mériteroit d'être publié pour le bien commun. Il ajoute qu'il ne manqua point de le repréſenter au Supérieur & au Frere Carrol. *Page* 203.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

§ X.

Langues & Uſages des Inſulaires.

Six langues différentes.

LA différence des Nations, que le haſard ou leur propre choix a raſſemblées aux Philippines, entraîne auſſi celle des langues. On en compte ſix dans la ſeule Iſle de Manille; celles des Tagales, des Pampangas, des Biſayas, des Cagayans, des Iloccos, & des Pangaſinans. Celles des Tagales & des Biſayas ſont les plus uſitées. On n'entend point la langue des Noirs, des Zambales & des autres Nations ſauvages. Carreri ne fait pas difficulté d'aſſurer que les anciens Habitans ont reçu leur langage & leurs caracteres des Malais de la Terre-ferme, auxquels il prétend qu'ils reſſemblent auſſi par leur ſtupidité. Dans leur écriture, ils ne ſe ſervent que de trois voyelles, quoiqu'ils en prononcent différemment cinq. Ils ont treize conſonnes. Leur méthode eſt d'écrire de bas en haut, en mettant la premiere ligne à gauche, & continuant vers la droite; contre l'uſage des Chinois & des Japonois, qui écrivent de haut en bas, & de droit à gauche. Avant que les Eſpagnols leur

Maniere d'écrire des Inſulaires.

euſſent communiqué l'uſage du papier, ils écrivoient ſur la partie polie de la canne, ou ſur des feuilles de palmier, avec la pointe d'un couteau. Aujourd'hui les Indiens Mores des Philippines ont oublié leur ancienne écriture, & ſe ſervent de l'Eſpagnole. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

La premiere Loi, parmi eux, eſt de reſpecter & d'honorer les Auteurs de leur naiſſance. Toutes les Cauſes ſont jugées par le Chef du Barangué, aſſiſté d'un conſeil des Anciens. Dans les Cauſes civiles, on appelle les Parties; on s'efforce de les accommoder; & ſi ce prélude eſt ſans ſuccès, on les fait jurer de s'en tenir à la Sentence des Juges: après quoi les témoins ſont examinés. Si les preuves ſont égales, on partage la prétention. Si l'un des deux Prétendans ſe plaint, le Juge devient ſa Partie; & s'attribuant la moitié de l'objet conteſté, il diſtribue le reſte entre les témoins. Dans les Cauſes criminelles, on ne prononce point de Sentence juridique. Si le coupable manque d'argent pour ſatisfaire la Partie offenſée, le Chef & les principaux du Barangué lui ôtent la vie à coups de lances. Quand le Mort eſt lui-même un des principaux, toute ſa Parenté fait la guerre à celle du Meurtrier, juſqu'au jour où

Jugement des Cauſes.

Forme Criminelle.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

quelque Médiateur propoſe pour compenſation une certaine quantité d'or, dont la moitié ſe donne aux Pauvres, & l'autre à la femme, aux enfans, ou aux parens du Mort.

Maniere de découvrir & de punir le vol.

A l'égard du vol, ſi le coupable n'eſt pas connu, on oblige toutes les perſonnes de mettre quelque choſe ſous un drap, dans l'eſperance que la crainte portera le voleur à profiter d'une ſi belle occaſion pour reſtituer ſans honte. Mais ſi rien ne ſe retrouve par cette voie, les Accuſés ont deux manieres de ſe purger. Ils ſe rangent ſur le bord de quelque profonde riviere, une pique à la main, & chacun eſt obligé de s'y jetter. Celui qui ſort le premier eſt déclaré coupable; d'où il arrive que pluſieurs ſe noyent, par la crainte du châtiment. La ſeconde épreuve conſiſte à prendre une pierre, au fond d'un baſſin d'eau bouillante. Celui qui refuſe de l'entreprendre paye l'équivalent du vol.

On punit l'adultere par la bourſe. Après le payement, qui eſt reglé par la Sentence des Anciens, l'honneur eſt rendu à l'offenſé; mais avec l'obligation de reprendre ſa femme. Les châtimens ſont rigoureux pour l'inceſte. Toutes ces Nations ſont livrées au plai-

Femmes & Mariages.

ſir des ſens. Il s'y trouve peu de femmes, qui regardent la continence comme une vertu. Dans les mariages, l'homme promet la dot, avec des clauſes pénales pour le cas de répudiation, qui ne paſſe pas pour un deshonneur lorſqu'on s'aſſujettit aux conditions reglées. Les frais de la noce ſont exceſſifs. On fait payer au Mari l'entrée de la maiſon, ce qui ſe nomme le Paſſava; enſuite la liberté de parler à ſa femme, qu'on appelle Patignog; puis celle de boire & de manger avec elle, qui porte le nom de Paſſalog; enfin, pour conſommer le mariage, il paye aux parens le Ghina-puang, qui eſt proportionné à leur condition. Autrefois la dot étoit pour le Beau-pere, qui en diſpoſoit, à ſa mort, comme d'un bien propre; ou ſi la fille étoit orpheline, ſes parens prenoient la dot, pour la diſtribuer aux enfans qui devoient ſortir d'elle. La Noce étoit célebrée par un ſacrifice, chez la Prêtreſſe, qui portoit le titre de Catalona, & qui donnoit ſa bénédiction aux deux Epoux. On tuoit quelque animal à quatre pieds, pour en faire le principal mets du feſtin. Si, dans la ſuite, il naiſſoit quelque différend entre le mari & ſa femme, on faiſoit un autre ſacrifice, où le mari devoit égorger la victime.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Supplement à la Polygamie.

La Polygamie n'étoit point en uſage chez les Tagales, mais ſi le mari n'avoit point d'enfans de ſa femme, il pouvoit recevoir une Eſclave dans ſon lit. Les Biſayas étoient libres de prendre deux femmes, & même un plus grand nombre; mais avec cette différence, que les enfans de la premiere héritoient des deux tiers, & ceux des autres, d'un tiers ſeulement. L'or de la dot ſe meſuroit, & ne ſe peſoit point. L'adoption étoit en uſage dans cette Nation.

Coutume extrêmement barbare.

Mais on ne connoît point d'exemple d'une coutume auſſi barbare que celle qui s'y étoit établie, d'avoir des Officiers publics, & payés fort chérement, pour ôter la virginité aux filles; parce qu'elle étoit regardée comme un obſtacle aux plaiſirs du mari. A la vérité, il ne reſte aucune trace de cette infâme pratique, depuis la domination des Eſpagnols. Cependant le Voyageur, à qui l'on doit ce récit, ajoute, ſur le témoignage des Miſſionnaires, qu'aujourd'hui même un Biſayas s'afflige de trouver ſa femme à l'épreuve du ſoupçon, parce qu'il en conclut que n'ayant été déſirée de perſonne, elle doit avoir quelque mauvaiſe qualité, qui l'empêche d'être heureux avec elle (37).

(37) Carreri, *ubi ſupra*, page 156.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

La Nobleſſe, parmi tous ces Peuples, n'étoit point une diſtinction héréditaire. Elle s'acqueroit par l'induſtrie ou par la force, c'eſt-à-dire, en excellant dans quelque profeſſion. Ceux du plus bas ordre n'avoient pas d'autre exercice que l'agriculture, la pêche ou la chaſſe. Depuis qu'ils ſont ſoumis aux Eſpagnols, ils ont contracté la pareſſe de leurs Maîtres, quoiqu'ils ſoient capables de travailler avec beaucoup d'adreſſe. Ils excellent à faire de petites chaînes, & des chapelets d'or d'une invention fort délicate. Dans les Calamianes & quelques autres Iſles, ils font des boëtes, des caiſſes & des étuis de diverſes couleurs, avec leurs belles cannes, qui ont juſqu'à cinquante palmes de longueur. Les femmes font des des dentelles, qui approchent de celles de Flandres, & la broderie en ſoie cauſe de l'admiration aux Européens.

Rangs & occupations des Inſulaires.

On a remarqué, depuis long-temps, que jamais ces inſulaires ne mangent ſeuls, & qu'ils veulent du moins un compagnon. Un Mari, qui perd ſa femme, eſt ſervi, pendant trois jours, par des hommes veufs. Les femmes, après la mort de leur mari reçoivent le même office de trois veuves. On ne

Autres uſages qui leur ſont particuliers.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

souffre point la préſence des filles aux accouchemens, dans l'opinion qu'elles rendent le travail plus difficile. La ſépulture des Pauvres n'eſt qu'une ſimple foſſe, dans leur propre maiſon. Les perſonnes riches ſont renfermées dans un coffre de bois précieux, avec des bracelets d'or & d'autres ornemens. Ce coffre, ou ce cercueil, eſt placée dans un coin de leur demeure, à quelque diſtance de la terre. On l'entoure d'une eſpece de treillage; & dans la même enceinte on met une autre coffre, qui contient les meilleurs habits ou les armes du Mort, ſi c'eſt un homme, & les outils du travail, ſi c'eſt une femme. Avant l'arrivée des Eſpagnols, le plus grand honneur qu'on pût faire à la mémoire des Morts, étoit de bien traiter l'eſclave qu'ils avoient le mieux aimé, & de le tuer pour lui tenir compagnie. L'habit de deuil eſt noir parmi les Tagales, & blanc chez les Biſayas. Ils ſe raſent alors la tête & les ſourcils. Autrefois, après la mort des principaux, on gardoit le ſilence pendant pluſieurs jours, on ne frappoit d'aucun inſtrument, & la navigation ceſſoit ſur les rivieres voiſines. Certaines marques apprennoient au Public qu'on étoit dans un temps de

Comment ils traitent les Morts.

Deuil ſingulier.

silence, & portoient défense de les passer, sous peine de la vie. Si le Mort avoit été tué par quelque trahison, tous les Habitans de son Barangué attendoient, pour quitter le deuil & pour rompre le silence, que ses parens en eussent tiré vengeance, non seulement contre les Meurtriers, mais contre tous les Etrangers, qu'ils regardoient comme ennemis.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

La vengeance en fait partie.

Les Indiens Mores de ces Isles sont de moyenne taille, bien faits de corps, & d'une couleur rougeâtre, qui approche du noir. Les Tagales portent leurs cheveux jusqu'aux épaules. Les Cagyans les portent plus longs; les Iloccos plus courts; & les Bisayas encore plus courts que les Iloccos. Les Zambales se les coupent par devant, & laissent pendre ceux de derriere. Toutes les femmes des Isles sont d'une couleur peu différente, excepté celles des Bisayas, parmi lesquelles il s'en trouve d'assez blanches. Elles portent leurs cheveux sans tresses, mais liés d'une maniere agréable. Comme la plûpart sont noires, celles qui ne le sont point assez, employent certaines écorces d'arbre, & de l'huile de coco, mêlée avec du musc & quelques autres odeurs. Elles mettent leur gloire à tenir leurs

Figure, taille, & habits des Insulaires.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

dents fort nettes, & d'égale grandeur. Elles les couvrent d'une teinture noire qui ſert à les conſerver ; & les plus qualifiées les ornent de petites lames d'or. Avant l'arrivée des Eſpagnols, les hommes n'avoient ni barbe ni mouſtache, par le ſoin qu'ils prenoient de ſe les arracher avec des pincettes. Les hommes & les femmes portent, dans pluſieurs Iſles, des pendans d'oreilles, & quelquefois deux à chacune. L'ancien habit des hommes eſt un pourpoint leger, qui vient à peine juſqu'aux hanches, avec des manches fort courtes. Ils s'enveloppent le reſte du corps, de quelque étoffe, ſouvent ornée d'or, qu'ils paſſent entre leurs jambes, comme les Indiens en de-çà du Gange. Ils portent, aux bras, des anneaux d'or & d'ivoire, ou des bracelets de perles ; aux jambes, des cordons noirs, & aux doigts, pluſieurs bagues. Un petit manteau, qu'ils replient ſous un bras, fait le reſte de leur ajuſtement, avec une toile ſur la tête, en forme de bonnet ou de turban, qu'ils nomment Manputon, & dont les plus galans laiſſent pendre un bout ſur leurs épaules. Quelques-uns ſe ſervent d'un habillement court, nommé Chinina. Les femmes n'en portent pas d'autre ; mais

elles y ajoutent une longue toile, qu'elles appellent Saras, pour ſervir de juppe, & lorſqu'elles ſortent de leurs maiſons, elles ſe couvrent les épaules d'un petit manteau. Au reſte, leur principale ambition conſiſte dans les bijoux, qu'elles ont aux doigts, aux oreilles & au cou. Elles ne portent point de bas, ni de ſouliers, pour ſe tenir les jambes fraîches. Cependant les femmes de qualité, qui ſe piquent d'être vêtues à l'Eſpagnole, ne paroiſſent jamais ſans être chauſſées.

Ornemens de leur peau.

Autrefois, malgré leur habillement, tous ces Inſulaires ſe marquoient la peau de pluſieurs figures; & de-là vient le nom de Pintados, que les Eſpagnols ont donné à la principale Iſle des Biſayas, qui regardoient ce biſarre ornement comme une marque de nobleſſe & de valeur. Ils n'avoient pas même la liberté de s'en parer tout d'un coup, mais par degrés, & ſuivant le nombre de leurs belles actions. Les hommes ſe peignoient juſqu'à la barbe & aux ſourcis; les femmes, une main entiere, & une partie de l'autre. Aujourd'hui les Iloccos ſont les ſeuls qui conſervent cet uſage dans l'Iſle de Manille.

Maniere dont ils ſe ſaluent.

Ils ſe ſaluent entr'eux fort civile-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

ment, en ôtant, de deſſus leur tête, l'eſpece de bonnet, qu'ils nomment Manputon. S'ils recontrent quelqu'un d'une plus haute qualité, ils plient le corps aſſez bas, en ſe mettant une main, ou toutes les deux, ſur les joues, & levant en même temps un pied en l'air, avec un genou plié. Cependant, quand c'eſt un Eſpagnol qu'ils voyent paſſer, ils font ſimplement leur révérence, en ôtant leur Manputon, baiſſant le corps, & tendant les mains jointes.

Leur nourriture.

Ils ſont aſſis, en mangeant, mais fort bas; & leur table eſt fort baſſe auſſi. Il y a toujours, comme à la Chine, autant de tables que de convives. On y boit plus qu'on ne mange. Le mets ordinaire n'eſt qu'un peu de riz bouilli dans l'eau. La plûpart ne mangent de viande, que les jours de fête.

Leur Muſique & leurs amuſemens.

Leur muſique & leurs danſes reſſemblent auſſi à celles des Chinois. L'un chante, & les autres repetent le couplet, au ſon d'un tambour de métal. Ils repréſentent, dans leurs danſes, des combats feints, avec des pas & des mouvemens meſurés. Ils expriment diverſes actions avec les mains, & quelquefois avec une lance, qu'ils manient avec beaucoup de grace. Auſſi, les Eſpagnols

ne les trouvent pas indignes d'être introduits dans leurs fêtes. Les compoſitions, dans leur langue, ne manquent, ni d'agrément, ni d'éloquence. Mais ils mettent leur principal amuſement dans les combats des coqs, qu'ils arment d'un fer tranchant, dont ils leur apprennent l'exercice.

Leur Religion, & maniere dont on la connoît.

On n'a rien trouvé, juſqu'à préſent, qui puiſſe jetter du jour ſur la Religion & l'ancien Gouvernement des Inſulaires naturels. Les ſeules lumieres qu'on ait tirées d'eux, leur ſont venues par une eſpece de tradition, dans des chanſons qui vantent la Généalogie & les faits héroïques de leurs Dieux. On ſçait qu'ils en avoient un, pour lequel ils avoient un reſpect ſingulier, & que les chanſons Tagales nomment Barhala-May-Capal, c'eſt-à-dire Dieu Fabricateur. Ils adoroient les animaux, les oiſeaux, le Soleil & la Lune. Il n'y avoit point de rocher, de pierre, de cap & de riviere, qu'ils n'honoraſſent par des ſacrifices; ni ſur-tout de vieil arbre, auquel ils ne rendiſſent quelques honneurs divins; & c'étoit un ſacrilege de le couper. Cette ſuperſtition n'eſt pas tout-à-fait détruite. Rien n'engagera un Inſulaire à couper certains vieux arbres, dans leſquels

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

ils ſont perſuadés que les ames de leurs ancêtres ont leur réſidence. Ils croient voir, ſur la cime de ces arbres, divers fantômes, qu'ils appellent Tibalang, avec une taille giganteſque, de longs cheveux, de petits pieds, des aîles très étendues & le corps peint. Ils reconnoiſſent, diſent-ils, leur arrivée par l'odorat. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'ils prétendent les voir, & qu'ils le ſoutiennent avec toutes les marques d'une forte perſuaſion; tandis que les Eſpagnols n'apperçoivent rien (38).

Apparitions prétendues.

Divinités biſarres.

Ils adoroient encore quelques Dieux particuliers, que les Biſayas nomment *Davatas*, & les Tagales *Anitos*. L'un préſidoit aux montagnes, l'autre aux ſemences; d'autres à la pêche, aux édifices, à la conſervation des enfans. Ils mettoient au nombre de ces Anitos, leurs ayeux & leurs biſayeux, qu'ils invoquoient auſſi dans leurs beſoins; & ceux qui mouroient par le fer, ou la foudre, ou qui étoient mangés par les crocodiles. Dans cette opinion, les vieillards choiſiſſoient, pour leur ſépulture, quelque endroit remarquable dans les montagnes, parti-

(38) Le Dictionnaire Tagale, compoſé par un Cordelier, s'étend fort au long ſur ces fantômes.

culiérement ſur les pointes qui s'avancent dans la mer, pour y être adorés par les Pêcheurs & les Mariniers. Avec le ſecours des mêmes traditions, ils content quantité de fables ſur la Création du Monde, & ſur ſes premiers Habitans. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Les Eſpagnols ne trouverent, dans tout l'Archipel, ni Rois, ni Seigneurs d'une haute diſtinction. Dans les guerres continuelles que les Inſulaires avoient entr'eux, ils ſe liguoient avec les plus hardis ou les plus puiſſans. Chaque petit Etat portoit le nom de Barangué, qui ſignifie Barque; apparemment, parce que les premieres familles y étant venues dans un Barangué, elles étoient demeurées ſoumiſes aux Capitaines, qui étoient peut-être les Chefs des familles, & ce titre s'étoit conſervé. Ils paſſoient les jours entiers, par mer & par terre, à chercher des victimes; & lorſqu'ils en avoient aſſez trouvé pour aſſouvir leur rage, ils reprenoient l'uſage de la voix, avec leurs habits de fêtes, pour exprimer leur ſatisfaction, par des cris & des tranſports. Ancienne forme de Gouvernement.

Dampier, qui étoit à Mindanao (39) en 1686, y fit, dans un aſſez long ſé- Obſervations de Dampier ſur Mindanao.

(39) *Voyez* ci-deſſus l'article de cette Iſle.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

jour, quelques obſervations qui méritent d'être recueillies. Il fait ce Portrait des Habitans : » Les Mindanayens ſont » de taille médiocre. Ils ont les membres » petits, le corps droit & la tête menue ; le viſage ovale, le front plat, » les yeux noirs & peu fendus, le nez » court, la bouche aſſez grande, les » levres petites & vermeilles, les dents » noires & fort ſaines, les cheveux » noirs & luiſans, le teint baſané, mais » tirant plus vers le jaune clair, que » dans les autres Parties des Indes, particuliérement pour les femmes. Leur » coutume eſt de porter l'ongle du pouce fort long, ſur-tout celui du pouce gauche. Ils ne le coupent jamais, » quoiqu'ils le raclent ſouvent. Ils ont » naturellement beaucoup d'eſprit. Ils » ſont agiles & laborieux, quand ils » le veulent ; mais, en général, fainéans & larrons, ſans goût pour le » travail, s'ils n'y ſont forcés par la » faim. A la vérité, leur pareſſe vient » auſſi de la ſévérité de leurs Princes, » qui les tiennent dans une rigoureuſe » dépendance. Ces Maîtres tyranniques » leur prenant tout ce qu'ils gagnent, » ils ne penſent à ſe procurer que ce » qui eſt d'uſage préſent, c'eſt-à-dire, » ce qu'ils peuvent porter de la main

Caractere des Inſulaires.

» à la bouche. La plûpart n'en ſont » pas moins orgueilleux. Ils marchent » avec beaucoup de fierté; aſſez civils » neanmoins à l'égard des Etrangers, » liant connoiſſance avec eux & les » recevant avec beaucoup de franchi- » ſe; mais implacables pour leurs en- » nemis, vindicatifs au ſuprême de- » gré, & capables d'employer ſouvent » le poiſon, pour ſatisfaire leur reſſen- » timent (40).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

» Leurs habits conſiſtent dans une » ſimple veſte & un haut-de-chauſſe. » Ils vont jambes & pieds nuds; mais » ils ont ſur la tête un turban, dont » les deux bouts ſont garnis de frange » ou de dentelle, & ſe raſſemblent par » un nœud qui en laiſſe pendre une » partie. Les femmes ſont mieux faites » que les hommes. Leurs cheveux ſont » noirs & longs, noués & pendans par » derriere. Elles ont le viſage plus long » que les hommes, & leurs traits ſont » fort réguliers, à l'exception du nez, » qui eſt très court, & ſi plat entre » les yeux, qu'on diſtingue à peine » cette partie. Leur front n'a pas non » plus d'élévation ſenſible. De loin, » elles paroiſſent extrêmement jolies;

Peinture des femmes.

(40) Voyages de Guillaume Dampier, Tome II, pages 367 & 368.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

» mais de près, on eſt frappé de ces » imperfections. Leurs membres ſont » fort petits; & leur habit n'eſt qu'une » veſte, comme celle des hommes, » avec une juppe d'une ſeule piece, » couſue par les deux bouts, & trop » large de deux pieds pour le corps. » Auſſi peuvent-elles la porter par les » deux bouts & la tourner de haut en » bas, en pliſſant le côté trop large, » pour la proportionner à la groſſeur » du corps. La veſte, ou la robe, eſt » ouverte, & deſcend un peu au-deſ- » ſous des reins. Les manches en ſont » beaucoup plus longues que les bras, » & ſi étroites par le bout, qu'à peine » y peut-on paſſer les mains; mais elles » ſe plient ſur le poignet (41). Le même Voyageur attribue, aux femmes de Mindanao, beaucoup d'inclination pour les Etrangers, ſur-tout pour les Blancs. Elles ſe familiariſeroient aiſément avec eux, ſi l'uſage du Pays ne les privoit d'une liberté pour laquelle on leur connoît du goût. Elles ont néanmoins celle de parler aux Etrangers, mais toujours ſous les yeux de leurs Maris.

Agréable maniere de mendier.

Ces Indiens ont une maniere de mendier, qui eſt particuliere à leur

(41) *Ibidem*, page 369.

Isle, & dont l'Auteur trouve la source dans le peu de commerce qui s'y fait. Lorsqu'il y arrive des Etrangers, les Insulaires se rendent à bord, les invitent à descendre, & demandent à chacun s'il a besoin d'un Camarade, termes qu'ils ont emprunté des Espagnols, ou s'il desire une Pagaly. Ils entendent par l'un, un ami familier; & par l'autre, une intime amie. On est obligé d'accepter cette politesse, de la payer par un présent, & de la cultiver par la même voie. Chaque fois que l'Etranger descend à terre, il est bien reçu chez son Camarade ou chez sa Pagaly. Il y mange, il y couche pour son argent; & l'unique faveur qu'on lui accorde gratis est le tabac & le betel, qui ne lui sont point épargnés. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de converser publiquement avec leur Hôte, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer du bétel & du tabac.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

La Capitale de l'Isle porte aussi le nom de Mindanao. Sa situation est au Midi de l'Isle, à sept degrés vingt minutes de latitude Septentrionale, sur les bords d'une petite riviere, qui n'est qu'à deux milles de la Mer. Les maisons y sont d'une forme extrêmement singuliere. On les éleve sur des pilo-

Ville Capitale de Mindanao, & singularité de ses Edifices.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

tis, qui ont juſqu'à vingt pieds de hauteur, plus ou moins gros, ſuivant l'air de magnificence qu'on veut donner à l'Edifice. Auſſi n'ont-elles qu'un étage, diviſé en pluſieurs chambres, où l'on monte de la rue par des degrés. Le toit eſt large, & couvert de feuilles de palmier. Chaque maiſon offre ainſi ſous elle, un grand eſpace à jour, qui reſſemble à nos Halles, mais qui, pour être ſi clair, n'en eſt pas ordinairement plus propre. Les Pauvres, qui nourriſſent des canards ou des poules, entourent ces pilotis d'une cloiſon, & s'en font une baſſe-cour.

Palais du Sultan.

Le Palais du Sultan eſt diſtingué par ſa grandeur. Il eſt aſſis ſur cent quatre-vingt gros piliers, beaucoup plus hauts que ceux des maiſons ordinaires, avec de grands & larges degrés par leſquels on y monte. On trouve, dans la premiere chambre, une vingtaine de canons de fer, placés ſur leurs affuts. Le Général & les Grands ont, comme le Roi, de l'artillerie dans leurs Hôtels. A vingt pas du Palais, on diſtingue un petit Bâtiment élevé auſſi ſur des piliers, mais à trois ou quatre pieds ſeulement. C'eſt la Salle du Conſeil, & celle où l'on reçoit les Ambaſſadeurs & les Marchands étrangers. Elle eſt couverte

verte de nattes fort propres, ſur leſquelles tous les Conſeillers ſont aſſis les jambes croiſées.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Il y a peu d'Artiſans dans cette ville. Les principaux ſont les Orfévres, les Forgerons & les Charpentiers, quoiqu'à peine y trouve-t-on trois Orfévres. Ils travaillent en or & en argent, & tout ce qu'on leur commande eſt fort bien exécuté; mais ils n'ont point de boutiques, ni de marchandiſes en vente. Les Forgerons travaillent auſſi bien qu'il eſt poſſible, avec de mauvais outils. Dampier admira tant d'adreſſe avec ſi peu d'invention (42). Ils n'ont point d'étau, ni d'enclume. Ils forgent ſur une pierre fort dure, ou ſur un morceau de vieux canon. Cependant ils ne laiſſent pas de faire des ouvrages achevés, ſur-tout des meubles ordinaires & des ferremens pour les Vaiſſeaux. Preſque tous les Habitans ſont Charpen-

Arts de Mindanao.

(42) Il faut bien ſe garder, par exemple, de juger de leur habileté par leurs ſoufflets. C'eſt un tronc d'arbre, d'environ trois pieds de long, percé comme une de nos pompes, placé debout à terre, & près duquel on fait du feu. Vers le bout d'en-bas il a un petit trou, qui fait face au feu. Dans ce trou eſt un tuyau, qui porte le vent au feu, par le moyen d'un gros bouquet de plumes, attaché au bout d'un bâton. Ces plumes bouchent le trou du tronc d'arbre, chaſſent l'air & le pouſſent dans le tuyau. Au reſte, le tuyau du bout fait jouer aiſément cette groſſiere machine. *Ibid.* page 374.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

tiers: Ils ſçavent tous manier la hache droite & la courbe. Mais il n'ont point de ſcies. Pour faire une planche, ils fendent l'arbre en deux; & de chaque moitié, ils font une ſeule planche, qu'ils poliſſent avec la hache. Ce travail eſt pénible; mais le bois, conſervant tout ſon grain, eſt d'une force qui les dédommage de la peine & des frais.

Témoignage du Pere le-Clain ſur les Pintados.

Le Pere le-Clain, Miſſionnaire Jéſuite, parcourut, en 1697, la Province de los-Pintados. Ce ſont, dit-il, de grandes Iſles, ſéparées les unes des autres par des bras de mer, dont le flux & le reflux rend la navigation difficile & dangereuſe. On y comptoit déja ſoixante & dix-ſept mille Chrétiens, ſous la conduite ſpirituelle de quarante & un Miſſionnaires de la même Compagnie. Le même Ecrivain donne le nom de *Palaos* à d'autres Iſles, qui ne ſont pas éloignées des Marianes, quoiqu'elles n'y ayent aucune communication, & dont il raconte la découverte (43).

(43) Dans une Lettre du premier Recueil des Lettres édifiantes, ſeconde édition. Le même récit ſe trouve dans l'Epître du ſixieme Recueil. On voit, dans le même Tome, des Breſs du Pape, & d'autres Lettres qui propoſent une Miſſion dans ces Iſles. On y en trouve même la Carte, compoſée ſur les témoignages & de la maniere qu'on va lire. Mais d'habiles Voyageurs aſſurent que ſi ces Iſles exi-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIP. PINES.

En faiſant la viſite des Etabliſſemens de ſon Ordre, il arriva dans une Bourgade de l'Iſle de Samal, la derniere & la plus Méridionale des Pintados. Il y trouva vingt neuf Palaos; c'eſt le nom qu'il donne, auſſi, aux Habitans des Iſles, nouvellement découvertes. Les vents d'Eſt, qui regnent ſur ces Mers depuis le mois de Décembre juſqu'au mois de Mai, les avoient jettés à trois cens lieues de leurs Iſles, dans la Baie de cette Bourgade, qui ſe nomme Guivam. Ils s'étoient embarqués, dans leur Patrie, ſur deux Barques, au nombre de trente cinq, pour paſſer dans une Iſle voiſine. Un vent impétueux les avoit emportés en haute Mer. Tous leurs efforts n'ayant pû les rapprocher de terre, ils avoient vogué au gré des vents, pendant ſoixante dix jours, avec ſi peu de proviſions, qu'ils avoient ſouffert long-temps la faim & la ſoif. Enfin, ils s'étoient trouvés à la vûe de l'Iſle de Samal. Un Guivamois, qui étoit au bord de la Mer les avoit apperçus; & jugeant, à la forme de leurs Bâtimens, qu'ils étoient Etrangers, il les avoit exhortés, par des ſignes, à paſſer par le

Découverte des Iſles nommées Palaos.

Par quel haſard.

ſtoient dans la poſition qu'on leur attribue, il faudroit que leurs Vaiſſeaux euſſent paſſé par-deſſus, en traverſant cette Mer.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Canal qu'il leur montroit, pour éviter des bancs de ſable & des écueils, ſur leſquels ils alloient échouer. Ces Malheureux, effrayés de voir un Inconnu, s'étoient efforcés de retourner vers la haute Mer; mais le vent n'avoit pas ceſſé de les repouſſer au rivage. Alors le Guivamois, touché de compaſſion pour leur perte, qu'il voyoit infaillible, s'étoit jetté à la Mer, & n'avoit pas balancé à s'avancer à la nâge vers l'une des deux Barques, pour s'en faire le Pilote. Ceux qu'il vouloit ſecourir avoient mal expliqué ſes intentions. Dans leur crainte, les hommes, & même les femmes, chargées de leurs petits enfans, s'étoient jettés au milieu des flots pour gagner l'autre Barque. Il étoit monté dans celle qu'ils avoient abandonnée; & les ayant ſuivis juſqu'à l'autre, il les avoit ſauvés comme malgré eux, en les conduiſant au Port.

Une tempête jette à Guivam deux Barques inconnues.

Ils avoient pris terre le 28 de Décembre 1696. Tous les Habitans du Bourg, dont la plûpart étoient Chrétiens, les avoient reçus avec beaucoup d'humanité. Ils avoient mangé fort avidement des cocos; mais lorſqu'on leur avoit préſenté du riz cuit à l'eau, qui eſt la nourriture de toute l'Aſie, ils l'avoient regardé avec admiration; & prenant les

grains pour des vermiſſeaux, ils avoient refuſé d'y toucher. Rien n'avoit tant ſatisfait leur goût que les groſſes racines, ſur-tout celles qu'on nomme Palavans. On avoit fait venir, d'un autre Bourg de l'Iſle, deux femmes, que les vents avoient jettées autrefois ſur la même Côte. Elles les avoient auſſi-tôt reconnus à leur langage; & s'étant fait reconnoître auſſi pour être des mêmes Iſles, ils s'étoient mis tous à pleurer de tendreſſe & de joie. Les reſpects, qu'ils avoient vû rendre au Miſſionnaire du Bourg, leur avoient fait juger qu'il étoit le Roi du Pays, & que leur vie étoit entre ſes mains. Ils s'étoient jettés à terre, pour implorer ſa miſéricorde & lui demander la vie. Sa compaſſion pour leurs peines, & les careſſes qu'il avoit faites à leurs enfans, avoient achevé de leur inſpirer de la confiance. Il les avoit diſtribués dans les maiſons des Habitans, avec ordre de leur fournir des habits & des vivres; mais il avoit voulu qu'on ne ſéparât point ceux qui étoient mariés, & qu'on n'en prît pas moins de deux enſemble, dans la crainte de cauſer trop de chagrin à ceux qui ſe verroient ſeuls. De trente cinq qu'ils étoient à leur départ, il n'en reſtoit que trente. La faim & les incommodités d'une lon-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

gue navigation en avoient fait mourir cinq pendant le voyage ; & quelques jours après leur arrivée, il en mourut un autre, qui reçut heureusement le Baptême.

Lumieres que le Pere le-Clain tire de ces Etrangers.

C'est sur leur récit, que le Pere le-Clain donne la Description de leurs Isles. Elles sont au nombre de trente deux. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, qu'elles sont plus au Midi que les Isles Marianes, vers onze ou douze degrés de latitude Septentrionale, & sous le même parallele que Guivam, puisque ces Etrangers venant droit de l'Est à l'Occident, avoient abordé au rivage de cette Bourgade. Le Missionnaire se persuade aussi que c'est une de ces Isles, qu'on avoit découverte de loin, quelques années auparavant. Un Vaisseau des Philippines ayant quitté la route ordinaire, qui est de l'Est à l'Oüest sous le treizieme parallele, & s'étant un peu écarté au Sud-Oüest, l'apperçut pour la premiere fois. Les uns la nommerent Caroline, du nom de Charles II, Roi d'Espagne ; & d'autres, l'Isle de saint-Barnabé, parce qu'elle fut découverte le jour de cette Fête. Depuis moins d'un an, elle avoit été vûe d'un autre Vaisseau, que la tempête avoit fait changer de route, en allant de Manille aux Ma-

rianes. Le Gouverneur des Philippines avoit donné ordre au Vaiſſeau, qui fait preſque tous les ans cette route, de chercher la même Iſle, & d'autres qu'on n'en croit pas éloignées. Mais toutes ces recherches avoient été ſans ſuccès. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Etat de leurs Iſles.

Les Etrangers ajoutoient que de leurs trente deux Iſles, il y en a trois qui ne ſont habitées que par des oiſeaux, mais que toutes les autres ſont extrêmement peuplées. Quand on leur demandoit quel peut être le nombre des Habitans, ils montroient un monceau de ſable, pour marquer que la multitude en eſt innombrable. Lamurrec, qui eſt la plus conſidérable de leurs Iſles (44), eſt celle où le Roi tient ſa Cour. Les autres ne lui ſont pas moins ſoumiſes. Il ſe trouvoit, parmi ces trente Etrangers, un des principaux Seigneurs du Pays, avec ſa femme, qui étoit fille du Roi. Quoiqu'ils fuſſent à demi nuds, la plûpart avoient un air de grandeur, & des manieres qui marquoient la diſtinction de leur naiſſance. Le Seigneur avoit tout

(44) Les autres ſe nomment Panlok, Lamululutup, Saraon, Yaropie, Valayyay, Satavau, Curac, Yfaluc, Piraulop, Ytai, Pic, Piga, Puc, Falait, Cauvaruvong, Yiatu, Lamuliur, Tayas, Saypen, Tacaulap, Rapiyang, Tayon, Mutacuſan, Piylu, Olatan, Palu, Cucumyat, Pyalucunung, Piculat, Hulatan, & Tagyan. Les trois dernieres ſont celles qui n'ont que des oiſeaux pour Habitans.

DISCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement formoit diverſes figures. Les autres hommes avoient auſſi quelques-unes de ces lignes; mais les femmes & les enfans n'en avoient aucune. Par le tour & la couleur du viſage, ils avoient quelque reſſemblance avec les Inſulaires des Philippines: mais les hommes n'avoient pas d'autre habit qu'une eſpece de ceinture, qui leur couvroit les reins & les cuiſſes, & qui ſe replioit pluſieurs fois au-tour du corps. Ils avoient, ſur les épaules, plus d'une aune & demie de groſſe toile, dont ils ſe faiſoient une ſorte de capuchon, qu'ils lioient par-devant, & qu'ils laiſſoient pendre négligemment par derriere. Les femmes étoient vêtues de même, à l'exception d'un linge, qui leur deſcendoit un peu plus bas, de la ceinture ſur les genoux.

Leur langue n'a rien de ſemblable à celle des Philippines, ni même à celle des Iſles Marianes. Il parut, au Pere le-Clain, que leur maniere de prononcer, approchoit de la prononciation des Arabes. La plus diſtinguée de leurs femmes avoit pluſieurs anneaux & pluſieurs colliers, les uns d'écaille de tortue, les autres d'une matiere inconnue aux Miſſionnaires, qui reſſemble aſſez à de l'am-

bre gris, mais qui n'eſt pas tranſparente.

Informations ſur leurs uſages.

Ces Inſulaires n'ont pas de vaches dans leurs Iſles. Ils parurent effrayés, lorſqu'ils en virent quelques-unes qui broutoient l'herbe, auſſi bien que des aboiemens d'un petit chien, qu'ils entendirent dans la Maiſon des Miſſionnaires. Ils n'ont pas, non plus, de chats, ni de cerfs, ni de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils ont des poules, dont ils ſe nourriſſent; mais ils n'en mangent point les œufs. On ne s'apperçut pas qu'ils euſſent aucune connoiſſance de la Divinité, ni qu'ils adoraſſent des Idoles. Toute leur vie paroiſſoit animale, c'eſt-à-dire, uniquement bornée au ſoin de boire & de manger. Ils n'ont pas d'heure réglée pour les repas. La faim & la ſoif les déterminent, lorſqu'ils trouvent de quoi ſe ſatisfaire; mais ils mangent peu chaque fois, & leurs plus grands repas ne ſuffiſent point pour le cours d'une journée.

Leur civilité, ou la marque de leur reſpect, conſiſte à prendre, ſuivant qu'ils ſont aſſis ou debout, la main ou le pied de celui auquel ils veulent faire honneur, & à s'en frotter doucement le viſage. Ils avoient, entre leurs petits meubles, quelques ſcies d'écaille, qu'ils

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

aiguiſoient en les frottant ſur des pierres. Leur étonnement parut extrême, à l'occaſion d'un Vaiſſeau Marchand qu'on bâtiſſoit à Guivam, de voir la multitude des inſtrumens de Charpenterie qu'on y employoit. Ils les regardoient ſucceſſivement, avec une vive admiration. Les métaux ne ſont pas connus dans leur Pays. Le Miſſionnaire leur ayant donné, à chacun, un aſſez gros morceau de fer, ils marquerent plus de joie que s'ils euſſent reçu la même quantité d'or. Dans la crainte de perdre ce préſent, ils le mettoient ſous leur tête pendant la nuit. Ils n'avoient pas d'autres armes que des lances, & des traits, garnis d'oſſemens humains. Mais ils paroiſſoient d'un naturel pacifique. Leurs querelles ſe terminoient par quelques coups de poing, qu'ils ſe donnoient ſur la tête; & ces violences mêmes étoient d'autant plus rares, qu'à la moindre apparence de colere, leurs amis s'entremettoient pour appaiſer le différend. Cependant, loin d'être ſtupides ou peſans, ils ont beaucoup de vivacité. Avec moins d'embonpoint que les Habitans des Iſles Marianes, ils ſont bien proportionnés, & de la même taille que les Philippinois. Les hommes & les femmes laiſſent également croître

leurs cheveux, qui leur tombent sur les épaules. Lorsqu'ils vouloient paroître avec un peu d'avantage, ils se peignoient le corps d'une couleur jaune, dont ils connoissoient tous la préparation. Leur joie étoit continuelle, de se trouver dans l'abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils promettoient de revenir de leurs Isles, & d'engager leurs Compatriotes à les suivre. Le Gouverneur de Manille les faisoit encourager dans cette disposition, pour la faire servir à soumettre toutes leurs Isles au joug de l'Espagne; & les Missionnaires le secondoient ardemment, dans la vûe de s'ouvrir une si belle porte pour la propagation de l'Evangile (45).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Zele des Missionnaires.

(45) Relation du Pere le Clain, dans une Lettre à son Général, écrite à Manille le 10 de Juin 1697. Deux Jésuites, nommés le Pere Cortil, & le Pere du Beron, entreprirent, en 1710, de porter l'Evangile aux Isles Palaos, avec divers secours qu'ils avoient obtenus de la Cour d'Espagne. Joseph Somera, dont on a publié une courte Relation dans l'onzieme Recueil des Lettres édifiantes, nous apprend qu'étant descendus dans une de ces Isles, tandis qu'après leur debarquement le Vaisseau fut emporté au large par les Courans & les Brises, ils demeurerent abandonnés à la merci des Insulaires. Mais Somera & les autres gens du Vaisseau ne débarquerent point. L'unique éclaircissement qu'ils rapporterent, c'est qu'ayant pris hauteur à un quart de lieue de l'Isle, ils se trouverent par cinq degrés seize minutes de latitude du Nord, & la variation, au lever du Soleil, fut trouvée de cinq degrés Nord Est. Ensuite, s'étant approchés d'une autre Isle

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

à cinquante lieues de celle qu'ils avoient quittée, ils se trouverent par sept degrés quatorze minutes du Nord, à une lieue au large de cette Isle.

L'année suivante, le Pere Serrano tenta la même entreprise, muni de Brefs du Pape & d'autres pieces pour lesquelles on a déja renvoyé au sixieme Tome des Lettres édifiantes. Il partit de Manille, le 15 Décembre, avec un autre Jésuite & l'élite de la Jeunesse du Pays. Le troisieme jour de leur navigation, le Vaisseau fut brisé par une violente tempête; & tous périrent, à la réserve de deux Indiens & d'un Espagnol, qui échapperent du naufrage, pour en porter la triste nouvelle à Manille. Ainsi tout ce qui regarde les Isles Palaos est encore dans une véritable obscurité.

NAVIGATION AUSTRALE,

OU

VOYAGE

DE JACQUES LE-MAIRE,

Pour la découverte d'un nouveau paſſage au Sud du Détroit de MAGELLAN.

INTRODUCTION.

TANDIS que les Hollandois ne ſe virent diſputer le paſſage du Détroit de Magellan, que par les Eſpagnols, diverſes Compagnies, formées dans pluſieurs villes de leurs Provinces, ſuivirent heureuſement cette route ſur les traces d'Olivier Noort. Mais les Etats mêmes de Hollande ayant accordé, à la Compagnie générale des Indes, de nouvelles Lettres, qui portoient défenſe à toutes les autres de paſſer par ce Détroit pour aller aux Indes, ou dans quelque autre pays qu'on pût découvrir ou qui fût déja découvert, un Marchand, nommé Jacques le-Maire, originaire d'Amſterdam, quoiqu'établi dans la petite ville d'Egmont, employa toutes ſes reflexions à trouver quelque nouvelle voie, ſans

INTRODUCTION.

nuire au privilege excluſif de la Compagnie générale.

Le Maire eſt inſtruit par Cornelis Schouten.

Il avoit eu pluſieurs entretiens avec Cornelis Schouten, homme exercé dans la Marine, qui avoit fait trois fois le voyage des Indes Orientales, & qui en avoit parcouru toutes les Régions, en qualité de Pilote, de Commis & de Capitaine. Schouten, conſervant ſon ancienne ardeur pour les voyages de long-cours, fit comprendre à le-Maire qu'il y avoit ſans doute une autre voie, que celle de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud, & que cette voie n'étant pas compriſe dans la défenſe des Etats, il devoit être permis d'y paſſer. D'ailleurs ils ſe flatterent tous deux de pouvoir découvrir de nouveaux pays, d'y faire un gros Commerce, & de ramener leurs Vaiſſeaux chargés de précieuſes Marchandiſes. Le-Maire s'attribua, là-deſſus, d'importantes connoiſſances. Il conclut que ſi l'entrepriſe manquoit de ſuccès, on pourroit paſſer furtivement par l'ancien Détroit, & ſe rendre par la mer du Sud aux Indes Orientales : Voyage dont il y auroit toujours beaucoup de profit à tirer. Enfin ces deux ſages Marchands réſolurent de pénétrer dans la partie Auſtrale du Monde, qui étoit

encore inconnue, au Midi du Détroit de Magellan; & de chercher un nouveau paſſage dans la mer du Sud, en ſe conduiſant par diverſes obſervations qu'on avoit faites aux environs de ce Détroit. Par leur Charte-partie, ou leur Traité, le-Maire devoit fournir la moitié des frais du Voyage, du Vaiſſeau & de la Cargaiſon; & Schouten, ſe chargeant de l'autre moitié avec le ſecours de ſes amis, prenoit encore ſur lui les ſoins de l'équipement & des préparatifs. Bien-tôt on vit entrer dans leurs vûes pluſieurs perſonnes d'une conſidération diſtinguée, qui prirent entr'eux la qualité de Directeurs, & dont le crédit leur fit raſſembler de groſſes ſommes; mais ſans déclarer, à ceux qu'ils aſſocioient, le motif de l'entrepriſe, & la nature de leurs eſpérances. Ils équiperent, à Horn, deux Bâtimens, dont le plus grand, nommé la Concorde, étoit du port de trois cens ſoixante tonneaux. L'autre fut un ſimple Yacht. Schouten, qui entendoit la navigation, prit la qualité de Maître ou de Commandant du premier, & le-Maire ſe réduiſit à celle de Commis. Ils avoient, à bord, ſoixante cinq hommes d'équipage, vingt-neuf pieces de petit canon, douze pier-

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

riers, des mouſquets & des munitions de guerre, deux Chaloupes, l'une à voile, & l'autre à rames, une Barque & un Canot, & double proviſion de toutes ſortes d'agrets.

Comme leur deſſein ne ceſſa point d'être un myſtere pour le Public, la principale condition de l'engagement, pour les Officiers & les Matelots, fut d'aller où le Capitaine jugeroit à propos de les conduire. On parla différemment d'une ſi ſinguliere entrepriſe, & le Peuple donna aux Intéreſſés le nom de *Chercheurs d'or*. Mais les Directeurs s'attribuerent le titre de Compagnie Auſtrale (46). Rien ne reſſembloit mieux à ces premiers Voyages de Gama & de Magellan, qui avoient été entrepris avec de grands motifs & beaucoup de confiance, mais ſans objet certain, ſans clarté dans les lumieres, ſans reſſource dans les fâcheuſes ſuppoſitions; en un mot, comme au hazard. Auſſi l'agrément de ce Journal ne conſiſtera-t-il, que dans une grande variété de nouvelles images. Il fut compoſé par Aers Claſſen, Commis du Yacht, ſur

Chercheurs d'or, ou Compagnie Auſtrale.

(46) Journal de la Navigation Auſtrale de Jacques le-Maire & Willems-Cornelis Schouten, dans le Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, Tome IV, pages 570 & précédentes.

ſes propres obſervations & ſur celles des autres Chefs. INTRODUCTION.

Ce fut le 14 de Juin 1615, que les deux Bâtimens firent voile du Texel. Leur route n'eut rien de remarquable juſqu'au 5 d'Octobre, que ſur le midi, à la hauteur de quatre dégrés vingt ſept minutes du Nord, on entendit un grand bruit à l'avant de la Concorde. Le Pilote jettant les yeux au-tour de lui, vit l'eau toute rouge de ſang. Son étonnement fut extrême. Mais on découvrit, dans la ſuite, que c'étoit un monſtre marin, dont la corne avoit donné dans le bordage avec tant de violence, qu'elle s'y étoit rompue. Lorſque le Vaiſſeau fut mis en carene, au Port *Deſiré*, on vit à l'avant, ſept pieds ſous l'eau, une corne fort enfoncée, à peu près de la figure & de l'épaiſſeur d'une dent d'éléphant, qui n'étoit pas creuſe, mais parfaitement remplie, & d'un os fort dur. Elle avoit pénetré au travers des trois bordages, juſque dans l'éguillette, c'eſt-à-dire, plus d'un demi-pied dans l'épaiſſeur du Bâtiment (47). Le ſang étoit ſorti de la playe avec aſſez d'abon-

LE-MAIRE. 1615. Départ.

Etrange accident, cauſé par un monſtre marin.

(47) L'Auteur obſerve que ce fut un grand bonheur, qu'elle eût donné droit dans l'éguillette qui étoit ſur le ſerfage; car ſi elle étoit paſſée entre

LE-MAIRE. 1615.

dance, pour teindre l'eau dans un grand eſpace.

Les Equipages ſont informés du deſſein des Chefs.

Le 20 du même mois, on paſſa la Ligne. Les Equipages ignoroient encore l'intention de ſes Chefs. Mais le 25, Schouten fit la lecture d'un ordre de la Compagnie, » portant que les deux » Vaiſſeaux chercheroient un autre paſ- » ſage que celui de Magellan, pour » entrer dans la mer du Sud & pour » y découvrir certains Pays méridio- » naux, dans l'eſpérance d'y faire d'im- » menſes profits; & que ſi le Ciel ne » favoriſoit pas ce deſſein, on ſe ren- » droit par la même mer aux Indes » Orientales (48). Tout le monde reçut cette ouverture avec des tranſ- ports de joye, & chacun ſe flatta de participer aux avantages d'une grande entrepriſe.

On arrive au Port au Deſir.

Le 6 Décembre, à la hauteur de quarante ſept degrés trente minutes, on eut la vûe des terres. C'étoit une Côte blanchâtre, qui paroiſſoit peu élevée, & qu'on reconnut pour celle du Port *Deſiré*, ou du Deſir. Après avoir paſſé la nuit à l'ancre on courut

deux éguillettes, & qu'elle n'eût rencontré que les trois bordages, elle y eût fait apparement un grand trou, qui auroit expoſé le Vaiſſeau à périr. Page 574.

(48) Page 555.

le lendemain au Sud juſqu'à Midi. On étoit alors à l'entrée de la paſſe ; mais comme on s'avançoit dans le fort de la marée, les rochers dont parle Olivier Noort, & qu'il faut laiſſer au Nord, pour entrer dans ce Havre, ſe trouvoient couverts d'eau. On en découvroit quelques-uns au Sud, qu'on prit mal-à-propos pour les autres, & l'on courut plus au Sud, pour les éviter. Cette manœuvre écarta les deux Vaiſſeaux de la véritable paſſe, & les fit entrer dans une baye qu'on ne cherchoit pas, où l'on mouilla ſur quatre braſſes & demie d'eau : mais après la marée, il n'en reſta que quatorze pieds ; & la Concorde ayant touché de l'arriere ſur un fond de roches, ſon naufrage étoit certain, ſi la mer n'eût pas été calme, par la faveur d'un vent de l'Oueſt. On trouva, dans cette Baye, quantité d'œufs ſur les roches, de fort belles moules, & diverſes ſortes de poiſſon ; ſur-tout des éperlans de la longueur de douze pouces, qui firent donner à ce lieu le nom de Baye des Eperlans. Une Chaloupe s'étant avancée vers les Iſles des Pingouins, qui ſont à deux lieues Eſt-Sud Eſt du Port Deſiré, en apporta deux Lions de mer & cent cinquante Pingouins. Ces Lions,

LE-MAIRE. 1615.

On manque la paſſe.

Baye qu'on nomme des Eperlans.

LE-MAIRE. 1615.

qu'Olivier Noort a décrits avec admiration, ſont ici repréſentés un peu différemment. Leur grandeur eſt celle d'un petit cheval. Ils ont la tête d'un Lion, avec une criniere épaiſſe & rude. Leurs femelles ſont ſans criniere, & paroiſſent de la moitié moins groſſes que les mâles. On éprouva, comme Olivier Noort, qu'il n'eſt pas facile de les tuer. Cent coups de levier & de pinces de fer, qui leur faiſoient rendre le ſang par la gueule & par le nez, ne les empêchoient pas de fuir & de ſe ſauver dans les flots. Il falloit les atteindre de pluſieurs balles de mouſquet, ſous la gorge ou dans la tête (49).

Lions marins.

Le 9, au matin, on s'avança juſqu'à l'Iſle qu'Olivier Noort avoit nommée l'Iſle du Roi. Quelques Matelots deſcendus au rivage trouverent la terre preſqu'entiérement couverte des œufs d'une eſpece particuliere de Mouettes. On pouvoit étendre la main dans quarante cinq nids, ſans changer de place; & chaque nid contenoit trois ou quatre œufs, un peu plus gros que ceux des Vaneaux (50). Le 10, la même Chaloupe s'étant rendue de l'autre côté pour chercher de l'eau, on creuſa quatorze pieds ſans pouvoir trouver

Prodigieuſe multitude d'œufs d'oiſeaux.

(49) Page 580. (50) Page 578.

que de l'eau ſaumache, ſur les montagnes comme dans les vallées. On vit des autruches, & des animaux aſſez ſemblables à des cerfs, qui avoient le cou preſqu'auſſi long que le reſte du corps, & qui parurent extrêmement farouches. On trouva, ſur une montagne, des monceaux de pierres, qu'on eut la curioſité de remuer, & ſous leſquels on vit des ſquelettes d'hommes, qui avoient dix & onze pieds de long. Pendant qu'on travailloit d'un autre côté à careneer les deux Vaiſſeaux, le feu prit malheureuſement au Yacht, & s'étendit ſi promptement aux manœuvres, qu'il fut impoſſible de l'éteindre. Ainſi les Hollandois ſe trouverent reſſerrés dans le ſeul Bâtiment qui leur reſtoit.

LE-MAIRE. 1615.

Squelettes humains d'onze pieds de long.

Le 18, on laiſſa les Iſles de Sebald à trois lieues au Sud-Eſt, & l'on ſe trouva, vers midi, à la hauteur de cinquante un degrés. La navigation fut tranquille juſqu'au 24. On avoit gouverné au Sud quart-de-Sud-Oueſt. Le matin du 24, après avoir vû les terres du côté droit, à la diſtance d'une lieue, on trouva fond ſur quarante braſſes. La Côte couroit à l'Eſt quart-de-Sud-Eſt, & préſentoit de hautes montagnes, couvertes de neige. Vers midi,

Terres que les Hollandois découvrent

LE-MAIRE. 1615. on en trouva le bout; mais on en découvrit une autre à l'Eſt, qui parut auſſi fort élevée. On jugea que la diſtance, entre ces deux Côtes, pouvoit être d'environ huit lieues, & qu'il y avoit un paſſage entre deux. Cette opinion fut confirmée par la vûe des Courans, qui portoient au Sud dans cet eſpace. A midi, on ſe trouvoit à cinquante quatre degrés quarante ſix minutes. Un vent du Nord porta légérement le Navire Hollandois vers l'ouverture. Mais ſur la brune, il fut pris d'un calme; & pendant toute la nuit, il ne fut porté que par les Courans. On vit des milliers de baleines, qui mirent l'Equipage dans la néceſſité de courir des bordées & de faire d'autres manœuvres pour les éviter.

Baleines à milliers.

Le matin du 25, on ſe trouva proche de la Côte la plus Orientale, qui étoit fort haute & fort entrecoupée, & qui, du côté Septentrional, couroit à l'Eſt-Sud-Eſt autant que la vûe pouvoit s'étendre. On lui donna le nom de *Terre des Etats;* & celle qui étoit à l'Oueſt, fut nommée *Maurice de Naſſau.* Schouten & le-Maire ſe flatterent ici de trouver de bonnes Rades & des Bayes de ſable, parce que des deux côtés on voyoit des rivages ſablo-

Découverte de la Terre des Etats & de celle de Maurice de Naſſau.

neux. Le poiſſon, les pingouins, & les chiens marins y ſont en abondance; mais on n'y découvre point un arbre. On avança beaucoup au Sud-Sud-Oueſt, avec un vent du Nord. On étoit à cinquante cinq degrés trente ſix minutes; d'où gouvernant au Sud-Oueſt, on remarqua que la Côte méridionale de l'ouverture, depuis l'extrêmité occidentale du pays de Maurice de Naſſau, couroit à l'Oueſt-Sud-Oueſt & au Sud-Oueſt, & qu'elle ne ceſſoit pas d'être haute & entrecoupée (51). LE-MAIRE. 1615.

Vers le ſoir, le vent s'étant rangé au Sud-Oueſt, les lames furent très groſſes pendant la nuit, & l'eau fort bleue; ce qui fit conclure que ce parage étoit d'une extrême profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, & qu'on n'eût heureuſement découvert un paſſage ignoré juſqu'à ce jour (52). Bientôt il ne put en reſter aucun doute. On vit des *Jeans de Jenten* d'une grandeur extraordinaire, c'eſt-à-dire, des Mouettes de mer, qui avoient le corps auſſi gros que des cygnes, & dont chaque

Prodigieuſes Mouettes.

(51) Pages 582 & précédentes.

(52) On trouvera ci-deſſous, dans d'autres Articles, des Obſervations plus récentes ſur ce paſſage.

LE-MAIRE. 1615.

aîle étendue n'avoit pas moins d'une braſſe de long. Elles venoient ſe percher ſur le Navire, & ſe laiſſoient prendre par les Matelots (53).

Le 26, à la hauteur de cinquante ſept degrés, on eſſuya une groſſe tempête du Sud, qui dura vingt quatre heures, pendant leſquelles on mit à la Cape, ſans ceſſer de courir au Sud. La haute Côte ſe montroit toujours au Nord-Oueſt. On y tourna la proue; & le 26, à midi, on étoit à cinquante ſix degrés cinquante une minutes. Le froid étoit extrême. Il tomba des nuées de grêle. Le matin du 29, après avoir couru au Sud-Oueſt, on découvrit deux Iſles à l'Oueſt-Sud-Oueſt. On en approcha vers midi. C'étoient des rochers gris & arides, à cinquante ſept degrés de latitude du Sud. Ils furent nommés Olden Barneveld, du nom du grand Penſionnaire de Hollande. On ſuivit alors l'Oueſt-Nord-Oueſt; & ſur le ſoir on revit les terres, au Nord-Oueſt & au Nord-Nord-Oueſt. C'étoient celles qui ſont au Sud du Détroit de Magellan, & qui continuent de s'étendre dans la même direction. On n'y appercevoit que de hautes montagnes couvertes de neige,

Iſle de Barneveld.

Découverte du Cap de Horn.

(53) Page 582.

qui

qui se terminent par un Cap fort pointu, qu'on nomma le Cap de *Horn* (54), à cinquante sept degrés quarante huit minutes. De-là, on tourna les voiles à l'Oueſt, à la faveur d'un Courant fort rapide. Le 30, on suivit la même route avec les mêmes Courans. L'eau étoit bleue, & la mer toujours groſſe, ce qui redoubla l'espérance de trouver le paſſage qu'on cherchoit. Le reſte du jour & le lendemain, les vents furent variables. A cinquante huit degrés on avoit doublé le Cap de Horn, & les terres avoient diſparu. Les lames rouloient de l'Oueſt, & l'eau continuoit d'être fort bleue. On ſe crut plus certain que jamais d'être entré dans la mer du Sud, & de n'avoir plus de terres à la proue.

LE MAIRE. 1615.

Les Hollandois croyent toucher au nouveau paſſage.

Le 3 de Janvier, à midi, on étoit à cinquante neuf degrés vingt cinq minutes. On ne découvrit point de terres, & l'on ne vit aucune marque qu'il y en eût au Sud. Les deux Chefs de cette heureuſe expédition ne balancerent plus à faire célebrer leur découverte par une Fête publique. Le même jour, après une Délibération du Conſeil, ce paſſage, trouvé avec tant de bonheur, entre le pays de Maurice de

1616.

Ils le trouvent, & le nomment Détroit de le Maire.

(54) Ce mot ſignifie Corne.

LE MAIRE. 1616. Naſſau & la Terre des Etats, fut nommé *le Détroit de le Maire ;* quoiqu'il y eût peut-être beaucoup plus de juſtice à lui donner le nom *de Schouten*, qui étoit revêtu du Commandement, & dont l'expérience avoit eu tant de part au ſuccès du Voyage (55).

Pendant le temps qu'on avoit employé au paſſage de ce nouveau Détroit, on avoit eu, preſque ſans ceſſe, une mer agitée, des pluies, d'épais brouillards, & beaucoup de grêle & de neige. Mais la joie du ſuccès, & l'eſpérance d'en recueillir bien-tôt le fruit, inſpirerent aux Hollandois une conſtance à l'épreuve.

Les jours ſuivans, on courut au Nord juſqu'au 23, qu'on trouva les vents aliſés du Sud, à quarante ſix degrés trente minutes. On fit beaucoup de chemin, avec un vent de Sud & de Sud-Sud-Eſt. Le 28, de l'avis des quatre Pilotes qui aſſiſterent au Conſeil, on prit la réſolution d'aller relâcher aux Iſles de Juan-Fernandez, pour y rafraîchir l'Equipage, qui étoit attaqué du Scorbut ; & le premier de Mars on eut la vûe de ces Iſles au Nord-Nord-Eſt. Elles ſont au nombre de deux. Leur ſituation eſt à trente trois degrés

Iſles de Juan Fernandez.

(55) Page 584.

quarante huit minutes, & leur terrein aſſez haut (56). La plus petite, qui eſt la plus Occidentale, eſt aride & ſtérile. On n'y voit que des rochers & des montagnes ſans verdure. La plus grande eſt auſſi montagneuſe, mais couverte d'arbres & naturellement fertile. On y trouve beaucoup de bétail, tel que des porcs & des chevres; & le long de la Côte, une prodigieuſe quantité de poiſſon. L'Auteur obſerve, pour l'inſtruction de ceux qui feront la même route, qu'on fit une très grande faute de mettre le Cap ſur la Côte Occidentale de l'Iſle, au lieu de courir ſur la Côte Orientale pour entrer dans la Rade, qui eſt à la Pointe Méridionale de la plus grande des deux Iſles. En faiſant le tour par l'Oueſt, on tomba dans le calme, comme il arrive preſque toujours le long d'une Côte élevée, & l'on ſe vit dans l'impoſſibilité d'avancer juſqu'au lieu où l'on avoit eſperé de jetter l'ancre. Une Chaloupe, qu'on y envoya, trouva, ſur trente & quarante braſſes, & fort proche de terre, un bond fond de ſable, qui change tout-d'un-coup à trois braſ-

LE MAIRE. 1616.

Leur deſcription.

(56) *Voyez* une Deſcription plus exacte, & de nouvelles découvertes, ci-deſſous, dans le Journal d'Anſon. Ces comparaiſons doivent paroître agréables.

LE MAIRE. 1616.

ſes, & qui fait un mouillage excellent (57). Les Matelots rapporterent qu'ils avoient vû une belle vallée, couverte de verdure; beaucoup de belles eaux, qui couloient des hauteurs, quantité de chevres ſur la montagne, & d'autres bêtes qu'ils n'avoient pû diſtinguer dans l'éloignement; & qu'à peine l'hameçon étoit jetté dans la rade, que le poiſſon y mordoit, ſur-tout le corcobado & les brémes. On les renvoya dans l'Iſle, pour la chaſſe & la pêche. La multitude des buiſſons & des ronces ne leur laiſſa que la vûe des chevres & des porcs; mais ils prirent, en peu de temps, deux tonneaux de poiſſon du meilleur goût; ſeul avantage qu'on tira de l'Iſle, & qui ne conſola pas beaucoup les Malades. Le 11, on paſſa, pour la ſeconde fois, le Tropique du Capricorne, en gouvernant au Nord-Oueſt, avec un bon vent. Enſuite on trouva les vents aliſés de l'Eſt & de l'Eſt-Sud-Eſt. Le 15, à dix huit degrés on changea de route; & courant à l'Oueſt, on apperçut quantité d'oiſeaux, ſur-tout des *Queues de fleches*, qui ont le corps auſſi blanc que la neige, le bec rouge, la tête rougeâtre, avec des queues blanches fendues,

Les Hollandois paſſent pour la ſeconde fois le Tropique du Capricorne.

Vents aliſés de l'Eſt.

(57) Page 586.

d'environ deux pieds de longueur. LE MAIRE, 1616.

Cependant la moitié de l'Equipage ſe trouvoit infectée du ſcorbut ; & le Capitaine du Yacht en étoit mort. On faiſoit des vœux ardens pour la vûe de la terre. Le 10 d'Avril, on découvrit une Iſle fort baſſe & de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages & de l'eau de pluie, qui étoit tombée le même jour. On n'y voyoit qu'une ſeule bordure d'arbres verds. Cette Iſle, qui fut nommée Iſle des Chiens, parce qu'on crut y avoir apperçu trois de ces animaux, qui n'aboierent point, & qui ne jetterent aucun cri, eſt à douze dégrés ; & ſuivant l'eſtimation des Pilotes, à neuf cens vingt cinq lieues de la Côte du Perou. Les briſans y ſont fort impétueux (58). Iſle des Chiens.

Le vent ayant commencé a ſouffler du Nord, on courut à l'Oueſt, dans l'eſpérance de rencontrer les Iſles de Salomon. Le 14, on découvrit à l'Eſt une grande Iſle fort baſſe. Vers le ſoir on n'étoit pas à plus d'une lieue de la terre, lorſqu'on vit venir un Canot monté de quatre Indiens, nuds & peints de rouge, à l'exception de leurs cheveux, qui étoient noirs & fort longs. Ils s'approcherent du Vaiſſeau, Iſle ſans nom.

(58), Pages 589 & 590.

LE MAIRE. 1616.

à la portée de la voix, invitant les Hollandois par des cris & des ſignes à deſcendre au rivage. Mais, comme on ne put les entendre, & qu'en approchant de l'Iſle, on ne trouva point de fond ni de changement d'eau, ſans compter que la Côte étoit couverte d'un grand nombre d'Inſulaires, dont on ignoroit les diſpoſitions, on prit le parti de s'éloigner. Cette Iſle eſt fort longue; mais elle a peu de largeur. On y voyoit quantité d'arbres qu'on prit pour des palmiers & des cocotiers. Sa hauteur eſt de quinze degrés quinze minutes, & ſon rivage parut de ſable blanc (59).

Iſle ſans fond.

Après avoir fait, pendant la nuit, environ dix lieues au Sud-Sud-Oueſt, on fut ſurpris, le matin, de ſe trouver fort près d'une Côte, où l'on vit encore pluſieurs hommes nuds. Trois d'entr'eux partirent dans un Canot, & s'approcherent de la Chaloupe. Ils y furent traités avec tant de douceur, qu'un des trois eut la hardieſſe de monter ſur le Vaiſſeau: mais, au lieu de prêter l'oreille aux diſcours des Hollandois, il ſe mit à tirer les cloux des petites fenêtres d'une cabane; & ſon adreſſe parut extrême à les cacher dans

(59) Page 591.

ſes cheveux. Les deux autres, tournant au-tour du Vaiſſeau, tiroient de toute leur force les grandes chevilles, & s'irritoient de ne pouvoir les arracher. On jugea qu'ils n'avoient d'eſtime que pour le fer. Ils étoient peints du haut en bas, de diverſes figures, qui ſembloient repréſenter des ſerpens, des dragons, & d'autres objets monſtrueux. Le fond de la couleur étoit bleu, tel que celui qui reſte d'une brûlure, cauſée par la poudre à canon. On leur verſa du vin, dans leur Canot; mais, après l'avoir bû, ils refuſerent de rendre la coupe. Cependant, comme ils n'avoient pas donné d'autre marque de férocité, on envoya la Chaloupe au rivage, avec quatorze hommes, dont huit étoient armés de mouſquets, & ſix de grands ſabres. A peine eurent-ils touché la terre, que trente de ces Barbares, ſortant d'un bois, avec de groſſes maſſues, entreprirent de leur arracher leurs armes, & de tirer la Chaloupe à ſec. Ils s'éoient déja ſaiſis de deux Hollandois, qu'ils s'efforçoient de traîner dans le bois. Mais les Mouſquetaires tirerent ſur eux trois coups, qui en bleſſerent quelques-uns mortellement, & qui firent prendre la fuite aux autres. Avec leurs maſſues, ils

LE MAIRE. 1616.

Paſſion des Inſulaires pour les cloux.

Violence dont ils ſont punis.

LE MAIRE. 1616.

portoient une autre arme, dont le bout paroiſſoit garni de branches, ou d'épines. Ils avoient auſſi des frondes, avec leſquelles ils lançoient d'aſſez groſſes pierres, dont ils ne bleſſerent néanmoins perſonne. On ne leur vit point d'arcs & de fleches. Quelques femmes pouſſant de grands cris, prirent à la gorge ceux qui paroiſſoient diſpoſés à tenir ferme. Les Hollandois s'imaginerent qu'elles vouloient les dérober au péril, & les forcer de ſe retirer (60).

Cette Iſle fut nommée l'Iſle ſans fond, parce qu'on n'en trouve point ſur ſes bords. Sa hauteur eſt de quinze degrés, à cent lieues de l'Iſle des Chiens. Le rivage étoit planté de palmiers; mais l'intérieur de l'Iſle paroiſſoit couvert d'eau. Une Terre ſi ingrate & des Habitans ſi ſauvages firent prendre au-ſſitôt le large aux Hollandois, malgré les gémiſſemens de leurs Malades. Ils trouverent la mer aſſez unie & ſans briſans; ce qui leur fit juger qu'il y avoit aſſez proche, d'autres Terres au Sud. Le matin du 16, ils eurent la vûe d'une autre Iſle au Nord, dont ils s'approcherent avec de meilleures eſpérances. Ils n'y trouve-

(60) Page 593.

rent pas plus de fond qu'à la précédente, & le milieu en étoit auſſi ſubmergé. Elle étoit bordée d'arbres, qui n'étoient ni des palmiers, ni des cocotiers. Les Matelots dela Chaloupe, qui allerent ſonder juſqu'au rivage, n'apperçurent point d'hommes; mais ils découvrirent, aſſez proche du bord de la mer, une mare d'eau douce, d'où les briſans ne leur permirent pas d'emporter plus de quatre barils. Ils ſe fournirent, plus heureuſement, d'une ſorte d'herbe qui avoit le goût du creſſon, & dont on fit cuire une pleine chaudiere, qui ſoulagea beaucoup les Malades. Cette Iſle eſt à quinze lieues de celle qu'on venoit de quitter. On lui donna le nom de Ouaterland, ou Pays d'eau. LE MAIRE. 1616. Ile d'Ouaterland.

Le matin du 18, on découvrit encore une Iſle baſſe, au Sud-Oueſt, à vingt lieues de la précédente, & l'on y trouva fond ſur vingt, vingt cinq & quarante braſſes, près d'une pointe, ſous laquelle un banc étroit s'avance en mer, & paroît finir à la portée du mouſquet. Ceux qui deſcendirent au rivage, n'eurent pas peu de peine à traverſer les briſans. Ils entrerent aſſez loin dans un bois, d'où la vûe de quelques Sauvages les fit retourner promptement à bord. Mais ils furent ſuivis Ile des Mouches.

LE MAIRE. 1616.

d'une Légion de mouches, qui s'attacherent, avec une étrange opiniâtreté, à leurs viſages & à leurs mains. La Chaloupe même & les rames en étoient couvertes. On ne put s'en délivrer pendant quatre jours; & l'on ne dut la fin de ce tourment, qu'à un vent frais, qui les fit diſparoître en un inſtant. On ne manqua point de donner, à l'Iſle, le nom d'Iſle des Mouches.

Mauvaiſe ſituation des Hollandois.

Outre les ravages du ſcorbut, le beſoin d'eau commençoit à ſe faire ſentir ſi vivement, qu'on étoit réduit à tendre des linceuls & des voiles, pour raſſembler l'eau des moindres pluies. Le 23, à quinze degrés quatre minutes, le Vaiſſeau eut beaucoup à ſouffrir d'une groſſe mer, dont les lames rouloient du Sud, quoique les vents fuſſent du Nord-Eſt, & particuliérement de l'Eſt & de l'Eſt quart de Sud-Eſt. Quelques-uns ſe perſuaderent que la Terre auſtrale, qu'on cherchoit, étoit encore à deux cens cinquante lieues devant eux. Le jour d'après & le 25, les lames continuerent de rouler du Sud, comme elles roulent ordinairement du Nord-Oueſt, dans la mer d'Eſpagne (61). Le 3. de Mai, en cou-

(61) Page 596.

rant à l'Oueſt, vers quinze degrés trois minutes, on vit, pour la premiere fois, des dorades dans la mer du Sud. Suivant le calcul des Pilotes, on étoit alors à mille cinq cens dix lieues des Côtes du Perou & du Chili; immenſe éloignement, dans une mer ſi peu connue. Les Malades ſe livroient au déſeſpoir. Enfin, le 9 à midi, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour une Barque Indienne. Elle venoit du Sud; & portant au Nord, elle paſſa par le travers du Vaiſſeau. Schouten fit tirer inutilement ſes pieces de chaſſe pour la faire amener. Sa légereté lui fit gagner le vent. Mais la Chaloupe, qui étoit encore plus fine de voiles, l'ayant jointe enfin, & n'en étant plus qu'à la demi-portée du mouſquet, lui en tira quatre coups. Auſſi-tôt d'un aſſez grand nombre de Sauvages, pluſieurs ſe précipiterent dans les flots, & les autres y jetterent diverſes proviſions, telles que des nattes & des poules. Les Hollandois de la Chaloupe, n'ayant pas trouvé de réſiſtance dans la Barque, ſe hâterent de la conduire à bord, pour retourner au ſecours de ceux qui s'étoient jettés dans la mer. Il n'y reſtoit que deux hommes & huit femmes, avec trois enfans à la mam-

LE MAIRE. 1616.

A quelle diſtance ils étoient du Perou.

Rencontre d'une Barque remplie de Sauvages inconnus.

LE MAIRE. 1616.

melle, & quelques autres de neuf ou dix ans. On en fit ſortir les deux hommes, qui ſe jetterent aux pieds des Officiers. L'un étoit un vieillard, qui avoit la tête griſe. On ne comprit rien à leur langage; mais on les traita fort humainement.

La Chaloupe ne put retirer, des flots, que deux hommes, qui ſe ſoutenoient encore ſur une rame. Ils montroient, de la main, le fond de la mer, où ils vouloient faire entendre que leurs compagnons étoient enſevelis. Tous ces Indiens étoient abſolument nuds, & peints de rouge; les femmes n'avoient qu'une petite piece d'étoffe au milieu du corps. Vers le ſoir, on fit rentrer les hommes dans leur Barque. Ils y reçurent des embraſſemens fort affectueux de leurs femmes, qui les croyoient perdus. Pour quelques bijoux de verre, dont on leur fit préſent, elles donnerent deux nates très fines, & quelques noix de cocos; les ſeules qui leur reſtoient, comme elles le firent entendre par leurs ſignes. En effet, on leur vit boire de l'eau de mer, dont elles donnerent auſſi à leurs enfans; ce que les Hollandois ne virent pas ſans admiration.

Leur tendreſſe entre eux.

Fabrique de leur Barque.

La Barque Indienne étoit d'une fa-

brique extrêmement ſinguliere. Elle étoit compoſée de deux longs & beaux Canots, entre leſquels il y avoit quelque eſpace. Au milieu de chaque Canot, regnoient deux larges planches, d'un bois fort rouge, ſur leſquelles l'eau pouvoit couler, & d'autres planches les joignoient d'un bord à l'autre. Elles étoient fort bien liées toutes enſemble; mais elles n'alloient pas juſqu'aux deux bouts. L'avant & l'arriere étoient couverts de longues pointes, ou de longs becs, qui n'étoient pas moins capables de les garantir de l'eau. Un des Canots avoit un mât, avec une voile d'artimon & ſa vergue. Ce mât étoit terminé par un taquet. La voile étoit de nattes; & de quelque côté que vînt le vent, ces Indiens ſçavoient le prendre. Ils pouvoient faire leurs navigations ſans bouſſole, & ſans autres inſtrumens que des hameçons pour la pêche, dont le haut étoit de bois, & le bas d'un os noir, ou d'écaille de tortue. Ils en avoient même de nacre de perles. Leurs cordages étoient bons, & de l'épaiſſeur d'un cable; filés ou tiſſus, d'une matiere qui reſſemboit beaucoup à celle des cabas de figues qui viennent d'Eſpagne. Après avoir reçu la liberté de s'éloigner

LE MAIRE, 1616.

LE MAIRE. 1616.

du Navire, ils prirent leur route au Sud-Eſt (62).

Iſle des Cocos.

Le 10, en gouvernant à l'Oueſt & au Sud-Oueſt, on vit, à la gauche du Navire, des Terres fort hautes, à la diſtance d'environ huit lieues. Leur couleur paroiſſoit bleue. On continua d'avancer tout le reſte du jour, ſans en pouvoir approcher: mais le lendemain, après avoir louvoyé toute la nuit, on ſe trouva proche d'une Iſle fort élevée, à deux lieues de laquelle on en découvroit une autre au Sud. Le Navire paſſa ſur un banc, où la profondeur de l'eau n'étoit que de quatorze braſſes, fond pierreux. Auſſi-tôt qu'on l'eut paſſé, on ne trouva plus de fond, quoiqu'on ne fût qu'à deux lieues de la terre. La Chaloupe fut miſe en mer. Après quelques recherches, elle revint annoncer qu'elle avoit trouvé, à la pointe de la premiere Iſle, bon fond de ſable, ſur vingt cinq braſſes. On ne fit pas difficulté d'y mouiller, à la vûe de pluſieurs Canots, qui bordoient le rivage. Cette Iſle eſt proprement une haute montagne. On y découvrit un grand nombre de cocotiers, qui releverent le courage des Malades, & qui lui firent donner le

(62) Pages 600 & précédentes.

nom d'Iſle des Cocos. L'autre, plus longue & plus baſſe, s'étend de l'Eſt à l'Oueſt (63). LE MAIRE. 1616.

Lorſque le Bâtiment fut établi ſur ſes ancres, trois petits Bâtimens Sauvages en vinrent faire le tour, & dix ou douze Canots l'aborderent. Quelques-uns déployerent de petits Pavillons blancs, & les Hollandois en arborerent auſſi. Les Canots portoient chacun trois ou quatre hommes. Ils étoient arrondis à l'avant, aigus à l'arriere, & compoſés d'une ſeule piece de fort beau bois rouge. En approchant du Navire, les Indiens ſautoient dans l'eau & venoient à bord à la nage, les mains pleines de noix de cocos & de racines d'Ubas, qu'ils troquoient pour des cloux & de la verroterie; deux marchandiſes dont ils paroiſſoient faire beaucoup de cas. Ils donnoient quatre ou cinq noix pour un clou, ou pour quelques grains de verre. Mais ils vinrent à bord en ſi grand nombre, que l'eſpace manquoit pour s'y tourner. Schouten, regrettant de n'avoir aucun abri à la pointe de l'Iſle, envoya ſonder au-tour de la Côte, pour en trouver un plus ſûr. La Chaloupe ne fut pas plutôt éloignée du Navire, qu'elle ſe vit environnée d'une multi-

Effet de la mouſqueterie ſur les Inſulaires.

(63) Page 601.

LE MAIRE. 1616.

tude d'autres Canots. Les Sauvages avoient l'air furieux, & portoient de gros bâtons d'un bois très dur, dont la pointe étoit tranchante. Ils aborderent la Chaloupe, dans l'intention apparemment de s'en saisir. Alors la nécessité de se défendre força les Hollandois de tirer trois coups au milieu d'eux. Le bruit & la flamme ne parurent pas les effrayer; mais, lorsqu'au troisieme coup, qui en perça un dans la poitrine, ils virent sortir la balle par le dos, & leur compagnon tomber sans mouvement, ils ne penserent plus qu'à s'éloigner. Ces Insulaires avoient beaucoup de penchant au larcin. Malgré l'effroi, dont ils avoient paru saisis, un d'entr'eux, plongeant dans la mer à la vûe des Hollandois, déroba sous l'eau un plomb de sonde. A bord du Vaisseau, ils prenoient tout ce qui tomboit sous leurs mains, & se sauvoient à la nage avec leur proie. Les uns volerent des oreillers & des couvertures; d'autres, des couteaux; & leur passion la plus vive étant pour le fer, ils faisoient des grands efforts pour arracher les cloux & les chevilles du Bâtiment. On se crut obligé, le soir, de hâler la Chaloupe, par précaution pour la nuit. Ils étoient hauts, robustes &

Leur caractere.

bien proportionnés dans leur taille. Quoique leur nudité fût égale, ils n'avoient pas la même reſſemblance dans la maniere dont ils portoient leurs cheveux. Les uns les avoient courts; d'autres, friſés avec art; d'autres, treſſés & liés diverſement. La ſituation de leur Iſle eſt à ſeize degrés dix minutes (64). LE MAIRE. 1616.

Le lendemain, paroiſſant avoir tiré quelque fruit de l'expérience, ils apporterent avec plus de modération, des noix de cocos, des bananes, des racines d'Ubas, quelques petits porcs, & de grandes jarres d'eau douce. Leur ardeur ne s'exerça qu'entr'eux : chacun voulant être le premier à bord, ſautoit de ſon Canot, & plongeoit au travers des autres, ou deſſous, pour vendre ce qu'il portoit entre les dents, ou dans les mains, Auſſi-tôt qu'ils avoient fait leur marché, la plûpart retournoient à leurs Canots. Quelques-uns ne ſe laſſoient point d'admirer la force & la grandeur du Navire. Ils ſe gliſſoient en-bas, le long du gouvernail; & frappant ſous l'eau contre le bordage, ils paroiſſoient obſerver ſa force dans les différentes parties. Un autre Canot apporta un ſanglier noir, & l'on crut

Leurs obſervations ſur le Vaiſſeau.

(64) Pages 604 & précédentes.

LE MAIRE. 1616.

connoître, à divers ſignes, que c'étoit un préſent de la part du Roi, ſurtout, lorſque ceux qui l'avoient apporté refuſerent les préſens qu'on voulut leur faire auſſi. Bientôt le Roi vint lui-même, dans une grande Pirogue à voiles, de la forme des Traîneaux qui ſervent, en Hollande, à courir ſur la neige. Il étoit eſcorté de vingt cinq Canots. Le nom de ſa dignité, qu'on entendit repéter pluſieurs fois, étoit *Latou*. On le reçut au ſon des trompettes & des tambours. Sa ſurpriſe parut aſſez vive, pour faire juger qu'il n'avoit jamais rien entendu d'approchant. Les Indiens de ſa ſuite firent beaucoup d'honneurs & de careſſes à l'Equipage Hollandois; ou du moins ils inclinoient ſouvent la tête, ils frappoient deſſus avec le poing, ils faiſoient d'autres poſtures qu'on ne pouvoit prendre que pour des civilités. Le Roi même, s'étant approché du Vaiſſeau, pouſſa de grans cris, & parut témoigner ſa joie par des agitations de corps, qui furent imités de tous ſes gens. Il n'avoit rien qui le diſtinguât d'eux. Dans ſa nudité, qui étoit la même, on ne s'appercevoit de ſon rang qu'à la ſoumiſſion avec laquelle il étoit obéi. Schouten l'invita, par des ſignes, à paſſer à bord.

Forme de leurs careſſes.

Il n'eut pas la hardieſſe de s'y expoſer. ſon fils y paſſa, & fut traité avec diſtinction. Ceux qui monterent, avec lui, ſe jetterent à genoux, baiſerent les pieds des Chefs, & marquerent de l'admiration pour tout ce qui frappoit leurs yeux. Ils ſembloient preſſer les Hollandois, par leurs ſignes, de deſcendre ſur leur Côte, & de prendre confiance à leur amitié. On reçut d'eux trois hameçons, qui pendoient à des roſeaux; un peu plus gros que les nôtres, avec des crocs de nacre de perles (65). LE MAIRE. 1616.

Le 13, on fut ſollicité ſi vivement par d'autres Canots, de s'approcher de la ſeconde Iſle, qu'enfin l'ancre fut levée par complaiſance. Pendant le jour, on vit venir environ quarante cinq Canots qui furent ſuivis d'une Flotte de vingt trois petits Bâtimens à voile. Ces Bâtimens portoient chacun vingt cinq hommes, & les Canots quatre ou cinq. Le Commerce ſe fit d'abord avec de grandes apparences de bonne foi: mais ce prélude n'étoit qu'une préparation à la plus noire perfidie. Le Roi ſe trouvoit dans un des petits Bâtimens. En vain renouvella-t-on les inſtances pour le faire paſſer à bord. Son obſtination Les Hollandois ſont trahis par les Sauvages.

(65) Page 606.

LE MAIRE. 1616.

parut d'autant plus ſuſpecte, que toute ſa Flotte environnoit le Vaiſſeau. Enfin, il quitta ſon Bâtiment pour paſſer dans un Canot. Son fils paſſa dans un autre, & tous leurs gens firent auſſi-tôt un grand cri, qui étoit apparemment le ſignal de l'aſſaut. En effet, le Bâtiment, que le Roi venoit de quitter, aborda le Vaiſſeau avec autant de force, que s'il avoit eſperé de le couler à fond, & de paſſer par deſſus. Mais ce grand choc n'eut pas le ſuccès qu'il s'étoit promis. Les étraves des deux Canots, qui ſoutenoient la machine du Bâtiment, ſe briſerent; &, dans leur ſurpriſe, les Indiens, qui les montoient, s'élancerent dans les flots. Alors tous les autres commencerent à jetter une nuée de pierres, qui étoient capables d'effrayer les Hollandois. Schouten ſe contenta d'ordonner une décharge de la mouſqueterie, & de trois pierriers chargés de balles & de vieux cloux. Quantité d'Indiens tomberent ſans vie. Le reſte, tranſporté de frayeur à la vûe d'une ſi terrible exécution, ſe hâta de retourner au rivage. Il y avoit beaucoup d'apparence que, pour cette entrepriſe, le Roi avoit raſſemblé toutes ſes forces; car on compta plus de mille hommes dans ſa Flotte, entre

Comment ils ſe dégagent.

leſquels on en diſtingua un, qui avoit la blancheur d'un Européen (66). LE MAIRE. 1616.

Schouten ne laiſſa pas de faire lever l'ancre, pour ſe garantir d'une nouvelle ſurpriſe. Tout l'Equipage, qui n'avoit pas eu le temps de faire aſſez d'eau, lui demandoit la permiſſion de deſcendre, & d'employer la force. Une juſte prudence lui fit réprimer cette ardeur. La premierre Iſle, qui eſt fort haute, fut nommée la Montagne des Cocos; & la ſeconde, l'Iſle des Traîtres (67).

Le 14, on découvrit une autre Iſle, à cinquante lieues des deux dernieres; & le deſir qu'on eut, d'y faire de l'eau, lui fit donner le nom de l'Eſpérance. Mais, ne trouvant point de fond, on mit la Chaloupe en mer, pour ſonder le long du rivage, où l'on trouva quarante braſſes, fond de petites pierres molles & noires, & quelquefois vingt à trente braſſes; mais toujours ſi proche de l'Iſle, qu'à deux longueurs de la Chaloupe, on ceſſoit abſolument d'en trouver. Dailleurs, la mer briſoit avec tant de violence contre la Côte, qu'il auroit été difficile d'y deſcendre. On ne voyoit, dans l'Iſle, que des rochers bruns, qui étoient verds au

Avanture dans une autre Iſle.

(66) Page 608. (67) Page 608.

LE MAIRE. 1616.

ſommet, & des terres noires, plantées de Cocotiers. Quelques maiſons s'offroient dans l'éloignement, & l'on apperçut même un gros Bourg. En général, cette Iſle eſt montueuſe, quoique les Montagnes y ſoient d'une hauteur médiocre. Pendant que la Chaloupe continuoit de ſonder, on vit paroître dix ou douze Canots, qui s'en approcherent avec des intentions ſuſpectes. Les Hollandois, n'étant qu'au nombre de huit, ſe crurent obligés, pour leur ſûreté, de tirer quelques coups de mouſquet, dont ils tuerent deux hommes. L'un fut auſſi-tôt renverſé; & l'autre, après avoir eſſuyé pendant quelques inſtans le ſang qui ſortoit de ſa plaie, tomba auſſi dans la mer. Cet exemple effraya les autres; mais le Vaiſſeau n'en remit pas moins à la voile.

Embarras de leurs Chefs ſur leur route.

Le 18, on étoit à ſeize degrés cinq minutes, avec des vents de l'Oueſt extrêmement variables. Schouten repréſenta au Conſeil qu'on avoit déja fait environ ſeize cens lieues, à l'Eſt des Côtes du Perou & du Chili, ſans avoir découvert la Terre auſtrale qu'on cherchoit, & qu'il n'y avoit aucune apparence de réuſſir plus heureuſement; qu'on s'étoit même avancé à l'Oueſt

beaucoup au-de-là de ſon intention ; qu'en continuant cette route ; on ſe trouveroit infailliblement au Sud de la nouvelle Guinée, & que ſi l'on n'y découvroit point de paſſage, comme on n'en avoit aucune certitude, ni la moindre connoiſſance, le Vaiſſeau & l'Equipage couroient ſans doute à leur perte, puiſqu'il ſeroit impoſſible de retourner à l'Eſt, contre les vents d'Eſt qui regnent continuellement dans ces Mers : enfin, qu'il reſtoit fort peu de vivres, & qu'on ne voyoit aucun moien de s'en procurer ; d'où il conclut qu'il étoit néceſſaire de changer de route, & de mettre le Cap au Nord, pour ſe rendre aux Moluques par le Nord de la Nouvelle Guinée (68). LE MAIRE, 1616.

Cet avis étant approuvé du Conſeil, on tourna auſſi-tôt les voiles au Nord-Nord-Oueſt, juſqu'au lendemain, qu'avec un vent du Sud on porta droit au Nord. Le 21, on ſe trouva proche d'une Iſle d'où vingt Canots vinrent à bord, avec des marques extraordinaires de franchiſe & de douceur. Cependant, un des Inſulaires, qui étoit armé d'une zagaie fort aigue, menaça un Matelot de l'en frapper. Leurs cris, qui s'éleverent au même moment, furent pris pour un

Autres Sauvages dont ils ont à ſe défendre.

(68.) Pages 610 & 611.

LE MAIRE. 1616.

ſignal d'attaque. On leur tira deux coups de canon & quelques coups de mouſquet, qui en bleſſerent deux & qui diſpoſerent les autres à s'éloigner. Enſuite la Chaloupe s'étant approchée de la terre avec la ſonde, les Indiens de ſix ou ſept Canots, dont elle ſe vit environnée, s'efforcerent d'y entrer & d'arracher leurs armes aux Matelots. Cette violence attira ſur eux une décharge de mouſqueterie, qui en tua ſix, & qui en bleſſa un plus grand nombre. Dans une extrêmité moins preſſante, ſurtout après tant d'exemples de la barbarie des Inſulaires, on n'auroit penſé qu'à s'éloigner. Mais le Capitaine ſe mit lui-même dans la Chaloupe, & trouva un fort bon mouillage aſſez proche, dans une baye voiſine, peu éloignée d'une riviere. La mer y étoit fort unie : l'ancre y fut jettée devant l'embouchure de la riviere ; de ſorte qu'en deſcendant au rivage, ſur l'un ou l'autre bord, le canon mettoit les Matelots à couvert de l'inſulte des Sauvages.

Liaiſon qu'ils font avec eux.

Le même jour, on vit paroître pluſieurs Canots, qui vinrent échanger paiſiblement diverſes proviſions pour des cloux, des couteaux & des grains de verre. Ils n'étoient pas moins exercés

cés au vol que les Habitans des autres Isles, ni moins adroits à plonger. Leurs maisons, qu'on appercevoit du Vaisseau, étoient couvertes & fermées de feuilles d'arbres, de forme ronde, & terminées presqu'en pointe. Elles avoient à peu près vingt cinq pieds de tour, & dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on ne pouvoit passer qu'en se baissant jusqu'à terre. On y trouva, pour meubles, quelques herbes aussi séches que le foin, qui servent de lits aux Habitans, avec un ou deux hameçons & leurs verges; & dans quelques-unes, des massues de bois.

LE MAIRE, 1616.

Forme des Maisons de l'Isle.

L'inquiétude où l'on étoit sans cesse à la vûe d'un grand nombre de Canots, qui s'assembloient de toutes les parties de l'Isle, & le refus que les Insulaires faisoient constamment de venir à bord, firent prendre au Capitaine la résolution d'envoyer à terre trois de ses gens, pour y demeurer en ôtages. On retint, en même temps, six des principaux Sauvages, qu'on s'efforça d'apprivoiser par la bonne chere & des présens. Les autres ne marquoient pas moins d'affection aux trois Hollandois. Le Roi même leur rendit toutes sortes d'honneurs. Il tint, près

Les Sauvages deviennent traitables.

LE MAIRE. 1616.

d'une demie-heure, ſes deux mains l'une contre l'autre, & ſon viſage deſſus, ſe baiſſant preſqu'à terre, & demeurant dans cette poſture, pour attendre apparemment que les Hollandois lui fiſſent la même révérence. Ils s'aviſerent de la faire. Auſſi-tôt, il baiſa leurs pieds & leurs mains. Un autre Indien, qui étoit aſſis près de lui, pleuroit à chaudes larmes, & leur donnoit des diſcours auxquels ils ne comprenoient rien. Enfin, le Roi retira ſes pieds de deſſous ſon derriere, ſur lequel il étoit aſſis; & ſe les paſſant ſur le cou, il s'humilia & ſe roula, ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, comme un ver de terre. Les préſens qu'on lui fit, parurent lui plaire beaucoup. Cependant il marqua une paſſion ſi vive pour une chemiſe blanche, qu'Aris, un des trois Hollandois, avoit priſe le même jour, qu'ils furent obligés d'en envoyer chercher une autre à bord pour la lui offrir. En revanche, il leur donna trois petits porcs (69).

Paix établie.

Après cette eſpece de Traité, on ne trouva plus de difficulté à faire de l'eau. Cependant on y envoya toujours deux Chaloupes, dont l'une étoit armée, pour défendre celle qui portoit les ton-

(69) Page 193 & précédentes.

neaux. Il s'y rendit un si grand nombre de Sauvages, que les Matelots en étoient embarrassés ; mais tout se passa sans désordre. Le Roi s'empressoit lui-même d'écarter les importuns, ou les faisoit chasser par ses Officiers, avec beaucoup de fermeté à se faire obéir. On ne vit pas moins d'Indiens au-tour du Vaisseau. Un d'entr'eux, étant monté par l'arriere, entra dans la Chambre, d'où il emporta un sabre, avec lequel il eut l'adresse de s'échapper à la nage. On dépêcha sur lui un Canot, qui ne put le joindre. Schouten fit porter ses plaintes aux Officiers du Roi. Sur le champ, ils chercherent le Voleur, & l'ayant amené, quelqu'éloigné qu'il fût déja, ils mirent le sabre aux pieds de ceux qui le redemandoient. Ils montroient avec les doigts, qu'ils lui passoient sur la gorge, que si son crime étoit connu du Roi, il lui en coûteroit la tête. Depuis ce jour, on ne s'apperçut pas du moindre vol, à bord & sur le rivage. LE MAIRE 1616.

Les Insulaires redoutoient extrêmement les armes à feu. Une décharge de mousqueterie les faisoit fuir en tremblant ; mais on les épouvanta beaucoup plus, lorsqu'on leur fit entendre, par des signes, que les grosses pieces ti- Effet des armes à feu sur les Sauvages.

LE MAIRE. 1616. roient auſſi. Le Roi parut deſirer une fois ce ſpectacle. On eut cette complaiſance pour lui. Sa propre attente, & toutes les aſſurances qu'on lui avoit données, ne l'empêcherent pas lui-même de prendre la fuite avec tous ſes gens; & lorſqu'il fut revenu avec eux, on eut peine encore à les remettre de leur frayeur. Alors Schouten ne fit pas difficulté de leur renvoyer leurs ôtages; & les trois Hollandois revinrent librement à bord. Le jour ſuivant, on fut agréablement ſurpris d'y voir venir quelques-uns des principaux Sauvages, avec leurs femmes. Ils portoient au cou des feuilles vertes de cocos, qui étoient la marque de leur grandeur, & dans les mains des branches vertes, avec une banderolle blanche, pour ſigne de paix & d'amitié. Ils firent les mêmes révérences qu'on avoit vû faire au Roi. Schouten les reçut dans ſa chambre, où leur admiration tomba particuliérement ſur une montre, une ſonnette, un miroir & des piſtolets. Après leur avoir fait quelques préſens, pour eux-mêmes & pour le Roi, on prit l'amuſement de la pêche avec eux.

Raies monſtrueuſes. Entre pluſieurs poiſſons, on trouva, dans le filet, deux raies d'une forme extraordinaire. Outre qu'elles étoient

fort épaiſſes, elles avoient la tête très groſſe, la peau tachetée comme un épervier, les yeux blancs, deux grandes nâgeoires, la queue étroite & fort longue, & deux petites ſonnettes aux côtés. En général, ſi l'on excepte la queue, elles reſſembloient beaucoup aux chauve-ſouris (70). LE MAIRE. 1616.

Les Hollandois ſe crurent obligés à des retours de politeſſe. Le Maire & Aris deſcendirent dans l'Iſle, précédés des trompettes, & portant, comme en cérémonie, un petit miroir & d'autres bagatelles pour le Roi. Ils trouverent, ſur le rivage, un homme courbé ſur des pierres, les mains jointes ſur la tête & le viſage contre terre. C'étoit le Roi même, & cette poſture étoit une révérence. Ils le releverent, pour ſe rendre avec lui dans ſa maiſon, qu'ils trouverent remplie de Spectateurs, ou de ſes Officiers. On étendit deux petites nattes, ſur leſquelles le Roi s'aſſit avec eux. Les trompettes ayant commencé alors à ſonner, l'étonnement & la frayeur ſe répandirent également dans l'Aſſemblée. Un Seigneur, que les Hollandois prirent pour un ſecond Roi, ou pour la ſeconde Perſonne de l'Iſle, entra doucement, le viſage Viſite ſinguliere & ſes circonſtances.

(70) Pages 617.

LE MAIRE, 1616. tourné vers les Etrangers, quoiqu'il marchât de côté. Lorſqu'il fut devant eux, il s'élança tout d'un coup derriere leur natte, en prononçant quelques mots d'un ton d'autorité. Enſuite il fit un grand ſaut en l'air, pour retomber aſſis, les jambes croiſées ſous lui. Comme la chambre étoit pavée de pierres, les Hollandois s'étonnerent qu'il ne ſe fût pas caſſé les jambes. Il fit alors une harangue, ou une priere, après laquelle on ſervit une ſorte de limons, à peu près du goût des melons d'eau. Le breuvage étoit compoſé de racines bouillies. Entre les honneurs qu'on fit aux Etrangers, on étendit quantité de nattes, pour les faire marcher deſſus. Les deux Rois leur firent préſent de leurs couronnes, qu'ils mirent eux-mêmes ſur la tête de le Maire & d'Aris. C'étoit un cercle de plumes blanches, longues & étroites, mêlées, en quelques endroits, de petites plumes vertes & rouges, qui venoient des Perroquets de l'Iſle. On y voit un autre oiſeau, dont l'Auteur juge que les Inſulaires font beaucoup de cas, parce que tous les Conſeillers du Roi en avoient un perché près d'eux ſur un petit bâton. Ces animaux, qui ont quelque reſſemblance avec le pigeon,

ſont blancs juſqu'aux aîles, & noirs dans tout le reſte du corps, à la réſerve de quelques plumes rougeâtres qu'ils ont ſous le ventre. Le Maire offrit aux deux Rois quelques préſens de peu de valeur, qui devinrent de précieuſes richeſſes entre leurs mains. LE MAIRE. 1616.

Le 29, quelques Hollandois entreprirent de viſiter l'Iſle. Le Roi & ſon frere (71), s'étant empreſſés de les accompagner, ils monterent ſur un terrein fort élevé, d'où ils ne virent que des lieux ſauvages, & quelques vallées ſtériles. Ils trouverent une Terre rouge, dont les femmes du Pays font une teinture, qui leur ſert à ſe frotter la tête & les joues. En retournant au rivage, ils paſſerent par des lieux plus rians, & plantés de cocotiers, qui étoient chargés de noix. Là, tandis qu'ils ſe repoſoient ſous ces arbres, le frere du Roi, ſans autre ſecours qu'un petit lien qu'il s'attacha aux jambes, monta tout d'un coup, avec une agilité ſurprenante, juſqu'à la cime d'un des plus hauts & des plus droits. Il y cueillit des noix, qu'il apporta aux Etrangers, & qu'il ouvrit très facilement avec un petit morceau de bois. Le Roi fit en- Obſervations ſur l'intérieur de l'Iſle.

(71) Apparemment le ſecond Roi.

LE MAIRE. 1616.

tendre à ſes Hôtes qu'il avoit ſouvent la guerre contre les Habitans de la ſeconde Iſle. Il leur montra des cavernes dans la montagne, & des bois qui ſervoient de retraite à ſes Sujets, où dans leſquels ils dreſſoient des embuſcades. Le Maire comprit, par ſes ſignes, qu'il demandoit le ſecours de leur Vaiſſeau pour attaquer ſes ennemis; mais on lui fit comprendre, à ſon tour, que cette faveur ne pouvoit être accordée. L'Aune diſſimule pas qu'on y auroit pû conſentir, s'il y avoit eu quelque avantage à ſe promettre de cette expédition (72).

Figure & caractere des Inſulaires.

Ces Peuples ſont d'une taille extraordinaire. La plûpart étoient auſſi hauts que les plus grands Hollandois; & ceux qui étoient diſtingués par leur grandeur, auroient paſſé pour des géans en Europe. Ils ſont vigoureux & bien proportionnés, légers à la courſe, excellens Nageurs. Leur peau eſt d'un brun jaunâtre. Ils aiment à ſe parer de leur chevelure, qu'ils diſpoſent ſuivant leur propre goût. Les uns avoient les cheveux crépus; d'autres les avoient très bien friſés; d'autres, adroitement noués en cinq ou ſix treſſes; d'autres enfin, hériſſés & droits ſur la tête. La

(72) Page 616.

chevelure du Roi étoit diviſée en une longue treſſe, qui lui pendoit, du côté gauche, juſqu'à la hanche; & le reſte étoit relevé en deux nœuds. Ses Courtiſans avoient deux treſſes; c'eſt-à-dire, une de chaque côté. Mais tous étoient nuds, ſans diſtinction de ſexe & de rang, avec une petite feuille au milieu du corps. Les femmes parurent très laides aux Hollandois; mal faites, de petite taille, & ſi luxurieuſes qu'elles n'avoient nulle honte de ſe mêler publiquement avec les hommes, fort près même de la perſonne du Roi. Elles portent les cheveux fort courts: mais, en récompenſe, elles ont de longues mammelles, qui leur pendent comme des ſacs de cuir juſqu'au milieu du ventre (73). LE MAIRE. 1616.

Leur Religion & leurs mœurs.

On ne peut diſtinguer ſi ces Inſulaires étoient idolâtres, ni s'ils avoient quelque autre culte que la priere qu'on croyoit leur avoir vû faire. Mais on remarqua facilement qu'ils vivoient avec auſſi peu de ſoins que les animaux des bois. Ils n'avoient aucune idée de commerce. Les préſens, qu'ils firent aux Hollandois, étoient donnés par boutades ou par ſaillies, & les Hollandois régloient leurs libéralités ſur

(73) Page 627.

LE MAIRE. 1616.

celles qu'ils reçevoient d'eux. Ils ne ſement ni ne moiſſonnent. Ils ne font aucune ſorte d'ouvrage. Leurs alimens ſe bornent aux productions naturelles de la terre, qui ne conſiſtent gueres qu'en noix de Cocos, en Ubas, en Bananes & peu d'autres fruits. Les animaux qu'ils mangent, ſe multiplient d'eux-mêmes. Une partie de leurs femmes cherchent, dans les creux du rivage, les petits poiſſons que la mer y laiſſe en ſe retirant. Les autres pêchent avec de petits hameçons. On prendra quelque idée de leur Cuiſine, dans la deſcription d'un Feſtin, auquel le Maire, Aris & quelques autres Hollandois eurent la patience d'aſſiſter. Elle peut trouver place au moins dans une note (74). Le Roi de la ſeconde Iſle étoit venu viſiter l'autre. Il avoit amené

Feſtins des Sauvages.

(74) Les Habitans de l'Iſle apporterent quantité des mêmes herbes, dont leurs voiſins venoient chargés. Enſuite, » ils commencerent tous à les mâcher. Après cet exercice, » ils les retirerent de leurs » bouches; & mettant tout » enſemble dans un grand » Vaiſſeau de bois, ils jetterent de l'eau deſſus, la » mêlerent & la paîtrirent » avec les herbes, & prêſemerent de cette liqueur » aux deux Rois & à leurs » Officiers, qui en burent. » Ils en offrirent auſſi aux » Hollandois, qui crurent » avoir fait aſſez de s'être » trouvés préſens à ce ſale » ſpectacle. On ſervit auſſitôt, devant les Convives, des racines de *Cava*, qui furent diſtribuées » par rangs. Le Roi Etranger s'aſſit. Ses femmes & » les gens de ſa ſuite ſe » placerent derriere lui en » cercle. Chacun ſe mit à

seize porcs ; & son cortege étoit com- LE MAIRE, 1616.
posé de trois cens hommes, qui avoient, au-tour de la ceinture, une provision d'herbes vertes, dont ils font leur breuvage. Lorsqu'il découvrit le Roi, son voisin, il lui fit un grand nombre d'inclinations & de révérences. Il baissa le visage jusqu'à terre, en priant d'une voix fort haute, qui approchoit d'un grand cri. L'autre alla au-devant de lui, & ne le reçut pas avec moins de gestes & de contorsions. Enfin, s'étant relevés tous deux, ils entrerent dans

» manger. Après ce pre-
» mier service, on appor-
» ta de grandes civieres,
» de vingt à trente pieds
» de long, chargées d'U-
» bas & d'autres racines,
» crues & rôties, qui fu-
» rent aussi distribuées En-
» fin, l'on présenta, aux
» deux Rois, seize pour-
» ceaux, auxquels, pour
» tout appêt, on avoit
» tiré les entrailles N'ayant
» point été lavés, ils étoient
» encore sanglans. On n'en
» avoit fait brûler que la
» soie dans les flammes ;
» & pour les rôtir, on
» leur avoit mis des pier-
» res ardentes dans le corps.
» Ensuite ils avoient été
» remplis d'herbes, & les
» fois y étoient attachés
» avec de petites chevilles.
» Quatorze de ces animaux
» furent mangés fort avi-
» dement. Tout ce qu'on
» servoit devant les Rois y
» étoit porté sur la tete,
» par respect ; & l'on se
» mettoit à genoux pour
» le poser devant eux Ils
» envoyerent les deux au-
» tres pourceaux à bord,
» par des Officiers qui les
» porterent aussi sur leur
» tête, & qui les mirent
» aux pieds des Chefs Hol-
» landois. Ce présent étoit
» accompagné d'onze pe-
» tits pourceaux en vie,
» & de quelques autres
» de moienne grandeur.
» Schouten & le Maire don-
» nerent en retour trois
» petits gobelets de cuivre,
» quatre couteaux, douze
» vieux cloux, & quelque
» verroterie *Ibidem*, pa-
» ges 624 & suivantes.

LE MAIRE. 1616.

le Belez ; c'eſt le nom que les Inſulaires donnent au logement de leur Roi. L'aſſemblée, qui ſe forma autour d'eux, étoit d'environ neuf cens hommes. Ils paſſerent enſuite ſur le Vaiſſeau Hollandois, où s'apperçevant qu'on appareilloit pour remettre à la voile, ils marquerent d'autant plus de joie, que, malgré les témoignages de confiance, ils avoient toujours paru craindre qu'on ne ſe ſaiſît de leurs Iſles. Auſſi cette derniere viſite fut-elle ſignalée par de nouveaux préſens. Ils s'étoient fait accompagner d'un aſſez grand nombre de porcs ; & chacun des deux Rois en porta lui-même un ſur ſa tête.

Ces Iſles ſont nommées Iſles de Hoorn.

En partant, les Hollandois donnerent, aux deux Iſles, le nom d'Iſles de *Hoorn*, de celui de la ville où le Vaiſſeau avoit été équipé, & qui étoit la patrie de la plus grande partie de l'Equipage. La Baie fut nommée Baie de la Concorde, du nom du Navire. Elle eſt dans un golfe, au côté Méridional de la premiere Iſle. Le fond eſt ſi aigu, qu'on n'eut pas peu de peine à lever l'ancre. Un banc de ſable, qui s'étend d'un côté, paroît à découvert dans la baſſe marée. De l'autre, c'eſt la Côte, qui eſt fort ſale le long du rivage. Ce

Parage eſt à quatorze degrés cinquante ſix minutes (75). Le Maire. 1616.

L'Equipage Hollandois, partit fort content, de s'être rafraîchi avec ſi peu de danger, & ſur-tout d'emporter une groſſe proviſion d'eau. Après avoir gouverné tout le jour à l'Oueſt, on ſe trouva, le 1 Juin, à la hauteur de treize degrés trois minutes. Le 3, on fut ſurpris de n'appercevoir aucune terre, & les Pilotes craignirent de s'être avancés bien loin derriere la Nouvelle Guinée. Pour ſortir de cette incertitude, on fit mettre le Cap au Nord. La nuit ſuivante, on étoit à douze degrés & demi. Les principaux Officiers ſoupçonnerent qu'on étoit plus à l'Oueſt qu'on n'avoit penſé, & que la Nouvelle Guinée étoit encore à côté d'eux. Ils réſolurent d'en conférer encore une fois avec les Pilotes, & d'examiner les pointages depuis la Côte du Perou. Celui de Schouten marquoit mille ſept cens trente lieues; un, mille ſix cens ſoixante cinq, & toujours en diminuant juſqu'à mille ſix cens dix. En comparant tous les calculs, on conclut que la courſe avoit été d'environ mille ſix cens ſoixante lieues. Comme on continuoit de ne découvrir aucune

Différence des Calculs Hollandois ſur leur route.

(75) Page 629.

LE MAIRE. 1616. terre, on prit le parti de changer de route & de porter à l'Oueſt. Le 13 à midi, la hauteur fit juger qu'on étoit à cent cinquante cinq lieues des Iſles de Hoorn, & la couleur de l'eau parut changée. Quantité de Bonites, beaucoup d'autres poiſſons, & quelques oiſeaux mêmes qui commencerent à ſe montrer, ne laiſſerent aucun doute qu'on ne fût proche des terres. Cependant on avança juſqu'au 20, ſans rien découvrir. Enfin, vers le ſoir du 20, on eut la vûe d'une Côte, à quatre degrés cinquante minutes. La prudence obligea de jetter l'ancre, dans la crainte d'y échouer. Le lendemain, on reconnut cinq ou ſix petites Iſles, qui paroiſſoient couvertes d'arbres, & de grands bancs de ſable qui s'étendoient au Nord-Oueſt. Le mouillage y étoit ſi mauvais, qu'on remit le Cap à l'Oueſt, en laiſſant les Iſles à quatre degrés quarante ſept minutes. Le 22, on en découvrit douze ou treize autres, à quatre degrés quarante cinq minutes. Elles furent laiſſées à la gauche du Vaiſſeau. On ne vit aucun courant dans ce Parage (76).

Le 24, on apperçut trois baſſes Iſles au Sud Oueſt, remplies d'arbres &

(76) Page 631.

couvertes de verdure. Mais les Côtes étoient bordées de rochers, & l'on n'y put trouver aucun mouillage. Elles furent nommées les Isles vertes. On découvrit une autre terre avant la fin du jour, si haute en apparence, qu'étant suivie au Sud-Oueſt par d'autres terres, de la même hauteur, on la prit pour le Cap de la Nouvelle Guinée. Cependant on ſe crut détrompé en approchant de la Côte; & ne reconnoiſſant qu'une Isle, on lui donna le nom de Saint-Jean, parce que c'étoit le jour de cette Fête qu'elle avoit été découverte. Après avoir long-temps raſé le rivage ſans y trouver de fond, on doubla le Cap vers le ſoir, & l'on entra dans une Baie où l'on mouilla ſur quarante cinq braſſes, fond de ſable & de cailloux. La mer y étoit unie, & l'eau fort bleue. Deux Pirogues s'approcherent du bord, au clair de la Lune. Elles portoient quelques hommes noirs, qui parlerent long-temps dans une langue inconnue. Pendant toute la nuit, on obſerva que les Habitans faiſoient la garde ſur leurs Côte, & ſur-tout à l'entrée d'une riviere, proche de laquelle on étoit à l'ancre. Vers la pointe du jour, le temps étant fort ſerein & la Lune très claire, quelques Pirogues s'avancerent juſques

Le Maire. 1616.

Isle Saint Jean.

LE MAIRE. 1616. sous les galeries. On leur jetta des grains de raſſade, en parlant aux Sauvages d'une voix careſſante, & s'efforçant de leur faire entendre, par des ſignes, qu'on leur demandoit des noix de Cocos, des pourceaux, des bœufs & des boucs. Ils continuerent, pendant le reſte de la nuit, de pouſſer des cris au-tour du Vaiſſeau, avec des marques extrordinaires de férocité. Suivant les calculs des Pilotes, cette Côte étoit à mille huit cens quarante lieues de celle du Perou (77).

Férocité des Inſulaires. * Le matin du 26, on vit paroître huit autres Pirogues, dont l'une portoit onze hommes, & les autres, ſix ou ſept. Ils tournerent pluſieurs fois autour du Vaiſſeau, en montrant leurs zagaies, des pierres, des maſſues de bois, des ſabres & des frondes. On leur parla du ton le plus humain. On leur diſtribua quelques merceries. Mais, pour réponſe, ils commencerent à lancer des pierres & des zagaies. Cette attaque irrita l'Equipage. On fit jouer tout à la fois le gros canon & la mouſqueterie. Leur grande Pirogue fut coulée à fond, avec trois ou quatre hommes; & dix ou douze hommes tomberent ſans vie. On mit auſſi-tôt en mer la Chaloupe à

(77) Page 634.

rames, qui, passant au travers de ceux qui se sauvoient à la nage, en fit encore périr quelques-uns. Elle en prit trois, qui étoient fort blessés; & quatre Pirogues, dont elle se saisit, furent mises en piéces, pour servir au chauffage. Un des trois Prisonniers mourut deux heures après. LE MAIRE. 1616.

La Chaloupe retourna au rivage avec les deux autres. Comme on les avoit bien traités, &, qu'à force de signes, on leur avoit fait comprendre qu'on ne demandoit d'eux que des rafraîchissemens, ils exhorterent apparemment leurs Compagnons à s'approcher avec des fruits; car un petit Canot se hâta de venir présenter deux petits pourceaux & un paquet de bananes. On renvoya un des Prisonniers, qui étoit fort blessé, & l'autre fut mis à dix pourceaux de rançon. Celui, qu'on venoit de renvoyer, n'ayant pas la force de quitter le rivage, une troupe armée sortit d'un bois voisin, le vint prendre par-dessous les bras, & l'emmena sous quelques arbres, où s'asseiant autour de lui, ils parurent fort empressés à le secourir.

Ces Barbares ont les deux oreilles & les narines percées. Quelques-uns ont un trou de plus, au diaphragme du nez; & toutes ces ouvertures servoient Leur figure & leurs usages.

LE MAIRE. 1616.

à ſoutenir des anneaux. Leur barbe eſt aſſez longue, mais ſans mouſtaches. Ils portoient des bracelets de nacre de perles, au-deſſous des coudes & aux poignets. Leur unique vêtement eſt une feuille d'arbre au milieu du corps, avec une ceinture d'écorce pour la ſoutenir. Ils paroiſſent très-robuſtes, & bien proportionnés dans leur taille. Leurs dents ſont noires, & leurs cheveux de la même couleur; courts & creſpus, mais beaucoup moins laineux que ceux des Ethiopiens. Ils ont des bonnets d'écorce d'arbre peinte, dont ils portent deux ou trois l'un ſur l'autre, joints ou lacés par une eſpece de cordon; ce qui leur donne l'air d'une coeffure de femme. La plûpart avoient une petite corbeille de jonc pendue au côté, dans laquelle ils mettent de la chaux pour ſaupoudrer, ce que l'Auteur nomme leur Pinang. Leurs civilités conſiſtent à ôter leur bonnet, à ſe mettre les mains ſur la tête, & à s'y mettre auſſi des feuilles d'arbres, qui paroiſſent un ſigne particulier d'affection. On les prit pour des Papous (78). En venant à bord, ils chantoient enſemble, avec aſſez d'harmonie. Les poignées de leurs ſabres ſont ornées. Mais cette arme & celles qu'on a nom-

(78) Page 637.

mées, ne ſont que pour les Ennemis de leur Nation. Lorſqu'ils ſont mécontens l'un de l'autre, leur uſage eſt de ſe mordre entr'eux, comme des chiens. Tous leurs Canots ne ſont pas égaux. On compta juſqu'à dix ſept couples de Rameurs ſur les grands, & depuis deux couples juſqu'à dix ſur les petits. Ils gouvernent également de l'avant & de l'arriere; & ces petits Bâtimens ont des Châteaux comme les Galions. Cependant leur largeur ne ſuffit que pour deux hommes. On vit une des plus grandes Pirogues, dont les pieces étoient jointes enſemble, par des coutures bien godronnées, ou frottées de térebentine. Le Maire 1616. Leurs Pirogues.

L'Equipage fit de l'eau ſans obſtacle. Mais le jour ſuivant, quelques Canots étant venus à bord ſans y rien apporter, & ſans vouloir payer la rançon du Priſonnier, on prit le parti de le mettre à terre, & de ne prendre aucune confiance à des hommes ſi ſauvages. De la Côte on apperçut une autre Iſle au Nord. La nuit du 29, Schouten fit remettre à la voile; & dans tout le jour ſuivant, on ne put découvrir le bout de la terre qu'on quittoit. Elle couroit à l'Oueſt-Nord-Ouèſt, & au Nord-Oueſt quart d'Oueſt, avec pluſieurs Baies. Mais le Autres Iſles & divers Sauvages.

LE MAIRE. 1616. même jour, on eut la vûe de deux hautes Isles, toutes deux au Nord de la grande; & le 30 au matin, on vit approcher plusieurs Canots, montés d'hommes noirs, qui en arrivant à bord, rompirent leurs zagaies sur leurs têtes. C'étoit apparemment un signe de paix; mais ils n'avoient rien apporté pour la confirmer, quoiqu'ils demandassent hardiment tout ce qui s'offroit à leurs yeux. On les trouva néanmoins plus civilisés, que tous ceux qu'on avoit vûs jusqu'alors. Ils avoient le milieu du corps couvert de plusieurs feuilles. Leurs Canots étoient mieux construits que les autres, & portoient même quelques ornemens de sculpture à l'avant & à l'arriere. On observa que ces Insulaires avoient un soin extraordinaire de leurs barbes & de leurs cheveux, & qu'ils se les poudroient de chaux. Ils étoient venus de trois ou quatre Isles, qui paroissoient remplies de cocotiers; mais tous les signes, par lesquels on croyoit se faire entendre, ne purent en obtenir des vivres. On jugea même, le jour suivant, que la cérémonie de rompre leurs zagaies, n'avoit été qu'une ruse pour surprendre le Vaisseau. Les courans l'ayant fait dériver, dans un calme qui dura toute la nuit, il se trouva, le matin,

Quel soin ils ont de leur barbe.

entre une Iſle de deux lieues de long & une Côte. Vingt cinq Pirogues, remplies de Sauvages, ne tarderent point à ſe préſenter. On crut reconnoître une partie de ceux qu'on avoit vûs la veille, & Schouten ne fit pas difficulté de les laiſſer approcher. Il y avoit, à l'avant du Vaiſſeau, deux ancres à pic, & parées pour mouiller, ſur chacune deſquelles un Negre alla s'aſſeoir, la rame à la main, dans l'opinion, ſans doute, qu'ils pourroient mener le Navire au rivage. Les autres tournoient à l'entour, & ſembloient chercher le moyen d'y monter. Enfin, ſe croyant ſûrs de leur Conquête, ils commencerent à lancer des zagaies & des pierres. Elles étoient pouſſées avec tant de vigueur, que ſe rompant contre les mâts & le bordage, elles en faiſoient voler de petits éclats. Un Matelot fut bleſſé dans la premiere ſurpriſe, & les autres ne purent demeurer ſur le Pont. Mais au fort de cette attaque, & lorſque les Sauvages ſe diſpoſoient à monter à bord, on leur envoya les bordées du haut pont, & on fit feu de la mouſqueterie. Une décharge ſi bruſque en ayant emporté ou bleſſé un fort grand nombre, tous les autres prirent la fuite. La Chaloupe qui étoit bien

LE MAIRE, 1616.

Simplicité dans leur trahiſon.

LE MAIRE. 1616.

armée, les ſuivit auſſi-tôt, & ſe ſaiſit d'un Canot, dans lequel il y avoit trois hommes. L'un fut tué, un autre ſauta dans la mer, & le troiſieme demeura Priſonnier. C'étoit un jeune homme de dix huit ans, auquel on donna le nom de Moyſe, qui étoit celui du Matelot bleſſé; & l'Iſle fut nommée auſſi l'Iſle de Moyſe. Ces Inſulaires vivoient d'une ſorte de pain, compoſée de racines d'arbres.

Sauvage pris & nommé Moyſe.

Grand nombre d'Iſles.

On s'éloigna de cette race perfide. L'obſervation méridienne fit trouver trois degrés un tiers de hauteur. Vers le ſoir, on rangea la Côte au Nord-Oueſt, & l'on découvrit une belle Baie de ſable, dans laquelle on ne crut pas devoir s'engager. Le 2 de Juillet, à trois degrés douze minutes, on vit, à la gauche du Vaiſſeau, des terres baſſes diviſées par une grande montagne, & une Iſle baſſe à la proue. Le 3, après avoir été forcé par le vent, de courir à l'Oueſt-Nord-Oueſt, on apperçut encore de hautes terres à l'Oueſt, vers deux degrés quarante minutes. Dans les efforts qu'on fit le 4, pour ſe dégager des Iſles, on en découvrit vingt deux ou vingt trois autres, grandes & petites, hautes & baſſes, à différentes diſtances entre elles, depuis deux de-

grés vingt cinq, juſqu'à trente minutes. La nuit qui ſurvint, ne permit point d'y chercher une Rade; & le lendemain à midi, on fut conduit par de meilleurs eſpérances, vers une fort haute montagne, qu'on apperçut au Sud-Oueſt. Les Pilotes avoient ſi peu de connoiſſance de leur route, que la reſſemblance qu'ils trouverent à cette montagne avec celle de Gunapi, dans l'Iſle de Banda, & la hauteur, qui étoit à peu près la même, leur firent juger qu'on étoit à la vûe de cette Iſle. Mais bientôt, on découvrit, au Nord, trois ou quarre autres montagnes, à ſix ou ſept lieues de la premiere, qui prouverent la fauſſeté de leur conjecture. Derriere la premiere montagne, on vit à l'Eſt & à l'Oueſt une ſi grande étendue de Pays, partie haut & partie bas, que des deux côtés on n'en appercevoit pas la fin; & comme il s'étendoit à l'Eſt-Sud-Eſt, on crut enfin que c'étoit la Nouvelle Guinée (79).

LE MAIRE, 1616.

Erreur des Pilotes Hollandois.

Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne, qui jettoit des flammes de ſa cime, & qui dirigeoit le Vaiſſeau par cette lumiere, quoiqu'elle fût mêlée de fumée & de cendres. Le jour fit connoître que c'étoit une Iſle bien

Iſle du Volcan.

(79) Page 641.

LE MAIRE. 1616. peuplée & remplie de cocotiers, qu'on nomma l'Isle du Volcan (80). Les Habitans envoyerent quelques Pirogues, dont chacune portoit cinq ou six hommes, avec une espece d'échaffaudage élevé sur des bâtons, qui couvroit chaque petit Bâtiment. Cette nouvelle méthode ayant paru suspecte, on employa le Negre Moyse pour prendre langue; mais il ne put se faire entendre des Sauvages. Ils étoient nuds, à l'exception du milieu du corps. Les uns avoient les cheveux courts, & d'autres les avoient longs. Leur couleur étoit plus jaune que celle de Moyse. On ne put trouver de mouillage sur leur Côte; & voyant plusieurs autres Isles au Nord & au Nord-Ouest, on porta vers un Cap uni, qui faisoit face à la proue. L'eau étoit de diverses couleurs, verte, blanche, jaune; & se trouvant plus douce que l'eau commune de mer, on jugea qu'elle venoit de quelque riviere qui avoit son embouchure à peu de distance. On voyoit aussi flotter des arbres & des branches, sur lesquelles on distinguoit quelquefois des oiseaux & des écrevisses. Après avoir fait de petites bordées pendant la nuit, on gouverna le matin à l'Ouest

(80) *Ibidem.*

Sud-

Sud-Oueſt, entre une haute Iſle, qu'on avoit à la droite du Vaiſſeau, & des terres moins hautes qu'on laiſſoit à gauche. Vers le ſoir, on trouva fond ſur ſoixante dix braſſes, à peu de diſtance du rivage, & l'on y laiſſa tomber l'ancre. Les Canots, qui vinrent à bord, étoient conduits par des hommes fort ſinguliers, qu'on prit encore pour des Papous. Ils avoient les cheveux courts & friſés, des anneaux paſſés dans le nez & dans les oreilles, de petites plumes ſur la tête & ſur les bras, & des dents de porc autour du cou & ſur la poitrine. Leurs femmes étoient affreuſes. L'Auteur compare leurs longues mammelles à de gros boyaux, qui leur tomboient juſqu'au nombril, & leur ventre à des tonneaux. Elles avoient les jambes & les bras fort menus, un viſage de ſinges, les cheveux courts, le milieu du corps médiocrement couvert, le reſte nud. Chacune avoit quelque défaut particulier, comme d'être louche, boiteuſe, ou boſſue, & quelque marque de mauvaiſe ſanté; ce qui fit juger que l'air du Pays étoit mal ſain, d'autant plus que les Maiſons y étoient élevées ſur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre. La hauteur de cette Côte eſt de trois degrés quarante

LE MAIRE. 1616.

Sauvages qu'on croit Papous.

Etrange laideur de leurs femmes.

LE MAIRE. 1616.

trois minutes. Quelques Sauvages, qu'on reçut à bord, apporterent des eſſais de gingembre; d'où l'on conclut qu'ils étoient exercés au Commerce. On alla chercher un meilleur mouillage, dans une Baie voiſine, où l'ancre fut jettée ſur vingt ſix braſſes, fond de ſable mêlé d'argile. Les Habitans de deux Villages, qui s'offroient aſſez proche, envoyerent à bord deux Canots, avec quelques noix de cocos, qu'ils voulurent vendre fort cher. Ils demandoient, pour quatre noix, une braſſe de toile; & c'étoit à cette marchandiſe qu'ils s'attachoient le plus. Un Commerce ſi peu avantageux, joint à la rareté des vivres, qui ſe réduiſoient à quelques pourceaux, n'arrêta pas long-temps les Hollandois. Ils ſe retrouverent le lendemain à quatre degrés; & dans l'inquiétude de leur ſort, les rations furent reglées. Ils ignoroient abſolument dans quelle partie du Monde ils étoient, près ou loin des Iſles des Indes, & ſi c'étoit la Nouvelle Guinée dont ils ne ceſſoient plus d'avoir la vûe. Toutes leurs Cartes ne leur offrant aucune lumiere ſur les Pays qu'ils découvroient chaque jour, ils n'avoient plus d'autres regles que de foibles conjectures (81).

L'inquiétude des Hollandois augmente ſur leur ſort.

(81) Pages 643 & précédentes.

La courſe du 11 fut à l'Oueſt Nord-Oueſt, avec peu de changement, le long de la Côte, qu'ils ne ſe laſſoient pas de ſuivre à moins de trois lieues. Vers midi, ils doublerent un haut Cap. Ces Terres, qui étoient en effet celles de la Nouvelle Guinée, s'étendent la plûpart au Nord-Oueſt quart-d'Oueſt; quelquefois un peu plus à l'Oueſt, ou un peu plus au Nord. Le 12, à deux degrés cinquante huit minutes, ils eurent la faveur des Courans, qui portoient à l'Oueſt, ſuivant leur direction ordinaire, le long des Côtes de la Nouvelle Guinée. Les 13 & 14 on continua de ſuivre la même Côte; & le 15 trois Iſles baſſes & peuplées, qui paroiſſoient remplies de cocotiers, offrant un bon mouillage, depuis quarante braſſes juſqu'à ſept, à demie lieue de la grande Terre, on y mouilla ſur un excellent fond. Les Hollandois auroient trouvé, ſur le champ, du remede à tous leurs beſoins s'ils y étoient deſcendus avec moins d'imprudence. Mais n'ayant obſervé aucune précaution pour s'approcher du rivage avec la Chaloupe, les Inſulaires, qui étoient ſur leurs gardes, quoique naturellement fort humains, leur tirerent une nuée de fleches, dont ils bleſſerent ſeize Matelots,

LE MAIRE, 1616.

Ils ſont à la nouvelle Guinée ſans le ſçavoir.

LE MAIRE. 1616. On ne laiſſa point d'aborder à la plus petite des deux Iſles, où dans le premier feu de la vangeance, on brûla quelques Maiſons diſperſées. Les Sauvages de l'Iſle voiſine parurent furieux & pouſſerent d'horribles cris : mais ils n'oſoient paſſer d'une Iſle à l'autre, dans la crainte de quelques pieces de gros canon, qui battoient le long du rivage & dans le bois, où les boulets pénétroient avec un fracas épouvantable. Le ſoir, ils envoyerent demander la paix : après quoi, deux ou trois Canots étant au-deſſus du vent du Vaiſſeau, ſans oſer s'en approcher, jetterent des noix de cocos dans la mer, afin que le Courant les portât vers les Hollandois. On les preſſa de venir à bord, par des ſignes qui leur inſpirerent enfin plus de hardieſſe. Ils apporterent quantité de noix & de bananes, du gingembre verd, & des racines jaunes qui leur tiennent lieu de ſaffran, pour leſquelles on leur donnoit en échange des grains de verre, des cloux & des couteaux rouillés. Ces Inſulaires ſont abſolument nuds. On vit entre leurs mains quelques pots de fer, qui devoient leur être venus des Eſpagnols. Ils ne paroiſſoient pas ſurpris de la forme du Navire; & quoiqu'effrayés

de l'artillerie, ils n'en craignoient ni le bruit ni la vûe. Ils donnoient à la plus Orientale de leurs Iſles le nom de *Moa*, celui d'*Inſou* à la ſeconde, & celui d'*Arimon* à la derniere, & la plus haute, qui eſt à cinq ou ſix lieues de la Nouvelle Guinée (82). On ne ceſſa point de trouver ces Sauvages fort traitables, & d'en recevoir, à vil prix, toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Ils font du pain & des galetes de caſſave; mais elle n'eſt pas comparable à celle des Indes Occidentales.

LE MAIRE. 1616.

Iſles de Moa, d'Inſou & d'Arimon.

Le 20, on leva l'ancre, pour continuer de ſuivre la Côte à l'Oueſt Nord-Oueſt. On eut, à treize degrés, la vûe de pluſieurs Iſles, vers leſquelles on étoit porté par les Courans; ce qui n'empêcha point qu'ayant trouvé un fort bon fond ſur treize à quinze braſſes, on ne mouillât, le ſoir, avec d'autant plus de confiance, qu'on n'avoit point apperçu de feu dans l'Iſle voiſine. Cependant la pointe du jour fit découvrir ſix grands Canots, avec des aîles & de l'acaſtillage. Les Sauvages, qui les montoient, s'approcherent timidement, quoiqu'armés d'arcs & de fleches. Ils montroient, de loin, du poiſſon ſec, des noix de cocos, du

Sauvages qui connoiſſoient les Européens.

(82) Page 646.

LE MAIRE. 1616.

tabac, & un petit fruit, qui reſſembloit à nos prunes. On les encouragea par des ſignes de paix & d'amitié. D'autres Canots, qui paroiſſoient venir de la même Iſle, apporterent des vivres & quelques porcelaines de la Chine. Leur tranquillité, à la vûe du Navire & du canon, fit juger qu'ils connoiſſoient les Vaiſſeaux de l'Europe. Ces Sauvages avoient la peau plus jaune & la taille plus haute que ceux des Iſles précédentes. La plûpart portoient aux oreilles des anneaux de verre, qu'ils ne pouvoient avoir reçus que des Eſpagnols. Toutes ces apparences ſoutenoient le courage des Hollandois; mais elle ne jettoient pas plus de jour ſur leur navigation. Le 24, ils ſe trouverent à la hauteur d'un demi degré.

Iſle de Schouten.

Leur courſe fut au Nord-Oueſt & à l'Oueſt-Sud-Oueſt, le long d'une belle & grande Iſle, qu'ils nommerent l'Iſle de Schouten, du nom de leur Capitaine.

Nouveau Cap de Bonne Eſpérance.

Ils donnerent, à ſa pointe Orientale, le nom de Cap de Bonne-Eſpérance, parce que trouvant, dans leurs Cartes, des Iſles à l'Eſt de Banda, ils ſe flatterent que ce Cap pouvoit être une pointe de ces Iſles, & que la route étoit libre pour arriver à Banda, par le Sud. Cependant comme l'Iſle de

LE MAIRE. 1616.

Schouten s'étendoit juſques ſous la Ligne, ils craignirent auſſi que ce ne fût une de celles qui ſont marquées dans les Cartes à l'Oueſt de la Nouvelle Guinée juſqu'à la Ligne. Dans cette ſuppoſition, ils s'expoſoient à tomber dans quelqu'un des Golfes de Gilolo. Schouten, embarraſſé de ce doute, prit le parti de monter promptement au Sud ou au Nord. Le vent, qui venoit alors de l'Eſt, amena, autour du Navire, une prodigieuſe quantité de poiſſon, d'herbes & de feuilles; mais on ne trouva point de fond à la vûe continuelle de la Côte. L'Equipage étoit conſolé par l'abondance & la fraîcheur des vivres. Entre les fruits qu'on avoit tirés des dernieres Iſles, il y en avoit un qui étoit jaune en dedans, ou couleur d'orange, & vert en dehors; mais creux, rempli de pepins, & plus petit que le melon, auquel il reſſembloit aſſez par le goût. On en mangea beaucoup, avec du ſel & du poivre; & les Malades mêmes le trouverent fort ſain.

Divers Pays reconnus par les Hollandois.

Le 25, on découvrit à la gauche du Vaiſſeau, une grande étendue de Pays, de hauteur inégale, qu'on laiſſa au Sud-Sud-Oueſt. Le 26, on eut la vûe de trois Iſles; & le 27, à la

LE MAIRE. 1616.

hauteur de vingt-neuf minutes, on vit au Sud de hautes terres & d'autres baſſes, qu'on rangea toujours à l'Oueſt-Nord Oneſt. La nuit du 28 au 29, on ſe reſſentit, au milieu des flots, d'un grand tremblement de terre. Les Matelots effrayés ſauroient hors de leurs cabanes, ſans pouvoir comprendre d'où venoient les terribles ſecouſſes qui ébranloient le Vaiſſeau, ſur-tout dans un parage où l'on ne trouvoit pas de fond. Le 30, on entra dans un grand Golfe, qui paroiſſoit environné de terres. Ce jour fut épouvantable, par un tonnerre & des éclairs qui ſembloient couvrir le Vaiſſeau de flammes. Ils furent ſuivis d'une pluie ſi extraordinaire, que les plus anciens Matelots n'avoient rien vû de ſemblable (83). Les dangers du climat, & la crainte de ne pas trouver, dans le Golfe, d'autre ouverture que ſon entrée, firent mettre le Cap au Nord. Le ſoir du 31, on paſſa pour la ſeconde fois ſous la Ligne; & l'on mouilla ſur douze braſſes, près d'une Iſle déſerte, à peu de diſtance du Continent. On ſe trouva le lendemain, à quinze minutes de latitude du Nord. Le 3, un banc de ſable fort large, à quarante cinq mi-

Tremblement de terre reſſenti en mer.

(83) Page 650.

nutes, ôta preſqu'entierement la vûe des terres. On jugea, par cette hauteur, qu'on étoit à l'extrêmité de la Nouvelle Guinée, après avoir fait plus de deux cens quatre vingt lieues le long des Côtes. Les Courans portoient à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Excellent fond, néanmoins, depuis quarante braſſes juſqu'à douze. Le même jour, on vit des baleines & des tortues. Vers le ſoir, deux Iſles ſe préſenterent à l'Oueſt (84). LE MAIRE. 1616.

Le 4, on obſerva que la direction des Courans étoit à l'Oueſt; & la courſe étant au Sud-Sud-Oueſt, on eut la vûe de ſept ou huit Iſles, qui obligerent de paſſer toute la nuit au large, dans la crainte de dériver trop ſur les Côtes. On gouverna le lendemain au Sud & au Sud-Eſt; mais un vent contraire força les Pilotes de s'approcher d'une Iſle, où la Chaloupe ne put trouver de fond que ſous le rivage, à quarante cinq braſſes. Trois Pirogues, qui l'aborderent auſſi-tôt avec la baniere blanche, ne firent pas difficulté de la ſuivre juſqu'au Vaiſſeau. Leurs nouvelles incertitudes.

Elles portoient des montres de féves & de pois des Indes, du riz, du tabac, & deux oiſeaux de Paradis, Les Hollandois arrivent aux Moluques.

(84) Page 652.

LE MAIRE. 1616.

dont l'un étoit blanc & jaune. Les Indiens, qui s'approchoient avec tant de confiance, n'avoient pas laiſſé de témoigner quelque frayeur, en reconnoiſſant des Hollandois : mais ce n'étoit plus des Sauvages, dont la barbarie étoit redoutable après les Traités les plus ſaints, & juſqu'au milieu de leurs careſſes. Ils portoient des ceintures d'aſſez belle toile. Quelques-uns même avoient des caleçons de ſoie, des turbans, des bagues d'or & d'argent aux doigts, & les cheveux d'une admirable noirceur. On étoit embaraſſé à diſtinguer leur Nation, lorſqu'en prêtant l'oreille à leur langage, Aris, qui entendoit le Malais, crut diſtinguer pluſieurs mots Ternatois, & quelques termes Eſpagnols. Quelle conſolation pour un Equipage languiſſant, qui étoit encore compoſé de 85 hommes, mais la plûpart épuiſés de fatigue ou conſumés de maladies, & tous également conſternés de l'incertitude de leur ſort ! Ils s'empreſſerent de demander aux Indiens le nom de leur Iſle & celui de leur Nation. A la vérité, rien ne put leur faire obtenir cet éclairciſſement ; mais le refus même de ces Inſulaires, joint à d'autres circonſtances, leur fit juger qu'ils é-

toient à l'extrêmité orientale de Gilolo, qui s'étend à l'Eſt par trois langues de terre, & que ceux, qui paroiſſoient craindre de s'expliquer, étoient des Sujets du Roi de Tidor, ami des Eſpagnols. Cette conjecture fut vérifiée. On alla mouiller aſſez près du rivage; & l'on apprit dans un Bourg, nommé Soppi, que l'Iſle voiſine, nommée Maba, d'où les trois Pirogues étoient venues, relevoit du Roi de Tidor. Les Matelots d'une Pirogue Ternatoiſe, qui arriva quatre jours après dans la Baie de Soppi, s'empreſſa de venir raconter à Schouten, qu'il y avoit actuellement près de vingt Vaiſſeaux, Hollandois & Anglois, autour de Ternate (85), & peu de jours après, il ſe revit effectivement dans une nombreuſe Flotte de ſa Nation (86).

LE MAIRE. 1616.

Ils y trouvent une Flotte de leur Nation.

Le reſte du Journal laiſſe à deſirer un peu plus de lumiere, ſur deux points fort intéreſſans. L'un eſt la ſaiſie du Vaiſſeau de Schouten, dont le Gouverneur Général des Hollandois ſe mit en poſſeſſion, au nom de la Compagnie des Indes : mais on trouve heureuſement de quoi ſuppléer à cette omiſſion, dans une curieuſe remarque de

Supplément au Journal de Claſſen.

(85) Pages 654 & précedentes.
(86) Page 658.

LE MAIRE. 1616.

la Relation de Georges Spilberg, qui, s'étant rendu aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, ſe trouvoit alors dans l'Iſle de Java, où il fut chargé par le Gouverneur général, de conduire en Hollande le Vaiſſeau qui avoit été ſaiſi, & de prendre, ſur ſon bord, le Maire & Schouten (87). Le ſecond point, qu'on regrette de trouver mal éclairci, regarde la mort de le Maire,

Relation du Voyage de George Spilberg.

(87) „ Le 20 Septembre „ 1616, nous vîmes arriver, à Jacatra, le Vaiſſeau nommé la Concorde de Horn, commandé par Jacques le Maire qui étoit parti de Hollande le 14 de Juin 1615, & venu par le Sud de Magellan. Mais quand on ſçut qu'il n'étoit pas chargé par la Compagnie générale, & qu'il avoit fait le Voyage ſans ſa participation, le Préſident Jean Pieterſs Coen, le fit confiſquer au profit de la Compagnie, & diſtribua l'Equipage ſur les autres Vaiſſeaux. Pendant leur longue Navigation, ces gens là n'avoient découvert ni de nouvelles Terres, ni de nouveaux Peuples, avec qui l'on pût trafiquer. Ils diſoient ſeulement qu'ils avoient trouvé un nouveau paſſage, autre que celui par lequel on paſſoit ordinairement; quoiqu'il n'y eût pas d'apparence, puiſqu'ils avoient employé juſtement quinze mois & trois jours dans leur Voyage juſqu'à Ternate, & que de leur aveu ils avoient eu des vents favorables: outre que n'ayant qu'un Vaiſſeau, ils n'avoient pas été ſujets aux retardemens, qu'on ne peut gueres évitet en compagnie, parce qu'il faut s'attendre les uns les autres. „ Ces prétendus faiſeurs „ de découvertes, qui ſe „ vantoient d'avoir paſſé „ par un nouveau Détroit, „ étoient fort étonnés de „ ce que la Flotte de l'Amiral Spilberg avoit pris „ terre à Ternate ſi long-„ temps avant eux. *Voyages de Georges-Spilberg, pages 564 & 565.*

qui, étant arrivée dans ſon paſſage, le priva des récompenſes auxquelles il venoit d'acquerir de ſi juſtes droits, par le ſuccès de ſon entrepriſe, & ne lui laiſſa, dans ſes derniers momens, que le ſtérile plaiſir d'avoir immortaliſé le nom de ſon pere & le ſien. Il eſt ſurprenant que les deux Journaux ne s'accordent pas même ſur le jour de ſa mort. Celui de Claſſen nomme le 31 de Décembre (88). L'autre, le 22 (89). LE MAIRE, 1616.

A l'occaſion de la ſaiſie du Vaiſſeau, Claſſen obſerve que l'Inventaire de tout ce qu'il contenoit, fut achevé le Lundi, premier jour de Novembre, ſuivant le compte de l'Equipage; mais que, ſuivant le compte du Conſeil des Indes, il ne le fut que le Mardi, ſecond jour du même mois. La cauſe de cette différence venoit, comme on l'a remarqué dans quelques autres occaſions, de ce qu'en partant de Hollande, le Vaiſſeau la Concorde avoit couru à l'Oueſt. Après avoir fait, par cette Remarque de Claſſen ſur la perte que la Concorde fit d'un jour.

(88) Page 661.

(89) Le 14 de Décembre 1616, l'Amiral Spilberg, faiſant voile pour retourner en Hollande, prit à bord Jacques le Maire, qui avoit été Préſident ſur la Concorde de Horn, Vaiſſeau confiſqué. Le Maire mourut dans ce Voyage, le 22 du même mois. Tout le monde fut affligé de ſa perte, parce que c'étoit un homme d'intelligence & d'expérience pour la navigation. *Ibidem*, page 566.

LE MAIRE, 1616.

route, le tour de la Terre avec le Soleil, il se trouvoit certain qu'il avoit été une nuit de moins que ceux qui étoient venus de l'Oueſt à l'Eſt, & que ceux-ci au contraire avoient gagné l'eſpace d'un jour. Ce jour gagné d'un côté, & cette nuit perdue de l'autre, faiſoient néceſſairement une différence de vingt quatre heures; & pour s'accommoder au compte des Hollandois de Java, l'Equipage de la Concorde perdit un jour, c'eſt-à-dire, que paſſant du Lundi au Mercredi, il n'eut, dans cette ſemaine, que ſix jours à compter (90).

Fruits de la découverte du Détroit de le Maire.

Ajoutons, pour l'honneur d'Iſaac le Maire & de Jacques ſon fils (91), que leur Patrie ne tarda pas long-temps à recueillir le fruit de leurs travaux. Six ou ſept ans après la découverte du Détroit, par lequel le nom de le Maire s'eſt illuſtré, les Etats Généraux & le Prince Maurice de Naſſau prirent la réſolution de faire viſiter le même paſſage, par une Flotte d'onze Vaiſſeaux, qu'ils y envoyerent ſous le Commandement de l'Amiral Jacques l'Hermite.

(90) Page 661.

(91) Remarquez que le Pere de Jacques le Maire ſe nommoit Iſaac, & que c'eſt à lui qu'on doit le projet du Voyage; mais que ce projet fut exécuté par le fils. Nos Hiſtoriens & nos Géographes ont ſouvent confondu l'un & l'autre.

Toutes les Obſervations de Jacques le Maire & de Schouten furent vérifiées ; & ce fameux Détroit eſt devenu la route commune de tous les Navigateurs qui, connoiſſant les dangers de celui de Magellan, veulent ſe rendre avec moins de lenteur & plus de ſûreté dans la mer du Sud, ou pénétrer juſqu'aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt (92). LE MAIRE, 1616.

(92) L'Auteur du Journal de Jacques l'Hermite, qui ſe trouve auſſi au quatrieme Tome du Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, ne déguiſe point la principale intention des Hollandois, dans la recherche & la vérification de ce paſſage. Tous les Politiques, dit il, ont jugé qu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour réduire l'Eſpagne ſur l'ancien pied, & pour faire ceſſer les tyrannies qu'elle exerçoit en divers endroits de l'Europe, que de lui enlever tout ce qu'elle poſſédoit en Amérique, ou du moins de lui en faire perdre les revenus. C'eſt dans cette vûe qu'on a tenté tous les paſſages au Nord & au Sud. *Page* 663.

DESCRIPTION

DE L'ISLE CELEBES,

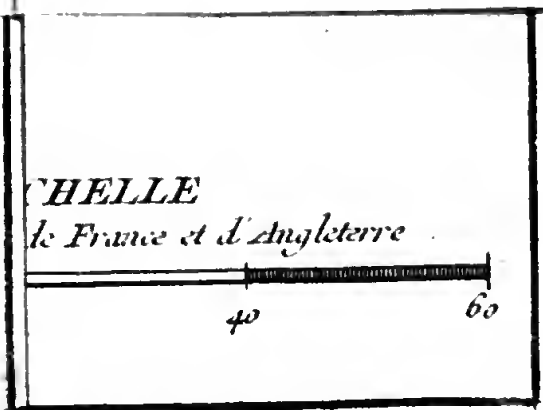
OU MACASSAR.

INTRODUCTION.

LE Maire & quantité d'autres Navigateurs, qu'on n'a pas ceſſé de voir relâcher à Celebes, ou paſſer à la vûe de cette Iſle, ont comme affecté, par des raiſons qu'on ignore, de n'en parler qu'avec beaucoup de réſerve. Cependant elle tient un rang ſi diſtingué, dans les Mers Orientales, qu'au défaut d'une Deſcription réguliere, qui ne ſe trouve dans aucune Relation de Voyage, on croit devoir raſſembler les Obſervations diſperſées, d'un grand nombre de Voyageurs, ſur-tout celles des Hollandois, qui y poſſedent un Fort & un excellent Comptoir, fondés ſur les ruines de l'ancien Etabliſſement Portugais. C'eſt d'après eux qu'on s'eſt accoutumé à l'appeller indifféremment Celebes ou Macaſſar, du nom de ſa principale Ville & du plus puiſſant de ſes Etats.

Sa poſition & ſon étendue.

Ce Royaume, que ſes Habitans nomment Mancaçar, & qui, depuis les



N° 4. Tome X. Page 457

onquêtes d'un de ſes Rois, vers la fin
1 dernier ſiécle, comprend en effet la
.us grande partie de l'Iſle, s'éten dde-
uis la Ligne Equinoxiale juſqu'au ſi-
iéme degré de latitude Méridionale.
a longueur ſe prend du Septentrion
u Midi. Elle eſt d'environ cent trente
ieues, ſur quatre vingt de largeur, qui
:ſt celle qu'on donne ordinairement à
'Iſle (93). Mandar & Bonguis étoient

(93) Dampier s'écarte un peu de cette meſure. L'Iſle Celebes, dit-il, a de longueur, du Nord au Sud, environ ſept degrés de latitude, & environ trois de largeur. Comme elle eſt ſous la ligne, la partie Septentrionale eſt à un degré trente minutes du Nord; & la partie méridionale à cinq degrés trente minutes du Sud. Suivant la ſupputation ordinaire, la pointe Septentrionale s'étend du Nord au ſud; mais du côté du Septentrion, il y a une autre pointe, longue & ſerrée, qui regne au Nord-Eſt environ trente lieues; & trente lieues à l'Orient de cette pointe, eſt l'Iſle de Gilolo, d'où les Moluques ne ſont pas éloignées. Au Midi de l'Iſle Celebes, il y a un Golfe d'environ ſept à huit lieues de large, & quarante à cinquante de long, qui regne dans le Pays, & va preſque droit au Nord. Ce Golfe contient pluſieurs petites Iſles. La Ville de Macaſſar eſt à l'Occident de l'Iſle, & preſqu'au Sud. A l'Orient, il y a des Lacs de grande étendue, & quantité de petites Iſles. Du côté du Septentrion, nous vîmes une haute montagne; mais du côté de l'Orient, les terres ſont baſſes tout le long, car nous croiſâmes preſque depuis un bout juſqu'à l'autre. La terre de ce côté-là eſt noire & profonde, extraordinairement graſſe, riche & pleine d'arbres. Il y a pluſieurs ruiſſeaux d'eau douce, qui ſe jettent dans la mer. Ce côté de l'Iſle paroît un bois continuel, dont les arbres ſont extraordinairement gros & grands. *Voyages de Dampier, Tome II, pages* 501 *&* 502.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

deux autres Royaumes qui le bornoient au Septentrion, mais qui ont suivi la fortune de celui de Toraja, & de quelques autres Provinces, aujourd'hui soumises aux Rois de Macassar. Quelques-uns comptent cette grande Isle au nombre des Moluques, dont elle n'est éloignée que d'environ quatre vingt lieues.

Propriétés du Climat.

Sa situation étant au milieu de la Zone torride, on s'imagine aisément qu'il y regne une extrême chaleur. Peut-être seroit-elle inhabitable, si ces ardeurs excessives n'étoient moderées par des pluies assez abondantes, qui rafraîchissent ordinairement la terre cinq ou six jours avant & après les pleines Lunes, & pendant les deux mois que le Soleil y employe dans son passage, en parcourant les Signes du Zodiaque. D'un autre côté, ce mêlange de pluie & de chaleur, joint aux vapeurs qu'exhalent continuellement les Mines d'or & de cuivre, qui sont en assez grand nombre dans le Pays, y excite presque tous les jours, au coucher du Soleil, des orages terribles & les plus furieux tonnerres. L'air y seroit très mal sain, s'il n'étoit purifié par les vents du Nord, qui s'y font sentir avec violence, pendant la meilleure partie de l'année. Aussi-tôt qu'ils viennent à manquer,

e qui eſt heureuſement très rare, le ays eſt déſolé par diverſes maladies ontagieuſes; mais, lorſqu'ils ſoufflent vec leur force ordinaire, tous les Haitans jouiſſent d'une ſanté ſi parfaite, qu'on les voit vivre ſans maladies, juſqu'à l'âge de cent ou de ſix vingt ans.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

De toutes les Provinces, qui compoſent le Royaume de Macaſſar, il n'y en a point que la Nature n'ait diſtinguée par quelque faveur particuliere, qui la rend néceſſaire à toutes les autres. Celles qui ne ſont compoſées que de rochers & de montagnes inacceſſibles, contribuent à la richeſſe du Pays, par leurs Carrieres, & par leurs Mines. Dans les unes, on trouve de très belles pierres; avantage rare aux Indes. Les autres ont des Mines d'or, de cuivre & d'étain. La Province de Toraja fournit ſeule une aſſez grande quantité de poudre d'or; & lorſque les ravines qui ſe précipitent des montagnes de Mamoja, ont achevé de s'écouler, on en découvre ſouvent de petits lingots dans les vallées. Gervaiſe raconte, ſur les témoignages qu'il croit dignes de foi, qu'on y en a trouvé de la groſſeur du bras (94).

Variété des productions de l'Iſle.

Or en poudre & en lingots.

Les Terres de l'Iſle Celebes ſont rem-

Diverſes eſpeces de bois.

(94) Hiſtoire de Macaſſar, Page 21.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

plies d'ébéniers, de bois de calambouc, de calamba, de ſandal, & de quelques eſpeces qui ſervent à teindre en verd & en écarlate; teinture ſi vive & ſi brillante, qu'elle efface la plûpart des nôtres. Le bois de charpente & de menuiſerie, plus commun que le bois à brûler n'eſt en Europe, met les Habitans en état de conſtruire des Bâtimens de mer à meilleur marché qu'en aucun Port. Leurs bambous ſont ſi durs & ſi ſolides, qu'ils en font non-ſeulement des cabanes, mais de petits Bâteaux & des Fleches. Il n'y a point de Contrée dans les Indes, où cette eſpece de roſeau croiſſe mieux. Au lieu d'un pied de diametre, qui eſt ſa groſſeur commune, il en a ſouvent plus de trois dans l'Iſle de Celebes; & comme il eſt naturellement creux, les Macaſſarois en font des tambours, qui ne rendent pas moins de bruit que les nôtres.

Beauté admirable de quelques Provinces.

D'autres Provinces ne ſemblent formées que pour le plaiſir de leurs Habitans. Quantité de petites rivieres, dont elles ſont arroſées, leur fourniſſent d'excellent poiſſon, qui fait, pendant toute l'année, la principale partie de leur nourriture. Mais rien n'approche de la peinture qu'on nous fait

Descript. de l'Isle Celebes, ou Macassar.

ı Payſage. La variété en eſt infinie; : ſont des collines & des campagnes, mplies d'arbres toujours verds; des uits & des fleurs dans toutes les ſai- ns; des oiſeaux, qui ne ceſſent ja- ais de chanter. Entre le jaſmin, les)ſes, les tubereuſes, les œillets, & uantité d'autres fleurs, que la terre oduit d'elle-même, ou donne un ng fort ſupérieur à celle qui ſe nom- e *Bougna-Genay-Maura* Elle a quel ue choſe du lys; mais ſon odeur eſt finiment plus douce, & ſe fait ſentir beaucoup plus loin. Les Inſulaires ı tirent une eſſence, dont ils ſe par- ment pendant leur vie, & qui ſert les embaumer après leur mort. Sa ge eſt d'environ deux pieds de haut. lle ne ſort pas d'un oignon, comme lys, mais d'une groſſe racine fort nere, qu'on employe pour la guéri- n de pluſieurs maladies, ſur-tout, es fiévres pourpreuſes & peſtilenciel- s. Les arbres les plus communs, dans es délicieuſes plaines, ſont les citro- iers & les orangers. Parmi les oiſeaux, ont le nombre eſt ſi grand que l'air en lt quelquefois obſcurci, ſoit qu'ils y aiſſent tous, ou que la beauté du Pays s y attire des Iſles voiſines, celui qu'on ante le plus, n'a gueres que la groſ-

Bougna-Genay-Maura, Fleur vantée.

Ten-rou-Joulon, oiſeau d'une beauté ſinguliere.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

ſeur d'une alouette. Son bec eſt rouge; le plumage de ſa tête, & celui de ſon dos ſont tout-à-fait verds; celui du ventre tire ſur le jaune, & ſa queue eſt du plus beau bleu du monde. Il ſe nourrit d'un petit poiſſon qu'il va chaſſer ſur la riviere, dans certains endroits, où l'inſtinct eſt le ſeul guide qui puiſſe le conduire. Il y voltige, en tournoyant à fleur d'eau, juſqu'à ce que ce poiſſon, qui eſt fort leger, ſaute en l'air & ſemble vouloir prendre le deſſus, pour fondre ſur ſon Ennemi. Mais l'oiſeau a toujours l'adreſſe de le prévenir. Il l'enleve de ſon bec, & l'emporte dans ſon nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant leſquels ſon unique occupation eſt de chanter. Enſuite, lorſque la faim le preſſe, il retourne à la chaſſe & ne revient point ſans une nouvelle proie. Cet oiſeau merveilleux ſe nomme *Tenrou-joulon*. Le *Lourys* eſt une ſorte de perroquet preſqu'entierement rouge, dont la gorge ſur-tout eſt d'un rouge de feu très éclatant, & relevé par de petites raies noires. On ne le nomme, entre quantité d'autres eſpeces de Peruches vertes, ou bigarrées, que pour faire remarquer une propriété ſinguliere, qui lui fait garder un ſilence

iſte & mélancolique ; tandis que les autres ont toute l'apparence de gaieté, qui eſt ordinaire aux perroquets (95).

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Tous les fruits des Indes, ſurtout les Mangues, les Bananes, les Oranges & les Citrons, croiſſent admirablement dans l'Iſle de Celebes. Les Monguiers y ſont ſi grands & ſi touffus, qu'on trouve, en plein midi, de la fraîcheur ſous leur feuillage, & qu'on y peut être à couvert des plus groſſes pluies. Les feuilles en ſont auſſi longues que celles du Noier. Elles répandent une fort bonne odeur, pour peu qu'on les broie. Leurs fruits, qui ſont de figure ovale & de la groſſeur de nos poires, pendent de l'arbre par de longs filets. Ils ont la peau dorée, comme celle de nos Bons-Chrétiens d'Eté, mais beaucoup plus tendre ; la chair fort ſucrée, & de couleur rougeâtre, avec un noiau aſſez dur, dont l'amande eſt fort amere. On connoît qu'elles ſont mures, lorſqu'elles peuvent ſe peler avec l'ongle, comme l'Orange. Les Melons de Celebes ſont ſi rafraîchiſſans, que, malgré leur petiteſſe, la moitié d'un ſuffit pour appaiſer la ſoif la plus ardente, & pour en préſer-

Fruits qui diſtinguent l'Iſle Celebes.

(95) On ne s'attache qu'aux propriétés particulieres de l'Iſle.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

ver un Voyageur pendant une journée entiere, dans les plus grandes chaleurs. L'homme le plus robuſte ne l'eſt pas aſſez pour porter une grappe de Bananes, qui ſont les Figues du Pays. Elles ne ſont gueres plus groſſes que les nôtres; mais la plûpart ont près d'un pied de long, & le goût en eſt véritablement délicieux. Les Inſulaires leur donnent le nom d'Ontis. On y remarque, en les coupant, des croix ſi ſupérieures à celles du même fruit dans les autres Parties des Indes, que les Portugais ſe faiſoient un ſcrupule de les ouvrir avec un couteau, dans la crainte de manquer de reſpect pour le ſigne ſacré du Chriſtianiſme.

Superſtition des Portugais.

Noix, ſeul fruit de l'Europe, connu des Inſulaires. Ses uſages.

De tous les fruits qui croiſſent en Europe, l'Iſle Celebes ne produit que des Noix. Elles y ſont beaucoup moins blanches que les nôtres, & la coquille eſt incomparablement plus dure. Elles ne ſont pas même de ſi bon goût; mais on auroit peine à s'imaginer la quantité d'huile que les Habitans en tirent. Entre pluſieurs remedes, dans leſquels ils l'employent avec différentes préparations, ils en compoſent un onguent, qui vaut le meilleur Baume, & qui a des vertus encore plus certaines pour la guériſon des plaies. Ils en font auſſi

des

; flambeaux, en la faiſant bouillir ec la chair blanche du Coco; ce qui :me une pâte, dont ils enduiſent des tons fort ſecs, qu'ils expoſent, pen- nt quelques heures, au Soleil. Ces mbeaux ſont auſſi propres, durent tant, & ne rendent pas moins de niere que ceux qu'on fait ici de la :illeure cire; & lorſqu'ils ſont bien umés, on a beaucoup plus de peine es éteindre.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

L'abondance des palmiers ſupplée au faut de la vigne, qu'on n'a jamais faire croître dans l'Iſle, & lui pro- re continuellement une liqueur, que Hollandois ne font pas difficulté de mparer aux plus excellens vins de ance, quoiqu'ils ne la trouvent pas it-à-fait ſi ſaine. On n'en peut boire ec excès, ſans s'expoſer à la dyſ- nterie.

Vin qui égale ceux de France.

On voit, dans le Royaume de Ma- ſar, de vaſtes Plaines, qui ne ſont ıvertes que de cotoniers; & cet ar- iſſeau s'y diſtingue auſſi par des pro- étés ſingulieres. Ses fleurs, au lieu :tre jaunes, comme dans les autres ontrées de l'Aſie & de l'Afrique, y nt d'un rouge couleur de feu, lon- es, coupées comme le lys, & très :éables à la vûe, mais ſans aucune

Cotoniers de Celebes.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

sorte d'odeur. Auſſi-tôt que la fleur eſt tombée, le bouton devient auſſi gros qu'une noix verte, & donne un coton qui paſſe pour le plus fin de l'Inde.

Légumes communs ſous la Ligne.

On admire, que ſous la Ligne, non-ſeulement pluſieurs légumes, tels que les raves, la chicorée & le pourpier, mais les choux mêmes, ſoient auſſi communs dans l'Iſle de Celebes qu'en Europe. On y trouve du romarin, du baume, du nenuphar, & quantité d'excellens ſimples, dont les Habitans connoiſſent la vertu pour différentes maladies. L'Opium, que les Portugais nomment Ophyon, eſt celui dont on fait le plus de cas. C'eſt une ſorte d'arbuſte, qui croît ordinairement ſur les tombeaux, dans les antres des montagnes, ou dans certains lieux pierreux & ſauvages, qui ne ſont connus que des Inſulaires. Ses feuilles ſont d'un verd fort pâle. On tire une liqueur de ſes rameaux, par une inciſion ſur laquelle on applique un vaiſſeau de bambou qui s'en remplit : mais lorſqu'il eſt plein, on obſerve ſoigneuſement qu'il n'y puiſſe entrer d'air. La liqueur s'y épaiſſit dans l'eſpace de quelques jours. Auſſi-tôt qu'elle acquiert une certaine conſiſtence, on la coupe en morceaux, pour en faire de petites boules, que

Ophion. Deſcription de ſes effets.

s Malais & tous les Mahométans vien- DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.
ent acheter au poids de l'or. De l'eau,
ans laquelle ils ont fait diſſoudre une
e ces boules, après l'avoir fait paſſer
ar deux tamis différens, ils arroſent
tabac qu'ils veulent fumer. Cette
inture lui donne un goût, qu'ils trou-
ent merveilleux. Ils prétendent qu'elle
cilite la digeſtion & qu'elle fortifie
ſtomac. Mais ſon effet le plus certain
: de les enivrer; & le ſommeil qu'elle
ar procure, dans cette ivreſſe, a tant
: charmes pour eux, qu'ils le préfé-
nt à tous les autres plaiſirs. L'expé-
ence leur apprend néanmoins que
abitude de l'Ophyon n'eſt pas ſans
nger. Il devient ſi néceſſaire à ceux
i en ont fait beaucoup d'uſage, que
ls le quittent, on les voit bientôt
aigrir, tomber dans une affreuſe lan-
eur, & mourir de foibleſſe & d'ab-
ttement. Mais il eſt encore plus dan-
reux d'en prendre avec excès. L'hom-
e le plus vigoureux, qui en fume
ıs de quatre ou cinq fois dans l'eſ-
ce de vingt quatre heures, tombe
ailliblement en lethargie; où s'il en
end plus d'un demi grain en ſubſtan-
, il s'endort preſqu'auſſi-tôt; & ce
mmeil, de quelque douceur qu'il
roiſſe accompagné, ne manque point

Ivreſſe qu'il cauſe.

Ses dangers.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

de le conduire à la mort. Un grain, de la groſſeur du riz, eſt un violent purgatif. Mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout oppoſés; & le dévoiement le plus opiniâtre ne lui réſiſte pas long-tems. Les Macaſſarois en mêlent avec le tabac qu'ils fument, avant que d'aller au combat, pour échauffer leur courage, & ſe rendre même inſenſibles aux plus ſanglantes bleſſures. Ils ont d'ailleurs une quantité ſurprenante de poiſons & d'herbes venimeuſes, dont ils compoſent une liqueur ſi ſubtile, qu'il ſuffit, dit-on, d'y toucher ou d'en reſſentir l'odeur, pour mourir à l'heure même. Ils y trempent la pointe de leurs fleches. Auſſi ne font-elles point de bleſſure qui ne ſoit mortelle; & quand elles ſeroient empoiſonnées depuis vingt ans, l'effet n'en ſeroit pas moins funeſte. On aſſure qu'il n'y a que la fumée, qui puiſſe leur faire perdre cette malheureuſe vertu. Quelques unes de ces redoutables plantes reſſemblent beaucoup à l'Ophyon, & les Inſulaires ont quelquefois le malheur de s'y tromper: mais les animaux de l'Iſle, conduits par un inſtinct plus ſûr que la raiſon, s'éloignent, avec une promptitude admirable, de tous les poiſons qui ſe trouvent ſous leurs pas.

Celebes n'eſt pas moins abondante beſtiaux que l'Europe. Les bœufs y nt auſſi gros ; & les vaches y don- nt un lait qui n'eſt pas inferieur au ɔtre. Il s'y trouve des chevaux & des ıffles. On rencontre, dans les Forêts, s troupeaux de cerfs & de ſangliers. Iſle n'a point de tygres, ni de lions, d'éléphans & de rhinoceros ; mais ; ſinges y ſont comme en poſſeſſion : l'Empire, autant par leur grandeur leur férocité que par leur nombre. es uns ſont abſolument ſans queue. 'autres ont une queue fort longue, d'une groſſeur proportionnée à celle : leur corps. On les diſtingue en deux incipales eſpeces ; l'une de ceux qui archent toujours à quatre pattes, & utre de ceux qui, ſe tenant droit mme les hommes, ne vont jamais ıe ſur les pieds de derriere. Les blancs, rmi leſquels on en voit d'auſſi grands ıe les plus gros dogues d'Angleterre, nt beaucoup plus dangereux que les ɔirs & les blonds. Ils font particuliére- ment la guerre aux femmes. Le pre- ier, qui en apperçoit une, raſſem- e auſſi-tôt ſes Compagnons par des is. Ils ſe ſaiſiſſent d'elle, ils lui font ıtes ſortes d'outrages, ils l'étranglent la déchirent en pieces. Les ſeuls en-

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Celebes n'a point d'animaux carnaſſiers.

Etranges récits qu'on fait des ſinges de Celebes.

Guerre que leur font les ſerpens.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

nemis, que les ſinges ayent à redouter dans l'Iſle de Celebes, ſont d'affreux ſerpens, qui leur donnent la chaſſe nuit & jour. Quelques-uns ſont d'une ſi prodigieuſe grandeur, que d'un ſeul coup ils avallent un ſinge, lorſqu'ils peuvent le ſurprendre. D'autres, moins gros, mais plus agiles, les pourſuivent juſques ſur les arbres. Ceux qui ne ſe ſentent point aſſez forts pour leur faire une guerre ouverte, employent diverſes ſortes de ruſes. Ils obſervent le tems où les ſinges s'endorment, & chaque jour leur apporte une nouvelle proie. D'autres, dont le ſifflement approche de celui de quelques oiſeaux, montent ſur les arbres, s'y cachent ſous les feuilles, & ſe mettent tranquillement à ſiffler. Ce bruit attire les ſinges, qui ſont naturellement curieux; & le ſerpent, qui a comme le choix de ſa victime, ſaute ſur celui qu'il veut dévorer, le tient attaché ſur une branche avec ſa queue, lui déchire les entrailles, & boit ſon ſang juſqu'à la derniere goutte. Cette antipathie, ou plutôt ce goût des ſerpens de Celebes, pour les ſinges, préſerve les villes & les campagnes de ce qu'elles auroient à ſouffrir de leur exceſſive multiplication. Il en reſte aſſez pour cauſer des

armes continuelles aux Inſulaires, i ont ſans ceſſe leurs femmes & leurs imps à défendre, contre des ani- ux également laſcifs & voraces. A verité, le ſeul mouvement d'un bâ- , entre les mains d'un homme, ſuf- pour les effrayer. On ajoute que ceux i les pourſuivent en ſont ſouvent ompenſés par un autre avantage. mme les ſinges, à l'exemple des vres, mangent les boutons de cer- ns arbriſſeaux, dont la digeſtion for- les pierres de bezoar, on en trouve milieu de leurs excrémens, que la inte leur fait lâcher dans leur fuite. bezoar eſt le plus cher & le plus mé. Les pierres en ſont plus rondes plus groſſes que celles qui viennent chevres; & l'experience a ſouvent uvé qu'un grain des premieres pro- t autant d'effet que deux des autres. Tout le Royaume de Macaſſar n'eſt oſé que par une grande riviere, qui traverſe du Septentrion au Midi, ſe jette dans le Golfe, ou le Dé- t, vers le cinquiéme degré de lati- e Méridionale. Sa largeur eſt de s d'une demie lieue à ſon embou- re. Plus haut, elle n'a qu'environ s cens pas; & de-là, juſqu'à peu diſtance de ſa ſource, elle n'eſt pas

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Seule grande riviere du Royaume de Macaſſar.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

plus large que la Seine, à Paris. Mais, dans toute l'étendue de ſon cours, elle ſe diviſe par une infinité de bras, qui ſe répandent dans toutes les parties du Royaume, & qui contribuent à l'enrichir, en formant les Canaux du Commerce. Elle eſt malheureuſement infectée d'un grand nombre de crocodiles, plus dangereux ici que dans aucune autre riviere de l'Orient; ces monſtres, ne ſe bornant point à faire la guerre aux poiſſons, s'aſſemblent quelquefois en troupes, & ſe tiennent cachés au fond de l'eau, pour attendre le paſſage des petits Bâtimens. Ils les arrêtent; & ſe ſervant de leur queue comme d'un croc, ils les renverſent, & ſe jettent ſur les hommes & les animaux, qu'ils entraînent dans leur retraite. On trouve, dans la même riviere, des Sirenes (96) d'une prodigieuſe grandeur, dont les nâgeoires de devant ſont exactement taillées en forme de main.

Ses Crocodiles & ſes Sirenes.

Quoique le lit de la riviere de Macaſſar ait aſſez de profondeur pour les plus grands Vaiſſeaux, il eſt coupé par un ſi grand nombre de ſables, qu'une Barque de cinquante tonneaux n'y peut avancer plus d'une demie heure, ſans

Port de Jompandam.

(96) Ou Lamantins.

chouer. Mais pluſieurs Provinces ont e fort bons Ports, qui ſervent de re- raite aux grands Bâtimens. On vante eaucoup celui de Jompandam, qui eſt ans le Détroit même, & dont la ville ſt bâtie ſur le rivage. Les Hollandois, ui en ſont les maîtres, n'ont rien né- ligé pour s'en aſſurer la poſſeſſion. Ils ont conſtruit un Fort. Outre les ri- heſſes qu'ils tirent de l'Iſle, en or, n ſoie, en coton fin, en bois d'ébé- e, de ſandal & de calamba, que les abitans leur donnent en échange pour es draps de l'Europe, & pour du fer, ui manque à l'Iſle, ils ont fait, de et Etabliſſement, un entrepôt fort vantageux, pour leur Commerce avec 'autres pays qui n'en ſont pas éloignés. e Macaſſar à l'Iſle de Borneo, d'où s reçoivent de l'or, des diamans, du oivre, & d'autres marchandiſes, le aiet n'eſt que d'un jour de naviga- on. Aux Iſles d'Amboine, de Banda : de Bouton, qui leur fourniſſent la uſcade & le girofle, on ne compte ue deux ou trois jours. Il n'y en a is plus de quatre aux Iſles de Ter- ttes & de Timor, d'où l'on apporte uantité de cire & de bois de ſapan. es Moluques, comme on l'a déja re- arqué, en ſont à quatre-vingt lieues.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Etabliſſement avantageux des Hollandois.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, l'Empire de la Chine & les Iſles Philippines n'en ſont gueres à plus de trois cens. Auſſi Jompandam eſt devenue, entre les mains de la Compagnie Hollandoiſe, une des plus grandes & des plus importantes Places du Royaume de Macaſſar, & par conſéquent de l'Iſle entiere.

Mancacara, Capitale du Royaume. Sa deſcription.

Mancacara, qui en eſt la Capitale, & que les Rois ont choiſie pour leur ſéjour, eſt plus anciennement une belle & grande ville, dont les Fortifications ne ſont pas mépriſables, quoique les Hollandois ayent ruiné celles qui étoient l'ouvrage des Portugais. Elle eſt ſituée un peu au-deſſus de l'embouchure de la riviere, vers le ſixieme degré de latitude méridionale, dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles ſont battues d'un côté par la grande riviere. Ses rues ſont en aſſez grand nombre, & la plûpart fort larges. L'uſage du pavé n'y eſt pas connu; mais le ſable, dont elles ſont naturellement couvertes, y fait regner beaucoup de propreté. Elles ſont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les Habitans entretiennent avec ſoin, parce

Beauté de ſes rues.

e leurs maiſons en reçoivent de l'om-
e, & qu'ils y trouvent une fraîcheur
ntinuelle pendant la chaleur du jour.
n n'y voit point d'autres édifices de
erre, que le Palais du Roi, & quel-
es Moſquées; mais, quoique toutes
autres maiſons ſoient de bois, la vûe
en eſt pas moins agréable, par la va-
té de leurs couleurs. Le bois d'ébéne,
i domine particulierement, eſt d'un
at qui ſurprend les Etrangers; & les
ces en ſont enchaſſées avec tant d'art,
'on n'en apperçoit pas les jointures.

plus grand de ces Bâtimens n'a pas
is de quatre ou cinq toiſes de long,
une ou deux de largeur. Les fenê-
s en ſont fort étroites; & le toît
ſt compoſé que de grandes feuilles,
nt l'épaiſſeur réſiſte à la pluie. La
part ſont élevées & ſoutenues en
r, ſur des colonnes d'un bois ſi dur,
'il paſſe pour incorruptible. On y
nte par une échelle, que chacun
ſoigneuſement après lui, lorſqu'il
entré; dans la crainte d'être ſuivi
quelque chien. Cet animal paſſe
ir immonde; & ces Inſulaires, qui
it les plus ſuperſtitieux de tous les
hométans, ſe croiroient indignes
jour, s'ils n'alloient ſe laver dans
riviere auſſi-tôt qu'un chien les a

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Agrément de ſes Edifices.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

touchés. Sur le toît, qui eſt plat & fort bas, chaque maiſon a toujours trois croiſſans, dont deux ſont droits, & ſont les deux extrêmités. Celui du milieu eſt renverſé. On trouve, à Mancacara, dans un grand nombre de boutiques, tout ce qu'on peut deſirer pour les commodités d'une grande ville. On y voit de belles Places, où le Marché ſe tient deux fois le jour; c'eſt-à-dire le matin, avant le lever du Soleil; & le ſoir, une heure avant qu'il ſe couche. Jamais on n'y rencontre que des femmes. Un homme ſe rendroit mépriſable, s'il oſoit y paroître, & s'expoſeroit aux dernieres inſultes, de la part des enfans, qui ſont élevés dans l'opinion que le ſexe viril eſt réſervé pour des occupations plus ſérieuſes & plus importantes. On nous repréſente, comme un ſpectacle agréable, de voir arriver, chaque jour, toutes les jeunes filles des bourgs & des villages voiſins, chargées, les unes de poiſſon d'eau douce, qui ſe prend, à cinq ou ſix lieues de la ville, dans un gros bourg, nommé *Galeꝛon*, où la pêche eſt établie; les autres, de marée, qu'elles apportent de différens Ports; ou de fruits & de vin de palmier, qui viennent particuliérement de Banttaim, village

Les hommes ſont exclus des Marchés publics.

loigné de deux lieues ; de volaille, le chair de bœuf & de buffle, qui ſe vendent dans les mêmes Marchés que le fruit & le poiſſon. Autrefois les Inſulaires portoient leur zele pour la Loi de Mahomet, juſqu'à faire ſcrupule de manger aucune ſorte d'animaux à quatre pieds : mais leur abſtinence ſe borne aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne vend point de gibier dans les Places publiques, parce que le droit de chaſſer eſt réſervé au Roi & aux Seigneurs. D'ailleurs le ſanglier, qui eſt le plus commun des animaux ſauvages de l'Iſle, eſt compris dans l'abſtinence du porc ; & l'uſage du Roi même, eſt de faire préſent, aux Etrangers, de ceux qu'il prend à la chaſſe.

Nombre des Habitans.

Avant les guerres qui ont réuni toutes les parties de Celebes ſous la domination d'un ſeul Maître, on ne comptoit pas moins de cent ſoixante mille Habitans dans la Capitale du Royaume de Macaſſar, & dans les villages voiſins, ſans y comprendre les femmes & les enfans. C'eſt avec cette nombreuſe milice qu'un des derniers Rois étendit ſes Conquêtes. Mais il ne reſte aujourd'hui qu'environ quatre-vingt mille hommes, capables de porter les armes.

Autres Villes de Celebes.

Boné, Capitale de la Province de

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Bonguis, n'eſt guéres moins belle & moins peuplée que Mancacara, dont elle eſt éloignée de neuf ou dix journées. Vagiou, Soppen & Renuguy, ſont d'autres villes conſidérables de la même Province. Mandar & Mamoya, principales villes de la Province de Mandar, ſont à ſept journées de Mancacara; & Toroja, Capitale de la Province de même nom, n'en eſt guéres plus éloignée.

Les plus grandes villes du ſecond ordre, de la Province particuliere de Macaſſar, ne ſont entr'elles qu'à la diſtance de ſept ou huit lieues. Les principales ſe nomment Tallou, Touraté, Borobaſſou, toutes trois célebres par leurs Manufactures, où l'on fabrique diverſes ſortes de toiles de coton & d'étoffes de ſoie.

Qualités naturelles & figure des Macaſſarois.

Tous les Voyageurs conviennent que, parmi les Peuples des Indes, il n'y en a point qui ayent reçu de la nature plus de diſpoſition que les Macaſſarois pour les Arts, les Sciences & les Armes. Ils ont la conception vive, l'eſprit juſte, & la mémoire ſi heureuſe, qu'ils n'oublient preſque jamais ce qu'ils ont une fois appris. Les qualités du corps répondent à celles de l'ame. Ils ſont grands & robuſtes, labo-

Leur éducation.

ieux, capables de réſiſter aux plus grandes fatigues. Leur teint eſt moins baſané que celui des Siamois ; mais ils ont le nez beaucoup plus plat & plus écraſé. Ce nez, qui les défigure à nos yeux, eſt chez eux une beauté, qu'on ſe plaît former dès leur enfance. Auſſi-tôt qu'ils voient le jour, on les couche nuds, dans un petit panier, où leurs nourrices prennent ſoin, à toutes les heures du jour, de leur applatir le nez en le preſſant doucement de la main gauche, tandis que de l'autre main, elles le frottent avec de l'huile, ou de l'eau tiede. On leur fait les mêmes frottemens dans toutes les autres parties du corps, pour faciliter les développemens de la nature. De-là vient apparemment qu'ils ont tous la taille fine & dégagée, & qu'on ne voit point, dans l'Iſle, de boſſus ni de boiteux. On les ſévre un an après leur naiſſance ; dans l'opinion qu'ils auroient moins d'eſprit, s'ils continuoient plus longtems d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou ſix ans, tous les enfans mâles, de quelque diſtinction, ſont mis, comme en dépôt, chez un parent, ou chez un ami ; de peur que leur courage ne ſoit amolli par les careſſes de leurs meres, & par l'habitu-

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

de d'une tendreſſe mutuelle. Ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ou ſeize ans, & la Loi leur donne alors le droit de ſe marier : mais il eſt rare qu'ils uſent de cette liberté, avant que de s'être perfectionnés dans tous les exercices de la guerre. Comme ils naiſſent preſque tous avec de l'inclination pour les armes, ils y acquerent tant d'habileté, qu'on ne connoît pas d'Indiens plus adroits à monter à cheval, à décocher une fleche, à tirer un fuſil, & même à pointer un canon. Il n'y en a point auſſi qui manient mieux le cri & le ſabre. Le cri, qu'on a ſi ſouvent nommé dans cet Ouvrage, eſt une arme commune aux Malais, aux Javans, & à d'autres Inſulaires de l'Inde, mais qui n'eſt nulle part ſi redoutable que dans le Royaume de Macaſſar. Sa longueur eſt d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard, avec cette différence, que la lame s'allonge en ſerpentant, comme nos Peintres repréſentent un raion du Soleil. Les Macaſſarois s'en ſervent particuliérement dans leurs duels, qui ſe font de deux manieres : tantôt ils ſe battent avec le ſabre & la rondache, tantôt ils ſont armés de deux cris. De celui qu'on

Leur inclination pour les armes.

Ce que c'eſt qu'un cri, & ſon uſage.

ient de la main gauche, on écarte & abat les coups. De l'autre, on pouſſe quelques bottes, qui finiſſent bientôt e combat; car la moindre égratignure l'une arme, qui eſt ordinairement em-oiſonnée, devient une playe ſi mor-elle, qu'on deſeſpere du reméde. Auſſi es querelles ſont-elles preſque tou-ours ſuivies de la mort des deux com-attans. Leur maniere de décocher les leches, n'eſt pas moins extraordinai-e. Ils les font d'un bois très leger, u bout duquel ils attachent une dent le Requin (97). Au lieu d'arcs, ils nt une ſarbacane, de bois d'ébene, ongue d'environ ſix pieds, & fort po-ie en dedans. Ils y mettent une fle-he, qu'ils ſouffient plus ou moins oin, ſuivant la force de leur haleine; nais qui porte ordinairement juſqu'à oixante ou quatre-vingt pas, & ſi ju-te que, s'il en faut croire l'Auteur de e récit, ils ne manquent jamais de lonner dans l'ongle d'un doigt qu'ils ſe ont propoſés pour but.

Sarbacanes, qui ſervent d'arcs.

Les Macaſſarois ſont vêtus plus pro-rement qu'aucune autre Nation des ndes. L'habillement des perſonnes de ualité, eſt une longue veſte, qui leur

Les Macaſſarois ſont mieux vêtus que les autres Indiens.

(97) Poiſſon connu, qui a les dents aigues & tranchantes.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

descend presqu'aux genoux, ordinairement de brocard d'or & d'argent, ou d'un beau drap d'écarlate, qu'ils achetent des Hollandois. Les boutons, qui la ferment par-devant, sont d'orfévrerie. Les manches en sont fort étroites, & se boutonnent jusqu'au poignet. La culotte, qu'ils portent dessous, ressemble aux nôtres; mais elle n'est que d'une petite étoffe de soie, raiée de plusieurs couleurs. Leur ceinture est de brocard, d'une couleur différente de celle de la veste; elle est fort large, & les deux bouts, qu'on laisse pendre jusqu'au dessus du genou, sont richement brodés d'or & d'argent, à la hauteur d'un pied. Lorsqu'ils paroissent en public, ils mettent, par-dessus cet habit, un petit manteau de mousseline, qui se porte négligemment. Le cri est passé du côté droit, dans la ceinture; la poignée & le fourreau en sont presque toujours d'or massif. De l'autre côté, ils portent, dans la largeur de leur ceinture, un petit couteau, du tabac, du betel, & leur bourse, parce qu'ils n'ont point de poche. En campagne, ils ont, avec le cri, un sabre, qu'ils passent aussi du côté droit, & dont la poignée est ordinairement d'or ou d'argent. Celle des plus simples sol-

Habits des hommes.

ats eſt d'ivoire ou de bois précieux. 'uſage commun du païs, eſt de mar- ier pieds nuds. Cependant les per- onnes de qualité, qui craignent moins incommodité de la chaleur, que celle e ſentir le ſable, chauſſent de petites ndales moreſques, brodées d'or & 'argent, à peu près comme les ſou- ers de nos Dames. Le chapeau eſt en orreur aux Macaſſarois; & leur reſ- ect va ſi loin pour le turban, qu'ils e s'en ſervent qu'aux jours de Fête & e réjouiſſances publiques. Mais ils por- ent habituellement un petit bonnet, le la figure d'un chapeau, & d'une toffe blanche, plus ou moins précieu- e, ſuivant le rang ou les richeſſes, vec un petit bord d'or ou d'argent. eur turban n'eſt pas formé comme elui des Turcs; ce n'eſt qu'une large ande d'étoffe ou de toile, qu'ils s'a- uſtent fort proprement autour de la ête. Celui des Prêtres & des Vieillards ſt blanc. Les jeunes gens en portent ndifféremment de toutes les couleurs, nais le plus ſouvent rouges, verds ou aiés. C'eſt non-ſeulement une pro- reté, mais un uſage indiſpenſable our les perſonnes de diſtinction, d'en- retenir, ſur leurs ongles, une tein- ure rouge, qu'on y met dès leur en-

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES OU MACASSAR.

De quoi ils ſe couvrent la tête.

Modes ſingulieres pour leurs ongles & leurs dents.

DESCRIPT. DE L'ISLE CÉLEBES, OU MACASSAR.

fance. Ils ne ſont pas moins curieux de ſe peindre les dents, en verd ou en rouge. Dans leurs premieres années, ils ſe les font polir & limer ; après quoi ils ſe les frottent avec du jus de citron, qui les rend ſuſceptibles de la couleur qu'on veut leur donner. Cette opération ne ſe fait pas ſans douleur, & ſans qu'il en coûte du ſang. Mais l'empire de la mode n'eſt pas moins reſpecté à Celebes, qu'en Europe. Souvent même les Seigneurs Macaſſarois ſe font arracher leurs meilleures dents, pour en porter d'or, d'argent, ou de tombac.

Habits des femmes.

Les femmes ont encore plus de paſſion pour la propreté que les hommes ; mais elles ſont moins magnifiques. Elles portent des chemiſes d'une belle mouſſeline, qui leur deſcendent juſqu'aux genoux. Les manches en ſont étroites, & ſi courtes qu'elles ne paſſent pas le coude. Le col en eſt aſſez haut, pour couvrir entiérement le ſein. Elles portent deſſous une culotte de brocard d'or ou d'argent, qui ne differe de celle des hommes, qu'en ce qu'elle eſt plus longue, & qu'elle paſſe toujours le gros de la jambe. Comme elles ſont d'une adreſſe extrême, rien n'eſt plus beau que la broderie d'or ou d'argent,

nt les extrêmités de cette culotte ſont richies. Elles ont, par-deſſus, un jupon ſemblable à celui des femmes de ance, qui n'eſt que de toile, ou de ielque étoffe legere, dans l'intérieur leur maiſon; mais les jours de fête, les en prennent un de mouſſeline iée, au travers duquel, la culotte brocard d'or & d'argent, dont le nd eſt ordinairement rouge, paroît ans toute ſa beauté. Leurs cheveux, ui ſont leur ſeule coeffure, ſont prorement noués par derriere. Elles les nt naturellement fort noirs; & lorſu'ils ſont humectés de parfums, qui n augmentent l'éclat, le tour, qu'elles onnent à leurs boucles, forme une arure agréable; on leur voit peu de agues & de pierreries. C'eſt l'ornenent des hommes. Elles n'ont, pour ollier, qu'une petite chaîne d'or, que eurs maris leur donnent le lendemain le leur nôce, pour les faire ſouvenir qu'elles ſont leurs premiers eſclaves(98).

Cérémonie qui aſſujettit les femmes à ſervir.

(98) On paſſe ſur tous es uſages, qui ſont communs aux Macaſſarois, avec les autres Mahométans des Indes. Ainſi l'on ne s'arrête point aux préparatifs & aux cérémonies du mariage, mais ce qu'on va lire a le mérite de la ſingularité: » Après les for» malités établies, on me» ne les nouveaux Mariés » dans une chambre fort » obſcure, où il n'y a point » d'autre lumiere que celle » d'une petite lampe, al» lumée dans un coin. On » les y laiſſe ſeuls pendant

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

En effet, elles ſont ſouvent chargées de tous les offices domeſtiques. Il y a peu d'eſclaves dans l'Iſle de Celebes. Les Loix n'y permettent point, comme dans la plûpart des autres Pays des Indes, aux peres & aux meres d'y vendre leurs enfans, ni aux perſonnes avancées en âge, d'engager leur liberté ; & la crainte de voir troubler la tranquillité publique, par les Priſonniers de guerre, porte la Cour à les faire tranſporter dans les Contrées voiſines. Gervaiſe raconte qu'étant à Siam

Raiſon pour laquelle Celebes a peu d'Eſclaves.

» trois jours & trois nuits, » ſans qu'il leur ſoit per- » mis d'en ſortir, ni à per- » ſonne d'y entrer. Une » vieille femme, ſe tient » ſeulement à la porte, » pour leur fournir tout » ce qui leur eſt néceſſai- » re ; & cette retraite eſt ſi » rigoureuſe, que pour » leur ôter tout prétexte » d'en ſortir, il y a dans » la chambre même un pe- » tit cabinet deſtiné aux » beſoins naturels. Les » trois jours qu'ils paſſent » enſemble ſont employés » par les Parens & les A » mis, en feſtins & en ré » jouiſſances. Dès le ma » tin du quatriéme jour, » le nouveau Mari ſe diſ- » poſe à prendre congé des » Parens de ſa femme, » pour aller prendre poſ- » ſeſſion de la Maiſon qu'il » doit occuper ; mais avant » qu'il ſorte de la cham- » bre obſcure, un Valet y » porte, à la pointe du » jour, une barre de fer » ſur laquelle ſont gravés » quelques chiffres myſté- » rieux, avec un ſeau d'eau » fraîche. Le plus âgé de » la Compagnie ſuit bien- » tôt ; & s'approchant du » lit, il oblige les deux E- » poux de ſe lever, & de » ſe mettre tous deux, » les pieds nuds, ſur la » barre de fer. Alors il » leur jette le ſeau d'eau » tout entier ſur le corps, » en prononçant quelques » prieres. Les Valets en- » trent enſuite, pour eſ- » ſuyer leurs Maîtres, & » pour les aider à ſe vêtir. *Gervaiſe, ubi ſuprà, pages 220 & précédentes.*

n 1685, il vit arriver deux Vaiſſeaux Macaſſarois qui en étoient chargés. Le Roi de Siam, & le fameux Conſtance, lors Miniſtre de ce Prince, en acheterent une partie. Le Chevalier de Chaumont, Ambaſſadeur de France à cette Cour, & l'Abbé de Choiſy en tirent auſſi quelques-uns, qui les ſuivirent en France. Ils étoient originaires de la Province de Toraja, dont le Roi de Macaſſar venoit d'achever la Conquête.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBE, OU MACASSAR.

La Nobleſſe, dans le Royaume de Macaſſar, n'eſt pas comme dans la plus grande partie de l'Orient, une diſtinction paſſagere, attachée ſuivant le caprice du Prince à la perſonne qu'il lui plaît d'en revêtir, & qui ne paſſe pas toujours à ſes deſcendans. Elle eſt fondée ſur des titres, qui la rendent perpétuelle. Auſſi les Nobles y ſont-ils plus fiers, que dans aucun autre endroit du monde. On en diſtingue pluſieurs ſortes. Les principaux ſont ceux dont la Nobleſſe eſt attachée à des Terres, anciennement annoblies par les Rois, en faveur de quelques Sujets qui avoient rendu des ſervices conſidérables à l'Etat. Les conceſſions de cette nature rendent une Terre inalienable. Elles obligent les Poſſeſſeurs, de payer

Nobleſſe de Celebes, diſtinguée de celle des Indiens.

Premier Ordre.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

une certaine ſomme à la Couronne, & de ſervir le Roi dans ſes armées, à leurs propres frais, lorſqu'ils reçoivent l'ordre de le ſuivre. Cette Nobleſſe ſe tranſmet, ſans fin, aux Deſcendans de la même race; & s'ils meurent ſans enfans, leurs Terres ſont réunies au Domaine. Elle donne d'autant plus de puiſſance & d'autorité, que tous les Vaſſaux d'une Seigneurie ſont obligés, ſans diſtinction de Sexe, de ſervir leur Seigneur par quartier; ou de ſe racheter du ſervice, par une ſomme équivalente. Ces anciens Nobles & leurs Deſcendans ſont diſtingués par le titre de *Dacus*, qui répond, parmi nous, au titre de Duc. Ils ne paroiſſent à la Cour qu'avec un nombreux cortege. Ils marchent immédiatement après les Princes du ſang. Ils rempliſſent les premieres Charges & les meilleurs Gouvernemens du Royaume. Le nom de Dacus eſt ſi honorable, qu'on le donne même aux Princes de la Maiſon Royale. Mais comme la multiplication d'une Nobleſſe, qui ne veut ſouffrir aucune concurrence, pourroit avilir les autres Nobles & devenir préjudiciable à l'Etat, le nombre de ces Nobles eſt fixé. Il n'eſt guéres plus grand, aujourd'hui, que celui de nos Ducs. Les Anciens

iens s'oppoſeroient à de nouvelles Créa- DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.
ons ; & le Roi ſe contente de ſoute-
ir ces illuſtres Races par les faveurs
u'il leur accorde, ſoit en leur diſtri-
uant les Terres nobles qui lui revien-
ent, à l'extinction de ceux qui les ont
oſſédées, ſoit en leur abandonnant les
onfiſcations & d'autres profits.

Le ſecond Ordre de Nobleſſe eſt ce- Second ordre.
ui des *Carrés*, qui répondent à nos
arquis & à nos Comtes, & qui ne ſe
ont pas moins multipliés. Cet hon-
eur dépend uniquement de la volon-
du Roi. Un Macaſſarois, qui plaît
la Cour, obtient facilement l'érection
e ſon village en *Carré*. Ses enfans lui
ccedent ; mais quoique l'égalité re-
ne dans cet ordre, les plus anciens
uiſſent d'une diſtinction, que les au-
es ne peuvent attendre que de la lon-
ueur du temps.

Les *Lolos*, qui font la troiſieme Troiſieme ordre.
laſſe, compoſent la ſimple Nobleſſe.
s ſont annoblis par des Lettres parti-
lieres, & par quelques préſens qui
pondent à leurs ſervices, ou par l'eſ-
rance d'en recevoir. Souvent, pour
tter un riche Marchand, leurs amis
ur donnent le nom de Lolo ; mais
s Daeus, les Carrés, & les vrais Lolos
gardent bien de prodiguer ces titres.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Le Gouvernement de Macaſſar eſt purement Monarchique. Les Rois qui occupent le Thrône depuis près de neuf cens ans, y ont toujours été fort abſolus, toujours craints & reſpectés de leurs Sujets. La Couronne eſt héréditaire ; mais les freres y ſuccedent, à l'excluſion des fils ; ſoit qu'ils paſſent pour les plus proches Parens, ſoit qu'on appréhende que la minorité des Souverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleroient l'ordre & la tranquillité de l'Etat. Craen Biſet, qui régnoit en 1685, étoit le vingtiéme Roi de ſa race. Ce Prince, un des plus grands qui ait rempli le thrône de Macaſſar, jouiſſoit d'une autorité abſolue. Outre les garniſons des Ports de mer, des villes, & des places frontieres, il avoit toujours en réſerve un corps de dix mille hommes, auxquels il ne donnoit aucune ſolde, mais qu'il entretenoit d'habits & d'armes. Dans les guerres auxquelles il devoit ſes Conquêtes, ſon armée étoit compoſée de quatre-vingt huit mille hommes d'infanterie & de douze mille cavaliers.

Methodes militaires des Macaſſarois.

L'Etendart royal de Celebes eſt ou blanc ou rouge. Un ancien uſage oblige les Rois de choiſir l'une ou l'autre de ces deux couleurs. Il eſt parſemé de

oiſſans, entrelaſſés de feuillages d'or : d'oiſeaux. En campagne, on le tient ontinuellement déployé à côté du Moarque, ſous la garde de pluſieurs Comagnies d'Infanterie. Les Seigneurs & :s principaux Officiers ont auſſi chaun leur drapeau, gardé par leurs plus raves ſoldats, parce que ſa perte enaîne celle de leur réputation & de ur emploi. Cet établiſſement eſt d'aunt plus ſage, que le drapeau de chaue Officier ayant ſa marque qui le iſtingue, il eſt facile au Roi, qui les nnoît tous, de remarquer ceux qui nt leur devoir. Il eſt toujours camé dans un lieu, d'où il peut voir tout e qui ſe paſſe autour de lui; & dans s marches, il ſe tient au milieu de n armée, où les Princes & les Daıs, avec leurs troupes, ſont plus ou ıoins éloignés de ſa perſonne, ſuivant degré de leur Nobleſſe ou de leur ignité. Les Macaſſarois ont de ſi gros ınons, qu'un homme y peut entrer ıns peine & s'y cacher tout entier. ſais leur poudre a ſi peu de force, que es monſtrueuſes pieces deviennent ouvent inutiles (99). On campe chaue jour au ſoir, & la marche recomıence au lever du Soleil. Quoique les

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

(99) Gervaiſe, *ubi ſuprà*, page 189.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

chaleurs ſoient exceſſives, il eſt rare qu'on s'arrête juſqu'au lieu marqué pour le camp; & le repas du matin eſt la ſeule nourriture qu'il ſoit permis de prendre avant la fin du jour. Lorſque deux armées ſe rencontrent, les premiers momens du combat ſont furieux; ſur-tout lorſqu'après avoir épuiſé toute leur poudre, elles en viennent au ſabre & au cri, qui font une expédition terrible. Mais cette eſpece de tranſport, où l'Ophyon jette les Macaſſarois à la vûe de leurs Ennemis, n'eſt pas ordinairement de longue durée. Une réſiſtance de deux heures fait ſucceder l'abbattement à la rage. Ceux qui connoiſſent leur caractere cherchent le moyen de les amuſer, pour laiſſer à leur premier feu le temps de s'éteindre, & n'ont pas de peine alors à les mettre en deſordre.

La plûpart de leurs autres uſages ont trop de reſſemblance avec ceux des Iſles voiſines & de tous les Indiens Mahométans, pour demander ici des explications plus étendues: mais on ne ſe diſpenſera point de quelque détail ſur leur Religion, & ſur la maniere dont les Hollandois ſe ſont établis dans leur Iſle.

Ce que leur Religion a de ſingulier.

Il n'y a pas deux cens ans que les

Descript. de l'Isle Celebes, ou Macassar.

lacaſſarois étoient encore dans les ténebres de l'Idolâtrie. Ils ne connoiſſoient rien de plus grand & de plus reſpectable, dans l'Univers, que le Soleil & la Lune, unique objet de leurs vœux & de leurs adorations. Le lever & le coucher de ces deux Aſtres étoient le temps de leur Culte. Ils leur demandoient les faveurs qu'ils les croyoient capables de leur accorder. Si par hazard quelque nuée les déroboit à leurs yeux pendant leur priere, ils les ſupposoient irrités ; & ſe hâtant de rentrer dans leurs maiſons, ils ſe proſternoient devant leurs figures, qu'ils gardoient avec reſpect dans quelque lieu diſtingué. Elles étoient d'or, d'argent, de cuivre, ou de terre dorée, & d'une grandeur proportionnée à leur zele. Le premier & le quinzieme jour de la Lune étoient conſacrés à l'honneur de ces deux Divinités. Ils leur offroient, en ſacrifice, des bœufs, des vaches & des cabris. L'opinion de la Métempſycoſe étant alors établie parmi eux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils auroient crû commettre un grand crime, s'ils avoient tué, pour leur uſage particulier, quelques-uns de ces animaux : mais ils ſe faiſoient un devoir de les immoler au Soleil &

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

à la Lune, parce qu'ils croyoient avoir obligation de leur exiſtence, & de tout ce qu'ils poſſédoient, à l'heureuſe fécondité de leurs influences. Ces Sacrifices ſe faiſoient régulierement, juſques dans les moindres villages; & l'on voyoit des Peres, qui n'ayant plus rien à ſacrifier, après avoir immolé tous leurs beſtiaux, n'épargnoient pas leurs propres enfans. Ils auroient crû faire injure à leurs dieux, s'ils leur avoient bâti des Temples ſur la terre, parce qu'ils n'y trouvoient pas de matiere aſſez précieuſe pour compoſer leur demeure. Dans cette idée, tous les grands Sacrifices ſe faiſoient au milieu des Places publiques, par des Prêtres entretenus aux dépens du Peuple. Les Sacrifices particuliers étoient offerts par les mains des Peres de famille, devant la porte de leurs maiſons, à la vûe de tout le voiſinage.

Depuis l'introduction de l'Alcoran, dans l'Iſle de Celebes, l'attention que les Mahométans ont apportée à détruire toutes les traces de l'ancienne Religion, dans la crainte qu'elles ne ſerviſſent à faire retomber les Inſulaires dans l'Idolâtrie, ne permet gueres aux Voyageurs de remonter à la ſource d'un Culte ſi ſimple, ni d'approfondir les

autres antiquités de l'Iſle. Cependant l'Auteur qu'on vient de citer, ayant eu l'occaſion de converſer, à Siam, avec un grand nombre de Macaſſarois, apprit d'eux que malgré la Doctrine de la tranſmigration des Ames, leurs Ancêtres ne faiſoient pas difficulté de manger de la chair de porc, & des oiſeaux. Ils croyoient qu'il n'y avoit point d'Ame aſſez coupable pour avoir mérité d'être releguée dans le corps d'une bête auſſi ſale que le cochon; & celui des oiſeaux leur paroiſſoit trop petit, ou du moins compoſé d'organes trop foibles & trop mal diſpoſés, pour recevoir une Ame humaine, & lui laiſſer la liberté de ſes opérations. Ils avoient auſſi pour principe, qu'étant immortelle, on devoit la mettre en état de paroître, avec honneur, dans toutes les ſituations qui l'attendoient ſucceſſivement après la ſéparation du corps; & cette opinion leur faiſoit enterrer leurs Morts avec leurs plus beaux habits & la meilleure partie de leurs biens. On trouve quelquefois, dans leurs anciens tombeaux, quantité de vaſes, de braſſelets, de chaînes & de lingots d'or.

DESCR. PH. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Leurs Docteurs enſeignoient que le Ciel n'avoit jamais eu de commencement; que le Soleil & la Lune y

Idées des Macaſſarois ſur l'origine des choſes.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

avoient toujours exercé une ſouveraine puiſſance, & qu'ils y avoient vécu en bonne intelligence, juſqu'au jour d'une malheureuſe querelle, où le Soleil avoit pourſuivi la Lune dans le deſſein de la maltraiter; que s'étant bleſſée en fuyant devant lui, elle avoit accouché de la terre, qui étoit tombée par haſard dans la ſituation qu'elle garde encore; que cette lourde maſſe s'étant entr'ouverte, dans ſa chûte, il en étoit ſorti deux ſortes de Geans; que les uns s'étoient rendus maîtres de la Mer, où ils y commandoient aux poiſſons; que dans leur colere, ils y excitoient des tempêtes, & qu'ils n'éternuoient jamais ſans y cauſer quelque naufrage: que les autres Geans s'étoient enfoncés juſqu'au centre de la terre, pour y travailler à la production des métaux, de concert avec le Soleil & la Lune; que lorſqu'ils s'agitoient avec trop de violence, ils faiſoient trembler la terre, & qu'ils renverſoient quelquefois des villes entieres: qu'au reſte la Lune étoit encore groſſe de pluſieurs autres Mondes, qui n'avoient pas moins d'étendue que le nôtre, & qu'elle en accoucheroit ſucceſſivement, pour réparer les ruines de ceux qui devoient être conſommés par l'ardeur

du Soleil ; mais qu'elle accoucheroit naturellement, parce que le Soleil & la Lune ayant reconnu, par une expérience commune, que le Monde avoit beſoin de leurs influences, s'étoient enfin reconciliés, à condition que l'empire du Ciel ſe partageroit également entre l'un & l'autre, c'eſt-à-dire, que le Soleil regneroit pendant la moitié du jour, & la Lune pendant l'autre moitié.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Tel étoit le ſyſtême des Macaſſarois, lorſque deux Marchands de l'Iſle furent conduits aux Moluques, par des entrepriſes de Commerce. Ils furent bien reçus, à Ternate, où les Portugais, qui s'y étoient établis depuis quelques années, exerçoient ouvertement leur Religion. Ces deux Etrangers parurent charmés des cérémonies du Chriſtianiſme, & de l'idée qu'on leur fit prendre du Créateur de l'Univers. Antoine Galva, qui commandoit alors dans la Forteresſe de ſa Nation, ſe fit un honneur de les inſtruire. Ils demanderent le baptême ; l'Iſle étoit ſans Prêtre ; ils le reçurent des mains de ce pieux Gouverneur, qui nomma l'un, Antoine, & l'autre, Michel. Etant retournés dans leur Patrie, ils annoncerent l'Evangile, avec un zele qui leur

Comment le Chriſtianiſme fut introduit dans Celebes.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

attira bien-tôt un grand nombre de disciples. Mais les Rois de l'Isle marquerent peu de goût pour une Doctrine, qui combattoit les plus douces inclinations de la nature. Le seul Roi de *Soppen*, après avoir paru long-temps incertain, profita de l'arrivée d'un gros Vaisseau Portugais, qui étoit venu charger du bois de Sandal, pour demander de nouvelles instructions au Capitaine. Il reçut publiquement le Baptême avec toute sa famille & une partie de sa Cour.

Il y est détruit par le Mahométisme.

Quelques Historiens racontent qu'un Roi de *Sion*, touché de cet exemple, se fit baptiser avec le Roi de Soppen : mais Gervaise assure que s'il y eût jamais un Royaume de Sion dans les Indes, il n'étoit pas dans l'Isle de Celebes ; à moins qu'on ne veuille supposer que la mémoire en soit effacée dans l'esprit des Insulaires. » Ce pays n'est » connu, dit-il, d'aucun Macassarois ; » & les plus habiles Géographes en » ignorent l'existence. Il paroît plus certain que Saint François-Xavier, arrivé depuis peu dans les Indes, fut informé de ces heureux progrès de l'Evangile, & qu'il résolut d'y contribuer par la ferveur de son zele : mais tous ses efforts ne purent lui faire trouver

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

l'occaſion de paſſer dans l'Iſle de Celebes ; & d'autres Miſſionnaires, que les Portugais firent partir pluſieurs fois, à la priere du Roi de Soppen, n'y arriverent pas plus heureuſement. Ce délai arrêta l'Ouvrage du Ciel. Quelques Mahométans de l'Iſle de Sumatra, qui ſe trouvoient à la Cour du Roi de Macaſſar, en prirent occaſion de lui propoſer l'Alcoran. Ils eurent peine à le faire ſortir d'une longue incertitude. Cependant il prit le parti de députer, en même temps, quatre de ſes principaux Officiers, dans des vûes fort oppoſées : deux à Malaca, pour demander au Gouverneur Portugais, quelques Prêtres Chrétiens, qui fuſſent capables de réſoudre ſes difficultés ; & deux à la Cour d'Achem, pour en amener auſſi des Prêtres Mahométans, dont il pût recevoir le même ſecours. Il s'étoit perſuadé qu'après avoir examiné ſoigneuſement l'une & l'autre Religion, il lui ſeroit aiſé de ſe déterminer pour la meilleure. Son Conſeil loua cette réſolution ; mais, dans la crainte que les Docteurs Chrétiens & Mahométans ne partageaſſent l'eſprit des Peuples, ils lui repréſenterent que pour l'interêt de la paix, il devoit embraſſer la Religion de ceux qui arriveroient

Hiſtoire ſinguliere de ce changement.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

les premiers ; d'autant plus qu'il pouvoit eſperer que le Ciel lui feroit connoître, par cette voie, le choix auquel il devoit s'attacher. Il eut la foibleſſe de s'y engager ; & tous ſes Sujets firent, avec lui, le même ſerment. La Cour de Sumatra, qui en fut avertie, ne perdit pas un moment pour faire partir ſes Docteurs. Ils arriverent, à Macaſſar, avant les Portugais, & le Roi ſe fit circoncire. Pour rendre ſon engagement plus ſolemnel, ils l'obligerent de faire bâtir une ſuperbe Moſquée, qu'il enrichit de ce qu'il avoit de plus précieux. Le Prince, ſon frere, & quelques Seigneurs, dont le goût s'étoit déclaré pour la Religion Chrétienne, firent éclater leur indignation. Ils firent entrer, pendant la nuit, des pourceaux dans la Nouvelle Moſquée ; & les ayant égorgés dans le même lieu, ils frotterent de leur ſang les murs & les portes. Après une entrepriſe ſi hardie, ils n'eurent pas d'autre reſſource que de ſe retirer dans le Royaume de Bouguis, qui n'étoit pas encore réuni à celui de Macaſſar ; & dans l'eſpace d'un mois, la Religion Mahométane acheva d'étouffer toutes les ſemences du Chriſtianiſme.

Ce fut dans ces circonſtances qu'on

vit arriver à Jompandam des Vaiſſeaux Portugais & des Miſſionnaires, ſous la conduite des deux Députés qui avoient été envoyés à Malaca. Leur douleur fut égale à leur ſurpriſe. Ils employerent tous leurs efforts pour faire ouvrir les yeux au Roi ſur ſon erreur, & pour l'engager du moins à les écouter; mais ce Prince leur déclara que la négligence des Gouverneurs Portugais étoit irréparable. Cependant il en uſa civilement avec eux. Après avoir permis aux Marchands, qui les avoient amenés, d'exercer leur Commerce dans toute l'étendue de ſes Etats, il prit occaſion de cette faveur même, pour leur faire bâtir, à ſes propres frais, une fort belle Egliſe, dans une ville qu'il leur avoit accordée pour demeure; & les Miſſionnaires eurent la permiſſion de s'y établir, ſous prétexte de rendre les devoirs de leur profeſſion aux Portugais. Il laiſſa même à ceux d'entre ſes Sujets, qui n'avoient pas encore été circoncis, la liberté de recevoir le Baptême, & aux nouveaux Chrétiens, celle de perſévérer dans la Foi. Peut-être n'avoit-il en vûe que de ménager la Nation Portugaiſe, dont il redoutoit la puiſſance, qu'il voyoit croître de jour en jour: mais les Miſſionnaires, expliquant

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

mieux ſes diſpoſitions, déplorerent la négligence des Officiers de Malaca; & divers malheurs, qui tomberent preſqu'en même temps ſur cette ville, en furent regardés comme une juſte punition (1).

Etabliſſement des Hollandois dans l'Iſle Celebes.

La Conquête de l'Iſle entiere, qui fut entrepriſe par le même Prince (2), & terminée par ſon Succeſſeur, y ouvrit enſuite un chemin facile au Mahométiſme. Mais rien n'a tant ſervi à l'y confirmer, que l'établiſſement des Hollandois à Jompandam, après qu'ils eurent trouvé le moyen d'en faire chaſſer les Portugais (3). Tavernier raconte, au ſecond Tome de ſes Voyages, que la Compagnie de Hollande, ne

Prétexte dont il fut coloré.

(1) Elle fut affligée de la peſte, de la famine, & de la guerre. *Gervaiſe, ubi ſuprà, page* 258.

(2) Une mort imprevûe arrêta le cours de ſes victoires. Il avoit enlevé la femme d'un des plus grands Seigneurs de ſa Cour. Ce Mari furieux trouva le moyen de s'en venger. Un jour que le Roi, pour donner le plaiſir de la pêche à ſa Maîtreſſe, l'avoit fait monter ſeule avec lui ſur une Barque, il s'y gliſſa parmi les Rameurs; & ſe jettant ſur lui, il le fit tomber mort de cinq ou ſix coups de poignard. Enſuite il ſe précipita dans la mer, ſans qu'on ait jamais pû ſçavoir ce qu'il étoit devenu.

(3) Sans eux, dit le même Ecrivain, on y verroit encore trois belles Egliſes qu'ils ont fait abbattre, & un bon nombre de Chrétiens, qui auroient pû beaucoup contribuer à la converſion de ces Peuples. On ſçait qu'ayant fait chaſſer les Miſſionnaires & les Catholiques par leurs intrigues & leurs calomnies, ils ont mieux aimé y voir regner Mahomet, que d'y voir ſuivre Jeſus-Chriſt. *Ubi ſuprà*, pages 262 & 263.

pouvant pardonner aux Jéſuites Portugais, d'avoir fait congédier, par l'Empereur de la Chine, les Ambaſſadeurs qu'elle lui avoit envoyés, vers la fin de l'année 1658, & de leur avoir fait refuſer la liberté du Commerce, prit la réſolution de s'en venger, non ſeulement ſur tous les Jéſuites, mais ſur tous les Marchands Portugais ; qu'ayant appris que les Vaiſſeaux, qu'ils envoyoient, tous les ans, à Celebes, étoient entrés dans le Port de Jompandam, chargés des plus riches Marchandiſes de la Chine, elle avoit fait partir, de Batavia, une Flotte conſidérable, pour les prendre ou les couler à fond ; » & qu'elle avoit pû former ce » deſſein avec juſtice, pour ſe dédom» mager des cinq cens mille écus qu'el» le avoit employés inutilement à l'Am» baſſade de la Chine. Mais d'autres ſont perſuadés que c'eſt un prétexte ſpécieux, dont les Hollandois ont coloré leur uſurpation. Si leurs Ambaſſadeurs furent mal reçus à la Cour de la Chine, il n'en faut pas chercher d'autres raiſons que la défiance naturelle des Chinois. Un Voyageur eſtimé nous fait un récit plus ſimple, » ſur le témoi» gnage de pluſieurs perſonnes déſinté» reſſées, & d'une probité reconnue,

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» qui en avoient appris les circonſtan-
» ces de la bouche même de ceux qui
» avoient eu le plus de part à cette ex-
» pédition (4).

Hiſtoire d'une étrange révolution.

Vers l'année 1560, la Compagnie Hollandoiſe envoya quelques-uns de ſes principaux Officiers à *Sombanco*, qui regnoit alors dans le Macaſſar, pour lui demander la permiſſion de trafiquer avec ſes Sujets. Elle leur fut accordée d'autant plus facilement, que ce Prince, ayant déja tiré de grands avantages du Commerce des Portugais, ne s'en promit pas moins de celui de Batavia. Les Députés de la Compagnie furent traités avec diſtinction, & partirent ſatisfaits. Quelques Vaiſſeaux Hollandois, qui furent bien-tôt envoyés pour l'exécution du Traité, arriverent heureuſement au Port de Jompandam. Ils y firent un profit ſi conſidérable, qu'ils emporterent le deſſein d'y retourner en plus grand nombre. Mais ayant reconnu, dès la premiere fois, que leur gain croîtroit au double, s'il n'étoit pas partagé avec les Marchands Portugais, ils prirent la réſolution de tourner tous leurs efforts à ſe défaire de ces dangereux Rivaux. L'entrepriſe devoit leur paroître diffi-

(4) *Ibidem*, pages 61.

cile. Les Portugais étoient bien établis. Ils étoient aimés du Peuple & conſiderés du Roi ; mais le Conſeil de Batavia fonda toutes ſes eſpérances ſur les moyens qu'il réſolut d'employer. On y convint de faire monter, tous les ans, ſur les Vaiſſeaux qui devoient aller à Macaſſar, un certain nombre de ſoldats choiſis, qui ſe diſperſeroient adroitement dans les Provinces, ſous les prétextes ordinaires du Commerce ; mais particuliérement dans celle de Bouguis, où il ſeroit plus aiſé de jetter des ſemences de révolte, parce qu'elle étoit nouvellement conquiſe ; qu'entre ces Emiſſaires, il n'y en auroit que trois ou quatre, dans chaque Province, auxquels on confieroit le fond du ſecret, après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables ſermens ; qu'on attendroit que leur nombre fût aſſez grand, pour lever le maſque avec ſûreté ; que dans l'intervalle on feroit un fond capable de fournir aux préſens continuels, par leſquels il étoit à propos d'amuſer le Roi & ſes Miniſtres ; enfin, qu'on ménageroit aſſez les Portugais & les Jéſuites, pour ne leur donner aucun ſujet de défiance & de plainte.

Cet étrange projet eut tout le ſuccès

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Avec quelle adreſſe les Hollandois concertent un deſſein.

Comment ils l'exécutent.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

que les Hollandois s'en étoient promis. Leurs ſoldats, bien entretenus, & diſperſés, pendant quelques années, dans les Provinces, ſe raſſemblerent au moment qu'on s'y attendoit le moins, & vinrent ſe joindre aux mécontens de Bouguis. Ils s'avancerent, en corps d'armée, vers la Capitale du Royaume. Leur marche fut ſi prompte, qu'avant que le Roi pût en être averti, ils avoient déja paſſé la riviere qui ſépare les deux Provinces. Ce Prince ne laiſſa pas de raſſembler quelques troupes, avec leſquelles il eut la fermeté de ſe preſenter aux Rebelles; & les ayant chargés vigoureuſement, il les força de chercher leur ſalut dans la fuite. Ils repaſſerent la riviere, pour attendre, ſur ſes bords, les ſecours qu'on leur avoit fait eſperer de Batavia. Le Roi, qui eut le temps de former une armée, n'épargna rien pour les engager dans un combat géneral; mais, ne pouvant leur faire abandonner leur poſte, il ſe réduiſit à les fatiguer par les attaques continuelles d'un grand nombre de petits Bâteaux, qui portoient l'allarme juſques dans leur Camp.

Les Hollandois, au deſeſpoir de ſe voir ſi mal ſecondés, & commençant à craindre que leurs Partiſans ne s'ac-

commodaſſent avec le Roi par quelque Traité ſecret, employerent un ſtratagême, dont l'Auteur aſſure, » que le » ſouvenir eſt encore en exécration dans » les Indes (5). Après s'être apperçus » que l'armée royale venoit, pendant » la nuit, boire & ſe rafraîchir à la » riviere, ils choiſirent, dans leurs » troupes, quelques Montagnards, qui » connoiſſoient les herbes venimeuſes; » & dans l'eſpace de quelques jours, » ils s'en firent apporter aſſez, pour em- » poiſonner toutes les eaux. Ce deſſein » demandoit beaucoup de juſteſſe dans » leurs meſures. Ils avoient obſervé » l'heure que leurs Ennemis prenoient » pour ſe rafraîchir. En jettant les her- » bes, quelques lieues au-deſſus du » camp royal, ils les faiſoient arriver » dans le tems, où ces Malheureux ſe » croyoient libres de ſatisfaire leur » ſoif. Les uns mouroient immédiate- » ment, de la force d'un poiſon qui » n'a nulle part autant de ſubtilité qu'à » Celebes. Les autres ſe traînoient avec » peine juſqu'à leurs tentes, pour mou- » rir dans les bras de leurs compagnons, » & les rendre témoins d'un deſaſtre, » dont ils ne comprenoient pas enco- » re la cauſe. Enfin le Roi, & ceux qui

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Ils empoiſonnent une riviere.

(5) *Ibidem*, pages 71.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» étoient échappés à la mort, ouvrant
» les yeux sur le sort qui les menaçoit
» à leur tour, ne pensèrent qu'à s'éloi-
» gner de cette rive fatale. Mais ce ne
» fut pas sans pousser des cris d'hor-
» reur, qui devinrent, pour eux, une
» nouvelle source d'infortune. Les Hol-
» landois, avertis par ce tumulte, re-
» passèrent promptement la riviere, &
» les poursuivirent jusqu'à la portée du
» canon de la Capitale, où le Roi fut
» obligé de se renfermer. Ils n'eurent
» pas la hardiesse de l'assieger; mais,
» bloquant la Place, ils s'efforcerent
» de couper la communication des vi-
» vres, pendant que deux Vaisseaux de
» leur Nation, gardoient le Port &
» bouchoient le passage de la mer. En
» même temps ils mirent le feu de tou-
» tes parts au riz, dont on étoit prêt
» à faire la récolte. Ils pillerent tous
» les villages voisins; ils forcerent les
» Habitans de chercher une retraite dans
» les montagnes. Les troupes, qui re-
» stoient au Roi dans la ville, firent
» plusieurs sorties, sous la conduite de
» *Daen-Ma-Allé*, frere de ce Prince;
» mais leurs Ennemis, comptant d'ob-
» tenir bien-tôt par la famine, ce qu'ils
» n'étoient pas sûrs d'emporter par la
» force, prirent toujours le parti de se

Famine à laquelle ils réduisent la Capitale de Macassar.

» battre en retraite. En effet les provi-
» ſions, qui s'étoient trouvées dans la
» Place, furent bien-tôt épuiſées. Le
» riz s'y vendit au poids de l'or; &
» pendant pluſieurs mois, on n'y vêcut
» que du cuir de différens animaux,
» qu'on faiſoit bouillir dans de l'eau
» pure.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» Les eſpérances du Roi étoient fon-
» dées ſur les Vaiſſeaux Portugais, qui
» venoient mouiller, tous les ans, dans
» le Port de Jompandam, & qu'il at-
» tendoit de jour en jour. Ils arrive-
» rent enfin; mais quelle fut la ſurpriſe
» des Macaſſarois, à la vûe de trente
» autres voiles, qui parurent preſqu'auſ-
» ſi-tôt, avec le Pavillon de Hollande,
» & qui envelopperent la petite Flotte
» dont ils ſe promettoient du ſecours?
» Deux des plus gros Vaiſſeaux Hol-
» landois mirent à terre quelques com-
» pagnies de ſoldats, qui avoient or-
» dre de ſe joindre aux Rebelles de
» Bouguis. Cinq autres attaquerent la
» Forteresſe Portugaiſe; & leur artille
» rie étant fort nombreuſe, ils n'eurent
» beſoin que d'un jour pour la réduire
» en poudre. Quantité de braves gens
» perirent ſous les ruines; & ceux, qui
» ſe trouverent vivans, lorſque l'En-
» nemi entra dans la Place, aimerent

Arrivée d'une Flotte Hollandoiſe.

Elle s'empare du Fort & détruit la Flotte Portugaiſe.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» mieux perir les armes à la main, que
» d'accepter la compoſition qu'on leur
» offrit. Le Gouverneur avoit été tué
» dès la premiere décharge. Sa fem-
» me, ne pouvant lui ſurvivre, fit une
» action, dont la mémoire ſe conſer-
» ve encore. Elle raſſembla tout ce
» qu'elle avoit de richeſſes, en pierre-
» ries & en lingots d'or; elle en fit char-
» ger, ſous ſes yeux, les plus gros ca-
» nons de la Forteresſe; & pour ôter,
» aux Hollandois, le plaiſir de poſſe-
» der de ſi précieuſes dépouilles, elle
» mit, de ſa propre main, le feu aux
» pieces, qui étoient pointées du côté
» de la mer. Enſuite, elle alla ſe po-
» ſter courageuſement dans l'endroit le
» plus dangereux, où elle trouva bien-
» tôt la mort.

Générosité d'une femme.

» Pendant que les cinq Vaiſſeaux
» Hollandois achevoient de battre la
» Forteresſe & la ville de Jompandam,
» les autres étoient aux priſes avec la
» petite Flotte Portugaiſe, qui ſe vit
» auſſi forcée de céder à l'inégalité du
» nombre. Mais ce ne fut qu'après un
» combat fort glorieux. De ſept Vaiſ-
» ſeaux, dont elle étoit compoſée, trois
» furent brûlés, deux coulés à fond; &
» les deux, qui reſtoient, tomberent
» entre les mains de l'Ennemi. Les ſept

» Capitaines & les principaux Officiers » avoient perdu la vie dans une ſi belle » défenſe, & l'avoient vendue ſi » cher, qu'ils acquirent plus de gloire, » dans leur défaite, que les Hollandois » n'en purent tirer de leur Victoire.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» Auſſi-tôt, la Flotte victorieuſe s'a- » vança vers la Capitale du Royaume, » qui n'eſt éloignée que de cinq ou ſix » lieues du Port. Elle eſt ſituée un peu » au-deſſus de l'embouchure de la ri- » viere, dans un canton très agréable, » mais qui n'a rien d'avantageux pour » ſa défenſe. Auſſi fut-elle attaquée par » mer & par terre. Les Hollandois ne » laiſſerent pas d'y trouver plus de ré- » ſiſtance, qu'ils ne s'y étoient attendus. » Le Roi, qui étoit exercé à la guerre » depuis ſa premiere jeuneſſe, s'y dé- » fendit avec autant de jugement que » de courage. Daen-Ma-Allé, ſon fre- » re, ſe diſtingua par des actions ſi » ſurprenantes, que les Hollandois en » conçurent une jalouſie, qui leur fit » jurer ſa perte. Mais enfin, la ruine » des principaux appartemens du Pa- » lais, de l'Arſenal, & de la meilleu- » re partie des murailles de la ville, » qu'une mine fit ſauter en l'air, ſans » que les Macaſſarois, à qui cette eſ- » pece d'attaque étoit inconnue, puſ-

L'effet d'une Mine aſſujettit Celebes aux Hollandois.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» ſent en deviner la cauſe, jetta le » Roi dans une ſi vive allarme, qu'il » fit demander la paix. Il ne put ob- » tenir qu'une ſuſpenſion d'armes, pen- » dant laquelle on convint des condi- » tions ſuivantes.

Conditions de leur Traité avec le Roi & ſes Succeſſeurs.

» Que la Ville, la Forteresſe & le » Port de Jompandam demeureroient, » en propriété, à la Compagnie Hol- » landoiſe, avec leurs dépendances, » qui furent étendues, par les Vain- » queurs, à trois ou quatre lieues dans » les terres; & que le Roi renonceroit » à tous ſes droits ſur ces trois poſſeſ- » ſions, pour lui & pour ſes Succeſſeurs.

» Que les Jéſuites ſeroient chaſſés » du Royaume, tous leurs biens con- » fiſqués, au profit de la Compagnie, » pour la dédommager des frais de » l'Ambaſſade, qu'on les accuſoit d'a- » voir fait manquer à la Cour de la » Chine, leurs maiſons raſées, & leurs » Egliſes démolies.

» Que les Portugais ſeroient privés » des Gouvernemens, des Charges & » des Dignités, dont il avoit plû au » Roi de les honorer; leurs Magaſins » fermés & leurs Fortifications détrui- » tes : qu'ils ſortiroient inceſſamment » du Royaume, s'ils n'aimoient mieux » y demeurer, à condition de n'y faire aucun

» aucun Commerce ; & que, pour leur » en ôter tous les moyens, ils ſeroient » relegués dans quelque village éloigné » des villes. DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» Que le Roi feroit partir inceſſamment un Ambaſſadeur pour Batavia, » avec des préſens proportionnés à ſes » richeſſes, pour obtenir, du Conſeil, » la ratification du Traité.

» Que les Hollandois s'obligeroient, » de leur part, auſſi long-temps que le » Roi & ſes Succeſſeurs ſeroient fidéles à leurs promeſſes, de ne leur cauſer aucun trouble dans la poſſeſſion » de ſes Etats ; d'entrer dans tous leurs » interêts, & de les aſſiſter dans leurs » guerres, étrangeres ou domeſtiques ; » de continuer le Commerce qu'ils » avoient commencé avec leurs Sujets, » c'eſt-à-dire, de vendre, ou d'acheter d'eux, au prix ordinaire, les Marchandiſes qu'ils apporteroient ou » qu'ils trouveroient dans le Port.

» Daen-Ma-Allé refuſa de ſigner un » Traité, qui lui parut humiliant pour » ſa Patrie. Mais le Roi n'en accepta » pas moins toutes les conditions, & » nomma un des principaux Seigneurs » de ſa Cour, pour le porter à Batavia, avec deux cens pains d'or, & » d'autres préſens de la même richeſſe. Les Jéſuites & les Portugais ſont chaſſés de l'Iſle.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» Après la ratification, les Jéſuites & » la plus grande partie des Portugais » ſortirent du Royaume. Ceux que la » pauvreté, ou d'autres raiſons, furent » capables d'y retenir, ſe virent hon- » teuſement relegués dans un village » nommé *Borobaſſou*, où ils menent » encore une vie obſcure & languiſ- » ſante.

Conduite des Hollandois.

» Depuis cette révolution, les Hol- » landois ont ſatisfait aſſez fidélement » aux Loix qu'ils ſe ſont impoſées. Ils » ſont attachés à leurs engagemens, » par les avantages qu'ils trouvent con- » tinuellement dans le Commerce de » l'Iſle, & par la crainte de perdre un » des meilleurs Ports des Indes (6).

Hiſtoire de Den-Ma-Allé.

Mais il manqueroit quelque choſe à ce détail hiſtorique, ſi l'on n'y joignoit les avantures de Ma-Allé ; & le récit en paroîtra d'autant plus curieux, qu'il jette du jour ſur un événement mal éclairci dans les Relations du Royaume de Siam. Les Hollandois trouverent bien tôt le moyen de rendre ce Prince odieux, ou ſuſpect, au Roi ſon frere. Ils firent entrer dans leurs vûes, une Dame du Palais, que le Roi aimoit depuis long-temps avec une folle paſſion, & pour laquelle il avoit un

(6) *Ubi ſuprà*, pages 57 & précédentes.

excès de confiance, dont Ma-Allé lui avoit ſouvent repréſenté le danger. Cette femme, excitée tout à la fois par ſon reſſentiment & par les libéralités des nouveaux Alliés de Celebes, prit occaſion du refus que le Prince avoit fait de ſigner la Paix, pour faire craindre au Roi qu'il ne méditât quelque projet de révolte. Elle lui perſuada inſenſiblement que le Peuple, prévenu en ſa faveur, n'attendoit qu'un moment favorable pour l'élever ſur le trône. Les Hollandois ſeconderent cette intrigue par de faux avis, qu'ils firent valoir comme un témoignage de leur attachement. Ils parlerent d'une conjuration, dont ils expliquoient les circonſtances. Enfin n'ayant rien épargné pour faire comprendre, au Roi, que ſa perte étoit inévitable, s'il ne la prévenoit par celle de ſon frere, ils pouſſerent le zéle juſqu'à ſe charger de l'exécution, & leurs ſervices furent acceptés (7).

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Les Hollandois s'engagent à le tuer.

Ma-Allé, tranquille dans ſon innocence, ne s'occupoit qu'à gémir des malheurs de ſa Patrie. Il n'auroit pas évité ceux qui le menaçoient lui-même, s'il n'eût été promptement averti par un Officier du Palais, qui avoit enten-

Comment il évite la mort.

(7) *Ibidem*, page 95.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

du la derniere conférence où ſa mort avoit été réſolue. Sa premiere réſolution fut d'aller trouver le Roi, ſon frere, pour ſe juſtifier dans ſon eſprit; mais ſes amis, craignant qu'au premier pas il ne tombât entre les mains de ceux qui s'étoient chargés de le tuer, l'engagerent à ſortir ſecrétement du Royaume. Une Barque, aſſez bien équipée, ſe trouva prête à l'entrée de la nuit. Il y entra, ſans être apperçu des Soldats Hollandois, qui gardoient le Port, avec deux Officiers qui compoſoient toute ſa ſuite. L'un portoit ſon bouclier, ſon carquois & ſon ſabre; l'autre étoit chargé de ſes pierreries, & de tout ce qu'il avoit pû raſſembler d'or & d'argent. Il s'éloigna des Côtes avec tant de bonheur, qu'à force de voiles & de rames, il arriva, dans l'eſpace de deux jours, à l'Iſle de Java. On ne nous apprend point dans quel Port; mais il ſe trouva dans les Etats d'un Prince de ſon Sang, qui le reçut avec toutes ſortes d'honneurs. Bien-tôt il y épouſa la fille d'un des principaux Seigneurs de cette Cour. L'Auteur la nomme *Ancqué-Sapia*. Comme il la vit dans la ſuite, à Siam, la peinture qu'il fait d'elle ne doit pas paſſer pour un portrait d'imagination. » Ce n'étoit pas

Il paſſe dans l'Iſle de Java & s'y marie.

Portrait d'Ancqué Sapia, ſa femme.

» la plus belle femme des Indes; mais » elle avoit beaucoup d'eſprit, & l'hu- » meur fort enjouée, avec un caracte- » re de grandeur qui avoit aſſez de rap- » port à celui du Prince. Le bruit des » grandes actions, par leſquelles il s'é- » toit diſtingué, avoit eu plus de part » que ſon rang, à l'inclination qu'elle » avoit conçue pour lui. Cependant ſa » famille s'étoit crue fort honorée de » la voir rechercher par un Prince, qui, » tout fugitif & tout malheureux qu'il » étoit alors, ne laiſſoit pas d'être l'hé- » ritier préſomptif d'une riche Cou- » ronne, & qui pouvoit raiſonnable- » ment eſpérer qu'en ſe rétabliſſant un » jour dans les bonnes graces du Roi, » ſon frere, il rentreroit en poſſeſſion » de tous les biens qu'il avoit aban- » donnés.

Les deux premieres années de leur mariage ſe paſſerent fort heureuſement. Mais les Hollandois n'eurent pas plutôt appris qu'un Prince ſi redoutable avoit choiſi, pour retraite, une Cour peu éloignée de leur principal Etabliſſement, qu'ils le trouverent trop proche de Macaſſar & de Batavia. Ils firent menacer le Roi, qui s'étoit déclaré ſon Protecteur, de lui déclarer la guerre, s'il le gardoit plus long-temps

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

dans ſes Etats. Ma-Allé fut averti de l'orage qui ſe formoit ſur ſa tête. Il ne voulut point expoſer ſes amis à ſe voir enveloppés dans ſa diſgrace; & réſiſtant à toutes leurs inſtances, il ſe rendit à celles du Roi de Siam, qui lui avoit déja fait offrir pluſieurs fois un aſile & de l'emploi ſous ſa protection. Il partit, de Java, avec la Princeſſe ſon épouſe & quelques fidéles ſerviteurs. Enſuite, plus de ſoixante familles Macaſſaroiſes, qui s'étoient trouvées dans cette Iſle, lorſqu'il y étoit arrivé, ſe déterminerent à le ſuivre, par un ſimple mouvement d'eſtime & d'affection, qui leur fit ſouhaiter de partager ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune.

Il eſt obligé de ſe retirer à Siam.

Accueil qu'il y reçoit.

Il arriva au Port de Siam, en 1664, ſur un Vaiſſeau que le Roi lui avoit envoyé. Ce Monarque lui fit bâtir un Palais, orné des plus beaux ouvrages de la Chine. Il fit préſent, à la Princeſſe, de quantité de pierres précieuſes & de vaſes d'or. Il aſſigna, pour leur entretien, une penſion proportionnée à leur rang; & pour comble de faveur, il revêtit Ma-Allé de la Charge de grand Tréſorier de la Couronne, ſous le titre de Doya-Paedi, qui revient à celui de nos Ducs & Pairs. Il fit diſtribuer,

à tous ceux qui l'avoient ſuivi, des terres pour leur ſubſiſtance, & des bœufs pour les labourer; avec ordre de rendre à leur Prince tous les honneurs, & de lui payer les mêmes tributs, qu'ils auroient cru lui devoir ſur le trône. DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Pendant pluſieurs années, ſa reconnoiſſance parut égale à tant de bienfaits. » Jamais, dit un Voyageur qui » écrivoit ſur le témoignage de ſes pro» pres yeux, on ne vit d'exemple d'un » plus ſincere & plus fidéle attache» ment. Mais, faiſant profeſſion du Mahométiſme, l'intérêt de ſa Religion, qu'il crut offenſée par quelques mauvais traitemens que les Mores de Siam avoient reçus du Roi, le fit entrer dans une conſpiration qui lui coûta la vie (8). La Princeſſe Ancqué-Sapia, morte depuis quelques années, lui avoit laiſſé deux fils, que les Miſſionnaires François demanderent au Roi, & qui furent amenés à Paris, pour y recevoir une éducation Chrétienne, au College de Louis le Grand (9). Sa Mort.

(8) On trouve toutes les circonſtances de cet évenement dans les Mémoires du Comte de Fourbin.

(9) Ils y furent baptiſés, ſous la protection de Louis XIV & de Monſeigneur le Dauphin, qui leur firent l'honneur de leur donner leurs noms. L'aîné fut nommé Louis Daen-Rourou; & le ſecond, Louis

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Dauphin Daen - Toulalo. On n'a pas publié la ſuite de leurs avantures ; mais il eſt certain qu'avant la mort de Daen-Ma-Allé, leur Pere, la Couronne de Macaſſar, qui lui appartenoit par les Loix fondamentales du Pays, étoit paſſée ſur la tête de Craen-Biſet, ſon Neveu, & fils unique du Roi Sombanco. *Ubi ſuprà*, pages 9, 10 & 110.

VOYAGE

D'ENGELBERT KÆMPFER,

AU JAPON.

INTRODUCTION.

TOUS les Voyages de ce Recueil, qui ont eu juſqu'à preſent quelque rapport au Japon, n'étoient qu'un prélude, pour la Relation dont on va donner l'Extrait. Quelques peintures, diſperſées dans le cours des neuf premiers Volumes, répondroient mal à l'idée qu'on a dû ſe former d'une ſi belle & ſi riche contrée. Mais ſa ſituation, qui appartient également aux Voyages par l'Eſt & par l'Oueſt, ſemble demander l'ordre & les gradations qu'on a pris ſoin d'obſerver. Commençons ici par de juſtes éclairciſſemens, ſur l'Auteur, dont nous allons emprunter les lumieres (10).

Extrait de la vie de Kæmpfer.

Son Traducteur nous apprend qu'*En-*

(10) Son Voyage, publié d'abord en Allemand, a été traduit en François, par M. Naudé, Refugié François, à Londres, d'après la Traduction Angloiſe de M. Scheuchzer, de la Société Royale de Londres, ſous le titre d'Hiſtoire naturelle, Civile & Eccléſiaſtique de l'Empire du Japon. Edition de 1732, à la Haye, chez Goſſe & Neaulme, trois volumes *in*-12.

INTRODUCTION.

gelbert Kæmpfer étoit né le 16 de Septembre 1651, à Lemgow, petite ville du Cercle de Weſtphalie, & que ſon pere, Miniſtre de cette ville, n'ayant rien épargné pour ſon éducation, il ſe diſtingua, dès ſa premiere jeuneſſe, par ſes progrès dans les Langues étrangeres & dans toutes les Sciences. Cependant ſon principal objet fut la Médecine & l'Hiſtoire naturelle. Après avoir paru avec éclat, dans pluſieurs grandes villes d'Allemagne & de Pologne, il ſe rendit en Suede, où de pluſieurs offres, par leſquelles on s'efforça de l'attacher au ſervice de la Nation, il accepta l'Office de Sécretaire d'une Ambaſſade, que le Roi Charles XI. envoyoit à la Cour de Perſe. Il partit de Stockolm, le 10 de Mars 1683, avec M. Fabricius, Ambaſſadeur Suedois; & paſſant par la Ruſſie pour s'embarquer ſur la mer Caſpienne, il arriva heureuſement à Niſabad, d'où il ſe rendit à Siamachi, Capitale de la Province de Schirvan. Dans la néceſſité d'attendre les ordres de la Cour de Perſe (11), il employa cet intervalle à viſiter autour de lui tout ce qui lui parut digne de ſa curioſité. C'eſt à ces ſavantes & laborieuſes courſes, que le

(11) *Voyez* les Relations précédentes de ce Recueil.

Public doit ſon Recueil d'obſervations (12) ſur ce qu'il nomme les ſept Merveilles de la Peninſule d'Okeſra (13). Enſuite, pendant le ſéjour qu'il fit en Perſe, il ſe mit en état de donner, dans le même Ouvrage, une idée exacte de ce grand Royaume. L'Ambaſſadeur Suedois ayant terminé ſes négociations vers la fin de l'année 1685, Kæmpfer, entraîné par ſon goût pour les Voyages, prit congé de lui, pour entrer au ſervice de la Compagnie Hollandoiſe à titre de Chirurgien, en chef, d'une Flotte de cette Nation, qui croiſoit alors dans le Golfe Perſique; emploi moins honorable que celui qu'il abandonnoit, & moins digne auſſi de ſa qualité de Médecin; mais plus convenable à la paſſion qu'il avoit de voyager. Il partit auſſi-tôt pour Bander-Abaſſi, où quelques infirmités le retinrent juſqu'à la fin de Juin 1688. Le temps, qu'il put dérober à la maladie, fut encore employé à de curieuſes recherches (14).

(12) Sous le titre d'*Amœnitates exoticæ*, Ouvrage publié en 1712.

(13) Entr'autres, la ville de Baku ſur la Mer Caſpienne; les Monumens de l'antiquité, qui reſtent dans le voiſinage; les Fontaines de Naphre; la Campagne brûlante; le Lac bouillant; la Montagne qui renferme, dans ſon ſein, une terre fine pour les Potiers, &c.

(14) Il nous a valu, dit le Traducteur, ſa De-

INTRODUCTION.

La Flotte, qu'il joignit enfin, ayant ordre de toucher à divers Etabliſſemens Hollandois, dans l'Arabie heureuſe, dans les Etats du Grand-Mogol, ſur la Côte de Malabar, dans l'Iſle de Ceylan, dans le Golfe de Bengale & dans l'Iſle de Sumatra, il ſaiſit avidemment chaque occaſion de s'inſtruire. Batavia, où il arriva au mois de Septembre 1689, lui fournit un autre champ. Après ſon Voyage, au Japon, qui fut d'environ deux ans & demi, il revint en Europe, au mois d'Octobre 1693. L'année d'après, il prit le degré de Docteur en Médecine, dans l'Univerſité

ſcription de la Montagne Benna, dans la Province de Laar, celle de ſes Plantes & de ſes Animaux, du Bezoar, de l'animal dans l'eſtomac duquel il ſe trouve, des bains chauds, d'un baume particulier, & de mille curioſités qu'on obſerve ſur cette Montagne; celle de la Mumie naturelle, ce baume précieux, qui dégoute d'un rocher dans la Province de Doar, & qu'on recueille une fois l'année avec beaucoup de pompe & de cérémonie, pour l'uſage du Roi de Perſe ſeul; ſes Obſervations ſur l'*Aſſa fœtida*, ou la plante qui produit cette drogue, & ſur la maniere de la recueillir & de la préparer; ſes remarques ſur la *Vena medinenſis* des Ecrivains Arabes, ou ſur ce qu'il nomme le Dracunculus, Ver ſingulier, qui ſe nourrit dans les interſtices des muſcles en différentes parties du corps humain; ſa deſcription du ſang de dragon oriental, qui vient, dit il d'un palmier conifere; ſa curieuſe Hiſtoire du palmier dactylifere, qui croît en Perſe, de ſes différentes eſpeces, de ſa culture, & de ſon uſage; enfin un grand nombre d'autres Obſervations, qui n'ont pas encore vû le jour. *Vie de l'Auteur*, pages 13 & 14.

de Leyde. Ce fut à cette occaſion qu'il publia dix remarques, des plus ſingulieres qu'il eût faites dans ſes Voyages (15). Etant retourné dans ſa Patrie, il finit ſes courſes, en 1700, par un heureux mariage; & ſa conſtitution s'étant fort alterée vers l'année 1715, il mourut à Lemgow le 2 de Novembre 1715, âgé d'environ ſoixante-cinq ans. Son mérite fut célebré par un Diſcours funebre, imprimé dans la même ville. INTRODUCTION.

Empruntons ſon éloge critique d'un de nos bons Ecrivains, dont perſonne ne diſconviendra que le jugement doit être particuliérement reſpecté, ſur une matiere qui a fait long-temps le ſujet de ſon travail. Jugement critique ſur ſon Ouvrage.

(15) Sur le célebre *Agnus-Ali-Scythica*, ou Boromez prétendu Zoophite, qu'il démontre pour une fiction, occaſionnée peut-être par la reſſemblance du mot Boromez, avec le nom Ruſſien *Borannetz*, & le nom Polonois Borannek qui ſignifie une eſpece particuliere de moutons, qu'on voit aux environs de la Mer Caſpienne, dans la Tartarie Bulgarienne & dans le Koraſan; ſur le goût amer des eaux, dans la Mer Caſpienne; ſur la véritable Momie de Perſe, nommée *Mumiahi*; ſur la Torpille, poiſſon ſingulier, qui engourdit les doigts de ceux qui le touchent; ſur le ſang de dragon oriental; ſur le *Dracunculus*, ou *Vena Medeni*, des Ecrivains Arabes; ſur l'*Andrum*, ſorte d'Hydrocele, ou de rupture aqueuſe, & ſur le Perical, ulcere aux jambes; deux maladies communes entre les Malabares; ſur la maniere Japonoiſe de guerir la colique, par l'acupoñction; ſur le *Moxa*, cauſtique dont les Chinois & les Japonois font un fréquent uſage. *Ibidem*, page 17.

INTRODUCTION.

» On ne peut refuſer à Kæmpfer, » dit le Pere Charlevoix, la juſtice » de convenir que ſes Mémoires ſont » remplis de recherches curieuſes, touchant l'origine des Japonois, les richeſſes de leur pays, la forme de leur » Gouvernement, la police de leurs » villes; d'avoir débrouillé mieux que » perſonne les différens ſyſtêmes de » leur Religion; de nous avoir donné » des Faſtes chronologiques de cet Empire, des Deſcriptions qui intéreſſent, une Hiſtoire naturelle de ces » Iſles aſſez exacte, & d'aſſez bonnes » obſervations pour la Géographie: » mais il s'en faut bien que tout cela » rempliſſe le titre d'Hiſtoire du Japon, » qu'on a donné à ſon Ouvrage, où l'on » ne voit que des traits détachés de » l'Hiſtoire ancienne & moderne, en » très petit nombre, & la plûpart puiſés dans des ſources fort peu ſûres. » En un mot, preſque tout ce qui manquoit aux Hiſtoires précédentes, ſe » trouve ici; mais on n'y voit rien de » ce qu'elles contiennent. C'eſt le Journal d'un Voyageur curieux, habile, » ſincere, qui s'eſt un peu trop fondé » ſur des traditions populaires; mais » ce n'eſt pas une Hiſtoire.

» Le Traducteur Anglois a mis, à

» la tête de ſa Traduction, une Préfa- » ce qui contient des remarques fort » ſenſées & fort recherchées ſur tout » cé qui eſt au Nord du Japon; & la » Carte, dont il a pris ſoin de l'enri- » chir, eſt la moins imparfaite qu'on » ait eue, juſqu'à preſent, de cet Em- » pire (16).

INTRODUCTION.

Comme le principal reproche du Pere Charlevoix regarde les ſources de l'Ouvrage, qu'il traite de peu ſûres, & l'excès de confiance, dont il accuſe l'Auteur pour les Traditions Populaires, il eſt juſte de faire parler un moment Kæmpfer pour ſa propre défenſe, avec l'avantage d'être reconnu, par ſon Critique, pour un Voyageur habile & ſincere.

Kæmpfer défendu par lui-même.

» Je puis proteſter, dit-il, dans ſa » Préface, que la Deſcription & l'i- » dée, que je donne des choſes, quoi- » que peut-être imparfaite & ſans élé- » gance, eſt exactement conforme à la » verité, ſans embelliſſement, & telle » que les choſes m'ont paru. Il eſt vrai » que, quant aux affaires ſecrettes de » l'Empire, je n'ai pû m'en procurer

(16) Elle contient auſſi un Catalogue des Auteurs, qui ont écrit ſur le Japon, avec un jugement critique de leurs Ouvrages; & les noms de divers Livres Japonois, que Kæmpfer rapporta de ſon Voyage.

INTRODUCTION.

» des informations amples & détaillées.
» Depuis l'extirpation de la Religion
» Romaine, les Marchands Hollandois
» & Chinois ſont comme empriſonnés.
» L'Empire eſt fermé à toute ſorte de
» Commerce & de communication avec
» les Etrangers; & la réſerve des Na-
» turels doit être extrême, avec ceux
» qui ſont tolerés dans l'Empire. Les
» Japonois, qui ont le plus de liaiſon
» avec nous, ſont obligés, par un ſer-
» ment ſolemnel, de ne pas nous en-
» tretenir ſur les affaires d'Etat & de
» Religion. On les engage, par ce ſer-
» ment, qui ſe renouvelle chaque an-
» née, à s'obſerver & à ſe trahir mu-
» tuellement. Mais quelque grandes
» que ſoient ces difficultés, elles ne
» ſont pas inſurmontables. En premier
» lieu, cette Nation reſpecte peu les
» ſermens qu'elle a prêtés au nom de
» certains Dieux ou Eſprits, que plu-
» ſieurs n'adorent point, & que la plû-
» part ignorent. La crainte du ſuppli-
» ce eſt ordinairement le ſeul motif
» qui les arrête. D'un autre côté, ſi
» l'on met à part l'orgueil & l'humeur
» guerriere des Japonois, ils ſont ci-
» vils, polis, curieux autant qu'aucu-
» ne Nation de l'Univers, aimant le
» Commerce & la familiarité des Etran-

» gers, & ſouhaitant avec paſſion d'ap-
» prendre leurs hiſtoires, leurs arts &
» leurs ſciences. Mais, comme nous
» ne ſommes que des Marchands, qu'ils
» placent au dernier rang des hommes,
» & que, d'ailleurs, l'extrême con-
» trainte dans laquelle on nous tient,
» ne peut guéres leur inſpirer que de
» la jalouſie & de la défiance, nous ne
» pouvons nous concilier leur amitié,
» que par notre liberalité, par notre
» complaiſance, & par tout ce qui eſt
» capable de flatter leur vanité. C'eſt
» ainſi que j'acquis plus de faveur, au-
» près de nos Interprêtes & des Offi-
» ciers qui venoient chaque jour chez
» nous, que perſonne n'avoit pû s'en
» flatter depuis les Réglemens auxquels
» nous ſommes aſſujettis. En leur don-
» nant des conſeils, des médecines,
» des leçons d'Aſtronomie & de Ma-
» thématiques, des cordiaux & des li-
» queurs de l'Europe, je pouvois leur
» faire toutes les queſtions qui me ve-
» noient à l'eſprit. Ils ne me refuſoient
» aucune inſtruction; juſqu'à me réve-
» ler, lorſque nous étions ſeuls, les
» choſes mêmes ſur leſquelles ils doi-
» vent garder un ſecret inviolable. Ces
» informations particulieres m'ont été
» d'un grand uſage, pour recueillir les

INTRODUCTION.

» matériaux néceſſaires à l'Hiſtoire du
» Japon, que je méditois. Cependant,
» peut-être ne me ſerois-je jamais vû
» en état d'exécuter mon deſſein, ſi,
» parmi d'autres occaſions favorables,
» je n'avois eu le bonheur de rencon-
» trer un jeune homme ſage & diſcret,
» par l'entremiſe duquel je reçus les
» lumieres qui me manquoient encore.
» Son âge étoit d'environ vingt quatre
» ans. Il entendoit, en perfection, le
» Japonois & le Chinois. A mon arri-
» vée, on me le donna pour me ſer-
» vir, & en même-temps pour étudier,
» ſous moi, la Médecine & la Chirur-
» gie. Le bonheur qu'il eut de traiter
» avec ſuccès, ſous ma direction, l'Ot-
» tona, qui eſt le principal Officier de
» notre Iſle, lui fit obtenir la permiſ-
» ſion de demeurer à mon ſervice,
» pendant mon ſéjour au Japon, qui
» fut de deux ans. Ce Seigneur ſouffrit
» même qu'il m'accompagnât dans nos
» deux Voyages à la Cour; c'eſt-à-di-
» re, qu'il allât quatre fois d'une ex-
» trêmité de l'Empire à l'autre, faveur
» qui s'accorde rarement à des perſon-
» nes de cet âge, & qu'on n'avoit ja-
» mais accordée à qui que ce ſoit, pour
» un tems ſi long. Comme je ne pou-
» vois guéres parvenir à mon but, ſans

» lui apprendre le Hollandois, je lui enſeignai cette langue avec tant de » ſoin, qu'en une année il l'écrivoit & » la parloit mieux qu'aucun de nos In- » terprêtes. J'ajoutai, à ce bienfait, les » meilleures leçons d'Anatomie & de » Médecine, dont je fuſſe capable; à » quoi je joignis encore de gros gages. » En récompenſe, il me fit avoir des » inſtructions auſſi étendues qu'il étoit » poſſible, ſur l'état de l'Empire, ſur » le Gouvernement, ſur la Cour Im- » périale, ſur la Religion établie dans » l'Etat, ſur l'Hiſtoire des premiers » âges, & ſur ce qui ſe paſſoit chaque » jour de remarquable. Il n'y avoit au- » cun livre, ſur aucune ſorte de matie- » re, qu'il ne m'apportât d'abord, & » dont il ne m'expliquât ce que je vou- » lois ſçavoir. Comme il étoit ſouvent » obligé d'emprunter ou d'acheter des » uns & des autres, je ne le laiſſois » jamais ſortir, ſans lui donner de l'ar- » gent, pour ſe mettre en état de me » ſatisfaire (17).

INTRODUCTION.

Il ſemble que ces explications, d'un homme *habile* & *ſincere*, peuvent recevoir ici le nom de Défenſe ou d'Apologie, quoiqu'elles ayent précédé l'accuſation. Ajoutons que le Pere Charlevoix n'a pas

(17) Préface de l'Auteur.

INTRODUCTION.

fait difficulté d'employer ce qu'il y a de plus utile & de plus curieux dans Kæmpfer, & qu'il l'a donné tout entier dans un autre ordre. A l'égard de la qualité d'Hiſtorien, qu'il lui refuſe, c'eſt une ſimple difficulté de nom, qui ne porte que ſur la forme, ou du moins ſur un défaut d'ordre & de plénitude, que le Critique reproche au ſujet. Peut-être ne faut-il l'attribuer qu'aux deux Traducteurs; d'autant plus qu'effectivement Kæmpfer n'a pris que le ton d'un Journal. On ne s'en plaindra point ici, puiſque lui refuſer le titre d'Hiſtorien, c'eſt le rendre de plein droit au Recueil des Voyages.

§ I.

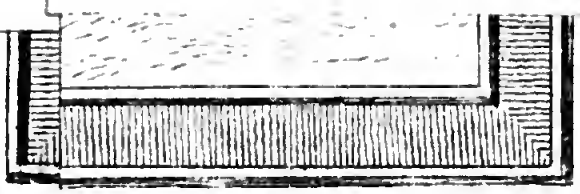
Kæmpfer ſe rend de Batavia au Japon. Circonſtances de ſon arrivée.

KÆMPFER. 1690.

Départ de Batavia.

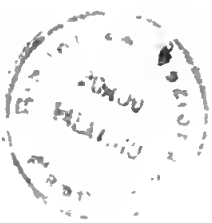
DEPUIS plus d'un ſiécle que l'entrée du Japon eſt interdite à toutes les Nations de l'Europe, ſans autre exception que les Hollandois, auxquels l'Auteur ſuppoſe qu'on croit plus de bonne foi qu'aux autres Européens (18), la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales y envoye, tous les ans, une

(18) Kæmpfer, Tome I, page 2.



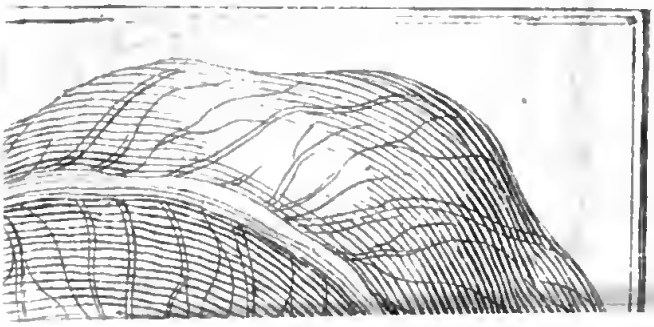
24 Cassé. T.X.N.°I.

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli



ſant, il l'on connoîtra que [illegible]
les François étoient alors. Conſtantin.

LA FLEUR ET LE FRUIT



Ambaſſade ; & dans cette occaſion, ſes Miniſtres ont la liberté de paroître à la Cour, pour remercier l'Empereur de ſes bienfaits (19). C'eſt le ſeul temps qu'un Voyageur puiſſe choiſir, pour viſiter un Pays qui n'eſt pas moins inacceſſible, par les difficultés naturelles de ſa ſituation, que par la rigueur des Loix. Kæmpfer, qui ſe trouvoit à Batavia en 1690, accepta l'Office de Chirurgien, qu'on lui offrit, à la ſuite de l'Ambaſſade. L'embarquement ſe fit le 7 de Mai, & la navigation fut d'environ quatre mois. Elle n'eut rien de plus remarquable que celle de divers Voyageurs, qu'on a déja repréſentés dans la même route. Mais le Navire Hollandois, qui ſe nommoit le Waalſtroom, ayant relâché à Siam pour y charger quelques Marchandiſes, Kæmpfer y recueillit les circonſtances d'un célebre événement, dont la mémoire étoit fort récente, & qui ne peut avoir été ſi bien éclairci par nos Hiſtoriens (20).

KÆMPFER. 1690.

Seul tems où les Européens puiſſent entrer au Japon.

C'étoit l'année d'auparavant, que M. Conſtance (21), ce fameux Miniſtre de

Eclairciſſemens ſur la révolution de Siam & ſur le ſort de M. Conſtance.

(19) On verra dans la Deſcription, à quelles humiliations ils ſont aſſujettis.

(20) On n'en doutera point, ſi l'on conſidere que les François étoient alors bannis du Royaume, & que le Pere d'Orleans, Auteur de l'Hiſtoire de M. Conſtance, n'a pû être ſi bien informé.

(21) Kæmpfer le nomme Conſtantin.

KÆMPFER. 1690.

Siam, dont on a fait admirer la fortune & le mérite, dans d'autres Relations de ce Recueil (22), avoit perdu la vie par une révolution, qui avoit ruiné l'établiſſement des François. Si la ſincerité de Kæmpfer répond ici à l'éloge qu'on en a fait, ſon récit eſt ſi précieux qu'il ne doit être rapporté que dans ſes termes. Mais on doit ſe rappeller qu'au départ des Ambaſſadeurs François, Desfargues, Officier de conſidération, étoit demeuré Commandant de la Forteresſe de Bancock, avec une garniſon d'environ quatre cens hommes.

Kæmpfer laiſſe douter, ſi les vûes de M. Conſtance n'alloient pas juſqu'à l'Autorité Royale. Cependant ce ſoupçon paroît détruit par d'autres explications. Le Roi étoit attaqué d'une mortelle hydropiſie. M. Conſtance, de concert avec les François & quelques Officiers de la Couronne, penſoit à mettre ſur le trône Moupi-Torſo, gendre de ce Prince, & ſon fils adoptif. » On » devoit ſe défaire de Petraatia, fils de » la ſœur du Roi, de ſes deux fils, & » des deux freres du Monarque, qui » étoient les héritiers préſomptifs de » la Couronne; en un mot, de tous » ceux qui s'oppoſoient aux deſſeins des

(22) *Voyez* le Tome IX de ce Recueil.

» Conjurés. Le pere & les parens de Moupi avoient déja levé quatorze mille hommes, qui étoient disper-sés; & pour faciliter l'exécution de ce dessein, M. Constance, ayant trouvé le moyen de se glisser sécrettement dans l'appartement du Roi, lui persuada que, pendant sa maladie, il seroit avantageux, pour la sûreté de sa personne, de faire venir le Général François & une partie de sa garnison, à Louvo (23), où le Roi étoit alors, ville à quinze lieues au Nord de la Capitale. Pendant que Desfargues étoit en chemin, la conspiration fut découverte par le fils de Petraatia, qui, s'étant trouvé, avec deux concubines du Roi, dans un appartement voisin de celui où les Conjurés tenoient conseil, eut la curiosité de prêter l'oreille à la porte. Il en informa aussi-tôt son pere. Petraatia en instruisit le Roi; & se hâtant ensuite de faire appeller, à la Cour, Moupi, M. Constance, & les Mandarins de leur parti, ils les fit charger de chaînes, malgré le chagrin que cette hardiesse parut causer au Roi. Depuis quelque temps, M. Constance s'étoit absenté de la Cour: mais s'y voyant

KÆMPFER. 1690.

(23) L'Auteur écrit toujours *Live*.

KÆMPFER. 1690.

» rappellé, il ne put s'excuſer, quoi-
» qu'il appréhendât quelque accident
» ſiniſtre. On dit même qu'il prit congé
» de ſa famille, avec un viſage triſte
» & abattu. Peu de temps après, la chai-
» ſe d'argent, dans laquelle il avoit
» coutume de ſe faire porter, étant re-
» venue vuide à ſa maiſon, donna lieu
» à ſes amis & à ſes domeſtiques, de
» mal augurer de ſon ſort, & de ſe diſ-
» poſer à partager ſon infortune. On
» étoit au 19e de Mai 1689. Deux jours
» après, toutes les objections du Roi
» n'empêcherent point Petraatia, de
» faire couper la tête à Moupi. Il la
» jetta aux pieds de M. Conſtance, qui
» étoit chargé de chaînes, en lui diſant;
» voilà votre Roi. La mort tragique de
» Moupi toucha beaucoup le Roi, qui
» l'aimoit tendrement. Il demanda
» avec inſtance qu'on ne fît aucune in-
» dignité à ſon corps, & qu'il fût en-
» terré décemment; ce qui lui fut ac-
» cordé. Alors, on employa l'adreſſe
» pour ſurprendre le Pere de Moupi,
» dans ſes Terres, entre la Capitale &
» Louvo; & tous leurs Partiſans furent
» diſperſés. A l'égard de M. Conſtance,
» après avoir été livré à la queſtion, &
» réduit, pendant quinze jours, au pain
» & à l'eau, il fut mis, le ſoir, dans
» une

» une chaiſe commune, ſans être in- KÆMPFER. 1690.
» ſtruit de ſon ſort. On le conduiſit d'a-
» bord à ſa maiſon, qu'il trouva ſac-
» cagée. Sa femme étoit priſonniere
» dans une écurie. Loin de lui dire
» adieu, elle lui cracha au viſage, &
» ne voulut pas même ſouffrir qu'il em-
» braſſât ſon fils unique, âgé de quatre
» ans. Un autre fils, qu'il avoit eu d'el-
» le, étoit mort depuis peu, & n'étoit
» pas encore enterré. De-là il fut por-
» té hors de la ville, au lieu de l'exé-
» cution, où, malgré ſa réſiſtance, il
» eut la tête tranchée. Son corps fut
» coupé en deux, & couvert d'un peu
» de terre; mais les chiens le déter-
» rerent, pendant la nuit, & le man-
» gerent juſqu'aux os. Avant que de
» mourir, il prit ſon cachet, deux croix
» d'argent, une relique enchaſſée dans
» de l'or, qu'il portoit ſur ſon ſein,
» & dont le Pape lui avoit fait pré-
» ſent, & l'Ordre de Saint Michel, qui
» lui avoit été envoyé de France, & les
» remit à un Mandarin, qu'il pria de
» les donner à ſon fils. Mais ces pre-
» ſens ne convenoient guéres à ce mal-
» heureux Enfant, qui a été obligé juſ-
» qu'ici d'aller mendier ſon pain, de
» porte en porte, avec ſa mere, ſans
» que perſonne oſe intercéder pour eux.

KÆMPFER. 1690.

» Desfargues, étant arrivé à Louvo, » dans cet intervalle, avec quelques » François, fut bien ſurpris d'un chan- » gement ſi peu prévu. On le reçut fort » civilement. On lui fit préſent, au » nom du Roi, d'un boeſſet d'or, ou » d'une boete de Pinang. Mais, avant » que de lui laiſſer la liberté de retour- » ner à Bankock, on lui fit promettre » qu'il remettroit cette Place aux Sia- » mois; & ſes deux fils, avec douze » François, furent gardés pour ôtages à » Louvo. Cependant il ne fut pas plu- » tôt de retour, que dans la rage de » voir toutes ſes eſpérances trompées, » il fit mettre en priſon les Bateliers » qui l'avoient amené, & tirer ſur les » Vaiſſeaux Siamois, qui s'approche- » rent de la Forteresſe. Ayant remarqué » que deux Siamois de ſa garniſon n'e- » xécutoient pas ſes ordres avec aſſez » d'empreſſement, il les fit pendre ſur » les remparts, à la vûe de leurs Com- » patriotes. Enfin, il commit toutes » ſortes d'hoſtilités. Cette conduite de- » voit naturellement irriter les Sia- » mois, & ſembloit le menacer d'un » ſort tragique, lui & ſes fils. En ef- » fet, ils commencerent à conſtruire » des Forts, le long de la Riviere, pour » lui couper le paſſage & l'empêcher de

» ſe retirer par eau. Mais revenant à
» lui-même, il rejetta ce qui s'étoit
» paſſé, ſur le refus que ſes troupes
» avoient fait d'obéir à ſes ordres, &
» bien-tôt il obtint la permiſſion de ſe
» retirer avec tout ſon monde. Les ôta-
» ges qu'il avoit donnés, ayant entre-
» pris de s'échapper de Louvo, furent
» pris & ramenés à cheval. Leurs Gar-
» des, ſuivant l'uſage du pays, leur
» ayant mis une corde au col, un d'en-
» tr'eux, qui étoit Ingénieur, en con-
» çut tant d'épouvante, qu'il tomba
» roide mort. Tous les autres François,
» qui étoient à Siam, payerent chere-
» ment les pratiques ſéditieuſes de M.
» Conſtance, & les emportemens de
» leur Géneral. Ils furent gardés long-
» temps en priſon, où ils ſouffrirent
» beaucoup. M. Louis, Evêque Métro-
» politain, fut enfermé dans la cour
» des Magaſins du Roi, avec les Jéſui-
» tes, qui étoient au nombre de ſept
» ou huit. Je les y viſitai. Ils vivoient
» fort contens, dans de petites maiſons
» de Bambous & de Roſeaux. Trois au-
» tres Jéſuites, qui s'étoient établis à
» Louvo, proche du Temple de Wat-
» niak-Prani-Waan, ſous prétexte d'ap-
» prendre le Pali Siamois, ou la lan-
» gue des Livres ſacrés du Pays, & de

KÆMPFER. 1690.

KÆMPFER. 1690.

» s'en faire inſtruire par les Prêtres, » dont ils imitoient auſſi l'habillement » & la maniere de vivre (24) diſparu- » rent tout-d'un-coup, ſans qu'on ait » jamais pû ſavoir ce qu'ils étoient de- » venus (25).

» Petraatia ſe ſaiſit enſuite des deux » freres du Roi, ſous prétexte qu'ils » étoient dans les intérêts de M. Con- » ſtance, & les fit conduire hors de » Louvo, dans un Temple voiſin, où, » par reſpect pour le ſang royal, qui » ne doit jamais être répandu, on les » fit mourir en les battant avec du bois » de ſandal. La douleur que le Roi reſ- » ſentit de toutes ces exécutions, le fit » expirer lui-même, deux jours après » ſes freres, à l'âge de cinquante-cinq » ans, & la trente-deuxieme année de » ſon regne (26).

» Petraatia, qui s'étoit ouvert ainſi » le chemin du trône, prit le titre de » Roi de Siam, Tenaſſerim, Sucketa, » & Poiſe-luke, & celui de Protecteur » de Camboye, Johor, Patane & Que- » da (27).

Pyramide Siamoiſe échappée aux Voyageurs François.

Les Hollandois n'ayant tiré que de

(24) *Voyez* les Relations du Tome IX.

(25) *Voyez* le Voyage du Pere Mauduit, au Tome X.

(26) Le 11 Juillet 1689

(27) Ce ſont autant de Royaumes ſur la même Côte,

l'avantage de cette révolution, Kæmpfer eut la liberté de viſiter la Capitale de Siam, qu'il nomme conſtamment India. Toutes ſes remarques s'accordent fort bien avec celles du Pere Tachard & de la Loubere; mais il en fit une, qui eſt échappée à ces deux Voyageurs, & que cette raiſon-même doit faire reſpecter autant que ſa propre importance. Dans une Plaine, qui n'eſt éloignée que d'une lieue de la Capitale, au Nord-Oueſt, on voit une fameuſe Pyramide, nommée *Pkah-Then*, ou *Puka-Thon*. Elle fut dreſſée par les Siamois, en mémoire d'une grande Victoire qu'ils remporterent dans le même lieu, ſur le Roi de Pegu, & qui les affranchit du joug des Peguans. Ce monument, d'une ſtructure maſſive, mais magnifique, & de plus de vingt braſſes de hauteur, eſt placé dans un quarré ceint d'une muraille baſſe. Il eſt compoſé de deux pieces, poſées l'une ſur l'autre. Celle de deſſous eſt quarrée. Chaque côté a cent & quinze pas de long, & s'éleve à plus de douze braſſes; trois angles ſaillans, de la longueur de quelques pas, montent, de chaque côté, juſqu'au ſommet. L'Edifice eſt compoſé de quatre étages, dont le plus haut, s'étréciſſant, laiſſe ſur le ſommet

KÆMPFER. 1690.

KÆMPFER. 1690.

de celui qui eſt au-deſſous, un eſpace vuide, autour duquel on peut marcher. Chaque étage eſt embelli de corniches, agréablement variées. Toutes les galeries, à l'exception de la plus baſſe, ſont enfermées de murs, à hauteur d'appui, ornés à chaque coin de belles colonnes. L'angle du milieu de chaque étage repreſente le frontiſpice du Bâtiment, & ſurpaſſe les autres en beauté, ſur-tout par ſa pointe, qui parut magnifique à l'Auteur. Au milieu ſe preſente l'eſcalier, qui conduit à la ſurface ſupérieure, ſur laquelle eſt poſée la ſeconde piece, & qui a ſoixante quatorze marches, chacune de la hauteur de neuf pouces, & longue de quatre pas. La ſeconde piece de la Pyramide eſt poſée ſur la ſurface de la premiere, qui eſt quarrée, & dont chaque côté a trente ſix pas de long. Elle avance au milieu, par goût d'ornement, & n'en eſt pas moins enfermée, comme le reſte, d'un mur fort propre, à hauteur d'appui, avec une galerie large de cinq pas, pour marcher à l'entour. L'eſcalier ſe termine à cette galerie, & chaque côté de l'entrée eſt orné de colonnes. Le pied d'eſtal de la ſeconde piece eſt un octogone, dont les huit faces ſont de différentes longueurs. Elle a ſes cor-

niches, peu différentes de celles de la piece inférieure, & hautes de quelques braſſes. Elle monte enſuite en forme de clocher, ſur le haut duquel on voit pluſieurs colonnes courtes, à quelques diſtances les unes des autres, avec un eſpace vuide entr'elles. Ces colonnes ſoutiennent un tas de globes, qui s'élevent en pointes, & dont les diamétres diminuent, à proportion de la hauteur. Enfin, tout le Monument ſe termine par une aiguille fort longue, & ſi déliée, qu'on eſt ſurpris qu'elle puiſſe réſiſter aux injures du temps. Le voiſinage offre quelques Temples & quelques Colleges de Talapoins, environnés de murailles de brique. Les Temples ſont d'une fort belle ſtructure, & couverts de pluſieurs toîts, ſoutenus par des colonnes (28). KÆMPFER. 1690.

Il doit paroître fort étonnant que des Voyageurs, auſſi curieux que Tachard & la Loubere, n'ayent pas eu la moindre connoiſſance de cette merveilleuſe Pyramide.

Mais paſſons ſur un détail beaucoup Arrivée de Kæmpfer au Japon.

(28) *Ibidem*, pages 49 & ſuivantes. Kæmpfer donne la deſcription de quelques autres Edifices; mais ils ne l'emportent pas ſur ceux que le Pere Tachard a décrits. D'ailleurs, ce Miſſionnaire ne s'étoit pas propoſé de décrire tous les Edifices du Royaume de Siam.

KÆMPFER. 1690.

moins intéreſſant, pour arriver avec l'Auteur au célebre Port de Nangaſaki.

Port de Nangaſaki.

Après avoir découvert, à la gauche du Vaiſſeau, les premieres Iſles du Japon, qu'on nomme *Gotho*, & qui ſont habitées par des Laboureurs, il entra, le 24 de Septembre, dans un Havre environné de hautes Montagnes, d'Iſles & de Rochers, qui le mettent à couvert de la violence des tempêtes & des orages. Sur le ſommet des montagnes, on a placé des corps-de-garde, d'où l'on obſerve, avec des lunettes de longue vûe, tout ce qui ſe paſſe ſur mer, pour en donner avis au Magiſtrat de la ville. Auſſi vingt Bateaux Japonois, à rames, vinrent-ils le même jour au-devant du Vaiſſeau. Ils le remorquerent, juſqu'à deux cens pas du Comptoir Hollandois. Le rivage, qui eſt fermé par le pied des montagnes, a pour défenſe pluſieurs Baſtions, de forme ronde; dont les paliſſades ſont revêtues de peinture rouge; & du côté de la ville, aſſez près du rivage, on voit, ſur deux éminences, deux Corps-de-garde entourés de drap, pour dérober, à la vûe des Etrangers, le nombre des canons & des hommes qu'on y entretient.

Odieuſes formalités à la réception des Hollandois.

Les Hollandois ſaluerent, de douze

coups de canon, chacun de ces deux postes, & jetterent l'ancre, à trois cens pas de la ville, près de Desima, qui est une Isle formée exprès pour la demeure des Marchands de leur Nation. Alors deux Officiers du Gouvernement vinrent à bord, avec leur Commission par écrit, accompagnés d'un grand nombre de Commis, d'Interprêtes & de Soldats. » Ils appellerent, suivant la » liste qu'on mit entre leurs mains, tous » ceux qui étoient nouvellement arri- » vés; & les faisant passer en revûe l'un » après l'autre, ils les examinerent de- » puis la tête jusqu'aux pieds, avec le » soin d'écrire leurs noms, leur âge & » leurs affaires. Ensuite cinq ou six per- » sonnes du Vaisseau furent interro- » gées à part, sur les circonstances du » Voyage; c'est-à-dire, qu'on leur de- » manda d'où ils venoient, quand ils » étoient partis, combien ils avoient » employé de temps dans leur route, » & s'il n'avoient pas abordé à quel- » que autre Port. On écrivoit leurs ré- » ponses. On fit aussi diverses ques- » tions, sur un Officier du Vaisseau, » qui étoit mort le jour précédent. On » observa soigneusement sa poitrine & » le reste de sa peau, pour s'assurer qu'il » n'y avoit point de croix ni d'autres

KÆMPFER. 1650.

KÆMPFER. 1690.

» marques de la Religion Romaine. Les » Hollandois obtinrent que ſon corps » fût emporté le même jour ; mais on » ne permit à perſonner de l'accompa- » gner, ni de voir dans quel lieu on » l'avoit enterré. Après cette revûe, on » poſta des Soldats & des Commis à » chaque coin du Vaiſſeau, qui paſſa, » pour ainſi dire, entre les mains des » Japonois avec toute ſa charge. On » laiſſa la Chaloupe & l'Eſquif aux Ma- » telots Hollandois, mais ſeulement » pour ce jour-là, & pour leur donner » le temps de prendre ſoin de leurs an- » cres. Mais on demanda les piſtolets, » les coutelas & toutes les autres ar- » mes, qui furent miſes en lieu de ſû- » reté ; & le lendemain, on ſe fit don- » ner auſſi toute la poudre. Kæmpfer avoue que, s'il n'avoit été prévenu ſur de ſi bizarres procédés, il auroit été fort allarmé de ſa ſituation. Il ajoute que la vérité l'oblige de remarquer encore, qu'à la premiere vûe des Côtes du Ja- pon, » chacun fut obligé, ſuivant l'or- » dre des Supérieurs & l'ancien uſage, » de donner, au Capitaine, ſon Livre » de Prieres & ſes autres Livres de Re- » ligion, avec tout l'argent de l'Euro- » pe, qu'il avoit apporté ; & que le Ca- » pitaine, après avoir fait un Mémoire

» de ce qui appartenoit à chaque Par- KÆMPFER. 1690.
» ticulier, mit tout dans un vieux ton-
» neau, & le cacha aux Japonois juſ-
» qu'au départ du Vaiſſeau (29).

§ II.

Son ſejour au Japon, & ſes Voyages dans les principales Villes.

AUSSI-TÔT que ces tyranniques Of- 1691.
ficiers ſe furent retirés, le Comptoir Hollandois fit porter, à bord, toutes ſortes de rafraîchiſſemens; & les Directeurs, s'y étant rendus le lendemain, firent aſſembler tout l'Equipage, pour entendre lire à quelles humiliantes conditions les Députés de la Compagnie étoient reçus dans ce Port. Le papier, qui contenoit ces Ordres, fut expoſé publiquement, ſuivant l'uſage du Japon. Kæmpfer, ayant ſouhaité de deſcendre à Deſima, ſe vit obligé, comme le plus ſimple Matelot, de prendre un Paſſeport du Vaiſſeau de Garde Japonois, pour le montrer aux Gardes de Terre. On n'étoit pas plus libre de retourner à bord, ſans un Paſſeport des Gardes de Terre, qui de-

(29) *Ibid.* page 911.

KÆMPFER. 1691.

voit être montré au Vaiſſeau de Garde (30).

Préparatifs pour le Voyage de Jedo.

L'Ambaſſadeur Hollandois, qui ſe nommoit Van-Butenheim, employa quelques mois, ſuivant l'uſage établi, à ſe diſpoſer au Voyage de Jedo, réſidence ordinaire de l'Empereur du Japon. Kæmpfer s'étend beaucoup ſur les préparatifs (31), & donne d'abord une idée générale de cette route. Depuis pluſieurs ſiécles que l'Empire du Japon eſt diviſé en ſept grandes Contrées, on a cherché à rendre les Voyages plus commodes, par un grand chemin, qui borne chacune de ces Contrées; & comme elles ſe ſont ſubdiviſées en pluſieurs Provinces, on a fait auſſi, dans chaque Province, des routes particulieres, qui aboutiſſent toutes au grand chemin, comme les petites rivieres vont ſe perdre dans les grandes. Tous ces chemins ont pris leur nom de la Contrée ou de la Province à laquelle ils conduiſent.

Les grands chemins ſont ſi larges, que deux troupes de Voyageurs, quelque nombreuſes qu'elles ſoient, peuvent y paſſer en même-temps ſans obſtacle. Celle qui monte, c'eſt-à-dire, dans le langage du Pays, celle qui va

Obſervations ſur les chemins du Japon.

(30) *Ibid.* page 92.

(31) On rejette ces uſages Japonois à la Deſcription générale.

vers Meaco, prend le côté gauche du chemin ; & celle qui deſcend, ou qui vient du côté de Meaco, prend le côté droit. Toutes les grandes routes ſont diviſées, pour l'inſtruction & la ſatisfaction des Voyageurs, en milles géométriques, qui ſont tous marqués, & qui commencent au grand pont de Jedo, comme au centre commun de tous les grands chemins. Ce pont eſt appellé, par prééminence, *Nipon-bas ;* c'eſt-à-dire, le Pont du Japon. Ainſi, dans quelque lieu de l'Empire qu'un Voyageur ſe trouve, il peut ſçavoir, à toute heure, de combien de milles Japonois il eſt éloigné de la réſidence de l'Empereur. Les milles ſont marqués par deux petites hauteurs, placées vis-à-vis l'une de l'autre, de chaque côté du chemin, au ſommet deſquelles on a planté un ou pluſieurs arbres. A l'extrêmité de chaque Contrée, de chaque Province, & des petits Diſtricts, on rencontre un pilier de bois ou de pierre, placé dans le grand chemin, ſur lequel on a gravé des caracteres, qui ſont connoître quelles ſont les Provinces & les Terres qui s'y terminent, & même à qui elles appartiennent. Les chemins de traverſe ont auſſi leurs

KÆMPFER. 1691.

KÆMPFER. 1691.

inſcriptions, pour guider les Voyageurs (32).

Idée générale de la route de Jedo.

Dans le Voyage de Nangaſaki à la Cour, on fait paſſer les Hollandois par deux de ces grands chemins; & de l'un à l'autre, par eau. Ainſi toute la route eſt diviſée en trois parties. Ils ſe rendent, d'abord par terre, au travers de l'Iſle Kiusju, à la ville de Kokura; ce qui demande cinq jours. De Kokura, ils paſſent le Détroit, dans de petits Bateaux, juſqu'à Simonoſeki, qui eſt éloigné d'environ deux lieues, & où ils trouvent, à l'ancre, une Barque qui attend leur arrivée. Ce Port eſt également & ſûr & commode. Le chemin de Nangaſaki à Kokura, porte au Japon, le nom de Sakaido, qui ſignifie chemin des Terres Occidentales. A Simoneki, on les fait embarquer pour Oſacka, où, d'un temps favorable, ils arrivent dans l'eſpace de huit jours. Quelquefois le Bâtiment ne va pas plus loin que Fioray. Oſacka eſt éloignée, de Fioray, de treize lieues de mer Japonoiſes. Ils font ce chemin dans de petits Bateaux, après avoir laiſſé leur Barque à Fioray juſqu'à leur retour. D'Oſacka, ils traverſent, par terre,

(32) Kæmpfer, Tome III, pages 304, & 305.

le Continent de la grande Iſle de Nipon juſqu'à Jedo; ce qui prend environ quatorze jours. Le chemin d'Oſacka, à Jedo, eſt nommé Tookaido, c'eſt-à-dire, chemin de la mer ou de la Côte. Les Hollandois ſéjournent vingt jours à Jedo; & revenant à Nangaſaki par le chemin, ils employent, à tout le Voyage, environ trois mois. Il eſt, au moins, de trois cens vingt & trois lieues Japonoiſes; cinquante-trois & demie, de Nangaſaki à Kokura; cent trente-ſix, de Kokura à Oſacka; & cent trente-trois d'Oſacka à Jedo; qui reviennent à deux cens milles d'Allemagne (33). Dans cette route, on tra- KÆMPFER. 1691.

(33) Les lieues, ou les milles du Japon, ne ſont pas d'une égale longueur. Les lieues de terre, dans l'Iſle de Kiuskiu, & dans la Province d'Iſje, ſont de cinquante Tsjo chacune, & les autres lieues communes ne ſont que de trente ſix. Les premieres ſe font à cheval en une heure de marche, & les autres en trois quarts-d'heure. Le Tsjo eſt la meſure de la longueur d'une rue. Il contient ſoixante kins, ou nates, qui ſont environ autant de toiſes Européennes. A l'égard des lieues de mer, deux & demie ſont un mille d'Allemagne, hors du Pays; mais en dedans, comme les Japonois s'expriment, c'eſt à dire, entre les Iſles & aux environs, ils les meſurent ſuivant la longueur des Côtes, ſans avoir là-deſſus de compte fixe. Kæmpfer ne put juger de leur proportion avec les lieues de terre, ou les milles d'Allemagne, mais il les croït plus courtes. *Ibid* pages 3. 6. Montan, dans ſon Ambaſſade du Japon, page 104, compte vingt cinq milles Japonois, pour un degré, & trois cens cinquante quatre de Nangaſaki à Jedo; ſçavoir, vingt-deux de Nangaſaki, à Oſacka, & cent trente-quatre d'Oſacka à Jedo.

KÆMPFER. 1691.

verſe ou l'on voit, à quelque diſtance, trente-trois grandes Villes, & cinquante-ſept petites, entre un nombre infini de villages & de hameaux.

Train de l'Ambaſſadeur Hollandois.

Le train de l'Ambaſſadeur étoit compoſé d'un grand nombre d'Officiers, qui marchoient dans cet ordre : premiérement, un Doſin, ou Lieutenant du Bugio. Enſuite ſon propre Lieutenant ; un Bailly de Nangaſaki ; l'Ambaſſadeur de la Nation Hollandoiſe ; le Chef des Interprêtes, nommé Joſeimon, ou Braſmon ; un Marchand, nommé Abouas ; Kæmpfer, & Dubbels ſon aſſiſtant ; tous à cheval. Après eux marchoient l'Interprête en ſecond, nommé Trojemon ; ſon fils, en qualité d'Eleve, & un autre Bailly de Nangaſaki ; enfin, le Joriki, ou le Bugio, c'eſt-à-dire le Commandant en Chef, qui ſe nommoit Aſſagona-Pandaa-Naſin, porté dans ſa voiture, précedé d'un cheval de main, & ſuivi d'un Officier qui portoit ſa pique d'Etat, ornée, au ſommet d'une boule & d'une plaque d'argent, qui ſont la marque de ſon autorité. Les Cuiſiniers, avec la batterie de Cuiſine, & les deux Sécretaires de la route, partoient toujours quelque temps avant ce cortege ; les premiers, pour tenir des viandes prêtes à l'arri-

vée de l'Ambaſſadeur ; les autres, pour faire un compte exact de tous les frais du Voyage ; des meubles Hollandois, du nombre d'hommes & de chevaux qu'on employoit à les porter, de la quantité de milles qu'on faiſoit chaque jour, du nom des Hôtelleries & de tout ce qui arrivoit de remarquable ſur la route. Les Cuiſiniers étoient ſuivis des Valets, des Palefreniers, & de quelques Porteurs, qui doivent ſe ſuccéder tour-à-tour ; tous à pieds. Les chevaux de monture portoient, outre leur Cavalier, chacun deux coffres ; & les nattes, ſur leſquelles on couchoit la nuit, étendues par-deſſus. Les Cavaliers ſont aſſis les jambes croiſées, ou dans la poſture qu'ils trouvent la plus commode. KÆMPFER. 1691.

Le chemin, au travers de Nangaſaki, eſt rude & fatiguant, parce qu'on ne ceſſe pas de monter. On trouve, en ſortant de la ville, un village, nommé Mangom, qui n'eſt pas éloigné du lieu où l'on exécute les Criminels. Il n'eſt habité que par des Taneurs, qui exercent, au Japon, l'office de Bourreaux. Environ deux lieues plus loin, on arriva au village d'Urakami. Cinq milles au-delà, les Hollandois virent, pour la premiere fois, une colonne de Route de Nangaſaki à Kokura.

KÆMPFER. 1691.

pierre, d'une toiſe & demie de hauteur, ſur laquelle étoient gravés des caracteres, qui marquoient les bornes des Territoires de Nangaſaki & d'Omura. Une heure après, ils arriverent au village de Tockitz, ſur la Baie d'Omura. Ils y dînerent : mais, quoiqu'ils euſſent apporté leurs proviſions, & qu'ils fuſſent ſervis par leurs propres Cuiſiniers, on leur fit payer une ſomme aſſez conſidérable, pour quelques autres rafraîchiſſemens auxquels ils n'avoient pas touché. Le chemin de Nangaſaki, juſqu'à ce village, eſt fort inégal, montueux & pierreux, comme tout le Pays d'alentour. De fertiles vallées s'étendent entre les montagnes ; &, par l'induſtrie des Habitans, les montagnes mêmes ſont cultivées juſqu'au ſommet. Kæmpfer ne vit rien de plus remarquable, dans cet eſpace, que l'Idole de Dſiſos, qui eſt le Dieu des chemins & le Patron des Voyageurs, taillée dans le roc, en neuf endroits différens. Il en obſerva une autre, de la même eſpece, haute d'environ trois pieds, ornée de fleurs, & placée ſur un pilier de pierre. Cette Idole avoit, devant elle, deux autres petits piliers, creux par le haut, ſur leſquels brûloient des lampes, entretenues par les

Dſiſos, Dieu Japonois des Chemins & des Voyageurs.

libéralités des Voyageurs. A peu de distance, on voyoit un bassin plein d'eau, où ceux, qui veulent offrir quelque chose à l'Idole, doivent d'abord se laver les mains. En arrivant à Urakami, les Hollandois furent frappés par la vûe d'une magnifique Toori, c'est-à-dire, d'un grand Portail qui conduit à un Temple de Cami, & qui annonce, par une inscription, la demeure de cette Divinité. KÆMPFER. 1692.

A Tockitz, l'Ambassadeur trouva le Maître d'Hôtel du Prince d'Omura, qui, par respect pour l'Empereur, & sans autre considération, comme il le fit déclarer, lui faisoit offrir toutes sortes de secours pour son Voyage. On tenoit prêts deux Feiffenurs, ou deux Bateaux de plaisance, pour lui faire traverser la Baie, jusqu'à Sinongi, qui n'est qu'à sept milles & demi de Tockitz. Ces Feiffenurs sont massifs, mais fort propres. Ils avoient, chacun, quatorze Rameurs, vêtus de robes bleues, à raies blanches. On avoit arboré, sur la poupe, l'étendart du Prince, avec l'Ecu de ses armes, qui étoient une rose à cinq feuilles en champ d'azur. Devant l'étendart étoit placé le symbole ordinaire de l'autorité supérieure, qui est une touffe de papier découpé, at- Politesse forcée du Prince d'Omura.

KÆMPFER. 1691.

tachée au bout d'un long bâton, auprès duquel le Bugio planta ſa pique. Un des Sécretaires du Prince s'aſſit d'un côté, & le Pilote de l'autre. Le Bugio & l'Ambaſſadeur prirent poſſeſſion des deux cabanes.

Baie & ville d'Omura.

On arriva le ſoir à Sinongi, après avoir fait dix milles dans tout le jour; quoique, par terre, on en compte quinze de Tockitz, parce qu'il faut faire le tour de la Baie d'Omura. Il y a fort peu d'eau dans cette Baie. Elle s'étend à l'Oueſt-Sud-Oueſt; & communiquant à la mer par un petit Détroit, elle a réguliérement ſon flux & ſon reflux. Les Hollandois virent la ville d'Omura, qui eſt la réſidence du Prince, ſituée ſur le Havre, à la diſtance d'environ deux milles à la droite. Derriere la ville, ils apperçurent une montagne, qui jettoit de la fumée. On trouve, dans la Baie d'Omura, des coquilles, qui produiſent des perles. Anciennement on y ramaſſoit de très beau ſable d'or, le long des Côtes, qui ſont préſentement inondées. Omura dépend de la grande Province de Fiſen, comme Nangaſaki, Firando, Gotho, Uriſſigino, Ficaſſeri & d'autres petits Diſtricts, qui relevoient autrefois d'un Roi particulier.

Bains chauds d'Uriſſigino.

On partit de Sinongi, le 14, & tra-

verſant une montagne, on fit deux milles pour arriver aux Frontieres d'Omura, où l'on entre dans le petit Diſtrict d'Uriſſigino. Dix hommes balaierent ici le chemin, devant les Hollandois, juſqu'au village qui donne le nom au Diſtrict. Aſſez proche de ce Village, ſur le bord d'une petite riviere qui tombe d'une montagne voiſine, on rencontre des bains chauds, fameux par leurs différentes vertus. Tout l'édifice eſt fermé de baluſtres de bambous, travaillés avec beaucoup d'art. Chaque bain a deux robinets; un pour l'eau froide, & un pour l'eau chaude. La ſource n'eſt pas profonde; mais l'eau bouillonne avec tant de violence, & paroît ſi chaude, qu'aucun des Hollandois n'eut la hardieſſe d'y plonger les doigts. Kæmpfer, ne lui trouvant pas d'odeur ni de goût, attribua toute ſa vertu à la ſeule chaleur. Mais, pour le convaincre qu'il y avoit quelque choſe de plus extraordinaire, un Japonois arracha une branche d'arbre, & l'ayant plongée dans le puits, il lui en donna une feuille à mâcher; ce qui lui rendit la bouche & la langue, comme peintes de verd & jaune (34).

KÆMPFER. 1691.

Swota & autres lieux où ſe fait la Porcelaine du Japon.

Deux milles & demi au-delà des

(34) Page 385 & précédentes.

KEMPFER. 1691.

bains, on arriva au village de Swota, après avoir trouvé, ſur la gauche du chemin, un grand nombre de maiſons. Les Habitans de Swota font une eſpece de grands pots de terre, qui ſervent, au lieu de tonneau, à tenir l'eau ſur mer; aſſez ſemblables à ceux que les Européens nomment Martabanes, d'un Royaume Indien de ce nom, où l'on en fait une grande quantité, qui ſe tranſportent dans toutes les Indes. Une grande & belle riviere, qui coule de Swota vers l'Orient, au travers d'une vaſte Plaine, va ſe jetter dans le Golfe de Simabara. C'eſt dans le même village, comme à Uriſſigino, ſur les montagnes voiſines, & dans pluſieurs autres lieux de la Province de Fiſen, que ſe fait la Porcelaine du Japon, d'une argile blanchâtre, qui s'y trouve en abondance.

En ſortant de Swota, les Hollandois eurent à traverſer pluſieurs rivieres, dont quelques-unes ſont navigables; & paſſant par les villages de Nariſii & de Wenvaki, ils acheverent une journée d'onze milles à celui d'Ooda, où ils devoient paſſer la nuit. Ils avoient marché, pendant tout le jour, par des vallées agréables & fertiles, & dans les plus belles campagnes, plantées d'ar-

bres, qui portent le thé, à quelques pas du chemin. Ces arbriſſeaux, qui n'ont pas plus de ſix pieds de hauteur, ont fort peu d'apparence, lorſqu'ils ſont dépouillés de leurs feuilles, comme ils l'étoient dans cette ſaiſon. Les champs de riz parurent plus beaux, à Kæmpfer, que dans aucun autre Pays du monde. Toute la Province de Fiſen eſt renommée par l'abondance de ſon riz, dont on compte juſqu'à ſix différentes ſortes. La meilleure, qui eſt celle des environs d'Omura, ſe tranſporte à Jedo pour l'uſage de l'Empereur.

KÆMPFER. 1691.

Riz d'Omura, réſervé à l'Empereur.

Le jour ſuivant, on paſſa par Sanga, Capitale de la Province de Fiſen, pour aller paſſer la nuit à Todoroki, après avoir fait dix à onze milles. Tout le Pays de cette marche eſt plat, rempli de rivieres, & de champs ſemés de riz. Les lieux remarquables, ſur le paſſage, ſont premierement Totimatz, grand village, à demi mille d'Ooda. Kæmpfer y vit, pour la premiere fois, des femmes de Fiſen, & ce ſpectacle lui parut fort étrange. Elles ſont ſi courtes, qu'on les prendroit toutes pour de jeunes filles. Mais avec une ſi petite taille, elles ſont bien proportionnées, & la plûpart fort jolies. Elles ſe peignent le viſage, ce qui acheve d'en faire,

Femmes d'une taille & d'une figure extraordinaire.

KÆMPFER. 1691.

comme autant de poupées ; & lorſqu'elles ſont mariées, elles s'arrachent les ſourcils. Un mille au-delà de Torimatz, on trouve un autre grand village, nommé Kongawamatz. Une riviere bourbeuſe, qui le traverſe, & qui va ſe perdre dans la mer, quatre ou cinq milles plus bas, offre un très beau pont de bois, & n'eſt gueres ſans quelques Barques de plaiſir, qui montent & qui deſcendent. Plus loin, d'un quart de mille, on paſſe par le village d'Utſinſin, où l'on change de Porteurs & de Voitures ; & un demi-mille au-delà, par celui de Botack, après lequel on rencontre, à peu de diſtance celui de Kraſignomas, qui eſt compoſé de trois parties ; la premiere, en deçà d'une grande riviere, qui coule au Sud-Eſt, ſe nomme Fooknamas ; la ſeconde, qui communique avec la premiere par un Pont de cent cinquante pas de longueur, s'appelle Jakimootz-mas ; & la troiſiéme, Faſijnomas. Dans les deux premieres, on voit des moulins à papier, & pluſieurs bonnes Manufactures d'étoffes de ſoie. De la même matiere que les Japonois employent pour le papier, ils tirent une eſpece de laine filée, qui ſert à faire des voiles.

Après avoir fait encore un quart de mille,

mille, les Hollandois arriverent aux Fauxbourgs d'Onſijmatz, & bientôt à Sanga, réſidence du Prince ou du petit Roi de la Province de Fiſen. Cette ville eſt grande & fort peuplée, mais plus longue que large. Elle eſt fermée de murailles, autant pour l'ornement que pour ſa défenſe. Les rues ſont larges & droites, avec des canaux & des rivieres qui les traverſent, & qui vont ſe perdre dans la mer d'Arima, proche d'une ville du même nom. Les maiſons y ſont baſſes; & les boutiques tendues de noir, pour l'ornement. Kæmpfer admira ici plus que jamais la petiteſſe & l'agrément des femmes, qui paroiſſent moins, dit-il, des créatures vivantes, que des figures de cire, quoique la couleur vermeille de leurs levres rende témoignage à leur bonne conſtitution (35). La campagne, à pluſieurs milles autour de Sanga, eſt fertile, unie & coupée de rivieres ou de canaux, bordés d'un grand nombre d'écluſes, qui peuvent ſervir à mettre en un moment toute cette étendue de Pays ſous l'eau. Auſſi le riz y croît-il parfaitement. Kæmpfer mettroit cette belle & fertile Province au-deſſus de la Medie même (36), s'il l'avoit trouvée

KÆMPFER. 1691.

Fertilité de la Province de Fiſen.

(35) Page 390. (36) *Ibidem.*

KÆMPFER. 1691. mieux fournie de beſtiaux & d'arbres fruitiers. C'eſt d'ailleurs la plus grande du Saikokf. Le Prince de Fiſen n'a pas moins de quatre cens mille villages, ou hameaux, qui dépendent de lui.

Les Hollandois employerent une heure & demie à traverſer Sanga, quoiqu'ils marchaſſent aſſez vîte. Hors de la porte, par laquelle ils ſortirent, ils virent une longue allée de ſapins, des cigognes perchées ſur les arbres, mais moins groſſes que celles de l'Europe, & pluſieurs faucons, que quelques hommes portoient ſur leurs mains, ſuivant l'uſage du Japon. Après avoir paſſé par le village de Farnamatz, à un mille de Sanga, & traverſé quelques rivieres, ils arriverent vers le milieu du jour au grand village de Kanſacki, à deux milles de Farnamatz. Les chemins étoient propres, unis, & couverts de ſable frais. Quatre milles plus loin, ils acheverent cette journée dans un autre grand village, nommé Todoroki; mais pour y arriver, ils avoient paſſé quelques rivieres & pluſieurs villages, dont les principaux ſont Haddi, ou Faddi, car il n'eſt pas aiſé de diſtinguer l'H de l'F, dans la prononciation des Japonois, Nittanvah & Magabar. Ils avoient traverſé un bois de fort grands ſapins;

Agrémens des chemins.

& ſur la droite du chemin, à une lieue de Magabar, ils avoient vû le Château de Kurume, Edifice magnifique où le Prince de Tſikungo fait ſa réſidence. KÆMPFER. 1691.

Le 16, ils ſe rendirent à Taiſero, qui n'eſt qu'à un demi mille de Todoroki. C'eſt un grand village, que l'Empereur avoit ôté, depuis peu d'années, au Prince de Fiſen, pour le donner au Seigneur de Tſuſſima & de Simabara, qui n'avoit poſſedé juſqu'alors aucune terre dans le Continent du Japon, & qui n'étoit maître que des deux Iſles d'Iki & de Tſuſſima, ſituées vers la Corée. De Taiſero, après avoir paſſé quelques rivieres, & les villages d'Ynamatz, Farda & Dſuſanka, les Hollandois s'arrêterent pour dîner, à Jamaijo, village fort peuplé. Près de Dſuſanka, le chemin ſe diviſe en deux, dont l'un tourne à droite, du côté de Kurine, & l'autre à gauche, le long de quelques montagnes, vers Fakatto. L'après-midi, ils continuerent leur chemin dans des Cangos, au travers des montagnes voiſines, qu'on ne traverſe point aiſément à cheval. Ces Voitures, qui ont la forme d'un petit panier quarré, ouvert de tous côtés, & ſimplement couvert d'un petit toît, Voitures nommées Cangos.

KÆMPFER. 1691.

ſoutenu d'un bâton, ſont fort incommodes aux Voyageurs. En montant la montagne de Fiamitz, on rencontre un petit village ſans nom, dont tous les Habitans étoient deſcendus d'un même homme, qui vivoit encore. Kæmpfer fut ſurpris de les voir tous, beaux & bien faits, avec toute la politeſſe qui eſt le fruit de la meilleure éducation (37). Le paſſage de la montagne eſt d'environ deux milles, après leſquels on deſcend, pendant l'eſpace d'un mille & demi, à Utſijino, où l'on reprend des chevaux, pour arriver le ſoir au village d'Itz, qui eſt ſitué ſur une riviere. Kæmpfer obſerva que les champs étoient environnés d'arbres qui portent le thé. Les Habitans, dit-il, font tant de cas de la terre, qu'ils ne veulent donner, à ces arbres mêmes, que les extrêmités de leurs champs.

Village peuplé des enfans d'un même Pere.

On partit le lendemain avant la pointe du jour, parce que la journée devoit être de treize milles. Le village de Tabukro, deux rivieres profondes, qui ſe joignent près d'un autre village, nommé Kujanoſſa, & celui de Kuſuraki, à un mille & demi, duquel on trouve deux piliers de pierre, qui ſéparent les territoires de Tſikuſen & de

(37) Page 393.

Kokura, furent les ſeuls objets qui s'attirerent l'attention de Kæmpfer, juſqu'à Kokura même, où l'on n'arriva qu'après une marche de dix milles. Les Hollandois s'y repoſerent, dans une fort belle Hôtellerie. Cette ville eſt ſituée dans la Province de Buſen. Elle étoit autrefois riche & peuplée : mais depuis que les cantons voiſins ont été diviſés entre pluſieurs Princes, elle a beaucoup perdu de ſon ancienne ſplendeur. Sa longueur eſt d'environ un mille Japonois, & ſa figure repreſente un quarré long. Elle eſt compoſée de quatre parties ; c'eſt-à-dire, d'un grand Château, où le Prince fait ſa demeure ; & de trois villes, ou plutôt, trois portions d'une même ville, ſéparées l'une de l'autre. Le Château occupe un grand terrain quarré, qui eſt environné de foſſés & de murs : & chaque partie de la ville a la même forme. Les Maiſons ſont baſſes & petites, les rues larges & régulieres. On y voit de grandes Hôtelleries, quantité de rôtiſſeries, qui ont des foyers élevés, & des grilles aſſez ſemblables à celles d'Allemagne ; des bains publics, & de beaux jardins pour la promenade. Une riviere, qui traverſe la ville, du Sud au Nord, ſépare ſa troiſiéme partie des deux au-

KÆMPFER. 1691.

Deſcription de Kokura.

KÆMPFER. 1691.

tres & du Château ; après quoi elle ſe perd dans la mer. Ses rives étoient alors bordées d'une centaine de Barques ; car les grands Vaiſſeaux ne peuvent remonter au-delà de Simonoſeki. Elle n'a qu'un pont, long d'environ deux cens pas, ſur lequel regne, de chaque côté, une baluſtrade de fer, ſoutenue par des piliers de bois d'un fort beau travail.

Les Hollandois quitterent cette ville, après y avoir pris quelques heures de repos. On leur fit prendre le chemin de la Côte, pour s'embarquer dans des Kabajas, ou de petits Bâtimens de paſſage, qui devoient les tranſporter à Simonoſeki. Ils ſortirent de Kokura au travers d'une foule de Spectateurs, qui ſe tenoient à genoux, dans un profond ſilence. Kæmpfer n'oſe aſſurer que ce fût par reſpect pour l'Ambaſſade Hollandoiſe. Cependant il ajoute ; „ C'eſt „ ainſi que nous fîmes nos adieux à „ l'Iſle de Kiusju, ou, comme elle eſt „ nommée par le Peuple, Niſijuo-Ku- „ ni, c'eſt-à dire, le pays de Neuf, „ parce qu'elle eſt diviſée en neuf gran- „ des Provinces. Elle porte auſſi le nom „ de Salkokf, ou de pays Occidental, „ parce qu'elle eſt à l'Oueſt de la gran- „ de Iſle de Nipon.

Le Peuple fléchit les genoux devant les Hollandois.

Simonoſeki n'eſt qu'à trois lieues de

Kokura. Ce petit trajet, qui n'eſt qu'un Détroit, formé par une Iſle, nommée Kikuſicua & Finoſama, & par les Côtes de la Province de Buſen, eſt célebre néanmoins par de grands événemens. Laiſſons-en le récit à Kæmpfer: A notre droite, dit-il, ſur les Côtes de la Province de Buſen, dans la Juriſdiction de Kokura, nous vîmes une grande Plaine verte, plantée d'arbres, qui ſe nomme Jamaſima, c'eſt-à-dire, l'Iſle des Perles. Proche de cette Plaine eſt un Château nommé *Dairi*, parce qu'il étoit autrefois la réſidence du Dairi, Empereur Eccléſiaſtique héréditaire. Entre ce Château & l'Iſle voiſine, qui n'en eſt pas à plus d'un quart de lieue, on découvre un roc qui s'éleve au-deſſus de la mer, avec un pilier de pierre bâti au-deſſus, que les Naturels du pays appellent Jorike. Ce Monument fut conſtruit en mémoire d'un Pilote du même nom, qui avoit entrepris de conduire un fameux Empereur du Japon, nommé Tasko, lorſqu'il vint ſubjuguer les Provinces Occidentales, & leur impoſer la forme du Gouvernement qui eſt actuellement établie dans tout l'Empire. Le Pilote Jorike ayant expoſé ce Prince au dernier péril, contre ce roc, prévint le châtiment qu'il

KÆMPFER. 1691.

Plaine de Jamaſima.

Evénemens qui la rendent Célebre.

KEMPFER. 1691.

crut avoir mérité. Il s'ouvrit le ventre, à la maniere Japonoiſe ; & pour éterniſer un ſi beau deſeſpoir, l'Empereur ordonna qu'on lui érigeât ce monument. Le même roc eſt célebre encore par la mort du fils d'un Empereur, héritier préſomptif de la Couronne. Fegué ou Feki, Prince d'un grand courage ſe trouvoit engagé dans une ſanglante guerre contre Gego. Il eut le malheur d'être vaincu, & de ſe voir forcé d'abandonner Oſacka, ſa réſidence ordinaire. Fijuago, qu'il prit pour retraite, ne le mit pas long-temps à couvert. Il eut recours encore à la fuite, & bien-tôt il perdit la vie. Il n'avoit qu'un fils, à peine âgé de ſept ans. La Nourrice de ce jeune Prince entreprit de s'échapper avec lui par la mer ; mais étant arrivée près de ce rocher, & ſe voyant pourſuivie de ſi près, qu'il lui parût impoſſible d'éviter l'Ennemi, elle embraſſa fortement le Prince, & dans un tranſport de douleur & d'affection, elle ſe jetta dans la mer avec lui. On lit dans les Hiſtoires du Japon, que Fegué, jugeant ſa ruine inévitable, envoya ſept Navires chargés d'or & d'argent à la Chine, où l'on bâtit, après ſa mort, un Temple magnifique à ſa mémoire. Les Japonois

en éleverent un à Simonoſeki, pour immortaliſer auſſi l'infortune du jeune Prince (38). KÆMPFER. 1691.

Simonoſeki eſt un fameux Port, ſi- Port de Simo-
tué au pied d'une montagne, dans la noſeki.
Province de Nagatto, la plus Occidentale de la grande Iſle de Nipon. La figure de cette Iſle approchant de celle d'une mâchoire, elle eſt coupée par deux grands chemins, qui s'étendent d'un bout à l'autre. L'un va de l'Oueſt à l'Eſt, depuis Simonoſeki; & paſſant par Oſacka & Meaco, il conduit à Jedo le long des Côtes. La premiere Partie, c'eſt-à-dire, depuis Simonoſeki juſqu'à Oſacka, ſe fait par eau, parce que les Côtes ſont fort montagneuſes. L'autre chemin va depuis Jedo, au Nord & au Nord-Eſt, juſqu'à l'extrêmité de la Province d'Oſiu, pendant l'eſpace d'environ quarante lieues.

La ville de Simonoſeki ne contient Deſcription de la ville.
pas plus de quatre ou cinq cens Maiſons, bâties la plûpart ſur les deux côtés d'une rue, qui fait toute ſa longueur, & qui eſt coupée par quelques petites. Elle eſt remplie de Boutiques, dont les principales marchandiſes ſont des vivres & des proviſions pour les Navires. C'eſt le Port commun de tous

(38). Page 400. & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

les Bâtimens qui vont des Provinces Occidentales à celles de l'Orient, ou qui en reviennent. Kæmpfer en compta plus de deux cens à l'ancre, de toutes ſortes de grandeurs. On fait à Simonoſeki, des écritoires, des boëtes, des aſſietes, & d'autres uſtenciles, d'une pierre ſerpentine griſe & noirâtre, qui ſe tire des carrieres voiſines de la ville. Les Hollandois y ayant été retenus tout le jour ſuivant, par les vents contraires, paſſerent l'après midi à viſiter les Boutiques, & le Temple d'Amadaïs, ce même monument, qui fut bâti à l'honneur du jeune Prince, fils de l'Empereur Fegué. Ils y furent accompagnés par deux Officiers de la ville. Après avoir monté vingt-quatre marches, compoſées de pierres aſſez mal taillées, ils ſe trouverent devant trois petits Temples de bois, derriere leſquels on découvre celui d'Amadaïs. Un jeune Prêtre, qui vint les recevoir à la porte, les mena dans une eſpece d'Antichambre, ou de Salle, tendue de crêpe noir. Le plancher étoit couvert d'un tapis broché d'argent, au milieu duquel on voyoit, ſur un Autel, l'image du jeune Prince; „ c'étoit un agréable „ enfant, potelé, avec de longs che- „ veux noirs. Tous les Japonois de l'af-

Temple d'Amadaïs.

Ce que les Hollandois y firent.

» ſemblée lui firent des révérences à la KÆMPFER. 1691.
» maniere du pays, en courbant la tête
» juſqu'à terre. Chaque côté du tableau
» offroit les images de quelques autres
» Princes du même ſang, de grandeur
» naturelle & vêtus de noir. Le Prêtre,
» qui avoit reçu les Hollandois, allu-
» ma une lampe, & leur fit un diſcours
» fort touchant ſur cette tragique avan-
» ture. Enſuite il les conduiſit dans une
» autre grande chambre, qui étoit la
» Salle d'audience du Monaſtere. Le
» Supérieur s'y étoit rendu pour les re-
» cevoir. C'étoit un Vieillard fort mai-
» gre, & d'un air grave. Il étoit vêtu,
» comme les autres Prêtres, d'une rob-
» be de crêpe noir, avec un ruban d'ar-
» gent qui lui deſcendoit, en écharpe,
» de l'épaule droite au côté gauche.
» Derriere ſa tête, entre les deux épau-
» les, pendoit une autre piece quarrée,
» de la même étoffe. C'étoient les mar-
» ques de ſon rang & de ſon autorité.
» Il s'aſſit ſur le plancher; & ne voyant
» pas, aux Hollandois, beaucoup d'em-
» preſſement à s'approcher de lui, il ſe
» releva, pour ſe retirer dans une des
» chambres voiſines, qui ſont de pe-
» tites cellules, ſéparées l'une de l'au-
» tre par de ſimples paravents. L'Am-
» baſſadeur laiſſa, pour le Monaſtere,

KÆMPFER. 1691.

» une piece d'or, de la valeur d'envi-
» ron deux richedales & demie, ou
» douze ſchellings d'Angleterre.

Route de Simonoſeki à Oſacka.

On partit le 19, pour Oſacka. Cette route eſt de cent trente ſix lieues marines. Mais la ſituation des Havres, où l'on relâche, fait une différence d'autant plus conſidérable, que la ſituation des Iſles, grandes & petites, qu'on ne ceſſe pas de rencontrer, y rend la navigation fort irréguliere. Pendant tout ce Voyage, on eut les Côtes de la grande Iſle de Nipon, à babord, c'eſt-à-dire, à la gauche du Vaiſſeau; tandis qu'à ſtribord, ou à la droite, on avoit d'abord celles de la Province de Buisjen, ou de Bungo, & de-là, celles de la petite Iſle & de la Province d'Awadſi.

A deux lieues de Simonoſeki, les Hollandois virent, près du village de Tonnora, un grand Palais, où logent les Princes dans leurs Voyages à la Cour. Cinq lieues plus loin, ils découvrirent le village & la fameuſe montagne de Mottojamena. Ici le Détroit s'élargit, & les Côtes de Saikokf, tournant à droite, forment avec celles de Nipon, une Baie ouverte & ſpacieuſe. Dix-huit lieues au-delà, on perd de vûe Saikokf; & peu après on découvre

une grande Isle, nommée Jeroſſima. Un peu plus loin, on arrive à la vûe d'une haute montagne, nommée Caſſada-Jamna, qui eſt à dix lieues de Caminoſeki, & l'on découvre dans l'éloignement les hautes montagnes, couvertes de neiges, de la Province d'Ijo, dans la grande Isle de Tſikokf. Plus loin, on fit appercevoir aux Hollandois des rochers dangereux, qui ſe nomment Sſo-Sine-Kſo, dont quelques-uns ſont ſous l'eau, & d'autres au-deſſus. Ils entrerent enſuite dans un Détroit, qui ſépare l'Isle de Nipon d'une Isle voiſine. Après l'avoir paſſé, ils laiſſerent à gauche un village, nommé Moritzu, qui eſt ſitué dans l'Isle de Nipon, & à droite un autre village nommé Caminoſeki, qui donne ſon nom à la ſeconde Isle. Un Fare de bois, bâti ſur un rocher fort élevé, vis-à vis du Havre, porte une lanterne qu'on allume pendant la nuit pour la ſûreté de la navigation. Kæmpfer obſerve ici que la mer, entre Simonoſeki & Caminoſeki, porte le nom de Siwonada, c'eſt-à-dire, Havre de Siwo, parce qu'elle mouille principalement les Côtes de la Province de Siwo.

KÆMPFER. 1691.

Isle & village de Caminoſeki.

De Caminoſeki, on fit encore ſept lieues juſqu'à *Dſino Camiro*, où l'on

Dſino Camiro.

KEMPFER. 1691. mouilla vers huit heures du ſoir, après avoir fait, pendant le jour, quarante-cinq lieues marines du Japon. Dſino Camiro eſt un village de plus de cent Maiſons, dont quelques-unes ſont bien bâties, ſur les Côtes de la Province d'Aki, au fond d'un Port environné de montagnes. On lui donne le nom de Dſino, qui ſignifie Bas, pour le diſtinguer d'un autre village, nommé Okino Camiro ou Haut Camiro, qui n'en eſt pas éloigné, ſur la même Côte. Le Mardi, un calme, qui dura toute la matinée, ne permit d'avancer qu'à force de rames. On paſſa devant Okino Comiro, qui contient environ quarante Maiſons, ſituées à l'extrêmité Orientale d'une petite Iſle très fertile, dont les collines & les montagnes ſont cultivées juſqu'au ſommet. L'Iſle de Tſwa ſe préſente enſuite à la gauche, avec un fort bon Port, dont la forme eſt en demi cercle, ſur la Côte Méridionale, & bordé d'environ vingt Maiſons. Dans le cours de l'après-midi, on eut la vûe d'un village nommé Camogari, ſur les Côtes de la Province d'Aki. Vers la nuit, on entra dans le fameux Havre de Mitaré, après avoir fait, pendant tout le jour, dix-huit lieues marines, entre quantité d'Iſles, les

Iſle de Tſwa & ſon Port.

unes fertiles & cultivées, mais la plûpart ſtériles & déſertes, ou compoſées même de rochers. On avoit eu à ſtribord la Province d'Ijo, dans l'Iſle de Tſikoko, & de l'autre côté la Province d'Aki, dans l'Iſle de Nipon. Les plus hautes montagnes de ces deux Provinces étoient couvertes de neiges. KÆMPFER. 1691.

Le 21, ayant levé l'ancre au commencement du jour, Kæmpfer obſerva que les Côtes de l'Iſle de Tſikoko, s'approchent ſi fort, autour de celles de Nipon, qu'elles forment un Détroit, dont la largeur, en quelques endroits, n'eſt que d'une lieue du Japon. Deux lieues au-delà de Mitarel, on eut la vûe de Kſuriſſima, Place peu conſidérable, & ſituée à la pointe de l'Iſle de Tſikoko. C'eſt la réſidence du Seigneur de Fireſima, dans la Province d'Aki, qui poſſede auſſi neuf petites Iſles voiſines. Deux ou trois lieues plus loin, on paſſa devant la ville d'Imabari, dont le Château eſt un Edifice magnifique, orné de pluſieurs hautes tours, & demeure ordinaire de Sijromottofano, fils du Prince de Kijnokuni, qui avoit épouſé la fille de l'Empereur. On fit enſuite cinq lieues, pour arriver à l'entrée d'un Détroit fort ſerré, qui offre, à basbord, un village nommé Fangu- Seigneur de Fireſima & ſes Domaines.

KÆMPFER. 1691.

ri, ſitué au pied de deux montagnes, & célébre par ſes ſalines. Pluſieurs autres petits villages, qui bordent les Côtes, ne ſont habités que par des Pêcheurs. Une lieue au-deſſus de Fanguri, on rencontre une batterie à fleur-d'eau, qui défend d'autant mieux le paſſage, que tous les Bâtimens ſont obligés de s'en approcher à la portée du piſtolet. Quelques lieues plus loin, on voit, à basbord, un autre village, nommé Iwangi; mais les terres ſont ſi rompues par la mer, qu'on ne peut diſtinguer s'il eſt de l'Iſle de Nipon, ou de quelque petite Iſle voiſine. A peu de diſtance, on découvre un Temple, ſitué ſur une agréable colline, avec une avant-porte ſur le rivage, pour avertir les Paſſans qu'un long eſcalier, qui la ſuit, eſt l'avenue d'un Edifice ſacré. Plus loin, on paſſe entre des montagnes, hautes & eſcarpées, au pied deſquelles il y a pluſieurs bons Ports & quantité de Hameaux. On voit, à la droite, dans une Iſle, le grand village de Swoja, qui eſt renommé par ſon ſel; & près de-là, celui de Jugi, ou d'Ige, qui n'eſt habité que par de riches Particuliers.

Batterie qui défend un paſſage fort étroit.

Iſle en forme de pyramide.

Plus loin, les Hollandois paſſerent devant une petite Iſle, remarquable par

Biblioteca Nazionale
PALATINO
NAPOLI

h forme ,
ramide. A
avoient la
grand Gol
Sanecki ,
ntrional
qui s'enfe
ne pas le
de Isle de
A quelqu
fameux H
compagn
no Tomu
lage de r
éminence
dans la P
Continen
me repré
fait des
de pied
fieurs au
Monaste
Bourg ,
ce , un f
to , à la
guériso
d'accor
navigat
gers ar
noie , à
les Flo

ſa forme, qui eſt celle d'une haute pyramide. A la droite du Vaiſſeau, ils avoient la mer à perte de vûe. C'eſt un grand Golfe, qui s'étend entre Iko & Sanecki, deux Provinces les plus Septentrionales de l'Iſle de Tſikoko, & qui s'enfonce ſi loin qu'on n'en découvre pas le fond. De l'autre côté, la grande Iſle de Nipon offre pluſieurs villages. A quelque diſtance, on entra, dans le fameux Havre de Tomu, qui eſt accompagné d'un Bourg, nommé Bingono Tomu, pour le diſtinguer d'un village de même nom. Il eſt ſitué ſur une éminence, au pied de la montagne, dans la Province de Bingo, qui eſt du Continent de l'Iſle de Nipon; & ſa forme repréſente un demi-cercle. On y fait des nattes très fines, & des tapis de pied, qui ſe tranſportent dans pluſieurs autres Provinces. Outre un beau Monaſtere, qui ſe préſente derriere le Bourg, on apperçoit, à quelque diſtance, un fameux Temple de l'Idole Abuto, à laquelle on attribue quantité de guériſons miraculeuſes, & le pouvoir d'accorder un vent favorable pour la navigation. Les Matelots & les Paſſagers attachent quelques pieces de monnoie, à une planche qu'ils jettent dans les Flots, & le Prêtre aſſure que ces

KEMPFER. 1692.

Temple de l'Idole Abuto.

KÆMPFER. 1691.

offrandes ne manquent jamais d'aller au rivage & de ſe rendre entre ſes mains. Cependant, par précaution, dit Kæmpfer, il vient, dans un petit Bâteau, demander cette ſorte de tribut, à tous les Navires, qui paſſent devant le Temple. On découvre, vis-à-vis, une Iſle couverte de grands arbres, comme la plûpart des montagnes voiſines.

Caverne où l'on adore le Dieu Kobodaïs.

A ſept lieues de Tomu, on jetta l'ancre, vers le coucher du Soleil, à Sigraiſi, Port ſitué dans une petite Iſle, à l'extrêmité d'une vallée charmante & bien cultivée. Le Dieu Kobodaïs y eſt adoré, dans une caverne, qui eſt au ſommet de la montagne. On avoit fait, ce jour-là, dix-huit lieues marines, à l'Eſt & au Nord-Eſt. Le 22, après en avoir fait ſept entre diverſes petites Iſles, on s'arrêta devant Sijmotzi, où Sijmotzui, ville ſituée dans la Province de Bitgu, au pied d'une montagne cultivée, avec un Château voiſin, nommé Siwos, qui eſt accompagné d'un petit village. Aſſez près de-là, on eut la vûe de l'Iſle Tſuſi Jamma, vers laquelle on gouverna directement, pour faire route à l'Eſt. La mer commence à ſe retrécir ici, par le rapprochement mutuel des Côtes de Nipon

& de Tſikoko. A gauche, ſur les Côtes de Bitsju, on voit un grand Port, ouvert au vents du Sud, qui a de chaque côté un village ſur ſes bords. Huit lieues plus loin, ſur la même Côte, au Nord, on trouve le grand & beau village de Sigmodo, ou Uſijmano, défendu par un Fort; & ſept lieues au-delà, le Château d'Ako, dont les murailles blanches & les hautes tours, avec la ville du même nom, qui eſt par derriere, forment un point de vûe fort curieux. Les Côtes voiſines ne préſentent que des rochers. Muru, qu'on rencontre à trois lieues d'Ako, eſt un Port célebre, & des plus ſûrs, par l'abri qu'il reçoit d'une montagne qui s'avance à l'Oueſt & qui le couvre. Une bonne partie du baſſin eſt entourée d'un mur épais de pierre de taille. La ville, qui eſt bâtie le long de ce mur, dans une ſituation agréable & commode, appartient à la Province de Biſen. Elle conſiſte dans une longue rue, qui regne en demi-cercle le long du rivage, & dans quelques autres qui s'étendent vers la montagne. Outre les proviſions, qui s'y vendent en abondance, elle eſt célebre par une Manufacture de cuirs de chevaux, qu'on y tanne à la maniere de Ruſſie, & dont on releve la

KÆMPFER. 1691.

Muru & ſa deſcription.

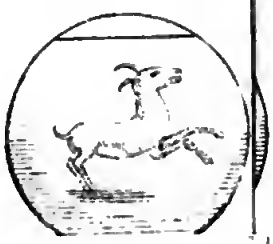
KÆMPFER. 1691. couleur par différentes ſortes de vernis. Les montagnes voiſines ſont cultivées juſqu'au ſommet. Un Bois, qui eſt derriere la ville, acheve de rendre le point de vûe fort agréable, non-ſeulement par ſa verdure, mais encore par quelques Baſtions ronds, dont il eſt environné, & par quantité de beaux Edifices qui ſervent au logement des Officiers & des Soldats. La colline, où le Bois & le Fort ſont ſitués, eſt jointe à la ville par une petite langue de terre, mais avec des murailles & des portes, qui empêchent la communication. Les Hollandois deſcendirent à Muru, avec quelques Japonois. On leur fit traverſer la Maiſon d'un Marchand, pour entrer dans la grande rue; & de-là on les conduiſit chez un Baigneur, où ils eurent la liberté de ſe rafraîchir. A leur retour, ils trouverent les rues bordées de Spectateurs, qui ſe mettant à genoux, ſans faire le moindre bruit, les rendirent encore incertains ſi ces témoignages de reſpect étoient pour leur Nation.

Divers lieux remarquables, ſur la Côte de Nipon.

Ils leverent l'ancre, le 23 &, pendant tout le jour, ils laiſſerent ſucceſſivement, à la gauche du Vaiſſeau, ſur les Côtes de Nipon, divers lieux qui s'attirerent l'attention de Kæmpfer.

du fel de l'eau de la mer,

Monnoye.



Aboſi eſt une ville défendue par quelques Forts, qui contient un grand Magaſin impérial, & qui eſt gouvernée au nom de l'Empereur. Un Intendant y reçoit les revenus de ce Monarque. Elle eſt ſituée dans le territoire du Prince de Fatima. Fimeſii, ou Fimedſi, eſt une autre petite ville, avec un Château ſomptueux. Les Côtes, aux environs de ces deux Places, ſont pleines de rochers & de ſables. *Takanſago*, ou *Takoſani*, eſt encore une petite ville, à ſept lieues de Muru. Elle domine ſur une grande Plaine, dont elle fait l'entrée, qui s'étend l'eſpace de ſept lieues dans l'intérieur du pays, & de cinq le long des Côtes. Akaſi, qui la termine, eſt une ville ouverte, entourée d'un grand nombre d'allées d'arbres, & renommée pour ſes Manufactures de Catables, qui ſont des robbes de femmes d'une toile de chanvre. On découvre, par derriere, au travers des arbres, un Château défendu par des tours quarrées de trois étages, au milieu duquel eſt le Palais d'un Bugio du Prince de Fatima. Des deux côtés de la ville, le rivage eſt couvert de pluſieurs grands villages, la plûpart habités par des Pêcheurs, & par des Ouvriers qui tirent du ſel de l'eau de la mer, en la faiſant

KEMPFER, 1691.

KÆMPFER. 1651. bouillir. Près d'Akaſi, les Hollandois entrerent dans un Détroit, formé par les Côtes de Nipon, & par celles d'une aſſez grande Iſle, ſur laquelle ils virent quelques villages & pluſieurs Temples. Plus loin, ils arriverent à la vûe des villages de Jamatta, Faromi, & Sijvoja, qui ſont habités par des Pêcheurs & des Artiſans. Un peu au-delà, on rencontre le village de Summa, ou plutôt trois villages, confondus ſous le même nom. Pendant les anciennes guerres civiles du Japon, quelques Partiſans de l'Empereur Feké ſe défendirent pluſieurs années dans cette Place. Summa eſt ſuivi du village de Kammagu Fagaſſi, qui contient trois ou quatre cens maiſons; après lequel on trouve la ville & le port de Fiogo, dans la Province de Setz, à cinq lieues d'Akaſi. Ce Port eſt défendu au Sud, du côté de la mer, par une digue de ſable qui s'avance à l'Eſt d'environ deux mille pas. Elle a coûté des ſommes immenſes, & la vie de pluſieurs hommes. Ayant été ruinée pluſieurs fois par les flots & les orages, on déſeſperoit de la conduire à ſa perfection. Mais, s'il en faut croire les Hiſtoriens Japonois, un Héros ſe fit enterrer vif ſous les fondemens de l'Ouvrage, pour appaiſer le courroux des

Port de Fiogo.

Dieux de la Mer. Quelques-uns font honneur de cette générosité à trente hommes, qui se dévouerent ensemble pour le bien public. Le Port de Fiogo n'est ouvert qu'à l'Est; & de ce côté même, il est couvert en partie par les Côtes de la Province de Setz. C'est le dernier qui mérite quelque remarque, entre Simonoseki & Osacka. Kæmpfer n'y compta pas moins de trois cens Barques à l'ancre. La ville n'a point de Château; mais sa grandeur est presque égale à celle de Nangasaki, & sa forme est en demi-cercle autour du Port. On découvre, par derriere, une montagne pelée, qui renferme de riches Mines d'or.

KÆMPFER. 1691. A quel prix il fut achevé.

Le Samedi, 24 de Février, les Hollandois quitterent leur grande Barque, qui n'avoit pû les conduire jusqu'au Havre d'Osacka, parce qu'il n'a point assez de profondeur. Ils louerent quatre petits Bateaux, dans lesquels ils se mirent avec leur bagage. Entre plusieurs villes considérables, qu'ils virent sur la Côte de Nipon, Kæmpfer distingue celle d'Amangasaki, qui n'est qu'à trois lieues d'Osacka, & la ville Impériale de Sakaï, qui se présente au Sud-Est, en entrant dans la riviere. Après avoir fait dix lieues, depuis Fiogo jusqu'à

Villes d'Amangasaki & de Sakaï.

KRMPFER. 1691. l'embouchure de la riviere d'Oſacka, les quatre Bateaux entrerent dans le bras qui eſt navigable, à l'Eſt-Sud-Eſt. Deux magnifiques Barques, qui attendoient l'Ambaſſadeur, le porterent, au travers de pluſieurs villages qui bordent les Rives, juſqu'aux Fauxbourgs d'Oſacka, & dans la ville même. Elle eſt ſéparée des Fauxbourgs, par deux Corps-de-Garde fortifiés; c'eſt-à-dire, un de chaque côté de la riviere. On fit paſſer les Hollandois ſous ſix beaux ponts de bois; & lorſqu'ils eurent enfin la permiſſion d'aborder, ils entrerent dans une rue fort étroite, par laquelle ils furent conduits au logement ordinaire de leur Nation, dans un coin qui fait face à la plus grande rue de la ville.

Entrée d'Oſacka.

Ils y arriverent vers deux heures après midi. On leur diſtribua auſſi-tôt des chambres, diviſées, ſuivant l'uſage du pays, avec des paravents. Leurs Interprêtes, qu'ils envoyerent aux deux Gouverneurs de la ville, avec quelques préſens, pour obtenir la liberté de les voir, rapporterent bientôt que Neſſi-Xemono-Cami, un des Gouverneurs, étoit allé rendre compte, à la Cour, des affaires qui concernoient ſon adminiſtration; & qu'Oragiri-Taſſano-Cami, ſecond Gouverneur, qui étoit occupé pour le

le reſte du jour, prioit l'Ambaſſadeur de remettre ſa viſite au lendemain. KÆMPFER. 1691.

En effet, le Dimanche 25 de Février, il fut conduit à l'Audience, avec ſon cortege. En deſcendant au Palais, qui eſt à l'extrêmité de la ville, dans une Place quarrée, on fit prendre, à tous les Hollandois, un manteau de ſoie, à la Japonoiſe, qui eſt regardé comme l'habit de cérémonie. Ils traverſerent un paſſage de trente pas, pour entrer dans la Salle des Gardes, où ils furent reçus par deux Gentilshommes du Gouverneur. Quatre Soldats étoient en faction, au côté gauche de la porte; & plus loin, huit Officiers étoient aſſis ſur leurs genoux & leurs talons. La muraille, à droite, étoit garnie d'armes ſuſpendues, & rangées en bon ordre. Kæmpfer y compta quinze hallebardes d'un côté, dix-neuf piques de l'autre, & vingt lances au milieu. Quatre autres chambres, qu'on fit traverſer ſucceſſivement à l'Ambaſſadeur, n'avoient auſſi, pour ornement, que des cris, des ſabres, des cimeterres, & quelques armes à feu, renfermées dans de riches étuis noirs & verniſſés. Enfin, les Hollandois étant dans la Salle d'Audience, deux Sécretaires les y reçurent civilement & leur preſenterent du thé,

Viſite que les Hollandois rendent au Gouverneur.

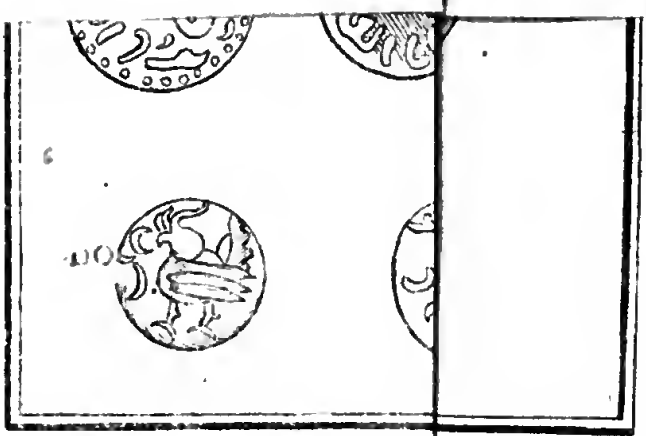
KÆMPFER. 1691.

juſqu'à l'arrivée du Gouverneur, qui parut accompagné de deux de ſes fils. Il s'aſſit à dix pas de diſtance, dans une autre Chambre, qu'il ouvrit du côté de la Salle d'Audience, en déplaçant trois jalouſies, au travers deſquelles il parla. C'étoit un homme de quarante ans, de taille moyenne, mais d'un air mâle, civil dans ſes manieres, & s'exprimant avec beaucoup de douceur & de modeſtie. Son habillement étoit ſimple, & ſans autre marque de diſtinction qu'une robe griſe de cérémonie, par-deſſus l'habit commun. La converſation n'eut rien de plus remarquable. On parla du temps, qui étoit bien froid; de la longueur du Voyage; du bonheur d'être admis à la preſence de l'Empereur, & de la diſtinction des Hollandois, qui, de toutes les Nations du Monde, étoient la ſeule à qui cette grace fût accordée. Après avoir fait leurs préſens, ils ſe retirerent par le même chemin. Quelques jours, dont ils eurent beſoin pour obtenir des Paſſeports & pour d'autres préparatifs, leur donnerent le temps de viſiter le Château, & diverſes parties de la ville, dont Kæmpfer donne la Deſcription.

Deſcription d'Oſacka.

Oſacka, dit-il, eſt une des cinq grandes villes Impériales. Sa ſituation

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli



N.° VIII.

eſt également agréable & commode, dans la Province de Setzu. Elle eſt dans une Plaine fertile, ſur les bords d'une riviere navigable, à trente-cinq degrés cinquante minutes de latitude Septentrionale. Sa longueur, de l'Oueſt à l'Eſt, c'eſt-à-dire, depuis les Fauxbourgs juſqu'au Château, eſt d'environ quatre mille pas communs, ſur un peu moins de largeur. La riviere de Jodogava paſſe au Nord de la ville, coule de l'Eſt à l'Oueſt, & ſe jette dans la mer voiſine. Elle apporte d'immenſes richeſſes aux Habitans d'Oſacka. Sa ſource n'en eſt qu'à une journée & demie au Nord-Eſt, où elle ſort d'un Lac, qui eſt au centre de l'Iſle, dans la Province d'Oomi, & qui s'eſt formé, ſuivant le recit des Japonois, dans l'eſpace d'une nuit, par un tremblement de terre. Elle ſort de ce Lac près du village de Tſinatofas, où elle a un double Pont magnifique; double, parce qu'elle y eſt diviſée par une petite Iſle. Elle coule enſuite près des villes d'Udſi & de J ⁴o, dont la derniere lui donne ſon nom. De-là, elle continue ſon cours vers Oſacka, où ſe partageant en deux bras, l'un entre dans la ville, & l'autre va droit à la mer. Cette diminution eſt réparée par deux autres rivieres, nom-

KÆMPFER. 1691.

Riviere de Jodogava.

Son origine & ſon cours.

KÆMPFER. 1691.

mées Jomattagava, & Firanogava, qui ſe jettent dans celle d'Oſacka préciſément devant la ville, au Nord du Château, & qu'on traverſe ſur de beaux Ponts. Toutes ces eaux réunies, ayant arroſé le tiers de la ville, un large canal en conduit une partie dans les quartiers du Sud, qui ſont les plus grands & la demeure des Habitans les plus riches. On en a tiré divers petits canaux, qui paſſent dans les principales rues, & d'autres qui ramenent les eaux dans le grand. Ils ſont aſſez profonds, pour recevoir de petites Barques, qui apportent les marchandiſes & les commodités de la vie, devant la porte des Habitans. Kæmpfer admira la régularité de cette multitude de canaux, ſur leſquels on a bâti quantité de Ponts, dont pluſieurs ſont d'une rare beauté. Un peu au-deſſous du grand canal, un autre bras, qui ſe ſépare de la riviere, mais qui n'eſt pas navigable, coule rapidement à l'Oueſt, & va ſe rendre dans la mer d'Oſacka. Mais le principal Courant, qui demeure entre ce bras & le canal, continue ſon cours dans la ville, au bout de laquelle il tourne à l'Oueſt, pour arroſer les Fauxbourgs & les Villages voiſins. Enſuite, ſe diviſant en pluſieurs branches, il ſe jette

dans la mer par différentes embouchures. KÆMPFER. 1691.

Cette riviere eſt étroite, mais d'une profondeur qui la rend très commode à la navigation. Depuis ſon embouchure juſqu'à la ville, & plus haut, elle eſt toujours couverte de Barques, qui montent ou deſcendent, les unes chargées de marchandiſes, les autres de Princes ou de Seigneurs de l'Empire. Ses bords ſont relevés des deux côtés, par des degrés de pierres de taille, qui, formant des eſcaliers continuels, donnent par-tout la liberté de prendre terre. Tous ces Ponts, qui ne ſont pas entr'eux à plus de trois ou quatre cens pas de diſtance, ſont bâtis du plus beau cedre, & bordés d'une baluſtrade, ſur laquelle regnent des boules de cuivre jaune. Kæmpfer en compta dix, également remarquables par leur longueur & leur beauté. Le premier, & le plus reculé à l'Eſt, dans la plus grande largeur de la riviere, eſt long de ſoixante braſſes, & ſoutenu par trente arches. Le ſecond lui reſſemble dans toutes ſes proportions. Le troiſiéme, qui eſt ſur les deux bras de la riviere, dans l'endroit où elle ſe partage, a cent cinquante pas de longueur. Les autres ſont moins longs, à meſure que la riviere s'étrecit.

Beauté de ſes bords.

Beauté des Ponts.

KÆMPFER. 1691. Rues & Maiſons d'Oſacka.

La plûpart des rues d'Oſacka ſont étroites, mais ſi régulieres, qu'elles ſe coupent entr'elles à angles droits; à l'exception, néanmoins, de cette partie de la ville, qui eſt du côté de la mer, où les rues ſuivent la direction des diverſes branches de la riviere. Elles ſont propres, ſans autre pavé qu'un petit chemin de pierre de taille le long des maiſons, pour la commodité de ceux qui marchent à pied. L'extrêmité de chaque rue eſt fermée par de bonnes portes, qui ſe ferment la nuit. Chaque rue offre auſſi, dans un lieu entouré de baluſtrades, tous les inſtrumens néceſſaires pour arrêter les progrès du feu, avec un puits voiſin, qui ſert aux mêmes uſages. Les maiſons, ſuivant les Loix fondamentales du pays, n'ont pas plus de deux étages; chacun d'une braſſe & demie, ou de deux braſſes de haut. Elles ſont bâties de bois, de chaux & d'argile. Chaque façade preſente la porte, & une boutique pour les Marchands, ou un attelier pour les Artiſans. Du haut de chaque boutique, ou de chaque attelier, pend une piece de drap noir, ſoit pour ornement, ſoit pour défenſe contre les injures de l'air; & l'on y ſuſpend auſſi des échantillons, ou des modeles de ce qui ſe fabrique

ou qui ſe vend dans la maiſon. Le toît eſt plat dans les maiſons communes : il n'eſt couvert que de bardeaux, ou de coupeaux de bois ; mais le toît des bonnes maiſons eſt revêtu de toile noire, maſtiquée avec de la chaux. On voit regner, dans toutes les maiſons Japonoiſes, une propreté qui fait l'admiration des Etrangers. Elles n'ont ni tables ni chaiſes, ni rien qui reſſemble aux meubles de l'Europe. L'eſcalier, les baluſtrades & les lambris ſont verniſſés. Le plancher eſt couvert de nattes & de tapis. Les chambres ne ſont ſéparées l'une de l'autre que par des paravents ; de ſorte qu'il ſuffit de les ôter, pour faire une ſeule piece de pluſieurs chambres, comme on en fait pluſieurs d'une ſeule, avec cette facilité à la diviſer. Les murs ſont tapiſſés de papier fort brillant, dont les figures repreſentent des fleurs en argent ; mais quelques pouces au-deſſous du plat-fond, ils ſont ordinairement enduits d'une argile, couleur d'orange, qu'on tire près de la ville, & que ſa beauté fait tranſporter dans d'autres Provinces. Les nattes, les portes & les paravents ſont tous de la même grandeur, qui eſt une braſſe de long & la moitié en largeur. On bâtit auſſi les maiſons & les chambres

KÆMPFER. 1691.

Meubles Japonois.

KÆMPFER. 1694.

sur le pied d'un certain nombre de nattes.

Fameux Château d'Osacka.

A l'extrêmité de la ville, vers le Nord-Est, on voit, dans une grande Plaine, le fameux Château d'Osacka, bâti par l'Empereur Takom. On ne connoît, dans tout l'Empire, que le Château de Fingo, qui le surpasse en étendue, en magnificence & en force. Sa forme est quarrée. On n'en peut faire le tour que dans l'espace d'une heure. Il est défendu, au Nord, par la riviere de Jedogava, qui baigne ses murs, après avoir reçu les deux autres rivieres; & quoique toutes ces eaux ensemble pussent former un canal considérable, on n'a pas laissé de l'élargir. A l'Est, les murailles du Château sont baignées par la riviere de Kasijvarigava, avant sa jonction. Au-delà, vis-à-vis du Château, on découvre un grand Jardin qui en dépend. Les extrêmités du Sud & de l'Oüest sont bornées par la ville. Kæmpfer ne croit point exagerer, en donnant sept brasses d'épaisseur aux appuis extérieurs du mur. Ces éperons soutiennent une muraille haute & épaisse, bordée de pierre de taille, sur laquelle regne une allée de sapins ou de cedres. Les Hollandois ne virent qu'une petite porte étroite, avec

un petit Pont, pour entrer au Château ; & Kæmpfer n'eut pas la liberté de pouſſer plus loin ſes obſervations : mais il apprit, de ſes guides, quelques autres particularités curieuſes. Après avoir paſſé la premiere muraille, on trouve un ſecond Château, plus petit que le premier, mais de la même architecture. Il eſt ſuivi d'un troiſiéme, qui eſt au centre de tout l'Edifice, & dont les angles ſont ornés de belles tours à pluſieurs étages. Dans ce troiſiéme Château, qui eſt auſſi le plus élevé des trois, on voit une tour magnifique, dont le plus haut toît ſoutient deux monſtrueuſes figures de Poiſſons, qui, au lieu d'écailles, ſont couverts d'ubangs d'or (39) parfaitement polis. La porte, qui mene au ſecond Château, offre une pierre noire & polie, qui fait partie du mur, & dont la groſſeur eſt ſi prodigieuſe, qu'elle paſſe pour la Merveille du pays (40). L'Empereur entretient conſtamment une groſſe garniſon, dans le Château d'Oſacka. Deux des principaux Seigneurs de l'Empire y commandent tour à tour, chacun pendant trois ans. Lorſque l'un des deux y vient

KÆMPFER. 1691.

Trois Châteaux l'un dans l'autre.

(39) Monnoie Japonoiſe.

(40) De cinq braſſes de long, & de la même épaiſſeur.

KEMPFER. 1691.

commencer ſes fonctions, l'autre doit ſortir auſſi tôt, pour aller rendre compte de ſa conduite à la Cour. Ils ne peuvent ſe voir, dans cet échange; & celui qui part, laiſſe par écrit, dans ſon appartement, ſes inſtructions à celui qui arrive (41). Ils n'ont rien à démêler avec les Gouverneurs d'Oſacka, auxquels ils ſont ſupérieurs par le rang.

Richeſſes & agrémens d'Olacka.

La ville d'Oſacka doit être extrêmement peuplée, s'il eſt vrai, comme les Japonois l'aſſurent, qu'on peut lever, de ſes ſeuls Habitans, une armée de quatre-vingt mille hommes. Sa ſituation, qui eſt également avantageuſe pour le Commerce, par terre & par eau, en fait la ville du Japon la plus marchande. Elle eſt remplie de riches Négocians, d'Artiſans & d'Ouvriers. Les vivres y ſont à bon marché, comme tout ce qui ſert au luxe, ou à flatter les ſens. Auſſi les Japonois la nomment-ils le *Théâtre du Plaiſir*. Ils s'y rendent de toutes les Provinces de l'Empire, pour y dépenſer agréablement le ſuperflu de leur bien. Tous les Princes & les Seigneurs, qui poſſedent des Terres à l'Oueſt, ont leurs maiſons

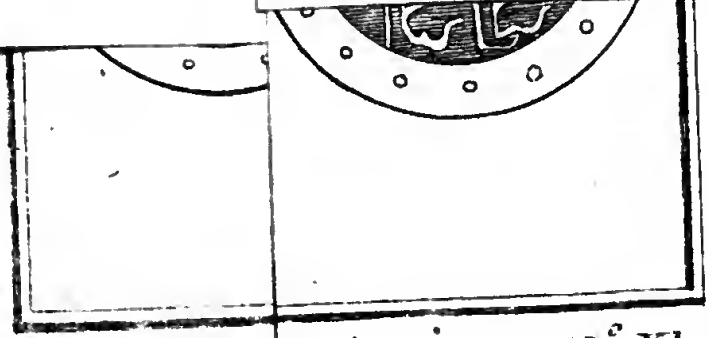
(41) La raiſon que l'Auteur en apporte, c'eſt qu'on y garde les tréſors de l'Empereur, ſurtout les revenus des Provinces occidentales, qu'on y accumule.

dans cette ville, quoiqu'il ne leur ſoit pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit. L'eau, qu'on y boit, eſt un peu ſomache; mais on braſſe, dans les villages voiſins, le meilleur Saki du Japon. KÆMPFER. 1691.

Les Hollandois partirent d'Oſacka, le 28 de Février, pour ſe rendre à Meaco, qui n'en eſt éloigné que de treize lieues. Ils avoient loué, pour cette route, quarante chevaux & quarante porte faix. Après avoir paſſé la riviere ſur un Pont, qui ſe nomme le Kiobas, & qui eſt préciſément ſous le Château, ils firent une lieue dans des champs de riz fort humides, ſur une chauſſée baſſe, qui regne le long de la riviere de Jodogava, & qui eſt plantée d'un grand nombre de Tſanadils. Ces arbres s'élevent autant que nos Chênes. Leur écorce eſt rude. Ils étoient alors ſans feuilles; mais, malgré l'hyver, leurs branches étoient chargées d'un fruit jaune, dont les Habitans tirent de l'huile. Tout ce pays eſt extraordinairement peuplé. Les villages ſont en ſi grand nombre, & ſe ſuivent de ſi près, ſur le grand chemin, qu'ils forment comme une rue continuelle, juſqu'à Meaco. Immitz, Moriguitz, où l'on prépare la meilleure canelle, Sadda & De- Route d'Oſacka à Meaco.

KÆMPFER. 1691.

fudſi, ſont ceux qu'on rencontre les premiers. On arrive enſuite à Firacatta, qui eſt compoſé de cinq cens maiſons, à cinq lieues d'Oſacka. Sur toute la route, on reconnoît facilement les Hôtelleries & les Maiſons publiques, aux Filles fardées qui ſe tiennent à la porte, & qui ſollicitent les Voyageurs d'y entrer. Après midi, les Hollandois traverſerent les villages de Fatzuma & de Faſimocto, d'où ils ſe rendirent à Jodo, petite ville célebre par la beauté de ſes Edifices & de ſes eaux. Son Fauxbourg eſt une longue rue, par laquelle on arrive à un magnifique pont de bois, qui a quatre cens pas de longueur, & qui eſt ſoutenu par quarante arches, avec des baluſtrades ornées de boules de cuivre jaune. Les rues de Jodo ſont fort droites. Le Château, qui ſe préſente au côté Occidental de la Ville, eſt bâti de brique, au milieu de la riviere, & forme un beau ſpectacle par la magnificence de ſes Tours. C'eſt la demeure d'un Prince, qui ſe nomme Fondaiſiono. En ſortant de Jodo, on paſſe encore ſur un Pont de deux cens pas, & ſoutenu par vingt arches, qui ſépare la ville d'un autre Fauxbourg. On laiſſe à droite, de l'autre côté de la riviere, un gros Bourg



T. X. N.ºs XI.

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALAT.NO
Napoli

nommé *Udſij*, par l'excellence du Thé qui croît dans ſon Territoire, & qu'on réſerve pour l'uſage de l'Empereur. Deux heures de marche firent arriver les Hollandois à Fuſijmi, petite ville ouverte, dont la principale rue s'étend juſqu'à Meaco, & pourroit paſſer pour un de ſes Fauxbourgs.

KÆMPFER. 1691. Thé d'Udſij, le meilleur du Japon.

On étoit au premier jour du mois que les Japonois nomment Tſitatz, & qu'ils célebrent, comme un jour de Fête, par les viſites qu'ils rendent aux Temples, & par des promenades ou d'autres amuſemens. La rue, que les Hollandois ſuivirent pendant quatre heures entieres, avant que d'arriver à leur Hôtellerie de Meaco, ne ceſſa point de leur offrir une foule d'Habitans, qui prenoient l'air & qui cherchoient à ſe réjouir. Les femmes étoient bien miſes; avec des robes de différentes couleurs, à la maniere de Meaco, des voiles de ſoie pourpre ſur le front, & de grands chapeaux de paille, pour ſe défendre de l'ardeur du Soleil. On voyoit des eſpeces particulieres de Mendians, vêtus d'une maniere boufonne, ou ridiculement maſqués. Les uns marchoient ſur des échaſſes de fer; d'autres portoient, ſur la tête, de grands pots remplis d'arbriſſeaux verds; d'autres chan-

KÆMPFER. 1691. toient ; d'autres ſiffloient ; d'autres jouoient de la flute ; & d'autres frappoient ſur de petites cloches. Différentes ſortes de Farceurs amuſoient le peuple, dans un grand nombre de boutiques ouvertes. Des Temples, bâtis ſur le panchant des collines, étoient illuminés d'une variété de lampes ; & les Prêtres, battant les cloches avec des marteaux de fer, faiſoient un bruit, qu'on pouvoit entendre de fort loin. Kæmpfer remarqua ſur un Autel, dans un Temple qui bordoit la rue, un grand Chien blanc. On lui dit que ce Temple étoit conſacré au Patron des Chiens. Enfin les Hollandois deſcendans, à ſix heures du ſoir dans l'Hôtellerie qui appartient à leur Nation, firent annoncer leur arrivée aux principaux Officiers de Meaco, pour les diſpoſer à recevoir leurs préſens.

Ils furent admis, le jour ſuivant, à l'Audience du Préſident de Juſtice & des Gouverneurs, mais avec la petite humiliation d'être obligés de quitter leurs voitures, à cinquante pas du Palais du Préſident, pour faire à pied ce qui leur reſtoit de chemin, & d'attendre à la porte du premier Corps-de-garde, qu'on eût donné avis de leur approche. Le Préſident ne leur fit pas

même l'honneur de paroître, & reçut leurs préſens par les mains de quelques Officiers. Ils trouverent moins de hauteur chez les deux Gouverneurs, qui ſe firent voir, comme celui d'Oſacka, par des jalouſies. Cependant leur patience y fut miſe à d'autres épreuves. Après l'Audience, on les pria de s'arrêter quelque temps, pour donner la liberté aux Dames, qui étoient dans une chambre voiſine, derriere un Paravent qu'on avoit percé de pluſieurs trous, de conſiderer leur figure & leur habillement. » Non ſeulement l'Ambaſſa-» deur fut obligé de montrer ſon cha-» peau, ſon épée, ſa montre, & plu-» ſieurs autres choſes qu'il portoit ſur » lui; mais on le pria d'ôter ſon man-» teau, pour laiſſer voir ſes habits de-» vant & derriere (42). KÆMPFER. 1691.

Les Hollandois paſſerent quatre jours à Meaco. Cette ville, dont Kæmpfer joint ici le plan, copié, dit-il, & réduit d'après une carte Japonoiſe, ſe nomme Meaco (43) ou Kio; nom qui ſignifie Ville, & qu'on lui donne par excellence, parce qu'étant la demeure du Dairi, ou de l'Empereur Eccléſiaſtique Héréditaire, on la regarde comme Deſcription de Meaco.

(42) Tome III, page 19.
(43) Kæmpfer écrit toujours Miaco.

KÆMPFER. 1691. la Capitale de l'Empire. Elle eſt ſituée dans la Province de Jamatto, au milieu d'une grande Plaine. Sa longueur, du Nord au Sud, eſt de trois quarts de lieues d'Allemagne; & ſa largeur, d'une demi-lieue de l'Eſt à l'Oueſt. D'agréables Collines, dont elle eſt environnée, & quelques Montagnes, d'où ſortent quantité de petites rivieres & de fontaines, rendent ſa ſituation charmante. Du côté de l'Eſt, on voit, ſur le panchant d'une de ces Montagnes, un grand nombre de Temples, de Monaſteres & de Chapelles. Trois rivieres, qui ont peu de profondeur, entrent dans la ville du même côté; & ſe réuniſſant au centre, on les paſſe ſur un beau Pont, d'environ deux cens pas de longueur. Enſuite, toutes ces eaux raſſemblées coulent à l'Oueſt. Le Palais du Dairi occupe un quartier Septentrional, compoſé de douze ou treize rues, qui ſont ſéparées du reſte de la ville par des murs & des foſſés. Dans la Partie Occidentale de Meaco, on voit un Château de pierres de taille, & bien fortifié, qui ſert de logement au Monarque ſéculier, lorſqu'il vient viſiter le Dairi. Les rues de la ville ſont étroites, mais régulieres, & d'une longueur extraordinaire. Les maiſons n'ont que deux éta-

Palais du Dairi.

» même que les plus riches

Monnoy

ges ; la plûpart ſont de bois & d'argile, avec un réſervoir d'eau ſur le toît, & tous les inſtrumens néceſſaires pour arrêter les ravages du feu. KÆMPFER. 1691.

Meaco paſſe pour le Magaſin général des Manufactures du Japon & de toutes ſortes de marchandiſes. C'eſt le centre du Commerce de l'Empire (44). Dans le dernier dénombrement, qui ſe nomme *Aratame*, on avoit compté à Meaco, quatre cens ſoixante-dix ſept mille cinq cens cinquante ſept Laïques, & cinquante deux mille cent ſoixante neuf Eccléſiaſtiques, ſans y comprendre la Cour entiere du Dairi, qui eſt très nombreuſe, & les Etrangers qui Commerce de Meaco.

(44) » On y rafine le » cuivre, on y bat mon- » noie, on y imprime des » Livres, on y fait, au » métier, les plus riches » étoffes à fleurs d'or & » d'argent. Les meilleures » teintures & les plus che- » res, les ciſelures les plus » exquiſes, toutes ſortes » d'inſtrumens de muſique, » de peintures, de cabinets » verniſſés, toutes ſortes » d'ouvrages en or, & en » autres métaux, ſurtout » en acier, comme les la- » mes de la meilleur trem- » pe & autres armes, ſe » font à Meaco dans la » derniere perfection ; de » même que les plus riches » habits, toute ſorte de » bijouterie, de Mariou- » nettes, qui remuent la » tête d'elle-mêmes, & une » infinité d'autres curioſi- » tés. On ne peut rien ſou- » haiter qui ne ſe trouve » dans cette ville, & l'on » n'y peut rien porter d'é- » tranger que ſes Artiſtes » ne ſoient capables d'imi- » ter. Il y a peu de mai- » ſons où il n'y ait quel- » que choſe à vendre, & » j'avoue que je n'ai pû » comprendre d'où il peut » venir d'aſſez d'acheteurs » pour une ſi grande quan- » tité de marchandiſes. *Ibidem*, pages 21 & 22.

KÆMPFER. 1691.

s'y rendent continuellement de toutes les parties de l'Empire.

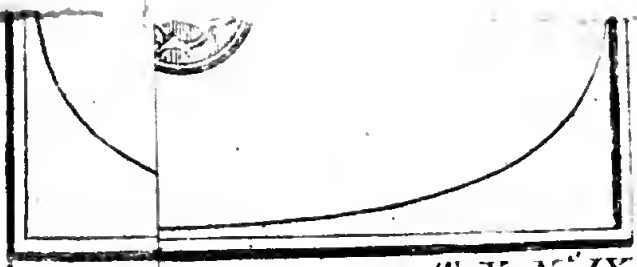
Assujettissement singulier des Hollandois.

Les Hollandois ne visitèrent qu'à leur retour plusieurs beaux Temples, qui se présentent sur les Montagnes voisines de Meaco; mais un article si curieux doit être rapproché de cette Description, & l'exorde de l'Auteur mérite d'être rapporté dans ses termes. » C'est une Coutume établie depuis » long-temps, qu'à notre retour de la » Cour & le dernier jour de notre dé- » part de Meaco, on nous accorde la » liberté de voir la splendeur & la ma- » gnificence de ses Temples, qui sont les » Bâtimens Religieux les plus grands, » les plus agréables & les plus magni- » fiques de l'Empire. On peut dire mê- » me que cette Coutume a pris, par de- » grés, une force de Loi. On nous » mena aux Temples, & nous devons » les voir, soit que nous le voulions » ou non; sans qu'on ait aucun égard » au desir, ni à la volonté, de l'Am- » bassadeur & du Directeur de notre » Commerce (45).

Temple impérial de Tsuganiar

Ces Edifices sont placés avec beaucoup d'art sur le panchant des Montagnes, qui environnent Meaco. Le premier qu'on fit voir aux Hollandois, fut

(45) *Ibidem*, page 126.



T. X. N°. IX.

le Temple impérial de Tſugania. On s'y rend par une ſpacieuſe allée, qui regne pendant plus de mille pas le long de la Montagne, & dont la porte eſt grande & magnifique, avec un double toît recourbé, comme celui de tous les Temples & de toutes les Tours des Châteaux du Japon. Cette allée, couverte d'un beau ſable, eſt bordée des deux côtés par de hautes maiſons, qui ſont celles des Officiers du Temple. On entre, à l'extrêmité, ſur une grande terraſſe, entourée d'arbres & de buiſſons, après laquelle, paſſant entre deux magnifiques Bâtimens de bois, on monte par un très bel eſcalier, qui conduit dans un autre Bâtiment fort exhauſſé, dont le Frontiſpice a quelque choſe de plus éclatant & de plus majeſtueux que le Palais même de l'Empereur à Jedo. La galerie en eſt verniſſée avec beaucoup d'art, les chambres ſont revêtues de nates très fines. Au milieu de la premiere ſalle, qui eſt fort grande, on voit une Chapelle, ou un petit Temple, qui contient une grande Idole, avec des cheveux friſés, environnée d'autres Idoles plus petites, & de divers ornemens. Les deux côtés de la ſalle offrent pluſieurs autres Chapelles, mais plus petites & moins ornées. De-là, on fit

KÆMPFER. 1691.

KÆMPFER. 1691.

entrer les Hollandois dans deux appartemens particuliers, bâtis pour ſervir de logement à l'Empereur, lorſqu'il y eſt amené par ſa dévotion. Ils ſont élevés, ſuivant le langage du Pays, de deux nattes au-deſſus de la grande ſalle, & les deux portes donnent paſſage à la vûe ſur les Chapelles. Près de ces deux appartemens, qui ſont au pied de la montagne, dont la perſpective eſt charmante par elle-même, on trouve un petit jardin, où l'art a réuni toutes ſortes d'agrémens. Les allées en ſont couvertes d'un ſable très pur. Pluſieurs plantes rares, & divers arbriſſeaux de la plus belle forme, entrelaſſés de pierres curieuſes, ornent les compartimens du parterre. Mais rien n'y eſt plus charmant, pour les yeux, qu'un rang de petites collines, formées à l'imitation de la nature, & couvertes des plus belles plantes & des plus belles fleurs du Pays. Un clair ruiſſeau les traverſe, avec un agréable murmure. D'eſpace en eſpace, il eſt couvert de petits Ponts, qui ſervent tout à la fois d'ornement & de communication pour les différentes parties du jardin. On conduiſit les Hollandois à l'extrêmité de ce lieu délicieux, où le point de vûe forme une autre ſorte de beauté. Ils ſortirent par une porte

Délicieux Jardin.

de derriere, qui les conduiſit dans un petit Temple voiſin, plus élevé de trente pas ſur la montagne. C'eſt dans ce Temple que ſe conſervent les noms des Empereur morts, écrits en caracteres d'or, ſur une table entourée de ſieges bas, où l'on voit divers papiers, qui contiennent des formules de prieres. De-là, deux jeunes Moines fort civils, qui ſervoient de guides aux Hollandois, leur firent prendre le chemin d'un autre Temple, ſéparé du précédent par une grande Place, dont la principale magnificence conſiſte dans ſes quatre toîts recourbés. Les poteaux, les colonnes, & les corniches, qui ſupportent les toîts, ſont peints de rouge & de jaune. On y voit, dans des niches verniſſées, pluſieurs Idoles, dont la principale eſt diſtinguée par un rideau qu'on tire devant elle, par un miroir rond, qui en eſt voiſin, & par quelques troncs, couverts d'un treillis, où l'on reçoit les aumônes du Peuple. A peu de diſtance du même Temple, on mena les Hollandois dans un autre, qui n'en eſt pas fort différent, où ils furent reçus par une troupe de jeunes Moines, qui leur ſervirent du ſaki, des champignons, des féves rôties, des gâteaux, des fruits, des racines & des légumes.

KÆMPFER. 1691.

Temple où ſe gardent les noms des Empereurs morts

KÆMPFER. 1691. Temple de Gibon ou des Fleurs.

Ils retournerent enſuite à la grande Place par laquelle ils étoient entrés, & dont ils n'avoient viſité qu'une partie, puiſqu'on les aſſura qu'elle contient vingt-ſept Temples dans ſon enceinte. Mais de-là, on les conduiſit au Temple de Gibon, ou des Fleurs, qui eſt à plus de mille pas des précédens. Le chemin eſt très agréable. Ce Temple eſt entouré de trente ou quarante Chapelles, réguliérement diſpoſées. La Cour eſt plantée de beaux arbres, entremêlés de boutiques, & d'eſpaces vuides où le Peuple s'exerce à tirer de l'arc. Le Temple même eſt un Bâtiment long & étroit, dont le milieu, qui eſt ſéparé du reſte par une galerie, contient une grande Idole, entourée de pluſieurs petites. La grande repréſente une jeune femme, de deux ou trois braſſes de longueur; & les petites ſont autant de jeunes gens qui s'empreſſent autour d'elle. On voit, au même lieu, la repréſentation d'un Navire Hollandois, avec des épées & d'autres armes Européennes. Une longue rue, qui ſe nomme la rue des Mendians & des lieux de débauche, mene de ce Temple à celui de Kiomids, où le premier objet qui ſe préſente eſt une Tour de ſept étages, dont le plus bas eſt élevé de quelques marches au-deſſus

du terrain. Le Temple eſt un peu plus loin, appuyé d'un côté par la Montagne, & ſoutenu de l'autre par de fort hauts piliers. On y trouve toujours une grande foule de Peuple. Un eſcalier de pierre, qui eſt aſſez proche de l'Edifice, mene par quatre-vingt cinq marches, à une fameuſe fontaine qui ſort du rocher en trois endroits, & dont on prétend que l'eau a la vertu d'inſpirer de la modeſtie & de la prudence. Elle ſe nomme Orevantaki. Les Hollandois la trouverent fort pure; mais, en ayant gouté, ils ne s'apperçurent point qu'elle différât de l'eau commune. Ils continuerent d'avancer le long de la Montagne, ſur une terraſſe artificielle; & paſſant par divers petits Temples, ils arriverent à l'entrée d'un grand, d'où la vûe eſt plus belle & plus curieuſe que l'Auteur ne peut le repréſenter. Toutes les Idoles de ce Temple ſont aſſiſes, & ſe tiennent par la main.

KÆMPFER, 1691.

Fontaine de Sageſſe.

Enfin les Hollandois furent conduits au Temple de Daibods, un des plus fameux du Japon, & peu éloigné du grand chemin de Fuſſimi. Il eſt bâti ſur une éminence: ſa Cour eſt entourée d'une haute muraille de fort grandes pierres de taille, ſur-tout celles de la façade, qui n'ont guére moins de deux

Temple de Daibods, ou des 33333 Idoles.

KÆMPFER. 1691.

braſſes en quarré. Le côté intérieur de cette muraille offre une grande galerie, ouverte du côté de la Cour, & couverte d'un toît qui eſt ſoutenu par deux rangs de colonnes. Kæmpfer en compta cinquante, de chaque côté de la porte. La porte même en a pluſieurs, avec un double toît recourbé pour ornement. Deux Statues de Heros, qui paroiſſent garder l'entrée, n'ont, pour habillement, qu'un morceau de draperie noire autour de la ceinture. Elles ſont hautes de quatre braſſes, bien proportionnées & placées ſur un pied d'eſtal d'une braſſe de hauteur. Le Temple ſe préſente au milieu de la cour, vis-à-vis de ces deux Statues. C'eſt le Bâtiment le plus exhauſſé que les Hollandois euſſent vû juſqu'alors au Japon. Il eſt couvert d'un double toît magnifique, dont le comble s'éleve au-deſſus de tous les Edifices de Meaco. Les piliers qui le ſoutiennent ſont au nombre de quatre-vingt ſeize. Ses portes forment des allées, ou des galeries, qui s'élevent juſque ſous le ſecond toît. L'intérieur de l'Edifice eſt entiérement ouvert au-deſſus du premier toît; c'eſt-à-dire, que le ſecond n'eſt porté que par un grand nombre de poutres & de montans, différemment diſpoſés, & peints en rouge.

Cependant

Cependant ſa hauteur extraordinaire rend l'eſpace fort obſcur. Au lieu de nattes, & contre l'uſage commun, le rez-de-chauſſée du Temple eſt couvert de grandes pieces quarrées de marbre. Les piliers ont au moins une braſſe & demie de groſſeur, & ſont formés de l'aſſemblage de pluſieurs ſolives, peintes en rouge comme celles du ſecond toît. Dans un ſi vaſte eſpace, on ne découvre point d'autre ornement que l'Idole, qui eſt toute dorée, & d'une grandeur incroiable. » Trois nattes » pourroient être aiſément placées dans » la paume de ſa main. Elle a de grandes oreilles, les cheveux friſés; & » ſur la tête, une couronne, qu'on dé» couvre par la fenêtre qui eſt ſous le » premier toît. On lui voit, ſur le » front, une grande tache ſans dorure, » qui produit l'effet d'une mouche ſur » le viſage d'une femme. Les épaules » ſont nues, la poitrine & le corps né» gligemment couverts d'une piece de » drap. Elle tient la main droite levée, » & la paume de la gauche appuyée ſur » le ventre. Elle eſt aſſiſe à l'Indienne, » les jambes croiſées, ſur une fleur de » Tarate (46), ſoutenue par une autre

KEMPFER. 1691.

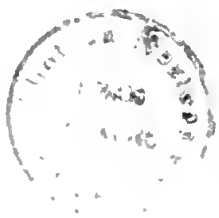
Deſcription de l'Idole.

(46) C'eſt la *Nymphæa Paluſtris maxima*, ou *Faba Ægyptiaca Proſp. Alpini.*

KÆMPFER. 1691.

» fleur dont les feuilles ſe relevent. Elle
» a le dos appuyé contre un ovale d'ou-
» vrage branchu, ou de filigrane à per-
» ſonnages, orné de différentes petites
» Idoles de forme humaine, aſſiſes ſur
» autant de fleurs de Tarate. Cet ovale
» eſt ſi grand, qu'il couvre quatre pi-
» liers; & l'Idole a tant de largeur,
» que ſes épaules touchent d'un pilier
» à l'autre, quoique la diſtance ſoit
» de quatre braſſes. Plus loin, les Hol-
» landois virent un autre Temple, dont
» l'Idole a quarante-ſix bras. Elle eſt
» environnée de ſeize Héros, vêtus de
» noir, plus grands que nature; & der-
» riere eux, de deux rangs d'Idoles
» dorées, à peu près de la même taille,
» chacune avec vingt bras. Les plus re-
» culées de ces Statues ont de longues
» houlettes. Les autres portent à la
» main des guirlandes & d'autres orne-
» mens. Elles ſont ſuivies de pluſieurs
» autres rangs d'Idoles, de différentes
» grandeurs, & dans un ordre, qui
» laiſſe toujours voir celles qui ſont les
» plus éloignées. On prétend que leur
» nombre total monte à trente-trois
» mille trois cens trente-trois; ce qui
» a fait donner, à l'édifice, un nom
» Japonois, qui ſignifie Temple des
» 33333 Idoles (47).

(47) Pages 134 & précédentes



Rui

Les Hollandois partirent de Meaco le 2 de Mars ; & n'ayant pas employé moins d'une heure pour arriver à l'extrêmité d'un Fauxbourg qui ſe nomme Avattagus, ils traverſerent enſuite, par un ſentier fort étroit, une montagne, après laquelle ils trouverent, à une lieue de Meaco, les Villages de Finoka & de Jakodſieja. Le dernier s'étend juſqu'à celui de Jabunoſa, dont le terroir produit le meilleur Tabac du Japon. A gauche de la route, on découvre un Monaſtere, nommé *Muro-Tai-Dai-Moſin*, précédé d'un magnifique Portail qui donne entrée dans l'avenue du Temple. Un quart de lieue plus loin, on arrive au village d'Ogivaki, compoſé d'une longue rue, d'environ cinq cens maiſons, qui ne ſont habitées que par des Serruriers, des Tourneurs en bois & en ivoire, des Ciſeleurs, des Tireurs d'or & d'argent, & ſurtout par des Sculpteurs & des Peintres. A droite, on voit une haute montagne, qui ſe nomme Ottovano-Jamma, & qui étoit alors couverte de neige. Les Hollandois s'arrêterent cette nuit à Oitz, quoique dans tout le jour ils n'euſſent fait que trois lieues Japonoiſes. Cette ville eſt compoſée d'une rue, en forme d'arc, où l'on ne comp-

KÆMPFER. 1691. Route de Meaco à Famamatz.

Ville & Lac d'Oitz.

KÆMPFER. 1691.

te pas moins de mille maiſons. Elle eſt ſituée au bord d'un Lac d'eau douce, qui porte ſon nom; & faiſant partie du Domaine Impérial, elle eſt gouvernée par un Officier de la Cour. Son Lac eſt étroit; mais il s'étend en longueur, au Nord, l'eſpace de cinquante ou ſoixante lieues Japonoiſes, juſqu'à la Province de Canga. Toutes les marchandiſes, qui viennent de cette Province à Meaco, deſcendent par eau juſqu'aux murs d'Oitz. Le Lac ſe décharge dans deux rivieres, dont l'une deſcend à Meaco, qu'elle traverſe, & l'autre paſſe à Jodo & à Oſacka, pour entrer dans la mer. On découvre, à peu de diſtance du même Lac, une haute & charmante montagne, nommée Jeſan, ou Jioſan, qui eſt couverte de beaux arbres & de verdure juſqu'au ſommet. Elle contenoit, dit-on, trois mille Temples, & par conſéquent un prodigieux nombre de Moines. Sa ſituation, & l'opinion de ſa ſainteté, en firent un aſyle pour les Habitans de Meaco, pendant la fureur des guerres civiles. Cependant l'Empereur Nobunanga, qui joignoit, à beaucoup de haine pour tous les Miniſtres de la Religion, le reſſentiment de quelques inſultes qu'il avoit reçues des Habitans de

Montagne de Jeſan & ſes trois mille Temples.

cette montagne, s'en rendit Maître avec une armée nombreuſe, détruiſit les trois mille Temples, & maſſacra tous les Moines. Derriere la montagne de Jeſan, à deux lieues du grand chemin, on voit les Firanotakies, autres montagnes qui s'étendent beaucoup ſur la longueur du Lac d'Oitz, & derriere leſquelles il y a deux chemins, par où quelques Princes de l'Occident du Japon ſe rendent à la Cour. KÆMPFER. 1691.

Le 3, on fit treize lieues, juſqu'au village de Tſutſi-Jamena. En ſortant d'Oitz, on arrive bientôt à l'agréable ville de Dſedſie, réſidence de Fondaſijro-Cami, Prince de Fœcatta. Ses rues ſont d'une régularité ſinguliere. Le Château, qui eſt à l'extrêmité Septentrionale de la ville, eſt entouré d'un côté par le Lac d'Oitz. C'eſt un vaſte & magnifique Bâtiment, orné de hautes tours quarrées, dont les toîts, au même nombre que les étages, ſont d'un éclat ſurprenant. Un grand Temple du Dieu Umano-Gongin, qui eſt voiſin du Château, orne encore la Perſpective. Ici les grands chemins commencent à ſe trouver bordés de Sapins, qui ne ceſſent, juſqu'à Jedo, que dans quelques endroits coupés par des rochers, ou par un terrain trop ſablo-

KEMPFER. 1691.

neux. Les lieues ſont meſurées auſſi, avec beaucoup de régularité, par une butte ronde, & un arbre deſſus. On trouve, après Dſedſie, un village nommé Tſetta, Sjetſa, ou Setta, que la riviere de Jodegava traverſe en ſortant du Lac d'Oitz. Le double Pont qu'on a bâti ſur cette riviere, dans un endroit où elle eſt ſéparée par une petite Iſle, eſt le plus grand que l'Auteur ait vû au Japon. Il lui donne, dans ſa totalité, trois cens quarante pas de longueur, entre deux baluſtres, ornés de boules de cuivre jaune. Une lieue & demie plus loin, on paſſe par le village de Kuſatz, dans le Territoire duquel la nature produit cette célébre eſpece de Roſeau ou de Bambou, dont les racines ſervent à faire des cannes pour s'appuyer en marchant. Elles ſe nomment Fatſiku au Japon, quoiqu'elles ſoient portées en Europe ſous le nom de Rottang. Le prix en eſt ordinairement médiocre; mais elles deviennent quelquefois très cheres, lorſque le Seigneur du Pays défend d'en arracher pendant quelques années, de peur qu'une trop grande conſommation ne ſoit nuiſible à l'accroiſſement de la plante. Il s'en trouve dans d'autres Contrées; mais la racine en eſt ſi courte qu'on n'en peut

Pont le plus grand du Japon.

Roſeaux, de la racine deſquels on fait les cannes pour s'appuyer.

faire des cannes. Ici, le Fatſiku, ou le Rottang, [illegible]e des racines ſi profondes, que po[illegible] les tirer de la terre, on eſt obligé de faire de très grandes ouvertures. Une partie des Habitans de Kuſatz n'a pas d'autre occupation ni d'autre Commerce. L'art de les préparer conſiſte à couper ce qu'il y a d'inutile aux deux bouts de la racine, avec un couteau d'une trempe particuliere. On coupe auſſi les jeunes racines & les fibres autour des jointures, en laiſſant néanmoins leurs marques, qui ſont de petits trous ronds autour de chaque jointure. Si les racines ſont courbées, on employe le feu pour les redreſſer. On les lave enſuite, & l'on apporte beaucoup de ſoin à les nettoyer (48). KÆMPFER. 1691.

Un quart de lieue au-delà de Kuſatz, on paſſe trois grands villages contigus, qui ſe nomment Mingava, Tebuira, & Minoki; ou, ſi l'on veut, trois rues conſécutives d'un même village, qui ſont diſtinguées par différens noms. Minoki eſt renommée par une poudre de ſinguliere vertu, qui n'a été découverte, & qui ne ſe fait que dans ce lieu. Les Japonois la nomment Wadferan, & la prennent intérieurement pour toutes ſortes de Maladies, ſurtout

Poudre célebre par ſes vertus.

(48) Pages 32 & 33.

KAMPFER. 1691.

pour une ſorte de Colique, qui eſt particuliere à leur Pays (49). Un pauvre Habitant, qui paſſe pour le premier Inventeur de ce fameux remede, publia que le Dieu Jakuſi, qui eſt l'Eſculape des Japonois, lui étoit apparu en ſonge, & lui avoit offert différentes plantes qui croiſſent ſur les montagnes voiſines, en lui ordonnant d'en faire uſage, pour le ſoulagement de ſes Compatriotes. Cette Hiſtoire ayant mis le remede en honneur, il en vendit beaucoup. Ses profits le mirent bientôt en état de faire bâtir une belle maiſon pour ſa demeure, & vis-à-vis de ſa boutique, une petite Chapelle, richement ornée, à l'honneur du Dieu qu'il reconnoiſſoit pour l'Auteur de ſa fortune. Il plaça, dans ce Temple, la Statue de Jakuſi, qu'on y voit debout, ſur une fleur de Tarate dorée, & ſous une grande coquille de Petoncle, qui lui

Hiſtoire de ſa découverte & de ſon Inventeur.

(49) Elle eſt faite du Putsju, eſpece amere de Coſtus, qui, après avoir été ſechée & coupée groſſiérement, eſt réduite en poudre. On met cette poudre dans des papiers de quatre doigts en quarré, ſur leſquels on écrit en caracteres rouges & noirs, ſon nom, ſes uſages & ſes vertus. Chaque paquet peſe un peu plus de deux dragmes. On la donne, ſuivant l'âge & la diſpoſition du Malade, en une, deux, ou trois doſes, qui ſe prennent dans une taſſe d'eau chaude. Dans les Maiſons, où cette poudre ſe fait, on la vend préparée & bouillie dans l'eau. *Kæmpfer, ibid.* p. 33.

sert de couvrechef. La tête est entourée d'une couronne de raions. Il tient, dans la main droite, quelque Symbole que les Hollandois ne purent distinguer, & dans la gauche, un Sceptre, doré, comme toute la figure. Les Japonois, qui passent dans le village, manquent rarement de rendre hommage à cette Idole; les uns, avec une profonde révérence, les autres s'approchant du Temple, tête nue, dans une posture humiliée. Deux Parens de l'Inventeur, qui font leur demeure dans le même lieu, & qui ont continué le même Commerce, ne se sont pas moins distingués par leurs richesses & par leurs fondations (50). KÆMPFER, 1691.

En sortant de Minoki, on perd de vûe le Lac d'Oitz, qui est caché par des collines; & l'on arrive à six lieues de la ville du même nom, dans un grand village qui se nomme Islibe. A quelques lieues d'Islibe, on trouve la petite ville de Minakudsi, composée de trois longues rues fort irrégulieres, & célébre par ses Manufactures de Chapeaux, & de paniers de jonc. C'est un passage fort fréquenté par une foule de Pélerins, les uns à pied, d'autres à cheval, & deux ou trois sur la même monture, Pélerins d'Isje.

(50) *Ibid.*, page 340.

KEMPFER. 1691.

qui reviennent d'Isje, Temple célebre, à l'extrêmité méridionale de la Province du même nom. La plûpart portent le nom de leur pélerinage, celui du lieu de leur naissance, & leur propre nom, écrits sur leur chapeau, pour être reconnus dans toutes sortes d'accidens. La boëte qui contient leurs Indulgences, est attachée aussi au bord de leur chapeau, sur leur front; & de l'autre côté, ils ont un bouchon de paille, enveloppé dans du papier, pour tenir la boëte dans l'équilibre. Dsutsi Jamma fut le village où les Hollandois passerent la nuit, après une journée de douze lieues Japonoises.

Le 4, ils passerent la montagne de Dsutsika, pour arriver, par un chemin fort rude, à Sakanosta, village, à deux lieues de Dsutsi Jamma. La descente de cette montagne ne ressemble pas mal à celle d'un escalier à vis: ce sont de grandes marches, taillées sur le bord d'une profonde vallée, qui menent à une autre montagne voisine. On ne laisse pas de rencontrer, dans cette route, plusieurs Chapelles servies par des Moines, qui présentent aux Voyageurs quelque relique à baiser. Jakanosta est un autre village, le premier qu'on rencontre dans la Province d'Isje, près

Superstitions Japonoises.

duquel on vend, dans un petit Temple, des planches fort minces, où l'on grave des caracteres magiques, qui garantiſſent de toutes ſortes d'infirmités & de diſgraces. On trouve enſuite le village de Futzkaki. Plus loin, trois quarts d'heure de marche firent arriver les Hollandois à Sekinoſiſi. Ils n'avoient fait, à midi, qu'environ quatre lieues, mais, avant le ſoir, ils en firent ſept juſqu'à Jokaitz, où l'on trouve un chemin qui mene au Pélerinage d'Isje, éloigné de treize lieues. KÆMPFER, 1691.

Ils avoient paſſé, dans l'après midi, par Kamme-Jamma, ville aſſez grande, & ſituée ſur une éminence, où l'inégalité du terrain rend les rues fort irrégulieres. Une lieue plus loin, ils avoient traverſé le village de Munitſaya; & de-là, ſucceſſivement, ceux de Tsjono, de Tſijakus, Tſietſuki, Ogevata & Finkava, dont le moindre eſt de deux cens maiſons. Le Pays eſt fort montagneux, juſqu'à deux lieues de Jokaitz, où il devient plus plat & plus fertile. Jokaitz eſt une aſſez grande ville, où les Etrangers ſont d'autant mieux traités, que la plûpart des Habitans vivent des ſervices qu'ils leur rendent. Entre pluſieurs Pélerins, que les Hollandois rencontrerent ce jour-là, ils admirerent Pélerines de Jokaitz.

KÆMPFER. 1691. une femme vêtue de ſoie, fort bien parée, & le viſage couvert de fard, qui conduiſoit un vieillard aveugle, & qui, marchant devant lui, demandoit effrontément l'aumône. Ils rencontrerent auſſi pluſieurs jeunes Bekunis, eſpece de Religieuſes Mendiantes, qui abordent les Voyageurs en chantant, pour tirer d'eux quelques pieces d'argent. Elles s'arrêtent auſſi long-temps qu'on le deſire, ſans faire payer leurs faveurs trop cher. La plûpart ſont filles des Prêtres Montagnards, & ſe ſont conſacrées à ce genre de vie en ſe raſant la tête. Elles ſont propres & bien vêtues. Leur coeffure eſt un voile de ſoie noire, ſur un chapeau leger, pour défendre leur teint de l'ardeur du Soleil.

Elles plaiſent à Kæmpfer.

Kæmpfer loue leur conduite, qui eſt, dit-il, également libre & modeſte, & comme partagée entre l'effronterie & la pudeur. Il ajoute » qu'elles ont au-» tant de beauté qu'on en puiſſe trou-» ver dans les femmes du Pays ; que » leur mendicité a moins l'air de l'in-» digence que d'une ſcène de Comédie ; » que non-ſeulement elles attaquent la » bourſe des Voyageurs, mais qu'elles » les attendriſſent par leurs charmes ; » que pour les diſtinguer des autres » Mendiantes, on les nomme Kamano-

» Kikurri, parce qu'elles vont toujours deux à deux; qu'elles ont leurs postes marqués sur les chemins voisins de Jokaitz; & que chaque année elles sont obligées de porter au Temple d'Isje, en forme de tribut, une certaine partie de ce qu'elles ramassent en mendiant (51). KEMPFER, 1691.

La route du 5 fut d'abord à Oruano, qui n'est qu'à trois lieues de Jokaitz; & dans cet espace, on traverse dix villages & plusieurs rivieres. Oruano, qui se nomme aussi Kuana & Kfana, est une fort grande ville, la premiere de la Province d'Owari, & située sur une Baie de la mer du Midi. Son Château est bâti dans l'eau, du côté Méridional, & doit sa fondation à l'Empereur Gengoin, qui, haissant les femmes, & surtout l'Impératrice son Epouse, y relegua cette Princesse, avec toutes les Dames de sa Cour. La grande riviere de Saijah se jette dans la mer, près d'un village du même nom, à trois lieues d'Oruano. Quatre lieues & demie plus loin, on trouve une autre ville nommée Mijah, dont le Château sert de logement à l'Empereur, lorsqu'il se rend à Meaco. Une longue rangée de maisons, qui s'étend l'espace de deux

Haine d'un Empereur Japonois pour les femmes.

(51). *Ibidem*, pages 39 & 40.

KÆMPFER. 1691.

lieues, depuis Mijah, finit à Nagaija, réſidence du Seigneur de la Province, dont le Château paſſe pour le troiſiéme de l'Empire, par ſa force & ſon étendue. Ce Prince eſt ſi reſpecté, que ſi les Hollandois le rencontrent en chemin, ils ſont obligés de mettre pied à terre, avec toute leur ſuite, & d'attendre dans une poſture humiliée qu'il ſoit paſſé. On viſite, à Mijah, quelques Temples où l'on garde précieuſement de vieux cimeterres, dont ſe ſervoient les Héros Japonois des anciens temps.

Temples des Cimeterres.

Kaſſadira, Narimuſi, Arimatſi & Imokava ſont de grands villages que les Hollandois traverſerent le lendemain, avant que d'arriver à Tſiva, ou Tſiriu, premiere ville de la Province de Mikava. Okaſaki, qu'on rencontre enſuite, eſt une autre ville de la même Province, arroſée par une riviere, qui prend ſa ſource dans les montagnes voiſines au Nord-Oueſt, d'où elle coule, avec beaucoup de rapidité, juſqu'à la mer. Fuſikava, petite ville, n'eſt qu'à une lieue & demie d'Okaſaki; & trois lieues & demie plus loin, on arrive dans une longue rue, bordée de belles maiſons & de magnifiques Hôtelleries. Cette unique rue compoſe une aſſez

grande ville, qui ſe nomme Akaſaka. Le jour ſuivant, on fait ſept lieues pour arriver au Bourg d'Aray, en paſſant par Goju, Khomra, Simoſii, Joſida & Siroſaka. Joſida, ou Joſtſiida, eſt une ville conſidérable, ſituée ſur une éminence, à cinq lieues d'Aray, & célebre par ſes Manufactures d'Ouvrages d'acier. Siroaſaka eſt un gros village, bâti ſur le bord de la mer; d'où l'on commence à découvrir le ſommet de la haute montagne de Fooſi, ou Fuſino-Jama, dont la beauté cauſe de l'admiration. Aray n'eſt qu'une petite ville, ouverte & ſans murailles, mais importante par le ſéjour des Commiſſaires Impériaux, qui ſont établis pour viſiter le bagage des Voyageurs, & ſurtout des Princes de l'Empire, auxquels il étoit alors défendu de faire paſſer des femmes & des armes. C'étoit une des Maximes politiques de l'Empereur regnant, pour s'aſſurer la paiſible poſſeſſion du trône. Les femmes & les filles des Princes étoient gardées à Jedo, Capitale de l'Empire, comme des cautions de la fidélité de leurs maris & de leurs peres (52). A l'égard des armes, il n'étoit permis, dans aucun lieu, d'en tranſporter une quantité conſidérable.

KEMPFER. 1691.

Politique qui fait prendre les femmes & les filles pour cautions des hommes.

(52) *Ibidem*, page 47.

KÆMPFER. 1691. Les Hollandois furent assujettis à la visite des Commissaires ; après quoi traversant, dans une Barque Impériale, le Havre de Fawo, qui n'a qu'une demie lieue de largeur, & sept lieues & demie de tour, ils descendirent à Migasacka, d'où l'on ne compte que trois lieues jusqu'à Fammamatz. Le Pays, qu'ils avoient traversé, étoit fort agréable, & bien cultivé, mais moins peuplé qu'ils ne s'y étoient attendus, en approchant de la Capitale. Fammamatz est une petite ville, dont les rues sont très régulieres, & qui est accompagnée d'un grand Château.

Riviere de Ten-Rijn. Le jour suivant, on arrive à deux lieues de cette ville, sur les bords de la grande riviere de Ten-Rijn, qui n'a pas moins d'un quart de lieue de largeur, & dont la rapidité ne permet pas d'y bâtir des Ponts. On trouve ensuite une ville nommée Mitzedai, qui est suivie de celle de Mitzka. Plus loin, on passe un Pont de cinq cens pas, pour entrer dans Tutkoro, d'où l'on se rend à Kakinga, ou Kakegava, qui en est à deux lieues. Nisijsacka est à la même distance de Kakinga ; & l'on y prend des Cangos pour traverser une montagne, jusqu'au village de Canaja, où l'on reprend des chevaux. Une lieue

plus loin, on rencontre la grande & fameuſe riviere d'Oſingava, qui deſcend des montagnes voiſines avec une rapidité ſurprenante, & ſe jette dans la mer une demie lieue au-deſſous de ce paſſage. Il eſt impoſſible de la traverſer à gué, après les grandes pluies; &, dans d'autres temps, les grandes pierres qu'elle entraîne des montagnes, la rendent toujours fort dangereuſe. Les Habitans des lieux voiſins, qui connoiſſent parfaitement ſon lit, prennent un prix reglé pour aider les Voyageurs; & ſi quelqu'un a le malheur de périr entre leurs mains, les Loix du pays puniſſent de mort tous ceux qui s'étoient chargés de ſa conſervation. Ils ſont payés à proportion de la hauteur de l'eau, qui ſe meſure par un poteau planté ſur la rive. Quoique l'eau fût alors aſſez baſſe, cinq hommes furent nommés pour chaque cheval du cortége Hollandois; deux à chaque côté, pour lui ſoutenir le ventre, & un pour tenir la bride. Dans un temps plus difficile, on emploie ſix hommes de chaque côté du cheval; deux pour le tenir ſous le ventre; quatre pour ſoutenir ceux de devant & ſe ſoutenir l'un l'autre, pendant qu'un treiziéme mene le cheval par la bride. Les Ecrivains

KÆMPFER. 1691. Riviere d'Oſingava, & ſes ſingularités.

Comment on la paſſe.

KÆMPFER. 1691. du Japon, ſurtout les Poëtes, font ſouvent alluſion aux attributs ſinguliers de cette riviere (53).

Simada eſt une petite ville, à peu de diſtance, où les Hollandois paſſerent la nuit. Le pays eſt montagneux & ſtérile. On eut, le lendemain, les montagnes à gauche; & l'on découvroit la mer à droite, au travers de pluſieurs champs, entourés d'arbriſſeaux qui portent le Thé. Après avoir paſſé pluſieurs villages, on retomba dans les embarras du jour précédent, pour traverſer une riviere fort rapide, qui baigne les murs de Fuſii-Jodo. De-là, paſſant à la vûe d'un fameux Château, nommé Fanunkaſijo, on eut, pendant deux ou trois lieues, un très mauvais chemin, par des montagnes & des rochers, où la riviere de Fuſijodo prend ſa ſource: mais on retrouva la Plaine, vers la petite ville de Muſiko; & dans une demie heure de marche, on arriva ſur le bord d'une grande riviere, qui, traverſant Abikava, ſe jette dans la mer, à peu de diſtance, par trois embouchures.

On ne compte pas plus d'un quart de lieue de cette riviere à Suruga (54),

(53) *Ibidem*, page 51.

(54) Quelques-uns la nomment Sumpu; & d'autres Fuſtju, du nom de ſon Château.

Capitale de la Province du même nom. C'eſt une ville ouverte, dont les rues ſont larges, régulieres & remplies de belles boutiques. On y fait du papier, des étoffes à fleurs, des boëtes, d'autres uſtenciles de roſeaux entrelaſſés, & toute ſorte de vaiſſelle verniſſée. On y bat monnoie, comme à Jedo & à Meaco. Le Château, qui eſt au côté Septentrional de la ville, avoit été conſumé par le feu depuis quelques années; & l'on attribuoit cet accident à la fiente de pigeon, qui s'étant ramaſſée longtemps au plus haut étage de la tour, y avoit pris feu par ſa propre chaleur. Kæmpfer ſe loue de la Jeuneſſe de cette ville, qui lui parut bien élevée; parce qu'en voyant paſſer les Hollandois, elle ne leur fit pas d'inſultes, comme dans les autres villes (55).

KÆMPFER, 1691.

Fiente de Pigeon qui prend feu d'elle-même.

A trois lieues de Suruga, ils paſſerent dans un village, nommé Jeſeri, & ſitué ſur une profonde riviere, près de la Baye de Totomina. On jette ſur cette riviere une grande quantité d'un bois fort dur, qui s'appelle bois de Jeſeri, & qui deſcend juſqu'à la mer, d'où il ſe tranſporte dans toutes les Iſles

Bois de Jeſeri.

(55) On crioit après eux, *Tooſin*, *Bai*, *Bai*. L'Auteur n'explique point ces trois mots.

KÆMPFER. 1691. du Japon. L'Empereur fait entretenir, dans un Port voiſin, quelques Vaiſſeaux de guerre pour la défenſe de la Baye; vis-à-vis, ſur une haute montagne, eſt la fameuſe Forteresſe de Kuno, ou de Kone, que les Japonois croient imprenable, & qui ſervoit anciennement à garder les tréſors de l'Empereur. Kæmpfer obſerva, dans cette route, pluſieurs plantes rares, & différentes ſortes d'arbres entés, qui portent de grandes fleurs. Le grand chemin, ſurtout aux environs de Suruga, étoit couvert de Bikunis, ou de jeunes Religieuſes Mendiantes, qui divertiſſent les Voyageurs par leurs Chanſons; de Jammabos, ou de Prêtres des Montagnes, qui adreſſent de longues harangues aux Paſſans, & qui les terminent par un bruit effroyable de trompettes & d'anneaux de fer; & de Pelerins, qui vont au Temple d'Isje, ou qui en reviennent.

Kiomids. Le 10 de Mars, on paſſa par Kiomids (56), petite ville, à une lieue & demie

(56) Kiomids eſt une petite Ville d'environ vingt maiſons, ſituée au pied d'une montagne couverte de ſapins. La Ville étant peu éloignée de la Mer, ſes Habitans tirent leur ſel des ſables des Côtes, après y avoir verſé de l'eau de Mer à différentes repriſes. On fait le même commerce dans les Villages voiſins, le long de la Côte, juſqu'à Kambura. On fait

de Jeſeri, & par Joſtivara, qui en eſt à ſept lieues & demie, pour arriver le ſoir à Miſſima. Cette journée, qui eſt de douze lieues, donna beaucoup d'occupation à la curioſité de Kæmpfer. Il vit, à Kiomids, un exemple de corruption, qu'il croit unique au monde. Enſuite, après avoir paſſé les Montagnes de Tatai, & la riviere de Jumatz, pour ſe rendre à Cambara, qui n'en eſt qu'à une lieue & demie, il fallut quitter la Côte du Golfe, & tourner au Nord vers la grande riviere de Fudſikava, qu'on rencontre une lieue & demie plus loin, au village d'Ikabutz, ſeul endroit où l'on puiſſe la traverſer. Elle a ſa ſource ſur la haute Montagne de Fudſi, ou Fuſi, qui eſt à ſept grandes lieues Japonoiſes de ce village, vers le Nord-Eſt; & croiſſant, dans ſon cours, par la jonction de pluſieurs autres rivieres, elle ſe diviſe en deux bras, pour ſe jetter dans le

KÆMPFER. 1691.

Riviere de Fudſikava.

auſſi, à Kiomids, un ciment renommé, dont le principal ingrédient eſt la réſine, tirée des ſapins qui croiſſent dans la montagne voiſine. Il ſe vend en petits morceaux, pliés dans des écorces d'arbres, ou dans des feuilles de roſeaux. On monte de la Ville, par un eſcalier de pierre, ſur la montagne, où l'on trouve un Temple nommé Kiromiſira, célébre par pluſieurs Hiſtoires fabuleuſes; mais encore plus par ſa charmante ſituation. *Ibidem*, page 55.

KÆMPFER. 1691. Golfe de Totomina. On ne la paſſe qu'avec beaucoup de peine & de danger, dans des Bateaux plats, dont le fond eſt de planches ſi minces, qu'en paſſant ſur un banc de ſable ou ſur un rocher, elles cédent, & le Bateau gliſſe deſſus. C'eſt de l'autre côté de cette riviere, qu'après une heure & demie de marche, on ſe rendit à Joſtivara; ville la plus voiſine de la Montagne de Fudſi, quoiqu'elle en ſoit à ſix lieues. On compte ſix autres lieues, du pied de cette Montagne au ſommet. Kæmpfer, prenant la direction avec ſon compas, obſerva qu'elle portoit cinq degrés du Nord à l'Eſt. Elle eſt d'une hauteur incroiable; & les Montagnes voiſines ne paroiſſant que des collines en comparaiſon, elle ne reſſemble pas mal au Pic de Ténerife. On la découvre de ſi loin, qu'ayant ſervi de guide au Voyage des Hollandois, elle ne fut pas d'un petit ſecours à Kæmpfer, pour dreſſer la Carte de leur route. Il croit devoir s'attacher à ſa deſcription, parce qu'elle paſſe, avec juſtice, pour une des plus belles Montagnes du Globe terreſtre. Sa baſe eſt grande; & ſe terminant en pointe, elle a l'apparence d'un vrai cône. Elle eſt revêtue de neige, pen-

Deſcription de la Montagne de Fudſi.

dant la plus grande partie de l'année; & quoique les chaleurs de l'Eté en faſſent fondre la plus grande partie, il en reſte toujours aſſez pour couvrir entiérement le ſommet. On y voit, près de ſa cime, un trou fort profond, qui vomiſſoit anciennement des flammes & de la fumée; mais cette éruption a ceſſé, depuis qu'il s'eſt élevé, au-deſſus, une eſpece de petite colline ou de butte. A preſent, les endroits plats du ſommet ſont couverts d'eau. Cependant les floccons de neige, que le vent détache & fait voler de toutes parts, font juger encore que la Montagne eſt enveloppée d'un voile de nuages & de fumée. Comme l'air eſt rarement calme dans les parties ſupérieures, la dévotion y conduit le Peuple, pour y rendre hommage au Dieu des Vents. On emploie trois jours à monter; mais on peut deſcendre en moins de trois heures, à l'aide d'un traîneau de paille, avec lequel on gliſſe ſur la neige en Hyver, & ſur le ſable dans la belle ſaiſon. Les Jammabos, ou les Prêtres de la Montagne, ſont conſacrés au culte de l'Eole Japonois. Leur mot du guet eſt Fudſi Jamma, qu'ils répetent ſans ceſſe en mendiant. Cette fameuſe Montagne exerce ſouvent les Poëtes &

KÆMPFER, 1691.

KÆMPFER. 1691. les Peintres du Japon (57).

Miſijma. Miſijma, où les Hollandois paſſerent la nuit, étoit célebre autrefois par ſes Temples & ſes Chapelles, dont on racontoit beaucoup d'Hiſtoires fabuleuſes; mais un incendie, qui conſuma la ville entiere, en 1686, ne lui laiſſe aujourd'hui que l'avantage d'être ſituée ſur trois rivieres, & d'avoir un grand nombre de Ponts. On n'avoit rebâti qu'un ſeul Temple, dont Kæmpfer a donné la deſcription dans ſon ſecond Voyage à la Cour.

Le Dimanche 11 de Mars, on traverſa la Montagne de Fakone, au ſommet de laquelle on trouve une Pyramide, qui fait la diviſion des Provinces d'Idſu & de Sagami, à l'entrée des Etats d'Odovara. De-là, deſcendant l'eſpace d'une heure, on arriva à Togitz, qui ſe nomme auſſi Fakone, du nom de la Montagne. Cette Place eſt ſituée ſur un Lac, d'une demie lieue de largeur, & long d'une lieue, du Sud au Nord. Du côté Oriental, s'éleve une haute Montagne, terminée en pointe, au pied de laquelle eſt le village de Motto Fakone; & plus loin, entre Motto Fakone & Togitz, celui

Lac de Fakone.

(57) *Ibidem*, pages 58 & 59.

de

de Dſoogaſſima. Le pays voiſin produit quantité de cedres, les plus beaux du Japon ; mais l'air y eſt ſi froid & ſi peſant, que les Etrangers ne peuvent s'y arrêter long-temps, ſans en reſſentir les mauvaiſes qualités. A l'extrêmité de Togitz, dans un lieu où le chemin s'étrecit, on trouve une Garde impériale, comme celle d'Aray, pour arrêter les femmes & les armes ; avec cette différence, que les recherches ſont ici plus rigoureuſes, parce que Togitz eſt comme une clef de la Capitale de l'Empire, & qu'aucun des Princes occidentaux ne peut éviter ce paſſage lorſqu'il ſe rend à la Cour. Si l'on ſoupçonne qu'entre les Paſſans il y ait une femme traveſtie en homme, elle eſt viſitée rigoureuſement ; mais c'eſt à des femmes qu'on abandonne ce ſoin. Aſſez près des Corps-de-garde, Kæmpfer fut arrêté par ſon étonnement, à la vûe de cinq Chapelles, & d'autant de Prêtres, qui pouſſoient des hurlemens effroiables, en battant ſur de petites cloches plattes. Mais il fut encore plus ſurpris, lorſqu'ayant vû tous les Japonois du Cortege jetter des pieces de monnoie dans les Chapelles, & recevoir en échange un papier, qu'ils portoient reſpectueuſement ſur le rivage du Lac, pour

KÆMPFER, 1691.

Paſſage où l'on viſite les femmes.

Purgatoire des Japonois.

KÆMPFER. 1691. le jetter dans l'eau, après l'avoir attaché à une pierre qui le faiſoit aller ſûrement au fond, on lui eût expliqué le motif de cet étrange uſage. Le Lac de Fakone paſſe, au Japon, pour le Purgatoire des enfans qui meurent avant l'âge de ſept ans; & l'on croit qu'ils y ſont tourmentés, juſqu'à ce qu'ils ſoient rachetés par la charité des Paſſans. Les Prêtres aſſurent qu'ils reçoivent du ſoulagement, auſſi-tôt que les noms des Dieux & des Saints, qui ſont écrits ſur le papier, qu'on vend dans les Chapelles, commencent à s'effacer; & qu'ils ſont entiérement délivrés, lorſque l'eau fait diſparoître ces caracteres. L'endroit particulier, où l'on prétend que les ames des enfans ſont retenues, ſe nomme Sainokavara. Il eſt marqué par un monceau de pierres: & loin d'accuſer les Prêtres d'impoſture, Kæmpfer paroît perſuadé qu'ils en ont la même opinion que le Peuple, parce qu'il en vit pluſieurs qui achetoient des papiers, & qui les jettoient d'auſſi bonne foi (58).

Curioſités d'un Temple de Fakone. Dans une des Chapelles, on montroit pluſieurs curioſités (59), telles que des ſabres d'anciens Héros, dont on y raconte les glorieux exploits; deux

(58) *Ibidem*, page 65. (59) Page 66.

belles branches de corail ; deux cornes de licorne, d'une merveilleuſe grandeur ; deux pierres trouvées, l'une dans le corps d'une vache, l'autre dans celui d'un cerf ; un habit d'étoffe d'ama, comme les Anges en portent au Ciel, & qui leur donne le pouvoir de voler ; le peigne de Joritomo, premier Monarque ſéculier du Japon, avec ſes armoiries deſſus ; la cloche de Kobidais, Fondateur d'une Secte célebre, & une Lettre écrite de la propre main de Takamine. Ainſi tous les Peuples du Monde ont leurs chimeres, dont la ſource eſt dans la nature humaine, puiſqu'elles ſe ſont trouvées à peu près les mêmes dans des pays fort éloignés les uns des autres, & qui n'avoient jamais eu de communication. KÆMPFER. 1691.

De Togitz, les Hollandois continuerent de deſcendre, pendant une lieue, tantôt ſur le penchant, tantôt au pied de la montagne de Firango, d'où ils arriverent à la vûe de la haute & fameuſe montagne de Coma-Jamma. Ils laiſſerent, à gauche, une Caſcade fort remarquable. Le Lac de Fakone, étant environné de montagnes, n'a point d'autre iſſue que trois ouvertures, qu'il ſe fait par celle de Firango ; & toutes ces eaux, raſſemblées ſur le

KÆMPFER. 1691. penchant de cette montagne, forment un ſpectacle ſingulier dans leur chûte. Enſuite ſe reſſerrant dans un lit commun, avec pluſieurs ruiſſeaux qui s'y joignent, elles compoſent une grande riviere, qui, rencontrant des rochers & des précipices, traverſe la vallée juſqu'à la mer, avec un bruit terrible. On eſt dédommagé de la difficulté du chemin, par la beauté des points de vûe. La mer ſe preſente à l'Eſt, au bout d'une chaîne de montagnes. Kæmpfer, toujours ardent à s'inſtruire, obſerva, dans ces lieux ſauvages, une admirable diverſité d'arbres, de plantes & de fleurs. Les Médecins du Japon attribuent des vertus ſingulieres aux plantes de ces montagnes, & les font recueillir avec ſoin. » Ils eſtiment beaucoup une fort » belle eſpece d'adiante ou de capillaire, dont les tiges & les côtes ſont d'un » pourpre brun, & qui n'eſt connue, » au Japon, que ſous le nom de *Fac-* » *kona-Kſa*, qui ſignifie plante de » Fakone. Comme elle croît en abon- » dance, & que perſonne n'ignore ſes » vertus, il n'y a point de Voyageurs » qui ne s'arrêtent pour en cueillir ſa » proviſion.

Plantes fort eſtimées des Médecins du Japon.

Après avoir paſſé par Jumotta, par Kaetama, ou Kaſamatz, & devant plu-

sieurs Temples célébres, les Hollandois arriverent à Odovara, pour y passer la nuit. Cette ville est bien fortifiée. On y prépare le Catechu parfumé (60), dont on fait des pilules, de petites Idoles, des fleurs, & d'autres figures. Les femmes en font beaucoup d'usage, dans la persuasion qu'elle affermit les dents & qu'elle donne de la douceur à l'haleine. Kæmpfer observe que c'est un jus épaissi, que les Hollandois & les Chinois portent au Japon; & qu'après la préparation qu'il reçoit dans les villes de Meaco, d'Odovara, où il est mêlé avec de l'ambre, du camphre & d'autres ingrédiens, ils le rachetent, pour le transporter dans d'autres lieux (61).

KÆMPFER. 1691.

Catechu ou Cachou.

Le 12, on passa la riviere de Sakava, qui, sans avoir plus de trois pieds de profondeur, est si dangereuse, lorsqu'elle est enflée par les pluies, que, pour arrêter ses ravages, on a fait, à grand prix, des digues aussi longues que ses bords. Sakava, Kooſi, Magigava, Misava, Kojisa, Firatza & Bansju ou Bandaju, sont autant de gros villages, qu'on traverse avant que d'arriver dans une grande plaine, dont la vûe ne peut découvrir les extrêmités, parce qu'elle

Plaine de Jedo.

(60) Ou *Terra Japonica*, qu'on nomme vulgairement *Cachou*.

(61) *Ibidem*, page 654.

KÆMPFER. 1691.

s'étend juſqu'à Jedo. On trouve enſuite trois autres villages, nommés Marzija, Nango & Kavanda, qui conduiſent à celui de Jootſuia. On voit près des Côtes, vis-à-vis de Kavanda, un rocher qui ſort de la mer, en forme de pyramide; & plus loin, directement au Sud, la fameuſe Iſle de Kamakura, dont le nom ſignifie Côtes. Elle paroît ronde, d'une lieue de tour au plus, & couverte de bois fort hauts. C'eſt un lieu d'exil pour les Seigneurs diſgraciés; & rarement ſont-ils rappellés, lorſque leur malheur les y condamne. Les Côtes en étant fort eſcarpées, on eſt obligé d'employer des grues, pour hâler les Bateaux, dans leſquels on y tranſporte les Priſonniers ou des proviſions. Une lieue au-delà de Jootſuia, on paſſe par Fuſiſava, ville arroſée d'une riviere, où l'on perd la vûe de la mer, qu'on ne retrouve que ſix lieues plus loin, à Fodogaï, pour ne la plus perdre juſqu'à Jedo. Fodogaï eſt ſur le rivage même, à l'embouchure d'une riviere, qui forme un Port aſſez ſûr. Le Pays, qu'on avoit traverſé pendant tout le jour, étoit également fertile & peuplé; il ſe termine par un petit nombre de Collines, d'où l'on découvre une ſuite continuelle de villes & de villages, & d'où l'on,

Iſle de Kamakura, exil des Grands.

ne compte plus que ſix lieues juſqu'à Jedo. KÆMPFER. 1691.

Le Mardi 13, continuant de marcher par un pays fort peuplé, dont les Places les plus remarquables ſont Tſiſi, ou Tſiſiku, Kanagava, Kavaſaki & Rokingo, les Hollandois arriverent à Tſuſunomori, lieu célébre par l'abondance de coquillages & de plantes marines qui s'y trouvent. Kæmpfer y obſerva comment les Japonois préparent l'algue de mer, pour en faire un aliment. » Ils choiſiſſent deux plantes prin- » cipales, qui croiſſent ſur les coquil- » les; l'une verte & déliée; l'autre, » rougeâtre & plus large. Ils les met- » tent en pieces, ils les épluchent; & » chaque eſpece eſt jettée dans une cuve » d'eau fraîche, où elle eſt bien lavée. » Enſuite, étendant la verte ſur une » piece de bois, on la hache en parties » fort menues, comme du tabac. On » la lave encore; on la met dans un » crible de bois, long de deux pieds, » où l'on verſe de l'eau fraîche. Lorſ- » qu'elle y a ſéjourné quelque temps, » on l'en retire, avec une eſpece de » peigne; & la preſſant de la main, on » en fait une pâte épaiſſe, dont on ex- » prime l'eau, pour la faire ſécher plus » facilement au Soleil. L'eſpece rouge

Préparation de l'Algue de Mer pour la Table.

KAMPFER. 1691.

» n'étant pas ſi commune que la verte, » on ne la met pas en morceaux; mais » la préparation en eſt d'ailleurs la mê- » me, & l'on en fait auſſi une eſpece » de gâteaux, que les Japonois aiment » beaucoup (62).

Sinagava, premier Fauxbourg de Jedo.

Sinagava, qui ſe préſente une demie lieue au-delà de Tſuſunomori, eſt un Fauxbourg de Jedo, à deux lieues de cette ville Impériale, ou touche du moins au véritable Fauxbourg, comme Fudſimi touche à celui de Meaco. En y entrant, la Place des Exécutions offre un ſpectacle terrible. C'eſt une multitude de têtes humaines & de cadavres, les uns à demi pourris, les autres à demi dévorés, avec un grand nombre de chiens, de corbeaux, & d'autres animaux carnaſſiers, qui ſe repaiſſent de ces miſérables reſtes. Sinagava eſt compoſé d'une rue longue & irréguliere, qui a la mer à droite, & une colline à gauche, ſur laquelle on découvre quelques beaux Temples. Après avoir fait environ trois quarts de lieue dans cette rue, les Hollandois s'arrêterent dans une Hôtellerie, où la pleine vûe de la ville, & de ſon havre, qui eſt ordinairement rempli d'une multitude de Bâtimens, de toutes ſortes de gran-

Lieu des exécutions.

(62) *Ibidem*, pages 73 & 74.

deur & de figure, offre une des plus belles perſpectives du Monde. On leur dit que la beauté de ce ſpectacle attiroit ſouvent, dans le même lieu, des perſonnes d'une condition diſtinguée. Il leur reſtoit un quart de lieue, pour arriver à l'entrée du Fauxbourg de Jedo, qui n'eſt qu'une continuation de Sinagava, dont il eſt ſéparé par un ſimple Corps-de-garde. La mer, en cet endroit, s'approche ſi fort de la colline, qu'il n'y a qu'un rang de maiſons entre la colline & le chemin. Il regne quelque-temps le long de la Côte; mais, venant enſuite à s'élargir, il forme pluſieurs rues irrégulieres, d'une longueur conſidérable. Après une demie heure de marche, la beauté des rues, qui deviennent plus larges & plus uniformes, la foule du Peuple, & le tumulte, firent comprendre aux Hollandois, qu'ils étoient entrés dans la ville. Ils traverſerent un Marché, d'où prenant par une grande rue, qui coupe un peu irréguliérement Jedo du Sud au Nord, ils paſſerent pluſieurs Ponts magnifiques, entre leſquels ils en diſtinguerent un de quarante-deux braſſes de longueur, célébre, parce qu'il eſt le centre commun d'où l'on meſure les chemins & la diſtance des lieux dans toute l'éten-

KÆMPFER. 1691.

Les Hollandois arrivent à Jedo.

Leurs premieres obſervations.

KÆMPFER. 1691.

due de l'Empire. Ils virent pluſieurs rues, qui aboutiſſent à la grande; & leur admiration fut particuliérement excitée par la foule incroyable du Peuple, par le train des Princes & des Grands, qu'ils ne ceſſoient pas de rencontrer, & par la riche parure des Dames, qui paſſoient continuellement dans leurs Chaiſes & leurs Palanquins. Ils ne ſe laſſoient pas de voir auſſi, la variété des Boutiques qui bordent les rues, & l'étallage de toutes ſortes d'échantillons & de modéles, avec un drap noir ſuſpendu, pour la commodité, ou pour le faſte. Ils ne s'appérçurent point, comme dans les autres villes, que perſonne eût la curioſité de les voir paſſer; » apparemment, obſerve Kæmpfer, parce qu'un ſi petit train » n'avoit rien d'admirable pour les Habitans d'une ville ſi peuplée, ſéjour » d'un puiſſant Monarque, où l'on eſt » accoutumé à des ſpectacles plus pompeux «. La marche fut d'une lieue entiere, dans la grande rue, juſqu'à l'Hôtellerie ordinaire de la Nation Hollandoiſe.

Rigueur avec laquelle ils ſont traités.

L'Ambaſſadeur fit donner avis de ſon arrivée aux Miniſtres des affaires étrangeres. Le premier ordre, qu'on lui fit ſignifier, fut de ſe tenir renfermé dans

ſa chambre, lui & tous ſes gens ; avec défenſe, au Bugio, de laiſſer approcher d'eux d'autres Japonois que leurs Domeſtiques. Kæmpfer murmure un peu de cette rigueur. » On devoit croire, » dit-il, nos appartemens aſſez éloignés » de la rue, puiſque c'étoit le plus haut » étage du derriere de la maiſon, où il » n'y avoit d'entrée qu'un paſſage étroit, » qu'on auroit pû fermer à la clef, ſi » cette précaution avoit paru néceſſaire. » Il y avoit deux portes, l'une en bas » & l'autre au haut de l'eſcalier ; & les » chambres étoient fermées de trois cô- » tés. La mienne n'avoit qu'une ſeule » fenêtre étroite, au travers de laquelle » j'avois aſſez de peine à voir le Soleil » en plein midi (63). KÆMPFER. 1691.

Il ſe paſſa près de quinze jours avant que l'Ambaſſadeur pût obtenir ſa premiere Audience ; & la captivité des Hollandois diminua ſi peu dans cet intervalle, qu'on leur recommanda même de ne pas jetter, de leurs fenêtres dans la rue, le moindre papier ſur lequel il y eût des caracteres de l'Europe (64). Cependant il paroît que Kæm-

(63) *Ibid.* page 86.

(64) Page 87. Cette défiance venoit peut être d'un incendie, qui avoit brûlé plus de quatre-mille Maiſons avant l'arrivée des Hollandois, & qui ſe renouvella pluſieurs fois pendant leur ſéjour dans la ville.

KÆMPFER. 1691.

pfer eut l'adreſſe de ménager aſſez les Gardes, pour ſe procurer la liberté de viſiter la ville, & d'en faire une deſcription d'autant plus curieuſe, qu'il y a joint un plan dont il vante la fidélité (65).

Deſcription de Jedo, ſéjour de l'Empereur.

Des cinq grandes villes de Commerce, qui appartiennent au Domaine impérial, Jedo paſſe pour la premiere. Elle eſt tout à la fois la Capitale & la plus grande ville de l'Empire. C'eſt le ſéjour d'un grand nombre de Princes & de Seigneurs, qui compoſent la Cour; &

Sa ſituation.

la multitude de ſes Habitans eſt preſqu'incroiable. Elle eſt ſituée, ſuivant l'obſervation de Kæmpfer, à trente-cinq degrés trente-deux minutes de latitude, dans une grande Plaine de la Province de Mucſaſi, au fond d'une Baye fort poiſſonneuſe, qui a, du côté droit, en allant vers la mer, Kamakura & la Province d'Idſu; & du côté gauche, les Provinces d'Ava & de Kudſu. La face de Jedo, qui regarde la mer, a la figure d'un croiſſant. Les Japonois lui donnent ſept lieues de long, cinq de large, & vingt de circonféren-

(65) Il le donne pour fidélement copié & réduit, d'après un grand plan de quatre pieds & demi de long, & d'autant de large, fait par les Japonois mêmes, & qui a été déposé entre les mains de M. le Chevalier Slonne. On le joint ici.

V.e 7. Tome X. Pag. 522.

Nazionale
PALATINO
Napoli

ce. Elle n'eſt pas entourée de murs ; mais pluſieurs foſſés qui l'environnent, & de hauts remparts plantés d'arbres, avêc des portes capables de réſiſtance, peuvent ſervir avantageuſement à la défendre. Une grande riviere, qui a ſa ſource au Couchant, la traverſe & ſe jette dans le Port ; tandis qu'un de ſes bras va ſervir de foſſé au Château, & ſe jette auſſi dans le Port par cinq embouchures, dont chacune offre un Pont magnifique. KÆMPFER, 1691.

Jedo n'eſt pas bâtie avec la régularité des autres villes du Japon, parce qu'elle n'eſt arrivée que par degrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui. Cependant on y trouve, dans pluſieurs quartiers, des rues ſi régulieres qu'elles ſe coupent à angles droits. Elle doit cet embelliſſement aux incendies, qui y réduiſent ſouvent en cendre un grand nombre de maiſons. Les nouvelles rues peuvent être diſpoſées ſur le plan des Propriétaires du terrain. En géneral, les maiſons de Jedo ſont baſſes & petites, comme dans tout le reſte de l'Empire. La plûpart ſont bâties de bois de ſapin, avec un leger enduit d'argile. L'intérieur eſt le même qu'à Meaco ; c'eſt-à-dire, diviſé en appartemens avec des Paravents de papier, les murs re- Ses Edifices.

KÆMPFER. 1691.

vêtus de papier peint, le plancher couvert de nattes, & les toîts couverts de bardeaux ou de coupeaux de bois. Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec des matieres ſi combuſtibles, le feu y faſſe tant de ravage. Chaque maiſon doit avoir, ſous le toît ou deſſus, une cuve pleine d'eau, avec les inſtrumens néceſſaires pour l'employer. Cette précaution ſuffit ſouvent, pour éteindre le feu dans une maiſon particuliere; mais elle devient inutile pour arrêter la fureur d'un incendie, qui a déja fait du progrès. Les Japonois ne connoiſſent point alors d'autre remede, que d'abattre les maiſons voiſines, auxquelles le feu n'a point encore touché. Ils ont des Compagnies inſtituées dans cette vûe, qui font la patrouille nuit & jour, avec des habits de cuir brun pour les défendre de la flamme, & des crocs de fer.

Précautions contre l'incendie.

Logemens des Moines.

Tous les quartiers de la ville ſont remplis, comme en Europe, de Moines, de Monaſteres, de Temples, & d'autres Bâtimens religieux, qui en occupent les plus belles parties. Mais les logemens des Moines ne ſont différens de ceux des Laïques, que par quelques marches pour y monter, & par le voiſinage d'un Temple ou d'une

Chapelle, ou du moins, de quelque grande Salle, ornée de pluſieurs Autels avec leurs Idoles. Les Palais des Grands ſont de ſuperbes édifices, comme on doit ſe l'imaginer de tant de Princes & de Puiſſans Seigneurs (66), qui font leur demeure ordinaire dans la Capitale de l'Empire. Ils ſont ſéparés des maiſons particulieres par de grandes cours & de magnifiques portes, où l'on monte par quelques marches fort ornées. Mais ils n'ont qu'un étage, diviſé en pluſieurs riches appartemens, ſans tours, & ſans ces autres marques d'autorité, qu'on voit aux Châteaux des Princes & des Grands dans leurs Etats héréditaires.

KÆMPFER. 1691.

Palais des Grands.

Jedo, ſuivant l'expreſſion de Kæmpfer, eſt un Séminaire d'Artiſtes, de Marchands & d'Artiſans; ce qui n'empêche point, dit-il, que tout ne s'y vende plus cher que dans aucun autre lieu de l'Empire. » Il en apporte, pour » raiſon, le concours infini du Peuple, » des Moines oiſifs, & des Courtiſans, » avec la difficulté du tranſport pour les » proviſions.

Cherté des vivres.

Le Château, ou le Palais de l'Empereur, eſt ſitué preſqu'au milieu de la Ville. Sa figure eſt irréguliere. On lui

Château de Jedo, ou Palais de l'Empereur du Japon.

(66) *Voyez* la Deſcription, dans l'Article ſuivant.

KÆMPFER. 1691.

donne cinq lieues de tour. Il eſt compoſé de deux clôtures, qu'on peut nommer deux Châteaux extérieurs. Le troiſiéme, qui fait le centre, & qui eſt proprement la demeure du Monarque, eſt flanqué de deux autres Châteaux bien fortifiés, mais plus petits, avec de grands Jardins derriere l'appartement Impérial. Chacun de ces Châteaux eſt entouré de foſſés & de murs. Le premier occupe un grand terrain, qui environne le ſecond, & une partie du Palais Impérial. Il contient tant de rues, de foſſés & de canaux, qu'il fut difficile à Kæmpfer d'en concevoir le plan, quoiqu'il le donne avec celui de la ville. C'eſt dans ce Château extérieur que demeurent les Princes de l'Empire, avec leurs familles. Le ſecond Château occupe moins d'eſpace & fait face au troiſiéme; mais il eſt ſéparé des deux autres, par des murs, des foſſés, des pont-levis, & de groſſes portes. La Garde en eſt plus nombreuſe que celle du premier. Il contient les ſuperbes Palais de quelques-uns des plus puiſſans Princes de l'Empire, des Conſeillers d'Etat, des premiers Officiers de la Couronne, enfin de tous les Seigneurs qui ſont appellés par leurs fonctions à la plus intime familiarité de l'Empe-

reur. Le Château, qui mérite proprement le nom de Palais Impérial, eſt ſitué ſur un terrain un peu plus élevé que les deux autres. Il eſt entouré d'une épaiſſe muraille de pierre de taille, flanquée de Baſtions, qui reſſemblent beaucoup à ceux de l'Europe. Un rempart de terre, élevé du côté intérieur, ſoutient pluſieurs Bâtimens longs, & des guérites ou des tours à pluſieurs étages. Rien n'approche de la ſolidité de l'édifice, dans la partie que l'Empereur habite. Ce ſont des pierres de taille, d'énorme grandeur, poſées l'une ſur l'autre ſans mortier & ſans crampons de fer; afin que dans les tremblemens de terre, qui ſont fréquens au Japon, les pierres puiſſent céder au choc & ne recevoir aucun dommage. De l'intérieur du Palais, s'éleve une tour quarrée plus haute que tout le reſte des Bâtimens, diviſée en pluſieurs étages, dont chacun a ſon toît, & ſi richement ornée, que de loin elle donne, à tout le Château, un air de magnificence qui cauſe de l'étonnement. Une multitude de toîts recourbés, avec des dragons dorés au ſommet & aux angles, qui couvrent tous les autres Bâtimens, produiſent le même effet. Le ſecond Château a peu d'ornemens extérieurs; mais il eſt

KÆMPFER, 1691.

KÆMPFER. 1691.

entouré, comme le premier, de fossés larges & profonds, & de très hauts murs, avec une seule porte & un pont, qui communique au troisiéme. C'est dans le premier & le second, qu'on éleve les enfans de l'Empereur. Tous ces Châteaux, ou ces Palais, n'ont qu'un étage, & ne laissent pas d'être assez hauts. Le troisiéme a plusieurs longues galeries, & de grandes salles, qui peuvent être divisées avec des Paravents. Chaque appartement a son nom. Celui qu'on nomme la Salle des mille Nattes, sert uniquement aux grandes assemblées, où l'Empereur reçoit l'hommage & les présens des Princes de l'Empire, & les Ambassadeurs des Puissances étrangeres; mais il y a diverses autres Salles d'Audience (67). Il ne manque rien à leur beauté, dans le goût d'Architecture du pays. Les plat-fonds, les solives & les colonnes sont de bois de Cedre, de Camphre ou de Jesseri, dont les veines forment naturellement des fleurs & d'autres figures curieuses. Plusieurs appartemens ne sont revêtus que d'un simple vernis; d'autres ont les plus beaux ornemens de Sculpture. La plûpart des bas-reliefs sont des oiseaux ou des branches, dorés avec beau-

Ornemens intérieurs.

(67) Kæmpfer parle plus bas de la Salle des cent Nattes.

KÆMPFER. 1691.

coup d'art. Le plancher eſt couvert de nattes blanches, avec un galon ou une frange d'or pour bordure. Au reſte, il y a peu de différence, pour l'ameublement, entre le Palais de l'Empereur & ceux des Princes. On garde le tréſor Impérial, dans un Bâtiment dont les toîts ſont de cuivre & les portes de fer, pour le garantir du feu. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement ſouterrain, qui a pour plat-fond un grand réſervoir d'eau. L'Empereur s'y retire lorſqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonois ſont perſuadés que cette barriere eſt impénétrable au feu du Ciel. Mais Kæmpfer avertit que ne l'ayant pas vûe, il n'en parle que ſur le témoignage d'autrui (68).

Appartement pour ſe garantir du Tonnerre.

Enfin le jour de l'Audience fut marqué au 29 de Mars, qui eſt le dernier du ſecond mois des Japonois. Quoique ce fut un des jours ordinaires où l'Empereur étoit accoutumé de la donner, Kæmpfer avoue qu'on n'auroit pas penſé ſitôt à dépêcher les Hollandois, ſi le Favori de l'Empereur, qui devoit donner une fête à ce Monarque, & qui avoit beſoin de temps pour ſes préparatifs, n'eût été bien aiſe de ſe déli-

Comment les Hollandois obtiennent Audience.

(68) Page 85.

KÆMPFER. 1691.

vrer d'eux. Ce Seigneur, qui ſe nommoit Makino-Bingo, avoit été Gouverneur de l'Empereur, & s'étoit maintenu dans le plus haut degré de faveur. Il fit avertir l'Ambaſſadeur Hollandois de ſe tenir prêt pour le 29. Les préparatifs ne marquent pas une conſidération fort diſtinguée, puiſqu'il lui fit dire ſimplement de ſe rendre, de bonne heure, à la Cour, & de ſe tenir dans la Salle des Gardes juſqu'à ce qu'il fût appellé (69). Le récit de cette Audience eſt d'autant plus curieux, que non-ſeulement il peut ſervir à faire juger comment les Hollandois ſont traités au Japon, depuis qu'ils en ont fait exclure les autres Nations de l'Europe; mais que l'Auteur, accuſant Montanus de fauſſeté dans le célebre Ouvrage qu'il a publié (70), & paſſant lui-même pour un Obſervateur exact & ſincere, ſon témoignage eſt le ſeul, ſur lequel on puiſſe ſe former une juſte idée de la Cour & des cérémonies du Japon. Ne changeons, à ſon récit, que ce qui demande un peu de réformation dans le ſtyle.

Raiſons qui la rendent curieuſe.

Relation de la marche Hollandoiſe.

» Le 29 de Mars, qui étoit un Jeudi,

(69) Page 90. Makino Bingo étoit Préſident du Conſeil d'Etat.

(70) Ambaſſades mémorables des Hollandois aux Empereurs du Japon. *Voy.* dans la Deſcription, l'opinion qu'on en doit prendre.

» les préſens deſtinés pour ſa Majeſté Impériale furent envoyés à la Cour. » Ils y devoient être rangés ſur des » tables de bois, dans la Salle des mille » Nattes, où l'Empereur en devoit faire la revûe. Nous ſuivimes, auſſitôt, avec un petit équipage, couverts » d'un manteau de ſoie noir. Nous » étions accompagnés des trois Intendans des Gouverneurs de Nangaſaki, » d'un Commis du Bugio, de deux » Meſſagers de Nangaſaki, & d'un fils » de l'Interprête, tous à pied. Nous » étions quatre à cheval, tous à la queue » l'un de l'autre; trois Hollandois & » notre Interprête. Chacun de nos chevaux étoit conduit par un Valet, qui » tenoit la bride, & qui marchoit à la » droite. C'eſt le côté par lequel on » monte à cheval & l'on en deſcend, » à la maniere du Pays. Autrefois nous » avions deux Valets pour chaque cheval; mais nous ayons ſupprimé cet » uſage, comme une dépenſe inutile. » Notre Ambaſſadeur, que les Japonois » nomment le Capitaine, venoit après » nous dans un Norimon, ſuivi de notre ancien Interprête, qui étoit porté » dans un Cango. Nos Domeſtiques » fermoient la marche à pied. Ce fut » dans cet ordre que nous nous rendi-

KÆMPFER, 1691.

KÆMPFER. 1691.

» mes au Château, par une demie heu-
» re de marche. Nous entrâmes dans
» la premiere clôture par un grand Pont
» bordé d'une baluſtrade, ſur laquelle
» regne une ſuite de boules de cuivre.
» La riviere, qui paſſe deſſous, eſt
» large, & coule vers le Nord, autour
» du Château. On y voyoit alors un
» grand nombre de Bateaux & des Bar-
» ques. Nous trouvâmes, au bout du
» Pont, deux portes fortifiées, entre
» leſquelles nous vimes une petite Gar-
» de. Après avoir paſſé la ſeconde por-
» te, nous entrâmes dans une grande
» Place, où la Garde étoit plus nom-
» breuſe. La Salle d'armes nous parut
» tapiſſée de drap. Les piques étoient
» debout, à l'entrée; mais le dedans
» étoit revêtu d'armes dorées, de fuſils
» verniſſés, de boucliers, d'arcs, de
» fleches & de carquois, rangés avec
» beaucoup d'ordre & de goût. Les Sol-
» dats ſe tenoient aſſis à terre, les jambes
» croiſées, tous vêtus de ſoie noire, &
» chacun avec deux ſabres à ſon ceintu-
» ron. On nous fit traverſer entiére-
» ment la premiere clôture, entre les
» Palais des Princes & des Grands de
» l'Empire, qui rempliſſent l'intérieur
» de ce premier Château. Le ſecond,
» où nous arrivâmes, ne nous parut dif-

KÆMPFER. 1691.

» férent du premier, que par la ſtructu-
» re des portes & des Palais, qui eſt
» plus magnifique. On nous y fit laiſ-
» ſer notre Norimon, notre Cango,
» nos chevaux & nos Valets, pour nous
» conduire, par un long pont de pier-
» re, au Fonmatz, qui eſt la demeure
» de l'Empereur. Après avoir paſſé ce
» pont, nous traverſâmes un double
» Baſtion, ſuivi de deux portes forti-
» fiées, par leſquelles nous entrâmes
» dans une rue irréguliere, bordée, des
» deux côtés, d'une fort haute murail-
» le. Nous arrivâmes au Fiakninban,
» c'eſt-à-dire, à la grande Garde du
» Château, qui eſt au bout de cette
» rue, près de la derniere porte, qui
» conduit au Palais. On nous ordon-
» na d'attendre, dans la Salle des Gar-
» des, que le grand Conſeil d'Etat fût
» aſſemblé; temps auquel nous devions
» être introduits. Les deux Capitaines
» de la Garde nous offrirent civilement
» du thé & du tabac à fumer; & quel-
» ques autres Gentilshommes vinrent
» nous tenir compagnie. Nous n'atten-
» dîmes pas moins d'une heure; & dans
» l'intervalle nous vîmes entrer, au
» Palais, pluſieurs Conſeillers d'Etat,
» les uns à pied, d'autres portés dans
» leurs Norimons. Enfin nous fumes

KÆMPFER. 1691. » conduits par deux magnifiques portes, au travers d'une grande Place » quarrée, juſqu'à l'entrée du Palais. » L'eſpace, entre la ſeconde porte & » le frontiſpice du Palais, étoit rempli d'une foule de Courtiſans & d'un » grand nombre de Gardes. De-là on » monte, par deux eſcaliers, dans une » ſpacieuſe Salle, qui eſt à la droite » de l'entrée, où toutes les perſonnes, » qui doivent être admiſes à l'Audience de l'Empereur, ou des Conſeillers d'Etat, attendent qu'on les introduiſe. Cette Salle eſt non-ſeulement fort grande, mais extrêmement » exhauſſée; ce qui n'empêche pas » qu'elle ne ſoit aſſez ſombre, lorſqu'on y a mis tous les Paravents, » parce qu'elle ne reçoit du jour que » des fenêtres d'enhaut d'une chambre » voiſine. Elle eſt d'ailleurs richement » meublée à la maniere du pays; & le » mêlange de ſes piliers dorés, qui s'élevent entre les Paravents, forme un » coup d'œil fort agréable. Nous y attendimes encore, l'eſpace d'une heure, que l'Empereur fût venu s'aſſeoir » dans la Salle de l'Audience. Alors » trois Officiers conduiſirent notre Ambaſſadeur devant ſa Majeſté, & nous » laiſſerent dans la premiere Salle où

» nous

» nous étions. Auſſi-tôt qu'il fut entré, » ils crierent à haute voix, *Hollandà Capitaine*. C'étoit le ſignal, pour l'avertir de rendre l'hommage établi. Il » ſe traîna, ſuivant l'uſage, avec les » mains & les genoux, à l'endroit qui » lui fut montré, entre les préſens, » qui étoient rangés d'un côté, & l'endroit où l'Empereur étoit aſſis; là, » s'étant mis à genoux, il ſe courba vers » la terre, juſqu'à la toucher du front. » Enſuite il recula comme une écreviſſe, c'eſt-à-dire, en ſe traînant en arriere ſur les mains & ſur les pieds, » ſans avoir ouvert la bouche pour prononcer un ſeul mot. Il ne ſe paſſe rien » de plus aux Audiences que nous obtenons de ce puiſſant Monarque; & » l'on n'obſerve pas plus de cérémonie, » dans les Audiences qu'il donne aux » plus grands Princes de l'Empire. On » les appelle, à haute voix, par leur » nom; ils s'avancent, en rampant; & » lorſqu'ils ont frappé la terre du front, » ils ſe retirent de même. KÆMPFER. 1691.

» La Salle d'Audience, nommée autrement la Salle des cent Nattes, ne » reſſemble en rien à celle qui eſt décrite & repréſentée par Montanus. Le » trône élevé, les degrés, par leſquels » on y monte, les tapis, dont il les Montanus accuſé d'exagération.

KÆMPFER. 1691.

» ſuppoſe couverts, les magnifiques
» colonnes entre leſquelles il dit que
» les Princes de l'Empire ſe proſter-
» nent devant le Monarque, & d'autres
» peintures, n'ont de fondement que
» dans ſon imagination. Tout ce qu'on
» voit dans cette Salle, eſt réellement
» curieux & riche, mais beaucoup plus
» ſimple qu'il ne le repréſente. Au ſe-
» cond Voyage que nous fimes à la
» Cour, on eut la bonté de nous faire
» voir la Salle; ce qui me donna oc-
» caſion d'en tirer un plan, qui n'é-
» toit pas difficile à compoſer. Il ſuffi-
» ſoit de ſe faire dire le nombre des
» nattes, des colonnes, des paravents,
» & des fenêtres. Son plancher eſt cou-
» vert en effet de cent nattes, toutes
» de la même grandeur; d'où lui vient
» le nom de *Sen-Sio-Siki*, qui ſignifie
» Salle de cent Nattes. Elle eſt ouver-
» te, d'un côté, vers une petite cour,
» d'où elle reçoit ſa lumiere. Du côté
» oppoſé, elle ſe joint à deux autres
» chambres; l'une, qui ſert aux Au-
» diences des Conſeillers d'Etat; l'au-
» tre, plus petite, plus enfoncée & plus
» haute d'une marche, où l'Empereur
» eſt aſſis, les jambes croiſées, ſur un
» petit nombre de tapis. Il n'eſt pas
» aiſé de le voir dans cette ſituation,

Il eſt démenti par le témoignage oculaire de Kæmpfer.

» parce que le jour ne donne pas juſ- KÆMPFER. 1691.
» qu'au lieu qui lui ſert de trône ; ſans
» compter que l'Audience eſt fort cour-
» te, & que ceux, qu'il y admet, ſont
» dans une poſture trop humble, pour
» trouver le moyen de l'enviſager. Cette
» cérémonie, d'ailleurs, eſt d'une Ma-
» jeſté qui inſpire beaucoup de reſpect.
» Il y regne un ſilence ſurprenant, par-
» mi les Conſeillers d'Etat, les Prin-
» ces & les Seigneurs de l'Empire, qui
» ſont en grand nombre, les Gentils-
» hommes de la Chambre Impériale,
» & d'autres grands Officiers, qui for-
» ment une double haie dans la Salle,
» ſur toutes les avenues, aſſis dans un
» bel ordre, avec leurs habits de céré-
» monie (71).

Changemens fâcheux pour les Hollandois.

Autrefois, l'Ambaſſadeur Hollandois en étoit quitte pour rendre l'hommage ; & peu de jours après, on lui liſoit certains Réglemens (72), qu'il promettoit d'obſerver, après quoi il étoit envoyé à Nangaſaki. Mais depuis plus de vingt ans (73), l'Ambaſſadeur & les Hollandois qui l'accompagnent à Jedo, ſont conduits plus loin dans le Palais, pour donner à l'Impératrice,

(71) Pages 96 & précédentes.

(72) *Voyez* la Deſcription.

(73) A compter de 1691 ; qui eſt la datte de l'Auteur.

KÆMPFER. 1691. aux Princeſſes & aux Dames de la Cour, l'amuſement de les voir. Dans cette ſeconde Audience, l'Empereur & les Dames ſe tiennent derriere des Paravents & des Jalouſies; mais les Conſeillers d'Etat, & les autres Officiers de la Cour, ſont aſſis à découvert. Kæmpfer peint cette ſcene biſarre, avec beaucoup de naiveté.

Ils ſont donnés en ſpectacle à la Cour du Japon.

» Après la cérémonie de l'hommage, l'Empereur ſe retira dans ſon appartement & nous fumes appellés avec l'Ambaſſadeur. On nous fit traverſer pluſieurs appartemens, pour nous rendre dans une galerie fort dorée, où nous attendimes un quart-d'heure. Enſuite, traverſant pluſieurs autres galeries, nous arrivâmes dans une grande chambre, où l'on nous pria de nous aſſeoir. Pluſieurs hommes raſés, qui étoient les Médecins de l'Empereur, des Officiers de cuiſine & des Eccléſiaſtiques, vinrent nous demander nos noms & notre âge. Mais on tira bientôt des paravents devant nous, pour nous délivrer de leurs importunités. Nous paſſâmes une demi-heure dans le même lieu. On nous conduiſit enſuite par d'autres galeries plus obſcures, qui étoient bordées d'une file non in-

» terrompue de Gardes du Corps. Après » eux, plus près de l'appartement de » l'Empereur, la file étoit continuée par » pluſieurs grands Officiers de la Cou- » ronne, qui faiſoient face à la Salle » où nous étions attendus. Ces Offi- » ciers avoient leurs habits de cérémo- » nie, étoient aſſis ſur leurs talons, & » la tête courbée. La Salle conſiſtoit en » divers compartimens, qui regar- » doient vers l'eſpace du milieu, dont » quelques-uns étoient ouverts, & les » autres fermés par des paravents & des » jalouſies. Les uns étoient de quinze » nattes, d'autres, de dix-huit, & d'une » natte plus hauts ou plus bas, ſuivant » la qualité des perſonnes qui les occu- » poient. L'eſpace du milieu étoit ſans » nattes, & par conſéquent le plus bas, » parce qu'on les en avoit ôtées. Ce fut » ſur le plancher de cet eſpace, qu'on » nous ordonna de nous aſſeoir. L'Em- » pereur & l'Impératrice étoient aſſis à » notre droite, derriere des jalouſies. » J'eus deux fois l'occaſion de voir l'Im- » pératrice, au travers des ouvertures. » Elle me parut belle; le teint brun, » les yeux noirs & pleins de feu; ſon » âge d'environ trente-ſix ans; & la » proportion de ſa tête, qui étoit aſſez » groſſe, me fit juger qu'elle étoit d'une

KÆMPF. 1691.

Comment on les place dans la Salle de la ſeconde Audience.

KÆMPFER. 1691.

» taille fort haute. J'entends, par le » nom de Jalouſies, une ſorte de ta- » piſſerie très fine, compoſée de roſeaux » fendus & revêtue par derriere d'une » ſoie tranſparente, avec des ouvertu- » res, de la largeur de la main, qui » laiſſent un paſſage libre aux regards. » On les peint de diverſes figures, pour » l'ornement, ou plutôt, pour mieux » cacher ceux qui ſont derriere; quoi- » qu'indépendamment des peintures, » il ſoit difficile de voir les perſonnes » d'un peu loin, ſurtout ſi le derriere » n'eſt point éclairé.

Maniere dont l'Empereur & les Dames ſont placés.

» L'Empereur lui-même étoit dans » un lieu ſi obſcur, que nous aurions » eu peine à l'appercevoir, ſi ſa voix » ne l'eût fait découvrir. Il parloit néan- » moins ſi bas, qu'il ſembloit vouloir » garder l'incognito. Les Princeſſes du » ſang & les Dames de la Cour étoient » vis-à-vis de nous, derriere d'autres » jalouſies. Je m'apperçus qu'on y avoit » mis des cornets de papier, entre les » cannes, pour élargir les ouvertures, » & rendre le paſſage plus libre à la vûe. » Je comptai environ trente de ces cor- » nets; ce qui me fit juger que les Da- » mes étoient au même nombre. Ma- » kino-Bengo étoit aſſis ſeul, ſur une » natte élevée, dans un lieu découvert

» à notre droite, c'eſt-à-dire du côté de » de l'Empereur. A notre gauche, dans » un autre compartiment, étoient aſ- » ſis les Conſeillers d'Etat, du premier » & du ſecond Ordre. La galerie, der- » riere nous, s'étoit remplie des prin- » cipaux Officiers de la Cour & des » Gentilshommes de la Chambre Im- » périale. Une autre galerie, qui con- » duiſoit au compartiment de l'Empe- » reur, étoit occupée par les enfans des » Princes, par les Pages de ſa Majeſté, » & par quelques Prêtres, qui ſe ca- » choient pour nous obſerver. Telle » étoit la diſpoſition du Théâtre, où » nous devions jouer notre rolle (74).

KÆMPFER. 1691.

» Notre premier Interprête s'aſſit un » peu au-deſſus de nous, pour enten- » tendre plus facilement les demandes » & les réponſes; & nous primes nos » places à ſa gauche, tous à la file, » après nous être avancés, en nous traî- » nant & nous proſternant, du côté des » jalouſies de l'Empereur. Alors Bengo » nous dit, de la part de ce Monarque, » qu'il nous voyoit volontiers. L'In- » terprête, qui nous répéta ce compli- » ment, rendit auſſi la réponſe de no- » tre Ambaſſadeur. Elle conſiſtoit dans » un très humble remerciment, de la

Comment les Hollandois parlent à l'Empereur.

(74) Page 98.

KAMPFER. 1693.

» bonté que l'Empereur avoit eue, de
» nous accorder la liberté du Commer-
» ce. L'Interprête ſe proſternoit à cha-
» que explication, & parloit aſſez haut
» pour être entendu de l'Empereur:
» mais tout ce qui ſortoit de la bouche
» du Monarque, paſſoit par celle de
» Bengo, comme ſi ſes paroles euſſent
» été trop précieuſes & trop ſacrées,
» pour être reçues immédiatement par
» des Officiers inférieurs. Après les
» premiers complimens, l'acte, qui ſui-
» vit cette ſolemnité, devint une vraie
» farce (75).

Queſtions qu'on leur fait, & leurs réponſes.

» On nous fit mille queſtions ridi-
» cules. Premiérement, on voulut ſça-
» voir notre âge & notre nom: chacun
» de nous reçut ordre de l'écrire ſur
» un morceau de papier, avec une écri-
» toire d'Europe, que nous avions ap-
» portée pour cette occaſion. On nous
» dit enſuite de remettre le papier &
» l'écritoire à Bengo, qui les mit en-
» tre les mains de l'Empereur, par un
» trou de la jalouſie. Alors on deman-
» da au Capitaine, ou à l'Ambaſſa-
» deur, quelle étoit la diſtance de Hol-
» lande à Batavia, & de Batavia au Ja-
» pon; & lequel avoit le plus de pou-
» voir, du Directeur général de la Com-

(75) Page 99.

» pagnie Hollandoiſe, ou du Prince de Hollande ? Voici les queſtions qu'on me fit particuliérement ; quelles étoient les maladies extérieures ou internes, que je croyois les plus dangereuſes & les plus difficiles à guérir ? Quelle étoit ma méthode, pour les ulceres & les apoſthumes intérieures ? Si les Médecins d'Europe ne cherchoient point quelque reméde pour rendre les hommes immortels, comme les Médecins Chinois en faiſoient leur étude depuis pluſieurs ſiécles ? Si nous avions fait quelque progrès dans cette recherche, & quel étoit le meilleur reméde de l'Europe pour prolonger la vie ? Je répondis à cette derniere queſtion, que nos Médecins avoient découvert une liqueur ſpiritueuſe, qui pouvoit entretenir, dans le corps, la fluidité des liqueurs, & donner de la force aux eſprits. Cette réponſe, ayant paru trop vague, on me preſſa de faire connoître le nom de cet excellent reméde. Comme je ſçavois que tout ce qui eſt en eſtime, au Japon, reçoit des noms fort longs & fort emphatiques, je répondis que c'étoit le *Sal Volatile Oleoſum Sylvii.* Ce nom fut écrit derriere la jalouſie, & l'on me le fit répéter pluſieurs

KÆMPFER. 1691.

Remédes pour prolonger la vie.

KRMPFER. 1691.

» fois. On voulut ſçavoir, enſuite, » quel étoit l'Inventeur du reméde, » & de quel Pays il étoit. Je répondis » que c'étoit le Profeſſeur Sylvius en » Hollande. On me demanda auſſi-tôt » ſi je le pouvois compoſer; ſur quoi » l'Ambaſſadeur me dit de répondre, » non; mais je répondis affirmative- » ment, en ajoutant néanmoins que je » ne le pouvois pas au Japon. On me » demanda ſi je le pouvois à Batavia. » Oui, répondis-je encore; & l'Empe- » reur donna ordre qu'il lui fût envoyé, » par les premiers Vaiſſeaux qui vien- » droient au Japon.

Les Hollandois amuſent la Cour par des ſingeries.

» Ce Prince, qui s'étoit tenu juſ- » qu'alors aſſez loin de nous, s'appro- » cha vers notre droite, & s'aſſit der- » riere les jalouſies, auſſi près qu'il lui » fût poſſible. Il nous fit ordonner ſuc- » ceſſivement d'ôter nos manteaux, de » nous tenir debout, de marcher, de » nous arrêter, de nous complimenter » les uns les autres, de ſauter, de faire » les ivrognes, d'écorcher la Langue » Japonoiſe, de lire en Hollandois, de » peindre, de chanter, de danſer, de » mettre & d'ôter nos manteaux. Nous » exécutâmes chacun de ces ordres, & » je joignis à ma danſe une chanſon » amoureuſe en Allemand. Ce fut de

» cette maniere, & par quantité d'au- KÆMPFER. 1691.
» tres ſingeries, que nous eumes la pa-
» tience de divertir l'Empereur & tou-
» te ſa Cour (76).

» Cependant l'Ambaſſadeur eſt diſ-
» penſé de cette comique repréſenta-
» tion. L'honneur qu'il a de repréſen-
» ter ſes Maîtres, le met à couvert de
» toutes ſortes d'indécences & de pro-
» poſitions injurieuſes. D'ailleurs il fit
» paroître aſſez de gravité, dans ſon air
» & dans ſa conduite, pour faire com-
» prendre aux Japonois que des ordres
» ſi bouffons lui plairoient peu (77).
» Cette ſcéne finit par un dîner, qu'on

Dîner qu'on ſert aux Hollandois.

(76) Page 101.

(77) Kæmpfer ne laiſſe pas de convenir, (page 190) qu'avant le ſecond Voyage de l'Ambaſſadeur à la Cour, on l'obligea d'ôter auſſi ſon manteau & de faire l'exercice dans la chambre. L'Empereur avoit été ſi content des Hollandois, au premier Voyage, qu'en les revoyant pour la ſeconde fois, il leur fit ordonner, ſans perdre de temps, » d'ôter
» leurs manteaux, de ſe
» tenir debout, de mar-
» cher, de tournoier, de
» danſer, de chanter; de
» ſe faire des complimens
» entr'eux, de ſe fâcher,
» de s'inviter à dîner, d'en-
» trer en converſation, de
» diſcourir familiérement
» comme un pere fait avec
» ſon fils, de montrer
» comment deux amis, ou
» un mari & une femme
» s'entretiennent, ou pren-
» nent congé l'un de l'au-
» tre; de jouer avec des
» enfans, de les porter ſur
» leurs bras, d'ôter leurs
» chapeaux & leurs perru-
» ques, &c. *Pages* 181 & *ſuivantes*. On a vû dans la Relation de Mendez Pinto, au neuviéme Tome de ce Recueil, que les Japonois ſont eux mêmes d'aſſez bons Comédiens, & que le goût des farces regne parmi les Grands, qui ne ſe croyent pas deshonorés d'en être les Acteurs.

KÆMPFER. 1691.

» ſervit devant chacun de nous, ſur
» de petites tables couvertes de mets à
» la Japonoiſe; avec de petits bâtons
» d'ivoire, qui nous tinrent lieu de
» couteaux & de fourchettes (78). En-
» ſuite, deux Officiers nous reconduiſirent dans la premiere Anti-chambre, où nous prîmes congé d'eux.

(78) Kæmpfer ne paroît pas content de la bonne chere Impériale. Il ſe plaint, dans un autre endroit (page 187), que le dîner ne répondoit pas à la magnificence d'un ſi puiſſant Monarque. Voici la deſcription qu'il fait d'un de ces repas. Sur chaque table, on plaça les mets ſuivans: 1°. Deux petits pains creux, parſemés de graine de Seſame. 2°. Un morceau de ſucre blanc, rafiné comme s'il eût été raié. 3°. Cinq Kai nokis, confits: ce ſont des noiaux de l'arbre Kai, qui reſſemblent aſſez à nos amandes. 4°. Une tranche de gâteau, quarrée & platte. 5°. Deux gâteaux faits de fleur de farine & de miel, en forme d'entonnoir, bis & épais, mais un peu durs, qui avoient d'un côté l'empreinte d'un Soleil ou d'une roſe, & de l'autre, celle du Dairi Tſiap, c'eſt-à-dire, les armoiries du Dairi, qui ſont la feuille & la fleur d'un grand arbre, nommé Kiri. La fleur reſſemble aſſez à celle du Glouteron, & la feuille à celle du Digitalis. 6°. Deux tranches quarrées d'un gâteau fait de fine farine de fèves & de ſucre, d'un rouge brun & caſſant. 7°. Deux autres tranches d'un autre gâteau de fine farine de riz, jaune & dur. 8°. Deux tranches d'un autre gâteau, dont la mie étoit d'une pâte entiérement différente de celle de la croute. 9°. Un grand Mangue, bouilli & rempli de farine de pois, mêlée de ſucre, qu'on auroit priſe pour de la Theriaque. 10°. Deux petits Mangues de la groſſeur ordinaire, apprêtés de la même maniere. Les Hollandois goûterent un peu de tout; après quoi, l'Interprête eut ordre d'emporter le reſte. Il en eut ſa charge. On lui donna, pour la porter, du papier & des planches. *Pages* 191 & 192.

KÆMPFER. 1691.

L'Ambaſſadeur employa les jours ſuivans, à faire ſes viſites aux Miniſtres & aux principaux Conſeillers d'Etat. Il fut reçu par-tout avec beaucoup de civilité, » par les Intendans & les Se- » crétaires (79), qui le régalerent de » thé, de tabac & de confitures. Les » Chambres, où il étoit admis, étoient » remplies, derriere les paravents & » les jalouſies, d'une nombreuſe aſ- » ſemblée, qui ſouhaitoit beaucoup de » voir faire aux Hollandois leur exer- » cice comique. Ils n'eurent pas tou- » jours cette complaiſance; mais ils » chanterent & danſerent dans plu- » ſieurs Maiſons, lorſqu'ils étoient ſa- » tisfaits de l'accueil qu'ils y avoient » reçu. Quelquefois les liqueurs fortes, » qu'on leur faiſoit boire avec un peu » d'excès, leur montoient trop à la tête. Cette facilité à ſervir comme de jouet chez les Grands, & l'embarras où ils ſe trouvoient dans les rues, pour ſe dégager de la foule du Peuple, donnent une ſinguliere idée de leur Ambaſſade. Cependant ils témoignoient quelque impatience pour ſe retirer, lorſqu'ils croioient s'appercevoir qu'ils étoient peu reſpectés. Nous nous regardions, dit Kæmpfer, non comme des Mar-

Ils rendent diverſes viſites aux Seigneurs de la Cour.

Ils y ſont traités peu ſérieuſement.

(79) Page 102.

KÆMPFER. 1691.

chands envoyés pour le trafic, mais comme des Ambaſſadeurs, qui devoient être traités honorablement (80).

Dans une viſite qu'ils rendirent au Seigneur Tſuſimano Cami, on leur ſervit un dîner compoſé des mets ſuivans : du poiſſon bouilli dans une fort bonne ſauce ; des huîtres bouillies, & ſervies dans la coquille, avec du vinaigre ; diverſes petites tranches d'oye rôties ; du poiſſon frit, & des œufs bouillis. La liqueur qu'on leur fit boire étoit exquiſe. Après le feſtin, on ſouhaita de voir leurs chapeaux, leurs pipes & leurs montres. On apporta deux Cartes géographiques, dont l'une étoit ſans les noms des pays, mais d'ailleurs aſſez bien deſſinée, & ſuivant toute apparence, d'après une Carte de l'Europe. L'autre étoit une Carte du Monde entier, de forme ovale, dont les noms étoient marqués avec les Kattakanna Japonois, qui ſont une ſorte de caracteres. Kæmpfer ſaiſit cette occaſion, pour obſerver la maniere dont les Japonois repreſentent les pays qui ſont au Nord de leur Empire. Au-delà du Japon, & vis-à-vis des deux grands Promontoires Septentrionaux d'Osju, il remarqua l'Iſle de Jeſogaſima. Au-

On leur montre deux Cartes géographiques.

Obſervations de Kæmpfer ſur ces Cartes.

(80) Pages 196 & précédentes.

delà de cette Isle, il vit un pays deux fois grand comme la Chine, divisé en différentes Provinces, dont un tiers s'avançoit au delà du cercle Polaire, & couroit à l'Est beaucoup plus loin que les Côtes les plus orientales du Japon. Ce pays étoit representé avec un grand Golfe sur le rivage oriental, vis-à-vis de l'Amerique, & le Golfe étoit à peu près de forme quarrée. Il n'y avoit qu'un passage entre le même pays & l'Amerique; & dans ce passage, il y avoit une petite Isle. Au-delà, tirant vers le Nord, il y avoit une autre Isle, de forme longue, qui touchant presque de ses deux extrêmités les deux Continens, c'est-à-dire, celui de Jesso, à l'Oueſt, & celui de l'Amerique, à l'Est, formoit ainsi le passage au Nord. C'étoit à peu près de même, qu'on avoit representé toutes les Terres inconnues du Pole Antarctique, qui étoient marquées comme des Isles (81). KÆMPFER. 1691.

De quantité d'autres circonstances, que Kæmpfer prit le même soin de recueillir, dans les deux Voyages de l'Ambassadeur à la Cour, il en reste une qu'on se reprocheroit d'avoir supprimée, quoiqu'il ne la rapporte ici qu'avec beaucoup de ménagement pour les Articles qu'on lit à l'Ambassadeur.

(81) Page 193.

KEMPFER. 1692. Hollandois. L'Ambaſſadeur, après avoir reçu ſon Audience de congé, fut appellé devant les Conſeillers d'Etat, pour entendre la lecture des ordres qui regardent le Commerce. Ils portoient, entr'autres Articles (82) : que les Hollandois n'inquiéteroient aucun Navire ni Bateau des Chinois, ou des Liquans ; qu'ils n'ameneroient, au Japon, dans leurs Vaiſſeaux, aucun Portugais, ou Prêtre ; & qu'à ces conditions on leur accordoit un Commerce libre. Après cette cérémonie, on fit préſent, à l'Ambaſſadeur, de trente robes, étalées dans le même lieu, ſur trois planches. On y joignit ce qui ſe nomme une Lettre de Fortune, & qui eſt un témoignage de la protection de l'Empereur. L'Ambaſſadeur fut obligé de ſe proſterner quatre fois ; & pour marquer ſon reſpect, il mit le bout d'une des robes ſur ſa tête.

Préſens de l'Empereur.

Formalités pour les préſens des Seigneurs.

L'après-midi du même jour, avant qu'il fût retourné à ſon logement, pluſieurs Seigneurs de la Cour lui envoyerent auſſi un préſent de robes. Quelques-uns des Meſſagers laiſſerent leur fardeau à l'Hôtellerie Hollandoiſe. D'autres attendirent le retour de l'Am-

(82) Cette matiere ſera plus étendue dans la Deſcription.

baſſadeur, pour le remettre entre ſes mains. La réception de ces préſens ſe fit avec toutes les formalités du cérémonial établi. Des Koulis, ou des Porteurs, marchoient devant, avec les robes, qu'ils portoient dans des caiſſes. Un d'entr'eux portoit la planche ſur laquelle les robes devoient être étalées, & la Lettre de Fortune, qui eſt un aſſemblage de cordons plats, entrelaſſés par un bout, & renfermés dans un papier entouré d'un nombre impair de liens de ſoie, de différentes couleurs, & quelquefois dorés, ou couleur d'argent. Celui qui devoit offrir les robes étoit introduit dans l'appartement de l'Ambaſſadeur; & s'aſſeiant vis-à-vis de lui, à quelque diſtance, il lui faiſoit ce compliment: » Un tel Seigneur, » mon Maître, vous félicite d'avoir eu » votre Audience de congé, & un beau » temps, ce qui eſt *Médithe*, c'eſt-à-dire, » fort heureux. « Vos préſens lui ayant été fort agréables, il ſouhaite que vous acceptiez en échange ce petit nombre de robes. En finiſſant, il donna, à l'Interprête, une grande feuille de papier, qui contenoit, en grands caracteres, le nombre des robes & leur couleur. L'Ambaſſadeur, à qui l'Interprête remettoit cette feuille, la tenoit ſur ſa tête, pour

KÆMPFER. 1691.

Lettre de Fortune.

KÆMPFER. 1691.

témoigner ſon reſpect. Tous les Spectateurs demeuroient dans un profond ſilence, les uns aſſis, d'autres à genoux. On avoit appris, à l'Ambaſſadeur, le compliment qu'il devoit faire en réponſe; il le répétoit dans ces termes, avec une profonde inclination: » Je remercie très humblement le Seigneur, » votre Maître, de ſes ſoins pour nous » procurer une Audience prompte & » favorable. Je le ſupplie de continuer » ſes bons offices aux Hollandois. Je » lui rends graces auſſi de ſon précieux » préſent, & je ne manquerai point » d'en informer mes Maîtres de Batavia. Après ces complimens, on apportoit du tabac pour fumer, avec du thé & de l'eau-de-vie (83).

Compliment du Meſſager, & réponſe de l'Ambaſſadeur.

Le retour des Hollandois à leur petite Iſle de Deſima, & leur ſecond Voyage à Jedo, s'étant faits par la même route, on ne ſe jettera point dans d'inutiles répétitions pour les ſuivre. Mais, pendant dix mois, qui ſe paſſerent entre les deux Voyages, Kæmpfer employa tous ſes ſoins à prendre une parfaite connoiſſance de la ville de Nangaſaki, dont il donne une curieuſe Deſcription.

(83) Pages 195 & précédentes.

PALATINO

Dheulland Sculp.

KÆMPFER. 1691.

§ III.

Deſcription particuliere de Nangaſaki.

CETTE ville, une des cinq Places maritimes, ou commerçantes de l'Empire (84), eſt ſituée à l'extrêmité orientale de l'Iſle de Kiusju, dans un terrein preſque ſtérile, entre des rochers eſcarpés & de hautes montagnes, éloigné de l'Iſle de Nipon, qui eſt preſqu'entiérement fermée pour le Commerce à toutes les Nations Etrangeres. Nangaſaki (85) eſt médiocrement peuplée de Marchands & de riches Citoyens. La plûpart de ſes Habitans ſont des Artiſans, mêlés d'une populace du plus bas ordre. Cependant ſa ſituation commode, & la ſûreté de ſon Port, en font le rendez-vous commun des Nations Etrangeres, qui ont la liberté de commercer au Japon. Dans certains jours de l'année, les Marchands Japo-

Deſcription de Nangaſaki.

Comment ſon Port eſt devenu le ſeul ouvert aux Etrangers.

(84) Les quatre autres ſont Meaco, dans la Province de Jamatyre; Jedo, dans la Province de Muſaſi; Oſacka, dans la Province de Setz; & Sakai, dans la Province Jaſſumi; toutes quatre dans la grande Iſle de Nipon. *Voyez* la Deſcription générale.

(85) On ſuit ici l'uſage de notre Langue, qui eſt d'écrire Nangaſaki, quoique Kæmpfer aſſure qu'il faut écrire Nagaſaki, mais que quelquefois, dit-il, on prononce Nangaſaki. *Tome II, pages* &c.

KÆMPFER. 1691. nois s'y rendent de toutes les parties de l'Empire. Ce Privilege, ou cette faveur ſinguliere, n'eſt accordé depuis long-temps qu'aux Chinois & aux Hollandois; mais c'eſt avec les plus rigoureuſes reſtrictions. Après la perſécution, qui acheva de détruire, en 1638, le Chriſtianiſme dans toutes ces Iſles, l'Empereur établit, entre pluſieurs Loix nouvelles, que le Port de Nangaſaki ſeroit le ſeul ouvert aux Etrangers; & que ſi quelque Navire étoit forcé par les tempêtes, ou par d'autres accidens, de chercher un abri dans quelque autre endroit de l'Empire, perſonne n'auroit la permiſſion de deſcendre au rivage, mais qu'immédiatement après le danger, on continueroit le Voyage juſqu'à Nangaſaki, ſous une eſcorte des Gardes-Côtes du Japon, & qu'en arrivant dans ce Port, le Capitaine rendroit compte, au Gouverneur, des raiſons qui lui auroient fait prendre une autre route.

Forme & qualités du Port. Le Port commence au Nord de la ville. Son entrée eſt fort étroite, & n'a que peu de braſſes de profondeur, ſur un fond de ſable. La Mer y reçoit quelques Rivieres, qui deſcendent des Montagnes. Enſuite s'élargiſſant, il devient plus profond; & lorſque ſa largeur eſt

d'environ une demi-lieue, il tourne au Sud-Oueſt pendant l'eſpace d'une lieue, le long d'une Côte élevée. Il ne ceſſe point alors d'avoir environ un quart de lieue de largeur, juſqu'à l'Iſle de Taka-Jama, ou Taka-Boko, qui forme une haute Montagne. Les Hollandois la nomment Papenberg. Tous les Vaiſſeaux de leur Nation, qui doivent faire voile de Nangaſaki à Batavia, jettent l'ancre ordinairement près de cette Iſle, pour attendre l'occaſion de ſortir du Havre, au travers de quantité de bancs de ſable, de bas-fonds & de rochers, qui rendent le paſſage de ce Détroit également dangereux & difficile. Ils doivent gouverner à l'Oueſt, laiſſant la terre du côté droit, & paſſant entre de petites Iſles pour arriver à la pleine Mer. Kæmpfer a fait remarquer, à ſon arrivée, que toutes les Côtes du Havre ſont garnies de Baſtions, mais la plûpart ſans artillerie. Il fut aſſuré, pendant ſon ſéjour à Deſima, que les deux Gardes impériales, qui ſont vis-à-vis l'une de l'autre, à une demi-lieue de la ville, ſont chacune de ſept cens hommes, en y comprenant néanmoins ceux qui ſont en faction dans les Barques de garde, pour empêcher les Navires étrangers de jetter l'ancre, ſans

KÆMPFER. 169.

KÆMPFER. 1691.

en avoir obtenu la permiſſion. Près de Papenberg, où commence proprement le Port, on rencontre une petite Iſle, où le dernier Navire Portugais, envoyé de Macao au Japon, fut brûlé avec toutes ſes marchandiſes. Il ſe trouve rarement moins de cinquante Bâtimens Japonois dans le Port, ſans compter un grand nombre de petites Barques & de Bateaux pour la pêche. A l'égard des Vaiſſeaux étrangers, ſi l'on excepte quelques mois de l'hyver, il eſt rare auſſi qu'il y en ait moins de trente, la plûpart Chinois. Les Navires Hollandois n'y ſéjournent jamais plus de trois mois en Automne, parce qu'alors le vent de Sud ou d'Oueſt, avec lequel ils ſont venus, tourne réguliérement au Nord. C'eſt la Mouſſon du Nord-Eſt, à la faveur de laquelle ils doivent retourner dans leurs Ports. Le lieu ordinaire du mouillage eſt au bout de la Baye, à une portée de mouſquet de la ville. Il eſt commandé par les deux Gardes impériales. On y jette l'ancre ſur une argile molle, à ſix braſſes de profondeur, dans la haute marée, & à quatre & demie lorſqu'elle eſt baſſe (86).

Nombre de Vaiſſeaux qui s'y trouvent.

Situation de la ville.

La poſition de la ville eſt au trente-deuxiéme degrés trente-ſix minutes de

(86) Tome II, page 79.

latitude du Nord, & à cent cinquante-un degrés de longitude. Elle eſt placée au fond du Port, dans l'endroit où il a plus de largeur, & où, tournant au Nord, il forme un rivage en demi-cercle. Auſſi repreſente-elle, dans ſa forme, un Croiſſant, qui tire un peu ſur celle d'un triangle. Elle eſt bâtie ſur le rivage même, dans une étroite vallée, qui s'enfonce vers l'Eſt, & qui eſt formée par l'ouverture des montagnes voiſines. Sa longueur eſt de trois quarts de lieue, à peu près ſur la même largeur. La rue principale & la plus large, s'étend dans toute la longueur de la vallée. Les montagnes, qui l'environnent, ne ſont pas fort hautes; mais la plûpart ſont roides; & leur verdure, qui n'eſt pas interrompue juſqu'au ſommet, forme un point de vûe très agréable. Derriere la ville, ſur le panchant des montagnes, on voit pluſieurs Temples magnifiques, ornés de beaux jardins & de terraſſes. Au-deſſus, on trouve une infinité de Sépultures; & la perſpective eſt fermée, plus loin, par d'autres montagnes beaucoup plus hautes, mais fertiles & bien cultivées. Cette diſpoſition enchanta les yeux de Kæmpfer (87). Il nomme quelques lieux remarquables

KÆMPFER. 1691.

Ses environs.

(87) Page 80.

KEMPFER. 1691. aux environs. Fukafori eſt un agréable village, au Sud-Oueſt, à deux petites lieues d'Allemagne de la ville, avec un petit Fort où réſide un Bugio, qui gouverne ce Canton pour le Prince de Fiſen. Ce lieu fournit du bois de chauffage à la ville. Aſſez près du même village, on trouve un grand Lac, auquel on attribue cette vertu ſinguliere, que, tout entouré qu'il eſt d'arbres, on ne voit jamais, ſur l'eau, de feuilles ni d'ordures. Les Japonois font honneur de cette propriété, au Genie, Protecteur du Lac; & leur reſpect va ſi loin, qu'il eſt défendu d'y pêcher ſous de rigoureuſes peines. Au Nord de Nangaſaki eſt la ville d'Omura, Domaine d'un Prince du même nom, & ſituée ſur un Golfe qui en tire auſſi le ſien. Quelques lieues plus loin, on trouve à l'Eſt, ſur la Baye de Simara, la ville d'Iſafai, qui appartient au Prince de Fiſen.

D'où elle tire ſon nom, & comment elle s'eſt agrandie.

Nangaſaki doit ſon nom à ſes anciens Seigneurs, qui l'ont poſſédée de pere en fils, avec tout ſon diſtrict, depuis Nangaſaki Kotavi, premier de ce nom, juſqu'à Nangaſaki Sijn Seijemont, pendant douze générations. On montre encore, derriere la ville, au ſommet d'une colline, les maſures de leur

leur ancienne demeure. Le dernier Seigneur de cette Race étant mort ſans enfans, la ville & ſes dépendances tomberent ſous la poſſeſſion du Prince d'Omura. Kæmpfer compte environ deux cens ans, depuis cette révolution. Nangaſaki n'étoit qu'un miſérable Hameau, qui ſervoit de retraite à quelques Pêcheurs : on l'appelloit Fuca-Irije, c'eſt-à-dire la longue Baye, pour le diſtinguer du village de Fucafori, qui ſignifie long Etang. Le nouveau Seigneur de Fuca-Irije changea ce nom pour celui de Nangaſaki, à l'honneur des anciens Maîtres ; & ſes ſoins en firent inſenſiblement un gros Bourg, juſqu'à la premiere arrivée des Portugais au Japon. Cette Nation jouit, pendant quelque temps de la liberté du Commerce, aux mêmes conditions que les Chinois, qui négocioient dans ces Iſles. On ne leur avoit aſſigné aucun Port particulier. Ils avoient la liberté de s'arrêter dans les lieux qu'ils trouvoient les plus commodes. Leurs premiers établiſſemens furent dans la Province de Fiſen, à Fakuda, village de l'Iſle de Firando, vers l'entrée du Havre de Nangaſaki, qui étoit alors ſous la protection du Prince d'Omura. Le ſecond fut au village de Fucafori. Dans ces deux lieux,

KÆMPFER. 1691.

KAMPFER. 1691.

& dans pluſieurs autres où ils continuerent de s'établir, leurs ſoins s'étant partagés entre le Commerce & la propagation de l'Evangile, ils réuſſirent avec tant de bonheur, que le Prince d'Omura ſe déclara ouvertement pour la Religion Chrétienne, & les preſſa de venir s'établir à Nangaſaki. Ce Bourg étoit devenu ſi conſidérable, qu'il contenoit déja vingt-trois rues. Elles compoſent aujourd'hui la partie de la ville, qui ſe nomme Utſimatz, c'eſt-à-dire le Centre. Auſſi-tôt que les Portugais y furent les Maîtres, la commodité du Havre y attira, pour le Commerce, un grand nombre de Japonois & de Chinois, qui prirent le parti de s'y arrêter. La vieille ville ne ſuffiſant pas pour les contenir, on bâtit de nouvelles rues, qui furent diſtinguées par les noms des Provinces & des Villes, d'où leurs principaux Habitans étoient venus. Telles ſont celles de Bemgomatz, Jedomatz, Kabaſimamatz, Firandomatz, Omuramatz & Simabaramatz. Ainſi Nangaſaki devint, par degrés, une Ville fort grande & fort peuplée. Mais l'Empereur s'allarma bientôt, de voir une Place de cette importance entre les mains des Etrangers; & prenant occaſion de quelques mécon-

Les Portugais s'y établiſſent.

Ils en ſont chaſſés, & la ville devient un Domaine de l'Empereur.

tentemens qu'il reçut des Portugais, non-ſeulement il leur en ôta la poſſeſſion, mais il dépouilla le Prince d'Omura, de ſa Juriſdiction & de ſes revenus, qui furent annexés au Domaine de l'Empire (88). KÆMPFER. 1691.

La ville de Nangaſaki eſt ouverte, comme la plûpart des autres villes du Japon. Elle eſt ſans Château, ſans murailles, ſans fortifications & ſans aucune défenſe. Trois rivieres, d'une fort belle eau, qui ont leur ſource dans les montagnes voiſines, ſe réuniſſent à l'entrée de la ville, pour la traverſer de l'Eſt à l'Oueſt. Pendant la plus grande partie de l'année, elles ont à peine aſſez d'eau pour arroſer les champs de riz & pour faire tourner quelques moulins; mais, dans la ſaiſon des pluies, elles groſſiſſent, juſqu'à devenir capables d'entraîner des maiſons. Toute la ville eſt diviſée en deux parties; celle d'Utſimatz, ou la partie intérieure, qui eſt compoſée aujourd'hui de vingt-ſix rues; & celle, qui ſe nomme Sottomatz, ou ville extérieure, qu'on peut regarder comme les Fauxbourgs, & qui contient ſoixante & une rues. La plûpart ſont irrégulieres, étroites & mal propres. Les unes montent, d'au- Diſpoſition intérieure de Nangaſaki.

(88) Page 85 & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

tres descendent. Quelques-unes des plus roides sont composées de marches de pierre, pour rendre le chemin plus commode. Elles sont séparées, l'une de l'autre, par deux portes de bois, une à chaque bout, qui se ferment toutes les nuits, & souvent pendant le jour, lorsque cette précaution est nécessaire. Chacune a, comme Jedo, Meaco & la plûpart des grandes Villes, son réservoir d'eau, avec tous ses instrumens qui peuvent être employés contre le feu. L'Echelle, qui sert à monter dans ce lieu, est sous la direction de l'Officier qui commande dans la rue. Jamais les rues du Japon ne sont d'une excessive longueur. Elles ne sont pas toutes d'un Tsio Japonois, qui est la mesure de soixante kins ou brasses, quoiqu'elles aient emprunté leur nom de cette mesure. A l'égard du nombre des Maisons, il est rarement de plus de soixante dans une rue. Celles du Peuple sont de misérables Bâtimens. Elles sont petites, basses; & rarement de plus d'un étage, à Nang[illegible]i. L'ameublement est tel qu'on l'a [illegible]enté dans la Description de Meaco; c'est-à-dire un lambris, tapissé de papier peint; des nattes d'un tissu fort épais, sur le plancher; des paravents de papier, qui divisent

les chambres ; & peu d'autres uſtenciles, que ceux qui ſont néceſſaires pour les beſoins journaliers de la cuiſine. Chaque Maiſon, a par derriere, une cour de décharge, ordinairement aſſez grande pour contenir quelques plantes agréables & curieuſes, qu'on y entretient avec ſoin. Les Maiſons des perſonnes riches ſont beaucoup mieux diſpoſées. Elles ont deux étages, avec une avant-cour, & un jardin par derriere. KÆMPFER. 1691.

Mais les Edifices remarquables de Nangaſaki, ſont ceux qui portent le nom de Janagura. Ils appartiennent à l'Empereur. On en diſtingue cinq principaux, qui ſont de grands Bâtimens de bois, dans la partie Septentrionale de la ville, & près du rivage, où l'on garde trois grandes Jonques Impériales, c'eſt à-dire trois Vaiſſeaux de Guerre, avec tous leurs agrets. 2°. Le *Ten-Siogura*, ou le Magaſin à poudre, ſitué auſſi ſur le rivage, vis-à-vis de la ville ; mais on en fait peu d'uſage, depuis qu'une juſte précaution a fait bâtir, ſur une colline voiſine, de grandes voutes où l'on garde la poudre. 3°. Les Palais des trois Gouverneurs, qui ſont dans l'enceinte de la ville. Ils occupent un terrain conſidérable & plus élevé que celui des autres rues. Les Edifices Edifices publics, nommés Janagura.

KÆMPFER. 1691.

en ſont propres, uniformes, & d'égale hauteur. On entre, dans les cours, par des portes fortifiées & bien gardées.

Hôtels des Seigneurs.

4°. Outre ces Palais, qu'on peut nommer des Bâtimens publics, la ville eſt embellie d'environ vingt Hôtels, des Dai-Mio & des Sio-Mio. Le premier de ces deux noms eſt celui des Grands du premier Ordre, & l'autre, de ceux d'un moindre rang. Ce ſont les Seigneurs des principales Terres de Kiusju, qu'on nomme auſſi Saikokf, c'eſt-à-dire, Pays Occidental, où la Ville de Nangaſaki eſt ſituée. Quoiqu'ils n'y viennent pas ſouvent, quelques-uns de leurs Officiers y réſident toujours, pour veiller aux intérêts de leurs Maîtres.

Quartier des Etrangers.

Les Etrangers demeurent hors de la ville, dans des quartiers ſéparés, où ils ſont obſervés & gardés avec beaucoup de rigueur. Les Chinois, ou d'autres Orientaux, qui profeſſent la même Religion, & qui négocient ſous le même nom, ſont établis derriere la ville, ſur une éminence. Leur quartier eſt entouré d'une muraille, & porte le nom de Jakuin, c'eſt-à-dire, Jardin de Médecine, parce qu'autrefois on y en voyoit un. Il ſe nomme auſſi Dſuſſensju, nom tiré des Obſervateurs qui ſont employés, ſur les collines, à donner

avis, aux Gouverneurs, des Vaiſſeaux étrangers qu'ils voyent arriver dans le Port. KÆMPFER. 1691.

On a déja fait remarquer que les Hollandois ont leur habitation dans une petite Iſle, qui ſe nomme Deſima, c'eſt-à-dire l'Iſle avancée, ou ſituée devant la ville. Les Japonois la nomment quelquefois auſſi Deſimamatz, c'eſt-à-dire rue de l'Iſle de devant, parce qu'elle eſt comptée au nombre des rues de Nangaſaki, & ſujette aux mêmes Réglemens. Elle eſt fort proche de la ville, entre des rochers & des ſables, au milieu deſquels elle a été élevée par art, à la hauteur d'une demie toiſe au-deſſus de la pleine marée; & ſes fondemens, hauts d'environ deux toiſes, ſont de pierre de taille. Kæmpfer la compare à un éventail, dont on auroit coupé le manche. C'eſt un quarré oblong, dont les deux grands côtés ſont des ſegmens de cercle. Elle eſt jointe à la ville par un petit pont de pierre, de quelques pas de longueur, au bout duquel les Japonois ont un bon Corps-de-garde, avec des Soldats ſans ceſſe en faction. Au côté Septentrional ſont deux groſſes portes, qu'on nomme les Portes d'eau; & qu'on n'ouvre jamais, que pour charger & décharger les Vaiſſeaux

Iſle de Deſima, ou Quartier des Hollandois.

KÆMPFER. 1691. Hollandois, à la vûe d'un certain nombre de Commiſſaires nommés par les Gouverneurs. Toute l'Iſle eſt entourée de planches de ſapin, médiocrement exhauſſées, & couvertes d'un petit toît, dont le ſommet eſt bordé d'un double rang de piques, en forme de cheval de friſe; foible défenſe, obſerve Kæmpfer, dans un cas d'attaque. A quelques pas des bords, & dans l'eau, les Japonois ont planté treize poteaux fort élevés, avec de petites planches au ſommet, qui contiennent, en grands caracteres, une défenſe à toutes ſortes de Vaiſſeaux & de Bateaux, de paſſer les poteaux & d'approcher de l'Iſle. Devant le Pont, du côté de la Ville, on voit un autre pilier, de pierre de taille, où l'on affiche les Edits de l'Empereur, & les ordres des Gouverneurs. Mais on lit conſtamment, ſur deux planches, un ordre qui concerne la Garde; avec un autre, qui regarde les Officiers de Deſima, & tous ceux que leurs affaires obligent d'entrer dans l'Iſle ou d'en ſortir.

On donne, à l'Iſle de Deſima, ſix cens pieds de longueur & deux mille quatre cens de largeur. Kæmpfer, a trouvé, dit-il, en la meſurant avec ſoin, que ſa largeur eſt de quatre-vingt-

deux pas communs, & ſa plus grande longueur de deux cens trente-ſix. Elle eſt coupée, dans ſa longueur, par une large rue; mais on en peut faire le tour, par un petit chemin, qui regne le long des planches, dont elle eſt environnée, & qui peut être fermé dans le beſoin. Les eaux des goutieres s'écoulent dans la mer par des tuiaux étroits & recourbés, auxquels on a donné cette forme, pour empêcher que rien ne ſorte de l'Iſle en cachette. La rue eſt bordée de Maiſons, dans toute ſa longueur. Elles ont été bâties aux dépens de quelques Habitans de Nangaſaki, auxquels les Hollandois doivent encore, ou à leurs Héritiers, en vertu du Contrat primitif, une rente annuelle de ſix mille cinq cens Siumomes; prix qui excéde, ſuivant Kæmpfer, le capital de la valeur réelle. Elles ſont bâties de bois, ſurtout de ſapin; à deux étages, dont le plus bas ſert de Magaſin. Les autres Bâtimens de l'Iſle ſont trois Corps-de-garde, un à chaque bout de l'Iſle, & le troiſiéme au milieu; un lieu proche de l'entrée, où l'on tient les inſtrumens néceſſaires pour éteindre le feu; & de petits puits, qu'on a creuſés pour le même uſage. Toute l'eau, dont on ſe ſert dans les Maiſons, vient de la ri-

KÆMPFER. 1691.

KÆMPFER. 1691.

viere qui traverſe la ville, par des tuiaux de Bambous, & ſe jette dans un Réſervoir commun; mais cette commodité eſt un article que les Hollandois payent à part. La Compagnie des Indes a fait bâtir à ſes frais, derriere la grande rue, une Maiſon deſtinée à la vente de ſes marchandiſes, & deux Magaſins, à l'épreuve du feu; une grande cuiſine; une Maiſon pour les Directeurs de ſon Commerce; une Maiſon pour les Interprêtes, qui ne ſont employés que dans le temps des ventes; un Jardin de plaiſance; un Bain & quelques autres commodités. L'Ottona, ou le Chef Japonois de la rue, y occupe une Maiſon commode, avec un Jardin. On a laiſſé une place vuide, où l'on éleve des Boutiques pendant que les Navires Hollandois ſont dans le Port.

Kæmpfer compta ſoixante-deux Temples dans la ville & aux dehors; cinq des Siaſia, conſacrés aux anciennes Idoles du pays; ſept de Jammabos, qui ſont les Prêtres des Montagnes; & cinquante à l'honneur des Idoles étrangeres, dont le culte s'eſt introduit au Japon. Vingt-neuf des derniers ſont hors de la ville, ſur le penchant des collines; & ne ſervent pas moins au

divertiſſement public qu'aux exercices de la Religion ; ils ſont accompagnés de Jardins agréables, de belles allées, & de grands appartemens. Ce ſont les plus beaux édifices de Nangaſaki, par l'agrément de leur ſituation, qui leur donne une vûe libre ſur la Ville & ſur le Port. Kæmpfer s'étend beaucoup ſur la deſcription de ces Temples & de leur culte ; mais remettant quelques-unes de ſes obſervations à l'Article général des Religions Japonoiſes, on ne s'attache ici qu'aux Temples des Chinois, qui appartiennent à cette Deſcription, comme une des principales ſingularités de Nangaſaki. KÆMPFER. 1691.

Les Chinois y ont trois Temples, également remarquables par la beauté de leur ſtructure, & par le nombre des Prêtres, ou des Moines, qui ſont entretenus pour le ſervice des Autels. Ils ſont proprement de la Secte de Sen, quoiqu'ils ſoient ornés d'Idoles & d'Images Chinoiſes, de grandeur naturelle. On voit, dans les cours, de beaux arcs de triomphe & divers autres ornemens d'une forme étrangere. Les Chinois, & d'autres Marchands qui trafiquent ſous leur nom, quoique leur langage ſoit différent, ont fondé ces Temples après l'extirpation totale du Chri- Temples Chinois de Nangaſaki.

KÆMPFER. 1691.

ſtianiſme, pour y exercer librement leur culte, & pour y dépoſer les Idoles de leurs Navires. Auſſi-tôt qu'ils ſont entrés dans le Port de Nangaſaki, les Idoles ſont portées à terre, & placées dans des Chapelles, qu'on a bâties exprès au voiſinage du grand Temple. Cette cérémonie ſe fait avec des formalités ſingulieres, au bruit des tymbales & des tambours. Elles ſont répétées, lorſqu'au départ des Jonques, on y reconduit les Idoles.

Leur viſage.

Singularités de leur Fondation.

Ces Temples, ou ces Monaſteres, portent le nom du Pays, ou de la Province de leurs Fondateurs, avec une épithete qui exprime leur richeſſe. Le plus grand ſe nomme Nankindira, c'eſt-à-dire, Temple de la ville de Nanquin. C'eſt le premier qui fut bâti au Japon. On ajoute, à ce nom, celui de Koofukuſi, qui ſignifie, Temple de l'Opulence établie. 2°. Tſiaksjudira eſt le Temple du pays d'Aimoi, par lequel il faut entendre, ſuivant Kæmpfer, les Provinces méridionales de l'Empire de la Chine. Les Chinois qui habitent l'Iſle Formoſe, & qui ſont établis dans d'autres pays éloignés de la Chine, dépendent de ce Temple. Le Matſuſi, ou le Monaſtere ſubordonné, eſt ſous la direction du Supérieur du

grand Temple. L'épithete, ou le ſecond nom de ce Temple, eſt Fukuſi, c'eſt-à-dire, Temple des Riches. 3°. Fokſiu-Dira eſt le Temple des pays Septentrionaux. Il fut fondé par les Chinois des Parties Septentrionales, qui continuent d'en dépendre. Son autre nom eſt Fuku-ſaiſi; c'eſt-à-dire, Temple des richeſſes & des offrandes. KÆMPFER, 1691.

Les trois Monaſteres n'étoient anciennement habités que par des Prêtres Chinois, entretenus aux dépens de leur ſeule Nation. Mais depuis qu'on a fermé l'Empire, & que les Réglemens ſont devenus fort ſéveres pour les Marchands Etrangers, on ne ſouffre, dans chaque Monaſtere, que deux Chinois de naiſſance, qui tirent leur entretien de la contribution volontaire de leurs Compatriotes, & des droits qui leur reviennent de leurs prieres. Si ces libéralités ne ſuffiſent pas, ils attendent le reſte de la bonté de l'Empereur. Les trois Supérieurs relevent immédiatement d'un Général pris de leur Corps, dont la réſidence eſt près de Meaco, ſur la Montagne d'Obaku. Ce Chef du Paganiſme étranger prend la qualité de troiſiéme Succeſſeur du Siege d'Ingen, dont Kæmpfer raconte l'Hiſtoire.

KÆMPFER. 1691. Pontife des Chinois au Japon.

Ingen étoit Souverain Pontife de la Chine, & vingt-huitiéme Succeſſeur de Saika, Fondateur de ſa Religion. Un zéle ardent pour la propagation de cette Secte, ſa tendreſſe pour les Moines de la même Foi, qui demeuroient dans les trois Monaſteres de Nangaſaki, & le deſir d'aſſurer cet Etabliſſement contre les attaques de Mukurrokokus, nom que les Sectaires donnent aux Chrétiens & à tous les Adverſaires de leurs opinions, l'obligerent de réſigner ſa Dignité entre les mains d'un Succeſſeur, & de paſſer au Japon, pour y établir un premier Siege de cette Doctrine. Il y fut reçu avec toutes ſortes de reſpect. L'Empereur lui offrit, pour ſon ſéjour, la montagne d'Obaku. Quelques miracles, qu'il fit preſqu'en arrivant, augmenterent l'opinion de ſa ſainteté. Cependant il ne put perſuader à tout le Clergé Japonois, qui étoit alors diviſé, d'embraſſer ſes principes, & de le reconnoître pour Chef. Il eut, pour Succeſſeur, un autre Chinois, nommé Okuffi, qui fut remplacé par un Japonois, ſous le titre de Supérieur de la Montagne d'Obaku, & de Géneral des trois Monaſteres Chinois de Nangaſaki (89).

(89) Pages 161 & précédentes.

Kæmpfer imite ici les Japonois, dit-il, en paſſant, des Temples, aux Lieux de débauche. Il donne une idée fort ſinguliere de cet infâme Quartier. C'eſt, de toute la ville, celui qui contient les plus jolies maiſons; toutes habitées par des Courtiſanes. Il ſe nomme Kaſiematz. Sa ſituation eſt ſur une éminence. Il conſiſte en deux grandes rues. Dans toute l'Iſle de Saikokf, on ne compte que deux de ces lieux, que les Japonois nomment *Mariam*; l'un, dans la Province de Tſikuſen, & celui de Nangaſaki. Cette Iſle produit les plus belles femmes du Japon, à l'exception, néanmoins, de celles de Meaco, qui les ſurpaſſent encore. Kæmpfer aſſure que les Habitans de Nangaſaki peuvent placer leurs filles dans le Mariam, lorſqu'elles ont quelques agrémens. Elles ſont achetées fort jeunes par les Adminiſtrateurs de cet étrange commerce, qui peuvent en avoir juſqu'à trente dans la même Maiſon. Elles y ſont fort bien logées. On les forme ſoigneuſement à danſer, à jouer des inſtrumens, à faire des billets tendres; & généralement à tous les exercices qui conviennent à leur profeſſion. Le prix de leurs faveurs eſt fixé par les Loix. Celles, qui ſe diſtinguent par

KÆMPFER. 1691. Lieux publics de débauche.

KÆMPFER. 1651. des qualités extraordinaires, ſont logées & vêtues avec diſtinction. Une des plus mépriſables doit veiller, pendant la nuit dans une loge, à la porte de chaque maiſon, pour la commodité des Paſſans; le payement eſt la plus petite monnoie du Pays. Celles, qui ſe conduiſent mal, ſont condamnées, par punition, à faire cette garde. La plûpart de ces filles ſe marient, après le temps de leur ſervice. Elles en trouvent d'autant plus facilement l'occaſion, qu'elles ont été bien élevées; & l'opprobre de leur jeuneſſe ne tombe que ſur ceux qui les ont achetées pour corrompre leur innocence. Auſſi rien n'eſt-il ſi mépriſé que cette eſpece d'hommes. Quoiqu'ils amaſſent des biens conſidérables, ils ne ſont jamais reçus dans la ſociété des honnêtes gens. On leur donne l'odieux nom de Katſava, qui ſignifie l'ordure du Peuple. Ils ſont mis au rang des Tanneurs de cuir, c'eſt-à-dire, de ce qu'il y a de plus infâme dans l'idée des Japonois; & dans l'exécution des Criminels, ils ſont obligés d'envoyer leurs Domeſtiques, pour aſſiſter les Miniſtres de la Juſtice (90).

Gokuja, qui ſignifie l'Enfer, eſt le

(90) Page 89 & précédentes.

nom de la Priſon publique. C'eſt un Edifice, au centre de la ville, qui conſiſte dans un grand nombre de petites chambres ſéparées, où l'on renferme, non-ſeulement ceux qui ont commis des crimes, mais encore ceux qui ſont ſoupçonnés de profeſſer la Religion Chrétienne. Obſervons, pour relever l'importance de cet Article, que cinquante trois ans après l'extirpation du Chriſtianiſme au Japon, Kæmpfer nous apprend qu'il en reſte encore d'aſſez fortes traces, pour s'attirer l'attention du Gouvernement. Pendant qu'il étoit à Nangaſaki, on comptoit plus de cinquante Chrétiens dans cette priſon (91), hommes, femmes & enfans. De temps en temps, on y en amenoit quelques autres. En 1688, on en avoit arrêté trois. » Ces pauvres gens, pour em-» ployer les termes de Kæmpfer, ſont » fort ignorans ſur la Religion Chré-» tienne. Ils n'en ſçavent guéres que » le nom de notre Sauveur, & celui de » ſa bienheureuſe Mere. Cependant » ils y ſont attachés avec tant de zéle, » qu'ils aiment mieux mourir miſéra-

Kæmpfer. 1691.

Chrétiens qui ſont encore dans les priſons de Nangaſaki.

Comment ils y ſont traités.

(91) On ſait que Nangaſaki & le Pays de Bungo, étoient des lieux où la Foi Chrétienne avoit fait de grands progrès avant les perſécutions, & qui furent arroſés par le ſang d'un grand nombre de Martyrs.

KÆMPFER. 1691.

» blement en priſon, que de racheter
» leur liberté par l'abjuration, à laquel-
» le on les ſollicite ſouvent. Il arriva,
» pour la premiere fois, en 1692, que
» trois de ces Priſonniers envoyerent
» de l'argent aux Temples Idolâtres;
» Les Prêtres ne voulurent point le re-
» cevoir, ſans la participation & le
» conſentement du Gouverneur, qui
» n'oſa décider ſur un point ſi délicat,
» avant que d'avoir reçu des inſtruc-
» tions de la Cour. Les Chrétiens Ja-
» ponois ne ſont pas aujourd'hui con-
» damnés à mort, avec l'ancienne ri-
» gueur. On a quelque égard pour leur
» ſimplicité. Ils ſont ſeulement con-
» damnés à finir leur miſérable vie dans
» cet Enfer temporel, d'où ils ne ſor-
» tent que pour être menés, de deux
» en deux mois, au Palais des Gou-
» verneurs; moins pour y être traités
» rigoureuſement, que pour être preſ-
» ſés de déclarer d'autres Chrétiens.
» Toute la conſolation, qu'on leur ac-
» corde, eſt d'être tirés de leurs don-
» jons, deux fois l'année, pour ſe faire
» appliquer le Cauſtique du Moxa, ſui-
» vant l'uſage du Pays; ſix fois, pour ſe
» baigner dans la citerne de la Priſon;
» & ſix fois encore, pour faire un tour
» de promenade, dans une grande &

» ſpacieuſe cour, qui eſt hors de leur » enceinte. Ils paſſent le reſte du temps » à filer de la laine & du chanvre, » pour ourler les nattes. Ils raccom- » modent leurs habits avec des aiguil- » les de Bambous, parce qu'il ne leur » eſt pas permis d'en avoir de fer. Quel- » ques-uns s'exercent à d'autres petits » ouvrages. L'argent, qu'ils gagnent » par leur travail & leur induſtrie, ne » leur eſt pas ôté. Ils en font part, fran- » chement & ſans réſerve, à leurs fem- » mes & à leurs enfans, qui ſont dans » la même Priſon, mais dans des lieux » ſéparés; de ce qui leur reſte, ils com- » poſent une liqueur, nommée Ama- » Saki, qui eſt une de leurs plus gran- » des délices. Le Gouverneur leur don- » ne, tous les ans, une natte pour ſe » coucher; & depuis peu de temps, » quelques-uns d'entr'eux ont obtenu » la permiſſion de ſe ſervir d'un petit » couteau, pour leurs ouvrages. Ils re- » çoivent quelquefois des habits, de » leurs amis de Bungo; ce pays conſer- » ve un petit nombre de Chrétiens, » qui l'étant plutôt de nom que de fait, » jouiſſent là-deſſus de quelque liberté, » mais qui ont à ſubir un examen très » rigoureux & de rudes cenſures (92).

KAMPFER. 1691.

(92) Pages 90 & 91.

KÆMPFER. 1691.

Quoique tout ce qui concerne l'ordre établi dans les rues, & les autres parties de la Police, ſoit renvoyé à l'Article général du Gouvernement, on ne croit pas devoir détacher de cette Deſcription, un uſage, qui ſe renouvelle tous les ans à Nangaſaki, depuis plus d'un ſiécle, & qui marque à quel point l'Enfer a ſoulevé les Japonois contre la Foi Chrétienne. C'eſt une cruelle Inquiſition, pour découvrir ceux qui peuvent avoir conſervé quelques ſentimens Chrétiens, accompagnée d'une cérémonie déteſtable, & dont l'Hiſtoire de l'Egliſe ne fournit point d'autre exemple. Elle ne s'exerce qu'à Nangaſaki & dans quelques lieux voiſins, où le Chriſtianiſme étoit autrefois le plus floriſſant (93).

Acte d'abjuration du Chriſtianiſme, qui ſe fait tous les ans à Nangaſaki.

Au dernier mois de chaque année, le Nitzio-Goſi, un des Officiers de chaque rue, fait le Fito-Aratame, c'eſt-à-dire, qu'il prend par écrit le nom de tous les Habitans de chaque Maiſon, avec la datte & le lieu de leur naiſſance, leur profeſſion & leur Religion. Après avoir achevé cette liſte, qui comprend les deux Sexes & tous les âges,

(93) *Voyez* dans la Deſcription générale, l'Article du Commerce, où l'on rapportera ce qui regarde les Hollandois.

on attend le ſecond jour de la nouvelle année, pour commencer ce qu'on nomme le Jeſumi. C'eſt un acte ſolemnel d'abjuration du Chriſtianiſme, dans lequel on foule aux pieds l'Image de Notre-Sauveur attaché à la Croix, & celle de ſa Sainte Mere, ou de quelque autre Saint. Kæmpfer en rapporte les circonſtances. » Ceux qui ſont chargés de cette infernale exécution, » commencent, dit-il, de deux côtés différens, & continuent d'aller de maiſon en maiſon. Ils parcourent ainſi » cinq ou ſix rues par jour. Les Officiers, qui doivent être préſens, ſont » l'Ottona, ou le Chef de la rue, ſes » trois Ooqueni-Oja, qui ſont ſes Commis, le Fitſia ou le Greffier, le Nitzi-» Goſi ou le Meſſager, & deux Monbans, c'eſt-à-dire, deux Archers du » Guet, qui portent les Images. Ces » Figures ſont de cuivre jaune, de la » longueur d'un pied, & ſe gardent » dans une boete pour cet uſage. Voici » l'ordre de l'abjuration. Les Inquiſiteurs ſont aſſis ſur une natte. Ils font » appeller, dans la chambre, toutes » les perſonnes dont la liſte contient » les noms, c'eſt-à-dire, le Chef de » Famille, ſa Femme, ſes Enfans, avec » les Domeſtiques de l'un & de l'autre

KÆMPFER. 1691.

KAMPFER. 1691.

» Sexe, tous les Locataires de la mai-
» ſon; & quelquefois auſſi les plus pro-
» ches voiſins, dont les maiſons ne
» ſont pas aſſez grandes pour la céré-
» monie. On place les Images ſur le
» plancher nud: après quoi le Jeſumi-
» Tſie, qui eſt le Sécretaire de l'Inqui-
» ſition, prend la liſte, lit les noms,
» & ſomme chacun ſucceſſivement, à
» meſure qu'il paroît, de mettre le pied
» ſur les Images. Les enfans, qui ne
» ſont pas en état de marcher, ſont
» ſoutenus par leurs meres, qui leur
» font toucher les Images avec les pieds.
» Enſuite, le Chef de Famille met ſon
» ſceau ſur la liſte, pour ſervir de cer-
» tificat, devant le Gouverneur, que
» le Jeſumi s'eſt fait dans ſa Maiſon.
» Lorſque les Inquiſiteurs ont parcouru
» toutes les Maiſons de la Ville, il fou-
» lent eux-mêmes aux pieds les Ima-
» ges; & ſe ſervant mutuellement de
» témoins, ils confirment leurs Certi-
» ficats reſpectifs en y appoſant leurs
» ſceaux. Si quelqu'un meurt, dans le
» cours de l'année, ſa Famille doit
» prier ceux de qui dépendent la Mai-
» ſon, d'aſſiſter à ſon lit de mort, pour
» rendre témoignage, non-ſeulement
» qu'il eſt mort naturellement, mais
» encore qu'il n'étoit pas Chrétien. Ils

» examinent le corps. Ils cherchent » également s'il n'y a point quelque » ſigne de violence, ou quelque marque de la Religion Chrétienne ; & » les funérailles ne peuvent ſe faire » qu'après qu'ils ont donné leur Certificat, accompagné de leur ſceau » (94). KÆMPFER. 1691.

Kæmpfer ne nous apprend, de ſon retour, que ſon embarquement avec l'Amiral Pompus, qui mit à la voile, du Port de Nangaſaki, le 31 d'Octobre 1692 (95).

(94) Pages 128 & 129. (95) Tome I, page 230.

Fin du Tome XXXIXe.

551584